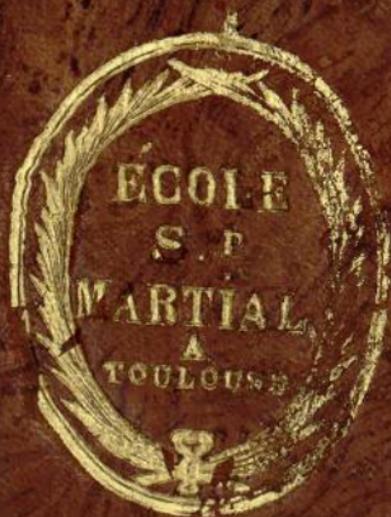
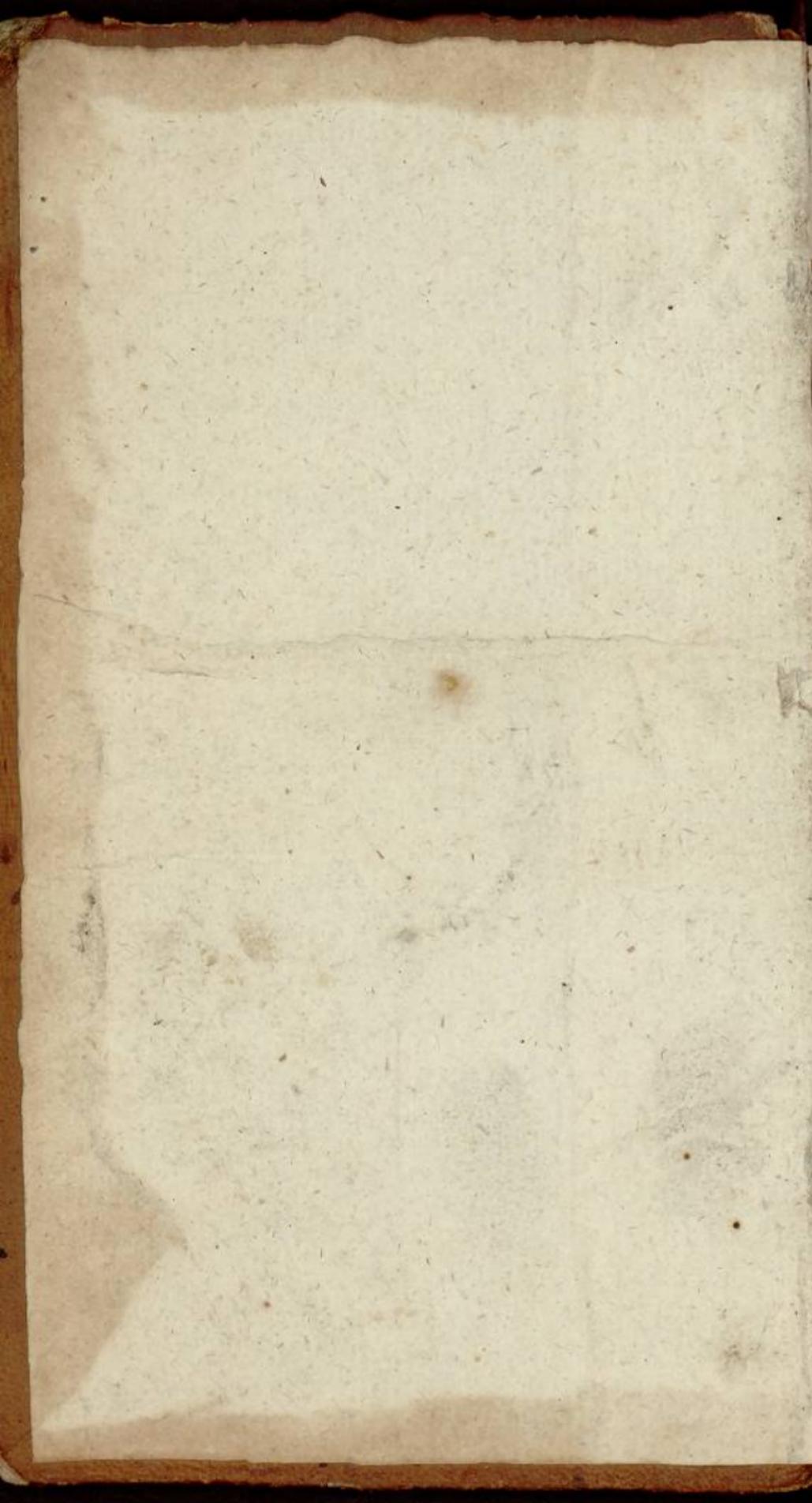


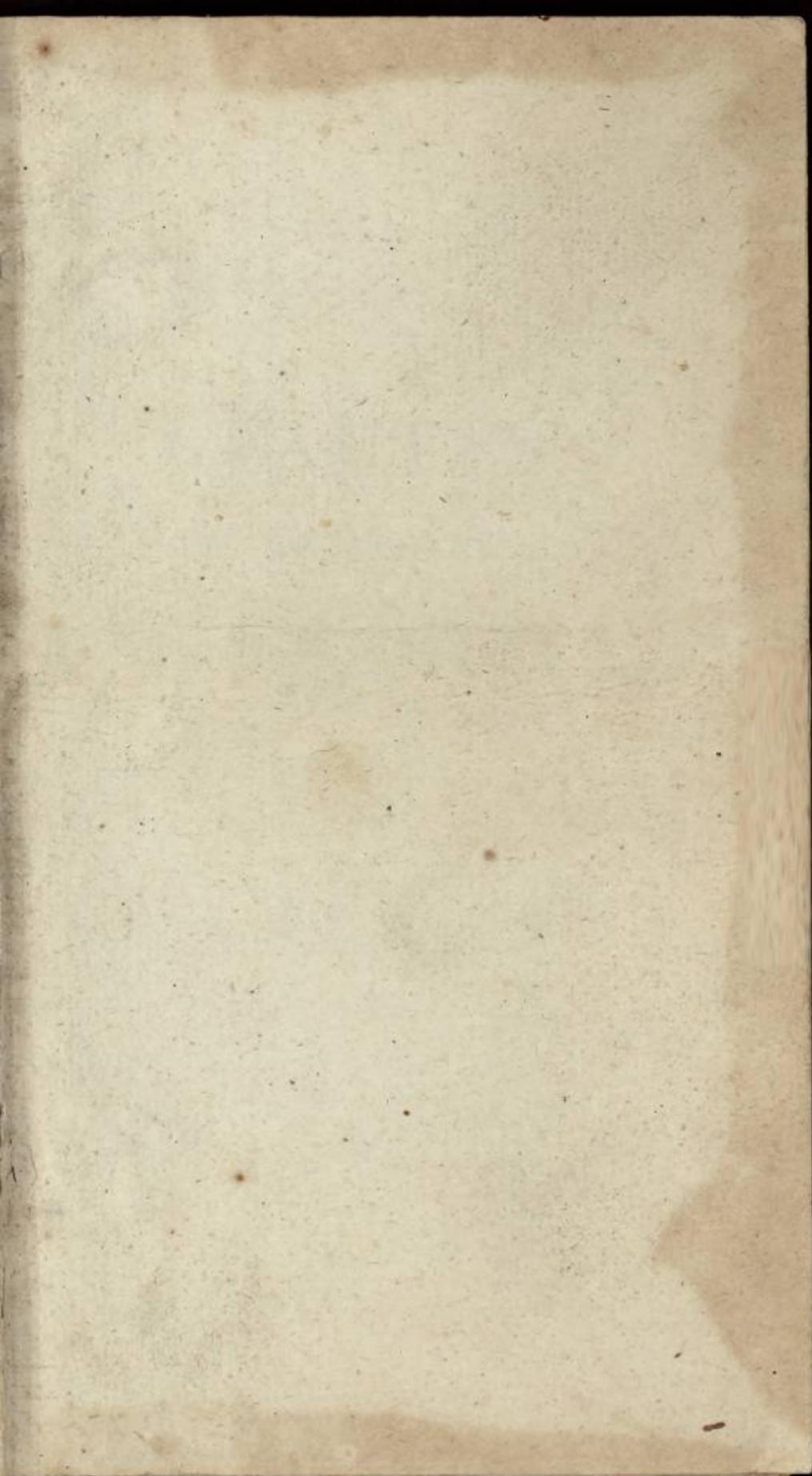
BEAUTÉS
DE L'HIST
DES ESPAGN

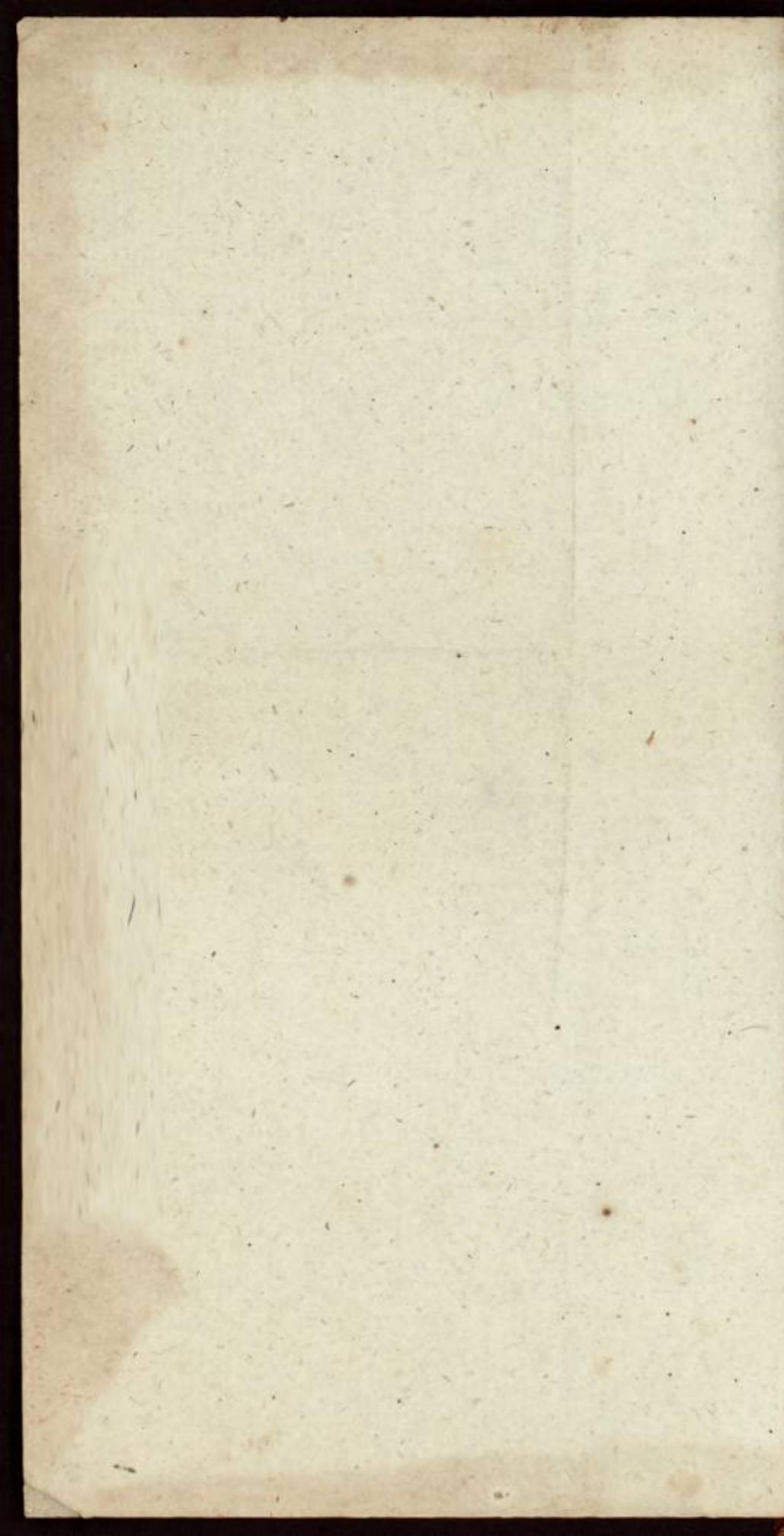


ÉCOLE
S. P.
MARTIAL
A
TOULOUSE









BEAUTÉS

DE L'HISTOIRE

DES ESPAGNES.

Tous les exemplaires, qui ne seront pas
revêtus de ma signature, seront réputés
contrefaits.

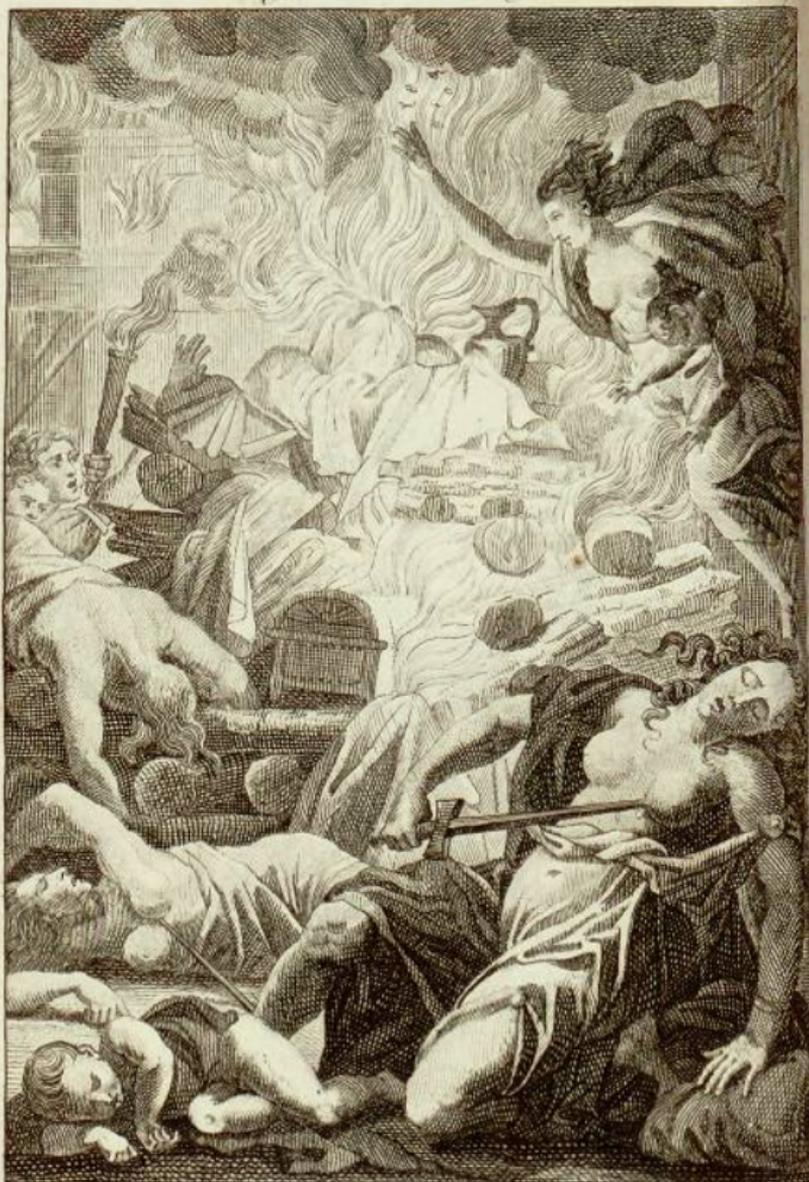
A. Cymery

Rec. PFXIX 283



Siege de Sagonte.

P. 17.



Un nombre considerable de Sagontins se précipitèrent dans les flammes.

BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DES ESPAGNES,

OU

GRANDES ÉPOQUES DE CETTE HISTOIRE,

FAITS INTÉRESSANS, USAGES, MOEURS ET COUTUMES,
NAVIGATION, MINES ET COMMERCE; GUERRES, ACTIONS
REMARQUABLES; RELIGION, GOUVERNEMENT ET POLI-
TIQUE; BEAUX-ARTS, MONUMENS, LITTÉRATURE, etc.,
DEPUIS MILLE ANS AVANT JÉSUS-CHRIST JUSQU'À PRÉSENT.

Ouvrage propre à élever l'âme de la jeunesse, à lui orner
l'esprit et à l'instruire.

PAR MADAME D***.

AVEC HUIT BELLES GRAVURES.

SECONDE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE



PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION D'ALEXIS EYMERY,
ÉDITEUR DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE, rue Mazarine, n°. 30.

1818.



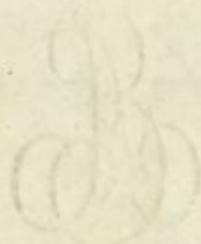
BEAUFES

DE LANGTON

DES ESPAGNES

OU

DE LA



PARIS

DE LA

INTRODUCTION.

AUCUNE histoire ne présente autant de faits mémorables que l'histoire d'Espagne , parce que nulle contrée n'a subi d'aussi grandes et d'aussi terribles révolutions , et que les peuples de cette péninsule ont combattu pendant environ vingt - neuf siècles , avec la même intrépidité et avec la même constance , pour l'intégrité de leur territoire et pour la défense de leurs droits.

Placée à l'extrémité de l'Europe , bornée par l'Océan et par la mer Méditerranée , l'Espagne , voisine de l'Afrique , communique aux trois parties du monde , et présente des barrières naturelles contre toute domination permanente.

A

L'admirable situation de l'Espagne, son superbe climat, la fertilité de son sol, qui, outre les diverses productions communes aux différens sols de tous les autres pays de l'univers, recèle dans son sein l'or, l'argent, les diamans, les amétystes, les émeraudes, les crysalites, les agathes, les turquoises, les hyacinthes, le fer, le plomb, le cuivre, le minium, le vitriol et l'antimoine; ses montagnes abondantes en porphyre, en jaspe, en sel marin, et en toute espèce de minéraux, qui fournissent encore à ses peuples des richesses inappréciables, tentèrent la cupidité des autres peuples, et préparèrent cette lutte aussi glorieuse que sanglante, où presque toutes les nations de l'ancien continent prirent une part active, et où

des peuplades entières ont disparu.

Vaincus tour-à-tour après une opiniâtre et longue résistance par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths et par les Maures, les Espagnols prirent les lois, les mœurs, les coutumes, et jusqu'au culte de leurs vainqueurs. Cependant à travers les convulsions politiques et morales auxquelles ils furent en proie, leur caractère primitif s'est toujours conservé; ils l'ont même en quelque sorte communiqué à ceux qui les avaient conquis: et si l'on en excepte les Maures, peuple toujours distinct dans la péninsule, une fois soumis aux autres nations, les Espagnols s'y sont incorporés, et les ont défendues avec ce même courage qu'ils avaient opposé à leur invasion.

La nature doua les Espagnols d'une âme ardente et généreuse , d'un caractère éminemment inébranlable et belliqueux , d'une audace invincible et d'une loyauté chevaleresque. L'amour de la liberté , l'impatience du joug étranger , la foi à leur parole , le zèle religieux , et le dévouement à leurs rois , exaltés jusqu'au plus haut degré , devinrent successivement chez eux le mobile des actions les plus héroïques , et leurs crimes mêmes portent un caractère de grandeur qui impose quelquefois à la vertu.

Le fléau des guerres étrangères et des guerres civiles qui avaient si long-temps pesé sur l'Espagne , les trésors immenses qui lui avaient été arrachés par l'insatiable avarice de ses nombreux spoliateurs , sem-

blaient avoir tari les sources de sa prospérité ; ses ressources paraissaient épuisées , lorsque sous le règne d'Isabelle et de Ferdinand , la découverte et la conquête du Nouveau-Monde firent refluer dans le sein de la péninsule plus de richesses qu'elle n'en avait perdues. Les moyens qu'elles lui donnèrent , joints à la réunion de tous les royaumes des Espagnes sous un seul monarque , créèrent une puissance formidable , qui , sous les règnes de *Charles-Quint* et de *PhilippeII*, menaçait l'indépendance des autres puissances de l'Europe.

Plus tard , l'Espagne déchue de sa suprématie parut sommeiller au milieu des effroyables troubles du continent ; et ce peuple si fier , si courageux , si plein d'honneur

national ; ce peuple scrupuleux conservateur de ses privilèges , se montrait dégénéré de ses vertus antiques , lorsqu'il les sentit se réveiller dans son cœur , par l'attentat inouï d'un illustre ambitieux. Les efforts et les sacrifices extraordinaires des Espagnols, dans cette dernière scène tragique , passée sous nos yeux , rompirent non seulement leurs propres fers , mais encore ceux prêts à enchaîner le reste de l'Europe , et fournirent l'exemple et la mesure de ce que peut la noble et juste indignation d'un peuple , contre le téméraire qui ose abuser de sa force pour fouler aux pieds les droits sacrés des nations.

BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DES ESPAGNES.

*ÉTAT de l'Espagne avant l'arrivée des
Phéniciens.*

(Dix siècles environ avant J.-C.)

ON n'a que des notions vagues sur les habitans primitifs de l'Espagne ; mais il paraît que cette contrée dut aux rares avantages qu'elle réunissait, celui d'être peuplée plutôt que beaucoup d'autres pays, et que ce furent les Ibériens et les Celtes qui s'y établirent les premiers.

Les nombreuses familles de ces deux peuples vivaient séparément, chacune d'elles était régie par ses lois et par ses coutumes particulières. Dans leurs mœurs simples, le plus âgé de la famille était le magistrat suprême ; les familles les plus nombreuses formèrent des bourgades, et de la réunion de ces bourgades se formèrent de petits

états ; les uns avaient des formes monarchiques , les autres des formes aristocratiques ou démocratiques.

L'inclination favorite de ces peuples les portait à la guerre ; ils se livraient d'autant plus à ce penchant , que le sol qu'ils possédaient , naturellement fécond , les dispensait des travaux de l'agriculture.

Leurs armes étaient de bois , d'os et de pierre ; l'or et l'argent qu'ils travaillaient grossièrement leur servaient aux usages les plus communs de la vie.

Ils n'avaient d'autre culte que le *fétichisme*. Ils adoraient une montagne , un tronc d'arbre , une pierre.

Établissement des Phéniciens en Espagne.

LE peuple Phénicien remonte à la plus haute antiquité. Il porta sur une grande partie de la terre le goût des sciences , des lettres , et celui des inventions utiles. Ses expéditions maritimes et son commerce l'élevèrent au plus haut degré de splendeur. Quoique la boussole fût alors inconnue , tous les pays situés sur les bords de la Méditerranée , devinrent l'objet de la course des Phéniciens ; en navigant côte à côte vers l'Afrique , ils s'avancèrent jusqu'au détroit de Gibraltar , et formèrent

des établissemens sur la côte de Grenade et sur celle de l'Andalousie. Plusieurs d'entre eux, charmés de la beauté du pays, s'y fixèrent.

Au-delà des colonnes d'Hercule, deux îles délicieuses par leur position, décidèrent les Phéniciens à en faire le siège principal de leur colonie, qui prit le nom de *Gnadiç* ou *Guadiç*, maintenant *Cadix*.

L'abondance des métaux précieux que les Pyrénées recèlent dans leur sein, décidèrent ce peuple industrieux et commerçant à pénétrer dans ces montagnes.

Par leurs communications avec les Phéniciens, les Espagnols adoptèrent le culte, les mœurs, la langue et l'écriture de ce peuple, et reçurent de lui l'art important de forger le fer et d'en fabriquer des armes.

Domination des Carthaginois en Espagne.

LES Phéniciens avaient caché soigneusement aux autres peuples la source précieuse où ils puisaient leurs richesses. Jaloux de leur éclatante prospérité, les Carthaginois parvinrent à découvrir qu'elle découlait de l'Espagne, et chargèrent *Himilcon* et *Hannon* de pénétrer sur les côtes occidentales de la péninsule, et d'y former des établissemens. *Hannon* réussit à s'emparer de

plusieurs cantons considérables , y fonda des colonies , et les gouverna despotiquement.

Des colonies grecques qui s'étaient formées environ à la même époque que les établissemens des Phéniciens , redoutant les progrès de la puissance carthaginoise , implorèrent la protection des Romains. Le Sénat , satisfait de trouver une occasion de mettre des bornes à l'ambition toujours croissante de Carthage , accueillit la demande d'un peuple ami de la paix ; il fut stipulé par un traité conclu entre les Romains et les Carthaginois , que ces derniers ne s'étendraient pas au-delà de l'Ebre , et que les Sagontins et les autres colonies grecques conserveraient leur indépendance.

Mais un des successeurs d'*Hannon*, *Annibal*, déployant ce caractère inflexible et dur sous lequel il est connu dans l'histoire , attaqua les Sagontins au mépris du traité , et cette attaque injuste produisit l'étincelle qui alluma l'incendie des guerres puniques.

Siège de Sagonte.

(Trois siècles avant J.-C.)

ANNIBAL, à la tête de cent mille hommes , forme , de trois côtés le siège de

Sagonte ; sa première tentative échoue ; l'angle où il entreprit de faire une ouverture était dominé par une haute tour d'où les assiégés accablaient les assiégeans , et le mur était défendu par la jeunesse la plus valeureuse. Annibal reçut une blessure à la cuisse ; cet accident troubla si fort les assiégeans qu'ils furent sur le point d'abandonner leurs batteries ; ils suspendirent quelques jours leurs attaques , les Sagontins respirèrent ; mais les Carthaginois se servirent de ce moment de calme pour accroître leurs forces. Ils avaient construit de nouvelles machines , et le siège reprit avec plus de vigueur. Les assiégés virent un pan de leurs murailles s'écrouler , et tomber du même coup trois tours qui en faisaient la défense. La brèche se trouva bientôt si considérable qu'on se battit comme en rase campagne ; l'espérance et le désespoir prétaient un courage égal aux deux partis. Pour sauver leurs maisons , les Sagontins se servaient de leurs corps comme d'un bouclier , et avec leur javelot , au fer duquel ils attachaient de l'étoupe enflammée , ils perçaient tout à la fois le bouclier et le soldat , et répandaient le désordre dans les rangs ennemis. Ils parvinrent à culbuter les Carthaginois , et à les forcer de regagner leur camp.

Sur ces entrefaites , les ambassadeurs de Rome arrivèrent ; Annibal daigna à peine les écouter , et se prépara à reprendre ses opérations.

Pendant que les Carthaginois étaient restés oisifs , les Sagontins avaient réparé les brèches de leurs murailles avec une célérité inconcevable. Annibal fit présenter de toutes parts l'escalade , et lui-même , monté sur une des tours mobiles , hautes de plusieurs étages , garnies de balistes et de catapultes , et qu'il faisait approcher des murailles , excitait les siens par son exemple et par ses discours. Quinze cents Africains abattirent à coups redoublés de haches le mur que les assiégés venaient de rétablir ; de plus , les Carthaginois , maîtres d'une élévation qui dominait la place publique , l'entourèrent de murailles comme une citadelle , et la chargèrent de balistes et de catapultes. Un nouveau retranchement fut fait par les Sagontins dans l'endroit qui n'était pas encore au pouvoir de l'ennemi , et à mesure que les Carthaginois occupaient leur ville , les Sagontins la rétrécissaient. Mais la longueur du siège avait amené la famine , et Sagonte n'avait plus aucun espoir de secours. Un nommé *Alcon* déserta à l'insu de ses compatriotes , vint se jeter aux pieds d'Annibal pour implorer une

capitulation ; le farouche vainqueur imposa des conditions si cruelles qu'Alcon n'osa point retourner à Sagonte. *Alorcus*, soldat espagnol, qui servait sous le général carthaginois, passa, de la part d'*Annibal*, au quartier des Sagontins qui restait encore à prendre, fit assembler le conseil de ville, et proposa la vie aux citoyens de Sagonte, s'ils voulaient abandonner leurs murs et leurs richesses au vainqueur, sortir désarmés de la ville, et chacun seulement avec deux habits. Alors les magistrats et le peuple firent apporter l'argent du trésor national et celui des particuliers au milieu de la place publique, où l'on avait allumé un grand feu, et l'on jeta dedans tous ces monceaux d'or ; un nombre considérable de Sagontins se précipitèrent dans les flammes où ils périrent. Ce dévouement sublime, qui prouvait que les habitans de Sagonte, uniquement dirigés par l'honneur, savaient mépriser et les richesses et la vie, ne toucha ni n'intimida l'avidé général ; le siège continua avec encore plus d'activité ; la rage semblait avoir saisi tous les combattans ; enfin une tour, que depuis long-temps on battait, s'écroule avec un fracas épouvantable ; une troupe de Carthaginois entre par la brèche dans la haute ville ; *Annibal*, qui se croit maître de

Sagonte , ordonne le pillage de la ville et le meurtre de tous les citoyens parvenus à l'âge de l'adolescence. Cet ordre barbare ne put être exécuté. Les intrépides Sagontins , enfermés dans leurs maisons auxquelles ils avaient mis le feu , s'étaient laissés brûler vifs avec leurs femmes, leurs enfans et leurs effets, et trompèrent du moins, par ce dernier acte d'héroïsme, l'avarice et la cruauté de leur féroce vainqueur.

Caractère, mœurs et costume des Espagnols.

LES Espagnols étaient alors, comme aujourd'hui, d'une moyenne taille, et peu vigoureux ; mais leur souplesse et leur agilité leur tenaient lieu de force. Ils avaient une sorte de dédain pour les occupations champêtres, qu'ils abandonnaient à leurs femmes, et n'estimaient que la guerre. Leurs jeux étaient des joutes ou des tournois ; les adolescens s'exerçaient d'avance aux combats.

Leurs armes se composaient, pour les piétons, de deux dards ou petites lances, longues de trois pieds, et d'une épée à deux tranchans, qui avait la forme d'un grand poignard. Ils joignaient à ces armes la fronde et le *bident*, morceau de bois au bout duquel on attachait un fer recourbé

en forme de croissant, et avec deux pointes. Ils s'en servaient pour arrêter l'ennemi et les chevaux. Les vêtemens des piétons étaient une cotte de lin ou de cuir, leur coëffure une mitre ou bonnet. Dans les provinces méridionales, ils portaient au bras gauche un petit bouclier de cuir, nommé *cétra*. Dans les provinces septentrionales ils se servaient de grands boucliers de deux pieds de diamètre, et recouverts de nerfs de bestiaux. Les cavaliers portaient un habit de lin très-courrt, et paraient leur tête d'un casque surmonté de trois aigrettes. Les jambes et les pieds des guerriers étaient garnis de grèves. Une musique belliqueuse annonçait le moment où l'on allait livrer bataille, et rehaussait encore le courage des combattans. On environnait de pompe les obsèques du guerrier mort au champ d'honneur. On revêtait son cadavre de superbes habits, on l'exposait aux regards du peuple, ensuite on le brûlait sur un grand bûcher; on proclamait les faits brillans du défunt, et ce panégyrique achevé, on donnait sur son tombeau le spectacle d'exercices et de jeux militaires. Le divertissement le plus agréable aux Espagnols, était le combat des taureaux.

Les peuples des montagnes ne mangeaient que du gland, et ne buvaient que de

l'hydromel et du cidre. Les autres peuples se nourrissaient mieux, sans cesser cependant d'être sobres ; car la sobriété est une des vertus nationales de l'Espagnol. Le son des trompettes et des flûtes égayait les repas de fêtes. On ne se servait point de tables, on mangeait assis sur des sièges attachés au mur de la salle. Les personnes respectables par leur âge ou par leurs dignités occupaient les premières places.

Dans la paix, le vêtement des hommes était une longue tunique de laine, d'une teinte rembrunie ; on y joignait une cape pour se couvrir la tête s'il en était besoin. Cette cape s'attachait avec des lacets ou avec des agrafes. La chevelure se portait longue et la barbe touffue. Les robes des femmes étaient tissues et ornées de fleurs brodées de diverses couleurs. Elles paraient leur cou de colliers d'acier ; des baguettes de fer recourbées par le haut se joignaient de deux côtés à ces colliers, et servaient à écarter de la tête le voile qu'on jetait par-dessus.

Les lois pénales étaient très-rigoureuses ; celles infligées aux grands criminels les condamnaient à être lapidés ou précipités du haut d'un rocher. Le parricide inspirait une telle horreur qu'on l'envoyait subir son supplice dans l'étranger, pour qu'il n'en restât aucune trace dans son pays.

Les personnes attachées au service d'un grand ou d'un ami, lui portaient une si profonde affection qu'il n'était pas rare de les voir s'empoisonner quand il venait à mourir.

Culte et civilisation.

LES habitations des Espagnols étaient aussi simples que leur manière de vivre ; ils avaient l'usage, qui subsiste encore dans les campagnes de l'Espagne méridionale, de bâtir des murs avec un mélange de terre et de briques, et de les recouvrir de tablettes d'un bois très-dur : toutefois la construction de ces murs avait beaucoup de solidité.

Leur architecture navale se bornait à quelques barques de transport pour remonter les nombreux fleuves de la presqu'île.

Plusieurs monumens religieux nous font connaître que ces peuples avaient abandonné le fétichisme pour s'adonner à l'idolâtrie, culte des Phéniciens, des Grecs et des Carthaginois. Comme les Tyriens adoraient les astres du jour et de la nuit, sous le symbole d'Hercule tendant un arc, et d'une tête avec deux cornes, à leur imitation les Espagnols adoraient le soleil sous le nom de *Baal*, et la lune sous celui

d'*Astarté*. Ces deux divinités n'étaient, sous un autre nom, que la *Diane* et l'*Apolon* des Grecs, ou l'*Osiris* et l'*Isis* des Egyptiens.

Quelques médailles des anciennes villes situées sur l'*Ebre*, sur le *Bétis*, et sur les autres grands fleuves des Espagnes, en représentant divers symboles du commerce de la péninsule, nous apprennent qu'il était parvenu à un certain degré de splendeur.

On a déterré une quantité prodigieuse d'ancienne monnaie, qui par son type et par le caractère de ses légendes, imités des Phéniciens et des Grecs, montrent que les Espagnols avaient été initiés par ces peuples dans l'art de fondre et d'employer les métaux ; ils avaient reçu pareillement d'eux, l'art de forger les armes avec du fer.

Les Phéniciens leur apprirent que leur terre recelait des métaux précieux, en les forçant à se livrer à tous les travaux pénibles qu'exige l'exploitation des mines ; ainsi ils ne connurent la richesse que pour en déplorer le malheur.

Les Carthaginois, aussi avides et moins humains que les Phéniciens, aggravèrent l'infortune des Espagnols ; ils les contraignirent d'arracher à la terre de nouveaux trésors, et leur firent porter un joug plus

pesant. C'est sous la domination des Carthaginois que les procédés de l'exploitation des mines, et les principes de la métallurgie devinrent un art en Espagne.

L'abondance des métaux précieux qui en fut la suite, contribua au perfectionnement de l'orfèvrerie et de la bijouterie; et lorsque *Almicar Barcas* fit une expédition en Turbétanie, les habitans de ces contrées se servaient de coupes et de grands vases d'argent.

II^e É P O Q U E.

Conquête de l'Espagne par les Romains.

LES Romains, inquiets de l'accroissement prodigieux de la puissance de Carthage, ainsi que des ressources immenses qu'elle tirait d'Espagne, tant en hommes qu'en argent, résolurent de l'attaquer dans l'établissement de ses colonies; ils profitèrent adroitement de la violation du traité conclu en faveur de Sagonte, et sous ce beau rôle de vengeurs des torts, ils parvinrent à établir leur domination sur une partie de la péninsule. *Cnéus Scipion*, choisi pour commander cette première expédition, avait un caractère humain et

généreux, qui le rendait propre à se concilier l'affection d'un peuple traité d'ailleurs durement par les Carthaginois.

Les Espagnols accoururent d'abord de toutes parts sous ses drapeaux ; vainqueur d'*Hannon* et d'*Asdrubal*, les plus belles provinces se soumettent à ses lois ; *Publius Scipion*, son frère, le rejoint avec de nouvelles troupes. Tous deux marchent sur *Sagonte*, et s'en emparent. *Cnéus Scipion* récompense l'intrépide fidélité des anciens habitans de cette ville, en donnant la propriété de son territoire et ses édifices à leurs descendans, ainsi qu'en rendant les *Turbolitains* tributaires des *Sagontins*. Les deux *Scipions* périrent de la mort des braves ; un troisième *Scipion*, non moins vaillant et non moins généreux que ses prédécesseurs, acheva leur ouvrage. L'Espagne, devenue province de l'empire romain, fut divisée en *citérieure* et *ultérieure*, et son gouvernement confié à deux proconsuls.

V I R I A T E .

(Deux siècles avant J. C.)

LES généraux qui succédèrent aux *Scipions* dans le gouvernement des *Espagnes*, étaient loin de posséder les vertus de leurs

illustres prédécesseurs. Lassés des violences et des rapines dont ils se trouvaient chaque jour victimes, les Lusitains se soulevèrent; leur révolte fut encouragée par un homme entreprenant et brave, nommé *Viriate*: cet homme était un simple berger. D'abord, chef d'une bande d'autres bergers, il débuta par infester les grands chemins. Le succès de ces petites entreprises agrandit ses vues. Doué de toutes les qualités éminentes, nécessaires au rôle qu'il allait jouer, il avait reçu de la nature un corps robuste, une âme forte, un esprit pénétrant, et savait se plier aux circonstances. Observateur profond, il voyait d'un seul coup-d'œil ce qu'il avait à craindre de l'ennemi, et ce qu'il pouvait espérer de ses concitoyens. Son mépris pour le luxe et pour la mollesse servait d'exemple à ses soldats; ses noces même portent un caractère guerrier. Au moment où ses convives se livraient à la joie d'un banquet, *Viriate*, en habit militaire, se contenta d'un peu de pain et d'un peu de viande pour son repas; ensuite prenant sa lance, il fit monter son épouse à cheval, et se rendit avec elle au milieu de son camp.

Il dut à ses stratagèmes autant qu'à sa vaillance la gloire de remporter plusieurs avantages considérables sur les Romains,

et les chassa en peu de temps de sa patrie. Il poussa ensuite ses conquêtes jusqu'à Valence, et se fit aimer des provinces qu'il traversa, en n'exigeant d'elles que la subsistance de son armée.

Les Romains tentèrent un dernier effort, et formèrent une nouvelle armée dont ils confièrent le commandement au consul *Quintus Fabius*. A peine le consul fut-il débarqué, que *Viriate* le battit sous les murs d'*Orsona*. Le consul *Servius*, aidé du roi de Numidie *Mipsipsa*, succomba encore sous l'ascendant de *Viriate*. Ce général, après avoir détruit un corps entier de Romains, pouvait anéantir jusqu'au dernier homme ; mais il préféra la paix au cruel plaisir de la vengeance ; il exigea seulement que les Lusitains et les Romains gardassent désormais leurs possessions respectives, et qu'ils ne les étendissent pas au-delà de leurs limites. Quoique ce traité eut été ratifié par le peuple Romain, *Cépion*, un de leurs généraux, se prépara de nouveau à la guerre, et sans le moindre motif, il attaqua *Viriate* qui, confiant dans la foi de ses ennemis, vivait paisiblement à *Arsa* ; obligé de se sauver à la hâte, à peine avait-il rassemblé une faible armée qu'il fut atteint dans sa marche par *Cépion*. Avare du sang de ses soldats, *Viriate* en fit défilér

la plus grande partie par une vallée spacieuse, et couverte d'arbustes et de broussailles. Seul à la tête d'un faible détachement de cavalerie, il osa défier les Romains au combat, afin de leur donner le change; et dès que son armée se trouva hors de danger, il s'évada avec ses cavaliers, et ne laissa aux Romains que la honte de leur entreprise.

Viriate, toujours modéré, dépêcha trois députés au camp de ses ennemis, pour sonder quelles étaient les prétentions de Rome. *Cépion*, par une fourberie infâme, réussit à séduire les envoyés, et les décida par de brillantes promesses à assassiner leur chef. Ils partirent aussitôt, pénétrèrent la nuit dans la tente de *Viriate*, et le massacrèrent.

Le lendemain les chefs de l'armée conçurent quelques soupçons. Ils se présentèrent à la tente de *Viriate*, et trouvèrent ce grand homme baigné dans son sang. Soudain tout le camp retentit de cris affreux, de lamentations et de hurlemens. A peine la première douleur fut-elle calmée qu'on revêtit le corps du héros d'habits magnifiques. On le plaça sur un immense bûcher qu'on n'alluma qu'après avoir offert de grands sacrifices; et quand le cadavre eut été réduit en cendres, elles furent religieu-

sement recueillies , et déposées dans une tombe , autour de laquelle quatre cents gladiateurs combattirent pour honorer la mémoire de l'intrépide défenseur de l'Espagne.

Siège de Numance.

LA mort de Viriate valut aux Romains la soumission de la Lusitanie et de la Gallicie ; Numance seule osait encore résister. Le Sénat , résolu de l'assiéger , chargea de cette difficile entreprise *Scipion l'Emilien*, déjà célèbre par la destruction de Carthage. Aussitôt son arrivée dans les environs de Numance , il commença les travaux du siège suivant toutes les règles d'une tactique savante. Soixante-dix mille hommes furent employés à construire les formidables ouvrages qui coupaient toute communication à la ville assiégée , tant par terre que par le fleuve qui la bordait ; ce fleuve , d'une rive à l'autre , était couvert de grosses poutres liées ensemble , et munies de longues pointes de fer , de manière qu'il était impossible de le traverser même à la nage. Épouvantés de leur situation , les Numantins demandèrent à capituler. Certain de les vaincre par la famine , l'inflexible général refusa leur demande avec insolence , et défendit à ses soldats d'engager aucune affaire avec les assiégés.

Déjà une partie des habitans de Numance n'avait plus que des cadavres pour nourriture. Dans cette horrible extrémité, un nommé *Rétogènes*, à force d'audace, s'échappe comme par miracle, et va demander du secours aux cités voisines; la seule ville de *Lancia* consent à prendre les armes. *Scipion* entre dès le lendemain à *Lancia*, ordonne qu'on lui livre quatre cents jeunes gens, pris entre les premières familles de la ville, et leur fait couper les mains. Une nouvelle députation des assiégés supplie le général de permettre qu'ils puissent au moins trouver la mort sur le champ de bataille; *Scipion* leur répondit: qu'ils ne méritaient pas l'honneur de perdre la vie par ses armes, et qu'ils devaient périr par la famine. Cette réponse odieuse porta la rage dans le cœur des Numantins; ils massacrèrent les députés qui la leur rapportent, s'enivrent avec quelques liqueurs fortes qui restaient dans la ville; et les hommes, les femmes, les enfans sortent des portes, et se précipitent comme des tigres en furie sur le camp des assiégeans. Repoussés dans la ville, sans espérance de recevoir la mort des braves, parce que les soldats de *Scipion*, dociles à l'ordre barbare de leur général, ne voulaient pas la leur donner, plusieurs cavaliers numantins essayèrent de

s'échapper à travers la mêlée ; les femmes coupèrent les sangles de leurs chevaux , et les forcèrent ainsi à rester et à souffrir avec elles. Rentrés dans leurs murs , tous les misérables habitans se livrèrent aux plus épouvantables excès. Les uns avalèrent un poison dévorant , d'autres se percèrent de leurs glaives , ou se jetèrent du haut en bas des édifices. Quelques-uns armés de tisons enflammés , incendièrent leurs maisons , en poussant les cris d'une horrible joie. Ils se repaissaient du plaisir cruel de massacrer leurs chefs , leurs parens , leurs fils ; et *Scipion* trouva *Numance* dans le même état où *Annibal* avait trouvé *Sagonte*.

S E R T O R I U S .

(Un siècle avant J. - C.)

QUINTUS-SERTORIUS, tribun militaire ; venait d'être placé sur les fameuses tables de proscription de *Scylla*. La fuite pouvait seule le dérober à la mort ; il gagna l'Espagne où il avait commandé en qualité de préteur , et forma le projet de s'y faire un parti.

« *Sertorius*, dit *Saluste*, était dans la
 » force de l'âge , doué de toutes les qua-
 » lités naturelles du corps , et de tous les
 » talens qui constituent un grand guerrier.

» Une tempérance rare le rendait recom-
 » mandable entre tous les généraux ro-
 » mains, auxquels d'ailleurs il ne cédaît
 » en rien pour les connaissances militaires.
 » Intrépide dans les dangers, modéré dans
 » les succès, il ne se laissait jamais aller
 » ni au découragement où jette l'infortune,
 » ni à la fausse sécurité que le bonheur
 » inspire. Dans l'action il avait ce coup-
 » d'œil d'aigle, qui fait saisir le moment
 » décisif pour agir, et pour voir quelle
 » manœuvre peut tromper l'ennemi. »

Les divers soulèvemens des Espagnols n'avaient pas corrigé leurs maîtres de la dureté de leur domination; de leur côté, ces peuples fiers et courageux, abattus par tant de défaites, n'avaient néanmoins pas perdu le noble sentiment de leur dignité d'homme. La haine qu'ils portaient à leurs oppresseurs égalait la haine que *Sertorius* portait à *Scylla*; ils virent dans le premier un vengeur de leurs droits blessés; plusieurs villes s'empressèrent de le reconnaître pour préteur. Les Romains qui habitaient l'Espagne s'unirent aux naturels mécontents, et *Sertorius* se trouva bientôt à la tête d'une armée de neuf mille hommes, et possesseur de plusieurs galères.

Les succès qu'il remporta contre les Romains en se liant avec les pirates de Cilicie;

les victoires qu'il obtint ensuite sur ces derniers, dont il avait eu à se plaindre, accrurent sa réputation. Les Lusitains envoyèrent des députés le trouver en Afrique, à l'effet de l'engager d'accepter le titre de leur général, et de venir les défendre contre le préteur *Didius*, par qui *Scylla* les avait fait attaquer. *Sertorius* se rendit aux désirs des Lusitains, et pendant qu'il battait *Didius* sur les rives du Bétis, il fit battre par un corps de son armée le préteur de l'Espagne citérieure.

Gouvernement et bienfaits de Sertorius.

SERTORIUS avait repoussé cent vingt-huit mille Romains commandés par les généraux les plus habiles. Les deux Espagnes reconnaissaient ses lois; il les avait rendues à sa gloire, il voulut leur donner le bonheur, et profita des loisirs de la paix pour fonder dans la péninsule un gouvernement semblable à celui de Rome.

La principale autorité de *Sertorius* résidait dans la Lusitanie et dans la Celtibérie; il se complut à faire bénir ses bienfaits à ces deux provinces. Il bâtit les murs d'*Evoora*, l'embellit de superbes aqueducs, et d'un temple magnifique.

Il rendit *Osca*, aujourd'hui *Huesca*, ancienne capitale de la Celtibérie, le siège

d'une université. Pour encourager les jeunes Espagnols qui la fréquentaient, il assistait à leurs exercices, et distribuait des prix à ceux qui s'y distinguaient.

Il ne négligea pas de veiller à la fabrication des armes et à l'exploitation des mines; ses regards s'étendaient également sur tous les objets utiles; aucun chef de gouvernement ne sut mieux que *Sertorius* favoriser l'industrie et récompenser la vaillance.

Sertorius vainqueur de Métellus et de Pompée.

L'IMMENSE pouvoir et la haute renommée de *Sertorius*, fatigèrent *Scylla*; il envoya *Métellus*, à la tête d'une forte armée, en Espagne, et prépara ainsi un nouveau triomphe au noble ennemi qu'il poursuivait. La mort de *Scylla* suspendit les guerres de la péninsule. *Perpenna*, homme plein d'orgueil, d'ambition, d'ignorance et de mauvaise foi, se rendit en Espagne dans l'intention d'asseoir son autorité sur le renversement de celle de *Métellus*, mais ses soldats le forcèrent à grossir les forces de *Sertorius*.

Pompée, digne rival de *Sertorius*, vint s'unir à *Métellus*, et fut contraint, après plusieurs combats, de se retirer dans les

montagnes. *Sertorius* forme ensuite le siège de la ville de *Contrebie*, et s'en empare. Il envoie *Perpenna* combattre *Métellus*; apprend qu'il est battu, rassemble à la hâte des troupes pour aller le secourir, rencontre l'armée de *Pompée*, et prêt à lui livrer bataille, reçoit la nouvelle de la défaite entière de *Perpenna*; pour que ce revers ne fut pas connu de *Sertorius*, tue le messager, et continue tranquillement ses dispositions; il avait à faire à un général qui ne lui cédait pas en habileté. La victoire long-temps indécise allait couronner *Pompée*; *Sertorius* pique son cheval des deux, se précipite au milieu des rangs, et s'écrie: *sont-ce là ces Espagnols qui juraient jadis de me défendre jusqu'à la mort! Allez, retournez chez vous; quant à moi je vais chercher à mourir.* Les paroles de *Sertorius*, le danger où il se livre, enflamment d'un nouveau courage le cœur de ses soldats. Ils rougiraient de ne pas égaler l'audace de leur chef; ils se jettent avec fureur sur les Romains, les écrasent, et *Pompée* lui-même se vit contraint à fuir!

La biche de Sertorius.

SERTORIUS étaya son pouvoir non-seulement sur sa vaillance et sur ses bienfaits, mais encore sur la superstition des

Espagnols. Il feignit qu'une biche blanche qu'il avait reçue d'un chasseur Lusitain était un présent de Diane, et qu'elle l'instruisait des volontés de cette Déesse, ainsi que des événemens futurs. Cette biche s'étant échappée, il en profita habilement pour cacher à ses soldats le péril où il se trouvait par la jonction des troupes de *Métellus* avec celles de *Pompée*; et leur persuadant que la fuite de sa biche était un effet du courroux de Diane, irritée de la pusillanimité de quelques troupes espagnoles, en même temps qu'un utile avertissement d'opérer sa retraite, il fit évacuer son armée par divers chemins; et dès qu'il fut arrivé dans ses quartiers, il offrit un sacrifice à Diane pour calmer sa colère. Un matin qu'il présidait à son conseil, il voit soudain sa biche chérie accourir vers lui; il la prend avec transport dans ses bras, l'arrose de ses larmes, s'écrie avec joie que Diane est appaisée; que désormais elle prêtera son secours aux Espagnols, les conduit au combat, et triomphe.

*Belle réponse de Sertorius aux ambassadeurs
de Mithridate.*

MITHRIDATE, roi de Pont, qui désirait d'établir sa domination en Asie comme

il l'avait établie en Europe, envoya une ambassade à *Sertorius* pour l'engager à combattre avec lui contre les Romains. Les ambassadeurs se rendirent au sénat, où siégeait *Sertorius* ; ils exposèrent que leur maître se bornerait à reprendre les provinces qui lui avaient été enlevées par *Scylla*, et qu'il fournirait des vaisseaux et de l'argent aux Espagnols, pour faciliter leurs entreprises. *Sertorius* qui voyait le sénat prêt à se rendre aux propositions du roi de Pont, se leva soudain et dit : *Je consens que Mithridate reprenne sur Rome la Bithynie et la Cappadoce, qui font partie de l'héritage de ses ancêtres ; rien de plus juste ; mais qu'il s'empare de l'Asie, jadis usurpée par lui et cédée aux Romains par un traité formel, c'est ce que je ne souffrirai jamais ; quoiqu'armés contre notre patrie ou plutôt contre ses tyrans, nous n'en maintiendrons pas moins ses droits : c'est sa gloire et non sa ruine que nous voulons.* Ce qui ajoute quelque chose de vraiment grand à la noblesse de cette réponse, c'est que *Sertorius*, succombant sous le bonheur des armes de *Pompée*, était alors dans une position à recevoir, plutôt qu'à donner des lois. *Mithridate* se conforma aux conditions exigées par *Sertorius*, et conclut avec lui une alliance.

Beau trait des gardes Espagnoles de Sertorius.

SERTORIUS, abandonné et trahi par ses compatriotes, vers lesquels cependant son cœur s'élançait toujours, avait confié sa garde aux Espagnols. Un jour qu'il livrait bataille à l'ennemi proche d'une ville, son armée fut coupée. Poursuivi par les troupes légères, le héros prit le chemin de la ville; ses gardes alors l'élevèrent sur leurs épaules, et se le passèrent de l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'il fût entré dans la ville, et ne songèrent à se soustraire aux dangers qu'ils couraient eux-mêmes, qu'après l'avoir délivré du sien.

Crime de Perpenna, fidélité sublime de la garde de Sertorius et d'un citoyen de Calaguris.

MÉTELLUS désespérant de vaincre *Sertorius*, avait promis une récompense de cent talens d'argent et de vingt mille arpens de terre à celui qui ôterait la vie au chef des Espagnols. Cette promesse n'avait pu faire trouver un traître parmi les naturels de la péninsule, quoique *Sertorius*, défiant et cruel dans ses revers, eût livré une

foule d'innocens au supplice. Le lâche *Perpenna*, qui depuis long-tems ambitionnait la place de son chef, crut que l'instant était favorable pour s'en assurer par un crime ; il invita *Sertorius* à un repas magnifique, et le fit assassiner. La garde de *Sertorius*, fidèle au serment qu'elle avait fait de ne pas lui survivre, se donna la mort. Une inscription atteste cet acte admirable de dévouement. Une autre inscription, érigée en l'honneur d'un citoyen de *Calaguris*, nommé *Bébricius*, porte que cet homme crut de son devoir de conserver son âme pure après la mort de *Sertorius*, qui avait tout commun avec les dieux, et qu'il échappa, par un suicide, au pouvoir des ennemis. On a mis au bas de cette inscription, ces mots : *Vous qui lisez ceci, apprenez à être fidèles.*

Voyage d'Auguste en Espagne.

(Premier siècle de J.-C.)

LORSQU'OCTAVE, vainqueur de ses rivaux et maître absolu de l'empire Romain, le gouverna sous le nom d'*Auguste*, il porta d'abord ses regards sur la riche péninsule, dont l'entière possession promettait tant d'avantages. Il visita l'Espagne, s'établit à *Tarragone*, soumit à ses armes

les Cantabres et les Asturiens, qui bravaient encore, sous l'abri tutélaire de leurs montagnes, l'autorité de la reine du Monde, fonda les villes de *César Augusta* et d'*Augusta Emerita*, connues de nos jours sous les noms de *Saragosse* et de *Merita*, et divisa l'Espagne en trois provinces, la *Tarragonaise*, la *Lusitanie* et la *Bétique*.

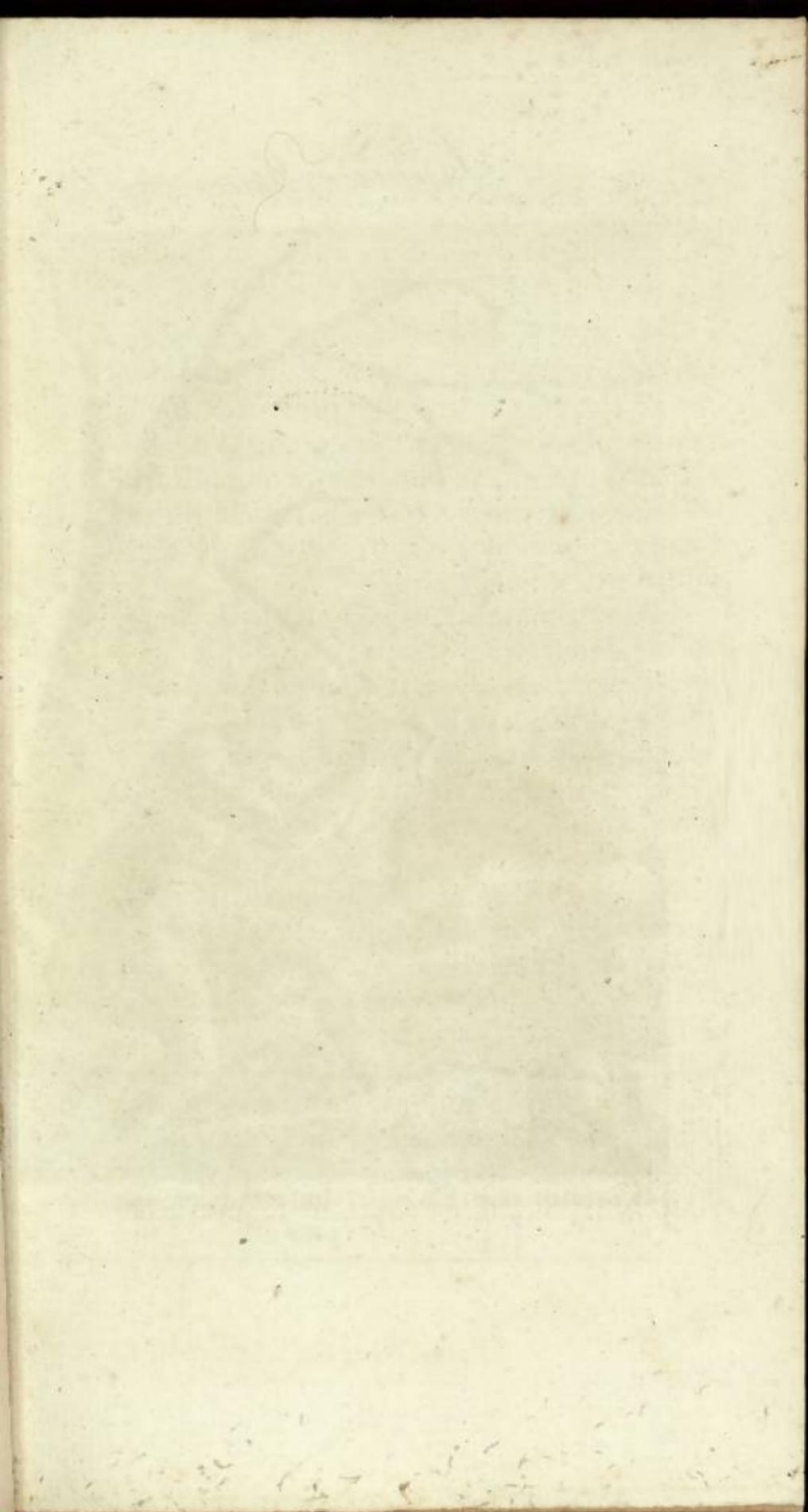
Auguste ferma en peu de temps toutes les plaies que des guerres terribles et toujours renaissantes, pendant plusieurs siècles, avaient faites à l'Espagne. Grâce à ses soins paternels, la péninsule s'embellit et s'enrichit de tous côtés de chemins aussi magnifiques qu'utiles. Il accorda des immunités à un grand nombre de villes, le droit de citoyens romains à beaucoup de leurs habitans, et les éleva aux charges publiques; il encouragea le commerce et l'industrie; par lui l'Espagne parvint à la plus haute prospérité. Son gouvernement à la fois ferme et doux, lui acquit l'obéissance et l'affection de peuples aussi sensibles que braves; sa clémence, sa munificence, sa générosité lui fondèrent sur les cœurs un empire plus durable que celui que donnent la victoire et la crainte. L'admiration et la reconnaissance lui élevèrent de nombreux monumens; leurs ruines redisent encore la gloire et les bienfaits

d'Auguste , ainsi que l'amour qu'on lui porta.

JULIUS MANSUÉTUS.

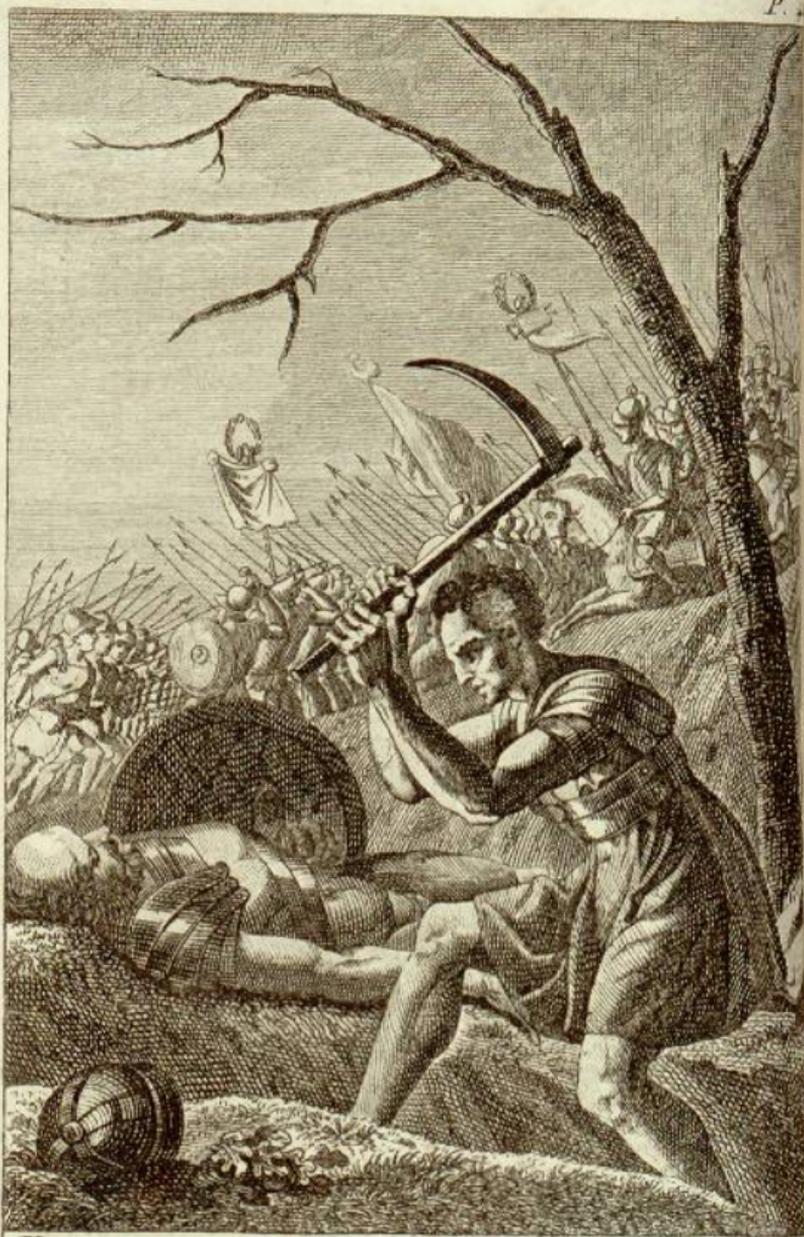
LES successeurs d'*Auguste* ne s'occupèrent pas comme ce prince du bonheur de l'Espagne ; plusieurs provinces de la péninsule , indignées des exactions de *Vitellius* , proclamèrent empereur *Titus Flavius Vespasien* , et les partisans de ses rivaux appuyèrent les prétentions de chacun d'eux à main armée.

Julius Mansuétus , espagnol de naissance , enrôlé depuis long-temps parmi les milices Romaines , combattait sous les drapeaux de *Vespasien*. Il avait autrefois laissé dans sa patrie un fils alors enfant , qui depuis ayant atteint l'âge de la conscription , était entré dans les troupes de *Vitellius*. Dans une des batailles que se livrèrent les deux armées , ce jeune homme combattit corps à corps avec un soldat du parti opposé. Il le blesse mortellement. Ciel ! quel est son désespoir : au moment où son ennemi vaincu expire , il reconnaît en lui son père. Le jeune *Mansuétus* se jette sur le cadavre , l'arrose de larmes amères , accuse les dieux qui ont permis le parricide , qu'il abhorre ; il s'écrie qu'il se reprochera toujours ce crime horrible , dont pourtant il n'est pas



Junius & Mansuetus.

P.



Il creuse une fosse et lui rend les derniers
devoirs.

coupable. Ensuite il creuse une fosse, relève le cadavre de son infortuné père, et lui rend les derniers devoirs, pendant que l'armée entière, attentive à ce cruel et touchant spectacle, se répand en malédictions contre les provocateurs des guerres civiles.

T R A J A N.

(Deuxième siècle).

LE règne de *Nerva* avait rendu la paix à l'Espagne, et rouvert les sources de sa prospérité. L'adoption qu'il fit de *Trajan* répandit un nouvel éclat sur la péninsule.

Statice, aujourd'hui *Séville l'ancienne*, vit s'élever le berceau de *Trajan*. Ce grand homme réunissait au vrai courage une sagesse profonde et une simplicité remarquable. La justice et la douceur de ses lois rendirent le peuple Romain à ses vertus antiques. Sous son gouvernement, on vit les lettres en Espagne fleurir comme en Italie, toute la vie de *Trajan* fut dévouée à la guerre; mais il eut toujours soin qu'aucune de ses charges ne fût supportée par son pays natal, qu'il se plut à embellir de monumens. Il fit construire, en Catalogne, l'arc superbe de *Torre den Barra*. C'est aussi à lui que l'Espagne doit le

magnifique pont d'*Alcantara*, la belle colonne de *Zalâméa della Sérenna*, et les fameux aqueducs de Tarragone et de Ségovie.

De nombreuses inscriptions en Allemagne, en Italie, en Espagne, décernent à *Trajan* le nom de *Père de la patrie*.

A D R I E N .

ADRIEN qui succéda à *Trajan*, était du même pays et de la même ville que lui. On ne peut comparer *Adrien* à son prédécesseur ; cependant l'Espagne doit aussi se glorifier de lui avoir donné la naissance ; il avait de la grandeur et de la générosité dans l'âme ; et s'il n'eût souillé la fin de son règne par des cruautés, il aurait laissé une mémoire chère à ses peuples. Il enjoignit à tous les juifs de quitter Jérusalem, et termina ainsi les guerres de la Judée. Il éleva et restaura divers monumens, et réforma les abus de la jurisprudence par l'établissement d'une législation uniforme et fixe.

Administration de l'Espagne sous les Romains.

L'ESPAGNE était, comme nous l'avons déjà dit, divisée en trois provinces. *Tarragone* était le chef-lieu de la Tarragonaise,

Séville celui de la Bétique , *Emérita* celui de la Lusitanie.

On distinguait les villes comprises dans le territoire de chaque province par le nom de *Colonies* , de *Municipes* , villes de droit latin , villes alliées , villes tributaires. Leur juridiction et leurs droits n'étaient pas les mêmes.

Les *Colonies* étaient habitées par des bourgeois et par des militaires de la ville de Rome , et participaient aux prérogatives et aux droits des citoyens Romains.

Les *Municipes* se gouvernaient d'après leurs propres lois.

Les habitans du *Latium* peuplaient les villes du *Droit latin* ; ils faisaient partie du peuple Romain ; mais ils n'en avaient le titre et les droits qu'après avoir exercé une magistrature.

Les villes *libres* , *alliées* ou *tributaires* , prirent peu à peu les mœurs , les coutumes et les lois du peuple qui les avait vaincues.

L'Espagne rendait des sommes considérables au trésor de Rome. Chaque province en outre entretenait à ses frais les gouverneurs , les préteurs , les généraux Romains et leur suite. Ces hommes , amis du luxe , se faisaient , pour la plupart , traiter en souverains.

Milice.

JUSQU'AU moment où l'Espagne devint province de l'Empire romain, la composition de ses armées n'avait pas une forme régulière, et l'état militaire n'acquies de consistance dans la péninsule qu'à l'époque où les légions Romaines y prirent leurs quartiers. Alors on envoya dans les pays les plus reculés les cohortes qu'elle fournissait. L'Angleterre, l'Italie, la France, l'Allemagne et l'Égypte, furent témoins de la gloire des légions espagnoles, et ont élevé des monumens en leur honneur.

Culte et hiérarchie.

LA théogonie grecque était établie en Espagne lors de l'arrivée des Romains; ils l'étendirent. Toutes les villes, toutes les campagnes se peuplèrent de dieux et de déesses; des monumens magnifiques s'élevèrent; quelques-uns ont survécu au ravage des temps, et sont encore un objet d'étude et d'admiration pour les artistes.

L'ordre hiérarchique se divisait en plusieurs classes d'hommes et de femmes. La plus révéérée était celle des pontifes. L'empereur prenait le titre de souverain pontife; quelques femmes exerçaient les fonctions sacerdotales dans plusieurs villes à la fois.

Le culte espagnol était une indolâtrie bizarre qui parlait peu au cœur, mais beaucoup à l'imagination. On ne discernait en général les fonctions de prêtres qu'à des magistrats qui avaient obtenu l'estime publique.

Les Espagnols avaient fait de grands progrès dans les lettres et dans les beaux-arts ; cependant ils étaient loin de rivaliser avec leurs maîtres les Romains.

Agriculture et commerce.

LA faculté que les habitans de la péninsule avaient d'exposer les productions de leur riche sol et les fruits de leur industrie dans l'empire Romain, les encouragea à se livrer à des travaux qu'ils avaient jadis dédaignés ; la terre féconde d'elle-même récompensa le soc laborieux. Le commerce vit chaque jour s'ouvrir pour lui de nouveaux canaux, et sa splendeur passa de beaucoup celle dont il avait brillé sous les Phéniciens et sous les Carthaginois.

Le blé produisait jusqu'au centuple dans quelques provinces, et les Espagnols avaient une manière de le conserver pendant cinquante ans ; ils conservaient aussi le millet pendant un siècle.

La source principale de la richesse des habitans de la Bétique étaient les brebis.

Un bélier, de la belle espèce, se vendait cinq mille francs de notre monnaie, somme qui équivalait à treize fois le prix de la valeur de nos *mérinos* les plus estimés.

Les abeilles donnaient en grande abondance un miel délicieux ; des vins exquis enrichissaient plusieurs cantons ; un lin d'une blancheur et d'une finesse extraordinaire servait à fabriquer de superbes toiles très-recherchées par les Romains. Le sparte offrait aux laboureurs une matière combustible, des vêtemens et des couvertures.

La graine d'écarlate, le bleu d'outremer, le sorgon, couperose cendrée, la couleur de pourpre étaient aussi des productions de l'Espagne ; leur exploitation considérable fournissait de grands moyens d'aisance aux habitans des campagnes.

Ce pays était encore fertile en toutes sortes d'espèces d'arbres propres à la construction. Le gibier, les poissons, les chevaux et les mulets formaient une branche importante de commerce.

Commerce extérieur et navigation.

Le luxe, introduit par les empereurs à Rome, où la plupart des citoyens vivaient dans l'oisiveté, utilisa l'industrie des provinces. L'Espagne exportait pour la capitale des grains, des vins, des fruits, des

huiles, des grainés d'écarlate, du vermillon, des laines, de la cire, du miel, de la poix, de très-belles étoffes, et des cargaisons de poissons salés.

Les rapports que la beauté de la navigation des côtes de la Bétique entretenait avec Rome, favorisèrent la formation de compagnies de navigateurs qui avaient des dépôts dans la capitale. Associés à de riches Romains qui leur fournissaient des fonds, les navigateurs espagnols firent des fortunes considérables.

Les armateurs de *Cadix* sont ceux qui se livrèrent aux spéculations les plus étendues.

Industrie, manufactures, mines et médailles.

L'INDUSTRIE, fille du commerce, s'accrut avec lui. Lorsque les Espagnols trouvèrent à placer au-dehors le produit de leurs manufactures, il s'en éleva de toute espèce et de tous côtés dans la péninsule.

Le goût des beaux-arts, que les Romains avaient donné aux Espagnols, devint favorable aux artisans, et l'on vit s'établir, sous l'inspection d'un chef temporaire, choisi parmi les magistrats, des corporations de lapidaires, de graveurs, d'ouvriers en argent et en airain.

Aucune auberge n'existait alors en Espagne ; les voyageurs se donnaient

réciiproquement asile, d'après une convention d'hospitalité, gravée sur une tablette de bronze, et dont chacun d'eux gardait la moitié.

Les Romains faisaient exploiter les mines de métaux précieux au profit du gouvernement, et chargèrent les autres de fortes taxes; ils n'ouvrirent aucune mine nouvelle, et ne firent que perfectionner l'exploitation de celles que les Carthaginois avaient découvertes.

L'Espagne perdit sous Auguste le droit illimité qu'elle avait eu jusqu'à cette époque de battre monnaie. Les *Colonies* et les *Municipes* furent les seules villes qui le conservèrent.

Les médailles frappées en Espagne sous les Romains sont très-inférieures par le travail à celles frappées sous les Grecs et sous les Phéniciens.

Jeux et divertissemens.

LES Espagnols prirent des Romains le goût des pugilats, des lutttes, de l'escrime, et des courses de char. Alors s'élevèrent dans les grandes cités des cirques et des amphithéâtres magnifiques; des sommes considérables furent employées par des particuliers et par le gouvernement à la fondation de jeux annversaires.

Une sorte de gloire environnait ceux qui se distinguaient dans ces jeux. Parmi les Espagnols , le conducteur de char le plus célèbre fut *Dioclès* , Lusitain d'origine ; il vainquit ses concurrens deux mille cinq cent vingt-six fois , et retira de la valeur des prix qu'il remporta une somme de plus de trois millions de francs.

Quelques villes avaient des théâtres sur lesquels des acteurs masqués jouaient la tragédie et la comédie. Les combats de taureaux étaient toujours le spectacle le plus suivi.

Cadix fournissait au reste de l'Espagne des danseuses renommées par leur talent en musique et par leurs grâces. La danse qui s'exécutait alors avec tant de succès existe encore , sous le nom de *fandango*.

Monumens.

LES Romains avaient enrichi l'Espagne de monumens admirables ; des statues, des temples, des palais, des arcs, des tombeaux, des inscriptions, des amphithéâtres, des cirques, des portiques y rivalisaient de magnificence : *Esculape, Janus, Diane, Hercule, Minerve*, et une foule d'autres divinités y possédaient des temples. La plupart des villes renfermaient un temple consacré au dieu national *Eudovillicus*.

Le palais d'Auguste à Tarragone avait deux mille pieds de longueur; près du palais s'élevait le cirque, et les empereurs pouvaient de leur appartement être témoins des jeux et des réjouissances du peuple.

Le luxe apporté aux tombeaux des défunts se mesurait à la réputation qu'ils avaient acquise de leur vivant; il arrivait souvent qu'une commune se chargeait des frais de funérailles d'un homme de mérite. Souvent même on achetait un terrain pour sa sépulture, et l'on dressait en son honneur des tombeaux et des monumens.

L'usage était d'enterrer ou de brûler les morts. Les cendres de ceux qu'on brûlait étaient conservées dans des vases et dans des sarcophages de marbre, de pierre ou de terre cuite. Les femmes se faisaient quelquefois ensevelir parées de leurs bijoux les plus précieux. On embaumait ceux qu'on avait tendrement chéris avec une liqueur précieuse à laquelle on mêlait des larmes. Les personnes riches ordonnaient souvent par leur testament qu'on vint chaque année dresser un repas, et répandre des roses sur leur tombeau.

La plus grande partie des épitaphes se terminaient par ces quatre lettres *S. T. T. L.*, que la terre vous soit légère!

Parmi les monumens élevés par les Romains, et qui subsistent encore, on

remarque le pont d'*Alcantara* et le pont de *Salamanque*. Le premier est un chef-d'œuvre d'architecture ; sa hauteur , à compter de fleur d'eau jusqu'aux parapets, est de deux cent quatre pieds. Quatre voitures peuvent le passer de front. Le pont de *Salamanque*, appelé par les Romains *via Argentea*, voie d'argent, est aussi très-fameux et très-beau.

C'est aux Romains que l'Espagne a dû l'établissement de bains publics, aussi beaux que commodes, au moyen desquels les sources d'eaux chaudes qui se trouvent dans ce pays sont devenues des remèdes salutaires pour les malades.

On calcule que les Romains ont fait paver ou du moins exhausser et niveller en Espagne trois mille trois cent cinquante lieues de France.

Langues et littérature.

LA langue latine, dans laquelle tous les actes du gouvernement étaient rédigés, devint la langue du pays, et de son mélange avec l'ancien idiôme se forma la langue castillane.

Après le siècle de *Virgile* et d'*Horace*, le premier rang dans la littérature latine fut occupé par six espagnols : *Antoine Julien*, *Porcias Latro*, les deux *Senèque*, *Lucain* et *Martial*.

L'Espagne donna aussi le jour à *Quintilien*, à *Silius Italicus*, à *Pomponius Mela*, et à *Florus*.

III.^e ÉPOQUE.

Conversion de l'Espagne au christianisme.

C'EST à des missionnaires venus d'Afrique qu'appartient la gloire d'avoir rapandu les premiers en Espagne les vérités du christianisme.

La Bétique est la contrée où des chrétiens en assez grand nombre exercèrent d'abord leur culte. Cependant ils se cachèrent des magistrats, et tenaient leurs assemblées dans des grottes, sous la surveillance de quelques prêtres. Les premières églises chrétiennes ne s'élevèrent qu'au commencement du quatrième siècle.

Les sectateurs de Jésus-Christ tinrent leur culte secret pendant deux siècles environ, et ne le pratiquèrent publiquement que lorsqu'on employa la persécution pour le détruire.

Alors brillèrent ces martyrs dont la vie et la mort offrent également des exemples sublimes de vertu et d'héroïsme. Un de ceux qui commandèrent le plus l'admiration est *saint Fructuose* Sa constance et

sa modération fortifièrent dans la foi un nombre considérable de fidèles.

Saint-Fructuose.

(Troisième siècle.)

LE président de la province venait de rendre un édit qui ordonnait aux chrétiens de venir adorer les idoles payennes. Insensible à la crainte, *Fructuose* continuait à servir le vrai Dieu. Un jour qu'il était à se reposer, des exempts vinrent le chercher de la part du préfet, et le traînèrent en prison, ainsi que ses diacres. *Fructuose*, certain du sort qu'on lui préparait, conserva néanmoins dans sa captivité son égalité d'humeur, sa douceur et ses habitudes religieuses. Il priait, et s'entretenait des vérités divines avec ceux qui venaient le voir.

Appelé devant le tribunal du préfet, il s'y présente avec modestie et fermeté. — Avez-vous connaissance, lui demande-t-on, du décret des empereurs? — Qu'ordonne-t-il? demande l'évêque. — D'adorer les dieux.—Je n'adore, répond *Fructuose* d'un ton noble et simple, qu'un seul Dieu; c'est celui qui a créé le ciel, la terre, la mer, et tout ce qui s'y trouve renfermé.—Ignorez-vous qu'il est des dieux? demande son juge avec colère.—Oui, je l'ignore, réplique

Fructuose. Hé bien , vous l'apprendrez bientôt , s'écrie le juge d'une voix terrible. — Les diacres de *Fructuose* interrogés , montrèrent le même calme que lui. Irrité de voir que ses menaces , loin d'intimider les chrétiens , ne servaient qu'à montrer l'élévation de leur âme , le gouverneur se tourne de nouveau vers *Fructuose* , et lui demande s'il est évêque. — Je le suis , répondit-il sans hésiter , quoiqu'il n'ignorât point à quel péril ce titre l'exposait. — Vous avez cessé de l'être , prononça le juge en fureur ; et il condamna les accusés à être brûlés vifs. *Fructuose* et ses diacres entendirent prononcer leur arrêt sans laisser paraître le plus léger trouble. Arrivés à l'amphithéâtre destiné à leur supplice , ils consolèrent les spectateurs que touchait leur infortune. Un chrétien présenta à *Fructuose* une boisson fortifiante que le saint évêque refusa en disant : Il n'est pas encore temps de rompre le jeûne. Un autre voulut le déchausser. *Fructuose* répondit qu'il était encore en état de s'acquitter de ce soin. Quand il fut assis sur le bûcher , il dit aux chrétiens assemblés : — Mes frères , tranquillisez-vous ; les pasteurs ne vous manqueront pas , et Dieu ne vous abandonnera jamais , ni dans cette vie ni dans l'autre. Les apprêts que vous voyez

ne causent de peine que pour une heure. — Dès que la flamme eut coupé les liens qui tenaient enchaînées les mains des trois victimes, ils les levèrent au ciel, et se jetèrent à genoux pour prier; c'est dans cette attitude religieuse que la mort vint les saisir.

Les chrétiens, enflammés d'une sainte ferveur, tout en regrettant *Fructuose*, enviaient son trépas. Le lendemain, dans la nuit, ils éteignirent avec du vin le feu qui consumait le reste des ossemens des martyrs, enlevèrent leurs cendres, et les ensevelirent au pied de l'autel érigé dans le lieu de leurs assemblées.

Martyrs sous Dioclétien.

LES chrétiens avaient vécu quelque temps à l'abri des persécutions; elles se renouvelèrent d'une manière horrible sous le règne de Dioclétien. Le sang des martyrs ruissela dans toute l'Espagne. *Dacien*, un des magistrats de l'empereur, poursuivit les fidèles avec une cruauté inouïe. Le nombre des chrétiens qu'il livra à la mort est incalculable: les femmes mêmes n'échappèrent pas à sa rage; il assistait au supplice de la plupart de ses victimes, afin d'être certain que les bourreaux n'adouçissaient pas la rigueur de ses arrêts. Parmi les chrétiens

objets de son aveugle courroux , on distingue *saint Vincent* , dont l'éloquence générale conquiert tant d'âmes au vrai Dieu.

Supplice de saint Vincent.

DACIEN , qui n'avait pu ébranler le courage de *saint Vincent* par les plus terribles menaces , essaya d'en triompher par le plus terrible supplice. Il ordonne qu'on l'applique à la torture , et qu'on disloque ses membres. Tandis que sa victime est sous la main des bourreaux , *Dacien* se repaît de ses souffrances , et lui adresse des paroles outrageantes. *Saint Vincent* regarde son tyran d'un air serein , et lui dit d'un ton calme : *J'ai toujours désiré de donner à mon Dieu cette preuve de mon attachement pour la religion ; vous comblez mes vœux ; tous mes désirs sont remplis.* *Dacien* , outré , frappe les bourreaux à coups de verges et de bâton. Ainsi reprend doucement *saint Vincent* : *vous voulez aussi me venger de ces hommes grossiers !* *Dacien* écume de colère , et se meurtrit lui-même en sévissant contre sa victime. Les bourreaux , las de tourmenter *saint Vincent* , à qui ils ne peuvent arracher une plainte , laissent tomber leurs affreux instrumens et restent immobiles. *Dacien* fait apporter des instrumens plus aigus ; le supplice

recommence , la chair du saint est déchirée , le sang coule de tout son corps ; mais la force de son âme redouble avec ses souffrances.— Rien , dit-il , d'une voix tranquille , rien ne me fera trahir le Dieu véritable pour des idoles de bois et de pierre.—Jeune chrétien , dit enfin le tyran , à qui cette héroïque fermeté impose , n'auras-tu pas pitié de toi-même , et dans la fleur de l'âge , ne voudras-tu pas , par un simple acte de soumission , éviter une mort douloureuse ! *Votre feinte pitié* , réplique saint-Vincent , *ne m'émeut pas plus que le raffinement de vos supplices*. Votre patience à me tourmenter se lassera plutôt que ma constance.

Dacien ordonna alors qu'on plaçât le martyr tout meurtri sur un lit hérissé de pointes de fer , au-dessous duquel on alluma un petit feu , afin de prolonger les souffrances de la victime. *Saint Vincent* monte avec intrépidité sur l'horrible machine ; on presse ses membres déchirés sur le fer acéré dont sa couche est hérissée ; on verse dans ses plaies des matières brûlantes ; on casse ses os avec des barres de fer ; et il continue de déclarer qu'il veut vivre et mourir dans la foi de Jésus-Christ. *Dacien* , plus en fureur que jamais , fait précipiter le martyr dans un sombre cachot,

sur des cailloux aigus. Épuisé par la violence des tourmens, *saint Vincent* touchait au moment d'aller recevoir le prix de son inconcevable héroïsme : *Dacien* apprend son agonie ; il le fait placer sur un lit , et cherche à lui rendre des forces , dans le dessein de le rendre ensuite à de nouveaux supplices , afin de triompher de sa constance ; mais Dieu , qui avait assez éprouvé la foi de *saint Vincent* , le soustrait à ses bourreaux en l'appelant à lui. La mort du martyr n'appaisa pas la rage de son persécuteur ; il fit jeter le corps du saint à la mer ; mais les vagues l'ayant rapporté sur la plage , quelques fidèles lui donnèrent secrètement la sépulture dans les environs de Valence.

Décadence de l'Église chrétienne.

(Quatrième siècle).

LA conversion de *Constantin* au christianisme avait étendu la foi dans toutes les parties de son empire ; la surface de l'Espagne était couverte de chrétiens , le culte des idoles n'existait plus ; les successeurs de *Constantin* firent même renverser les principaux monumens élevés aux divinités payennes ; mais lorsque la religion du Christ devint la religion dominante , le

zèle des ministres qui l'enseignait se refroidit ; la palme du martyr , terrible mais glorieuse récompense , n'excitant plus la vertueuse ambition de leur âme ardente , ils passèrent d'une exaltation divine à une coupable indifférence ; l'Église ne produisit plus que rarement des héros , et la plupart des membres du clergé songèrent davantage à s'assurer la prééminence de la fortune que celle de la vertu . Les nouveaux convertis avaient d'ailleurs renoncé en partie à leur ancien culte , plutôt pour jouir des privilèges qui se trouvaient attachés au nouveau que par conviction . Ils mêlèrent des pratiques profanes aux pratiques religieuses , et de ce mélange bizarre naquirent à la fois la superstition et l'incrédulité . La fondation de Constantinople ayant rendu faciles les communications avec l'Asie , les peuples de l'Europe , sur-tout ceux du Midi , prirent le goût du luxe et de la mollesse asiatique . Ce goût , qui les énerva , éteignit dans leur cœur l'amour de la patrie , et les conduisit à tant de désordres et de vices que les nations barbares qui les subjuguèrent leur donnèrent en quelque sorte l'exemple des bonnes mœurs .

IV^e. É P O Q U E.*Invasion des nations barbares.*

(Cinquième siècle.)

CONSTANTIN, simple officier, venait de disputer le sceptre au faible *Honorius*, et de se faire reconnaître empereur par la Grande-Bretagne, par la Gaule et par l'Espagne. Son exemple encouragea d'autres ambitieux à lever aussi l'étendard de la révolte. Leurs diverses prétentions produisirent entre eux des combats qui livrèrent le passage des Pyrénées aux barbares du Nord.

Les *Alains*, venus, sous la conduite d'*Atace*, des pays situés entre le *Volga* et le *Don*; les *Suèves*, originaires de la Baltique, et qui avaient pour chef *Hermeric*; enfin, les *Vandales*, ou habitans de la Suède et du Danemarck, que commandait *Genseric*, franchirent les monts et descendirent dans les plaines de l'Espagne.

Le sang et le feu marquèrent le passage de ces barbares; leur suite étaient la famine et les animaux féroces: tous les fléaux pesèrent à la fois sur l'Espagne. Ces hordes sauvages massacrerent une foule

immense d'habitans paisibles, incendièrent les villes, ravagèrent les campagnes, détruisirent les plantations, et ne songèrent à former des établissemens qu'après avoir tout détruit.

Ils tirèrent au sort les provinces qu'ils avaient envahies. La Grenade et l'Andalousie tombèrent aux Vandales, le Portugal aux Alains, la Gallice et une grande partie de la Castille et du Léon aux Suèves.

Tandis que l'Espagne se voyait déchirée en tous sens par ces peuples, les Goths, autre peuple du Nord, étaient prêts à fondre sur la capitale de l'empire. *Honorius* ne trouva aucun autre moyen de la soustraire à leur joug odieux, que celui de faire la paix avec leur chef *Alaric*, auquel il abandonna la France et l'Espagne.

La péninsule, disputée pendant plus de quarante ans par tous les peuples barbares, devint la conquête des Goths, sous le règne d'*Euric*, un des successeurs d'*Alaric*.

Pendant quatre cent quatre-vingt-trois ans que dura la domination des Goths en Espagne, le trône, qui était électif, échut successivement à trente-trois rois. *Euric*, qui fut le premier de tous, réunit dans un code diverses lois que les Goths n'avaient jusqu'à cette époque suivies que par habitude.

Anachorètes.

LES horribles malheurs enfantés par les guerres des barbares avaient réveillé dans les âmes l'amour du Dieu de bonté, protecteur de l'infortune, et seul refuge du malheureux accablé par le chagrin ou victime de l'injustice. Les hommes qui s'étaient éloignés de Dieu dans la prospérité s'en rapprochèrent dans leurs désastres. Fatigués d'un monde qui ne leur offrait que des scènes de deuil, ils allèrent chercher la paix dans la solitude des déserts, et s'y livrèrent aux plus hautes méditations. Une gloire brillante et durable devint le prix de leur dévouement. Le plus célèbre de ces sages et vertueux anachorètes est *saint Millan*, qui vécut jusqu'à l'âge de cent ans sans se livrer à aucune autre occupation qu'à des exercices religieux. Cinq cents ans après sa mort on construisit sur l'emplacement de son ermitage un couvent de bénédictins appelé *Saint-Millan de la Cogella*. Ce couvent est un des plus anciens de l'Espagne.

L É O V I G I L D E .

(Sixième siècle.)

Un corps de troupes impériales s'était toujours maintenu en force dans un canton

de l'Espagne, à travers toutes les convulsions des différens peuples et des différens partis; il menaçait le pouvoir de *Léovigilde*. Ce prince remporta plusieurs victoires sur ces troupes, et les força à se retirer. Comme il revenait triomphant de cette expédition, et qu'il s'apprêtait à jouir des douceurs de la paix, son fils *Erménégilde*, qui avait quitté l'arianisme pour embrasser la religion chrétienne, égaré par le fanatisme religieux, osa prendre les armes contre celui dont la personne devait lui être doublement sacrée, et comme monarque et comme père. *Erménégilde*, vaincu et pardonné plusieurs fois par *Léovigilde*, ne profita de sa clémence que pour rallumer sans cesse le feu de la guerre civile, et contraignit son infortuné père à lui ôter la vie.

Cette horrible exécution venait à peine de déchirer le cœur du roi, et de rendre le calme à l'Etat, que l'Espagne se vit de nouveau troublée par l'invasion des Suèves et des Francs. Le prince *Reccarède*, second fils de *Léovigilde*, repoussa les Francs au-delà des limites de la Gaule gothique, tandis que son père se rendit maître de la Galice, dont les Suèves étaient en possession depuis cent soixante-dix-sept ans. *Léovigilde* fit ensuite la conquête de la

Cantabrie, et l'Espagne, pour la première fois depuis la chute de l'empire Romain, se vit sous l'autorité d'un seul monarque. Débarrassé des guerres étrangères et civiles, *Léovigilde* s'appliqua à rendre son peuple heureux et à faire fleurir son royaume. Non seulement il rétablit plusieurs villes ruinées, mais il en fonda de nouvelles. Persuadé que la pompe impose à la multitude et produit en elle le respect qu'elle n'accorde pas toujours à la vertu, il renonça à l'antique simplicité des rois Goths, qui jusque là n'avaient porté aucune marque qui les distinguât de leurs sujets; il prit le sceptre, la couronne, le manteau et les autres signes de la dignité royale.

Victoires de Sisebut; sa persécution contre les Juifs, et son humanité envers les peuples vaincus.

(Septième siècle.)

SISEBUT, chrétien zélé, fut à peine en possession du trône, qu'il publia un édit par lequel il condamnait à mort tous les Juifs qui refuseraient le baptême. Quarante-vingt-dix-mille Juifs se présentèrent aux églises pour se soustraire au supplice. Mais ce prince n'avait pas atteint à son

but ; les Juifs , qu'il fallait persuader et non proscrire , n'en devinrent que plus ennemis de la foi qu'on les forçait d'embrasser ; ceux d'entr'eux qui portaient un cœur noble et droit se réfugièrent dans les pays étrangers , pour ne pas profaner à la fois deux religions par une feinte sacrilège.

Sisebut força les Grecs à lui rendre *Malaga* , et consentit à leur laisser ce qu'on appelle aujourd'hui les *Algarais*. Afin d'épargner le sang chrétien , que la guerre faisait couler , il équipa une flotte pour donner la chasse aux Maures , maîtres à cette époque des mers qui baignent l'Espagne. Quoique les Goths n'eussent aucune connaissance de la marine , dont ils faisaient alors l'essai , la victoire et la fortune s'attachèrent à leur parti ; ils nettoyèrent les mers des vaisseaux Maures , se rendirent maîtres de *Tanger* et de *Ceuta* , qui restèrent incorporés à leur monarchie jusqu'à l'invasion des Arabes.

Sisebut , barbare envers les Juifs , était cependant humain et généreux. Témoin de la férocité de ses soldats , qui , selon l'usage de ces temps , massacraient impitoyablement tous leurs ennemis dans les places emportées de vive force , il s'écria : *Hélas ! que je suis à plaindre d'être roi , puisque je donne lieu à une si grande*

effusion de sang ! Il ordonna que l'on fit grâce à tous les vaincus qui viendraient se réfugier près de lui , et leur sauva non seulement la vie , mais encore il leur fournit les moyens de recouvrer leur liberté. *Sisebut* construisit une flotte , instruisit son peuple dans l'art de la marine , donna de bonnes fortifications à la ville d'*Evora* , et fit élever dans *Tolède* une église dédiée à *sainte Léocadie*. Ce prince , estimé et chéri des Espagnols , cultivait les lettres avec succès.

Haute sagesse de VAMBAA.

LE trône , vacant par la mort de *Récésuinde* , était disputé par plusieurs prétendants les armes à la main. Les évêques et les nobles , qui s'étaient arrogés le droit d'élire à eux seuls un souverain , avaient proclamé *Vamba* , quoiqu'il ne fût plus dans la vigueur de l'âge. *Vamba* , plus sage qu'ambitieux , redoutant des honneurs achetés au prix de la tranquillité et souvent de la vie , refusa avec opiniâtreté la couronne qu'on lui offrait avec instance. Un des électeurs , indigné qu'il manquât ainsi à la patrie , lui porte brusquement son épée à la gorge , en s'écriant : *La royauté ou la mort !* *Vamba* , pressé si fortement , accepte enfin la couronne ,

mais sous la condition que son élection serait confirmée par l'assemblée générale des Goths : *J'aime mieux vivre particulier, dit-il, et souffrir la mort s'il le faut, que de régner malgré mes concitoyens et au prix de leur sang.*

Les états des Goths confirmèrent l'élection de *Vamba*. Pour se rendre plus respectable, le nouveau roi se fit sacrer, cérémonie encore étrangère à l'Espagne.

Révolte contre Vamba; sa présence d'esprit, son triomphe et sa clémence.

LE sacre de *Vamba* ne produisit pas le fruit heureux qu'il en avait attendu; les Navarrois, les Asturiens et les Catalans levèrent l'étendard de la révolte. *Hildéric*, comte de Nismes, profita des troubles qui venaient de s'élever pour se rendre maître de la Gaule gothique. *Vamba*, occupé de la réduction des rebelles, envoie le duc *Paul* pour aller dompter *Hildéric*; mais il avait remis sa fortune et celle de la monarchie entre les mains de son ennemi le plus cruel: au lieu d'attaquer le comte de Nismes, *Paul* séduit l'armée, attire *Hildéric* dans son parti, et se fait reconnaître souverain du Languedoc et de la Catalogne. La défection de tant de provinces, et des ennemis si puissans, n'abattent point

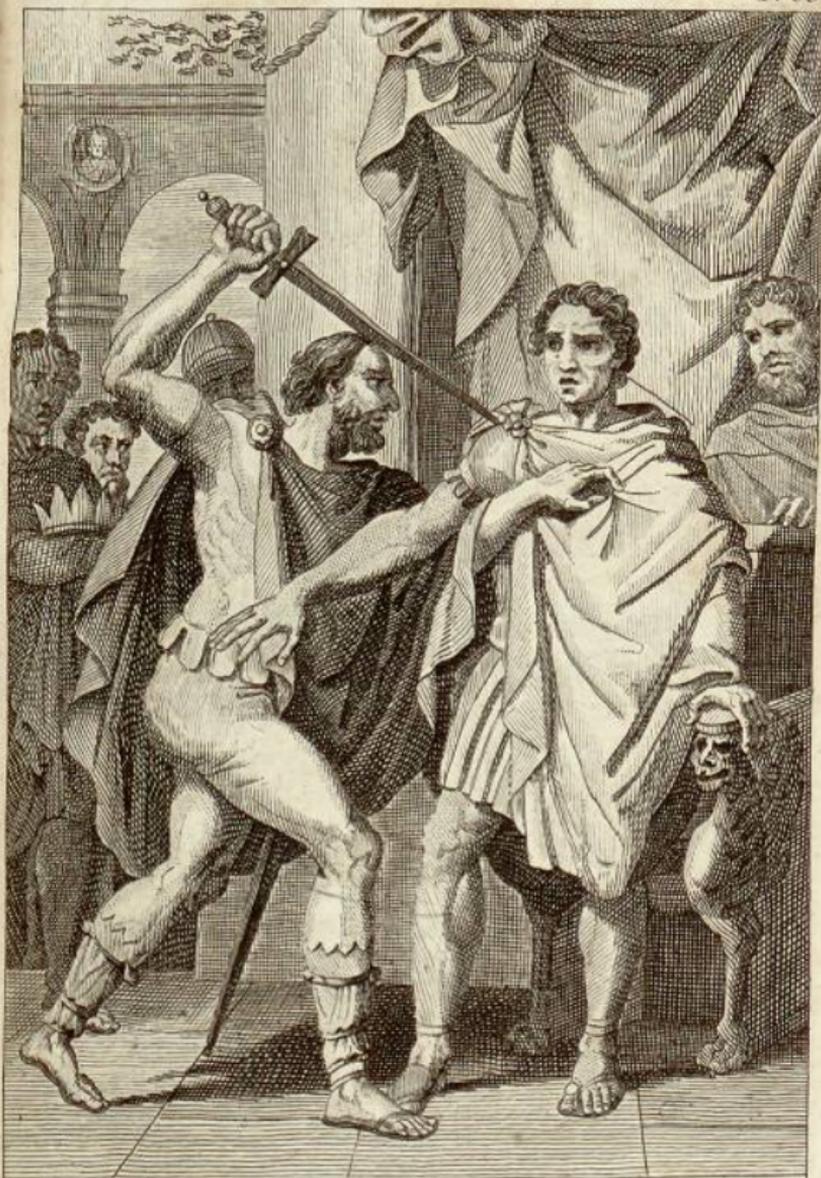
le courage de *Vamba* ; il réduit en sept jours les Navarrois , publie le ban qui oblige tous les Goths , sans en excepter les prêtres et les évêques , à suivre le roi , et , par ce moyen , se forme bientôt une armée très - nombreuse. Il la partage en quatre corps , entre par quatre endroits différens , soumet la Catalogne avec la même promptitude que la Navarre , et jette partout la terreur. *Paul* se retire à Nismes. *Vamba* s'empare de cette place , après une longue et sanglante bataille.

L'évêque de Narbonne se rendit le lendemain , dès le point du jour , au camp de *Vamba* , à l'effet d'obtenir le pardon des habitans de *Nismes* et des rebelles qui s'y étaient réfugiés. Revêtu de ses habits pontificaux , il se présente au roi , se jette à ses genoux , implore sa clémence. Le roi le relève avec respect et avec bonté , et lui promet qu'aucune personne trouvée dans la ville ne subira la mort.

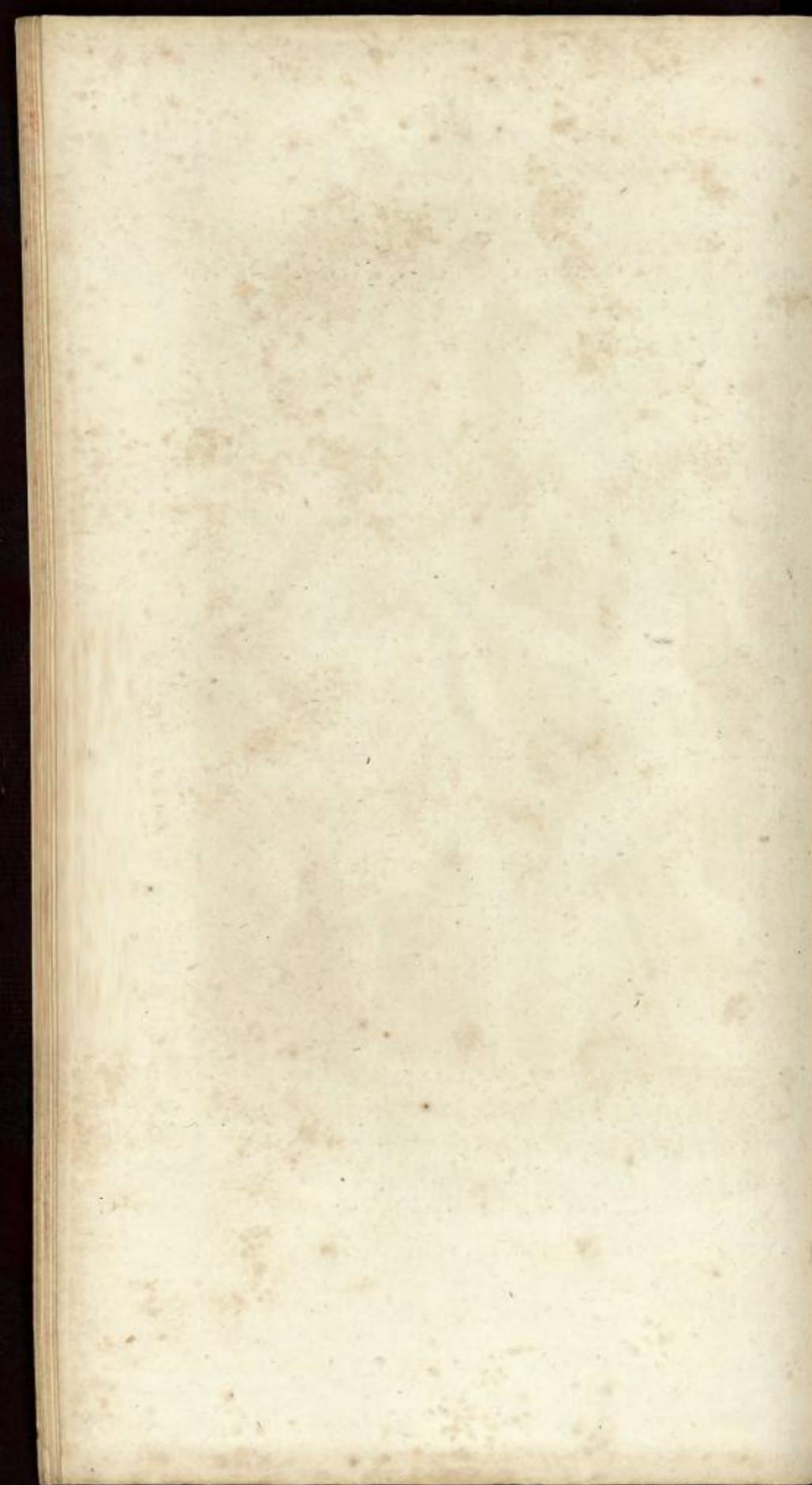
Paul , dépouillé de sa ceinture militaire et des marques de la dignité royale , est traîné aux pieds du roi par deux officiers qui le tenaient aux cheveux. A la vue de *Paul* et de ses complices , le roi , pénétré de tous les cruels souvenirs que leur présence lui rappelait , s'écria : *Quel mal vous ai-je fait pour mériter d'être*

Refus de Vamba.

P. 68



La Royauté ou la mort!



récompensé ainsi ! Mais c'en est fait , allez vous rendre en prison jusqu'à ce que votre punition soit prononcée ; j'ai promis de vous accorder la vie , quoique vous ne la méritiez pas. Après ces mots il fait séparer les criminels , relâche les Francs et les Saxons qui se trouvaient parmi eux , donne des ordres pour la réparation des édifices , pour qu'on recherche les trésors enlevés aux églises par les rebelles , et pour qu'on inhume les morts dont les rues étaient jonchées. Un trône fut élevé à *Vamba* au milieu de la place publique ; il s'y plaça entouré d'un peuple immense , et le jugement des rebelles fut prononcé par un tribunal composé d'évêques , de grands-officiers et de nobles ; ce tribunal condamna *Paul* au dernier supplice. Le roi commua cette peine en une réclusion perpétuelle , à laquelle il ajouta l'ignominie de faire raser le criminel.

Entrée de Vamba à Tolède.

LES Espagnols n'avaient assisté depuis long-temps à un spectacle aussi remarquable que celui qu'offrit l'entrée de *Vamba* à Tolède. La marche s'ouvrit par les rebelles , qui , assis sur des charrettes , avaient la tête et le menton rasés , les pieds nus , et le corps couvert de vêtemens

faits de poil de chameau. Le duc Paul , à leur tête , portait une couronne d'épines. Lorsque les coupables eurent défilé , le roi parut dans un costume magnifique ; il était suivi d'une cour brillante , et de troupes nombreuses couvertes des plus belles armes. Le cortège se rendit au palais du roi , au milieu d'une foule de spectateurs qui faisaient retentir l'air de leurs joyeuses acclamations.

Abdication et mort de Vamba.

VAMBA se trouva un jour tout à coup privé de l'usage de ses sens ; ses domestiques , épouvantés , crurent qu'il touchait à son dernier moment , et , selon un usage religieux de l'Espagne , qui s'est conservé jusqu'à nos jours , ils lui coupèrent les cheveux , et le revêtirent d'un habit de moine. L'évêque de Tolède se trouva présent à cette cérémonie , ce qui la rendit solennelle , et força *Vamba* à ne plus quitter le pieux vêtement qu'il avait reçu. Revenu de son évanouissement , il fut tellement frappé de se voir dans ce costume et d'être privé de sa chevelure , c'est-à-dire de la marque de sa dignité , qu'il crut en avoir perdu les droits , et ne voulut pas garder le trône. Il abdiqua après un règne de huit ans , et se retira dans un monastère où il resta jusqu'à sa mort.

V.^e ÉPOQUE.*Invasion des Maures.*

(Huitième siècle.)

ATTENTIFS à ce qui se passait en Espagne, les Maures profitèrent des guerres civiles élevées entre les Goths à l'occasion de *Vitiza* et de *Rodrigue*, qui tous deux prétendaient à la couronne pour reprendre *Tanger*. *Muza*, général du calife, forme le dessein de conquérir l'Espagne; il assemble à cet effet une flotte, il l'envoie sur les côtes de l'Andalousie, mais elle est vaincue et mise en fuite par le comte *Théodomir*. Loin d'être abattu par ce mauvais succès, *Muza* songe à le réparer. La mort de *Vitiza* n'avait pas terminé la guerre civile; en vain les grands de l'Etat venaient de reconnaître *Rodrigue* pour roi; les fils de *Vitiza*, soutenus des conseils d'*Oppas* leur oncle, évêque de Séville, invoquent le secours des Arabes pour s'emparer du trône; le comte *Julien*, ennemi de *Rodrigue*, duquel il avait reçu un outrage, s'unit aux enfans de *Vitiza*, et tous trois concluent avec *Muza* un traité qui lui livre l'Espagne.

Muza en homme prudent , se défie des traîtres que la vengeance et l'ambition conduisent à armer l'étranger contre leur pays ; il hasarde seulement sept mille soldats sous la conduite de *Tarif*. Celui-ci avec la petite troupe d'Arabes qu'animaient la haine contre les chrétiens et l'espoir du pillage , s'empare d'*Héraclée* sur le mont *Calpée* , aujourd'hui *Gibraltar* , et de *Tartese* , appelée maintenant *Tariffa* , du nom de son vainqueur. Encouragé par ces avantages remportés rapidement , *Muza* fait passer douze mille Arabes en Espagne , sous le commandement de *Tarik Abencier* ; ce dernier joint par *Julien* et par les fils de *Vitiza* , prennent *Cartesja* , taillent en pièces une nombreuse armée de Goths , à la tête de laquelle était *Erigo* , parent de *Rodrigue* , qui fut tué sur le champ de bataille.

RODRIGUE , dernier roi des Goths ; son courage , sa défaite et sa mort.

RODRIGUE qui s'était long-temps endormi dans le sein des plaisirs , se réveille à la nouvelle des succès éclatans des Arabes ; il fait un appel à toute la nation des Goths , se réconcilie avec *Julien* et avec les fils de *Vitiza* , et fort de soixante-dix mille hommes , de ses talens militaires

et de son courage, s'avance au-devant de *Tarik* dans une superbe plaine située auprès de la ville actuelle de *Xerès de la Frontera*, et à deux lieues de *Cadix*. Les *Goths*, pleins de terreur, n'osaient affronter les troupes de l'ennemi. *Rodrigue* paraît au milieu des siens, entouré d'une pompe éclatante; revêtu d'un manteau de soie brodé en or; le front orné d'une couronne de perles, il était assis sur un char d'ivoire, attelé de deux mules blanches. Un trône en forme de dôme, couvert d'une étoffe richement brodée et garnie de perles et d'émeraudes, s'élevait au-dessus de sa tête. Son char était entouré d'un grand nombre de drapeaux et d'étendards. Des chariots portant les bagages et les richesses du roi le suivaient. Dans cet appareil, fait pour inspirer à son armée plus de confiance en sa personne, il anime ses troupes du geste et de la voix; *Tarik*, de son côté, invoque *Mahomet*, montre à ses soldats la nécessité où ils se trouvent de vaincre ou de périr, puisque nulle retraite ne leur reste, et que si une seule victoire suffit pour les mettre en possession de l'Espagne, une seule défaite doit les perdre sans ressource.

Le combat fut très-meurtrier; la victoire balança long-temps entre les deux partis;

D

elle allait cependant couronner les Goths, quand la trahison de l'évêque d'*Oppas*, des deux fils de *Vitiza* et du comte *Julien*, renforcèrent l'armée des Arabes. Cette défection répandit le désordre dans les rangs des Goths. Les Arabes y pénétrèrent, le carnage devint épouvantable. *Rodrigue* essaya vainement de rallier les fuyards; lui-même, emporté par leur torrent, se sauve sur un cheval, sans qu'on eût connaissance de ce qu'il était devenu. On trouva son char, sa couronne, ses brodequins et son manteau de pourpre dans un borbier. Quelques historiens pensent qu'il se noya en traversant la rivière à la nage; d'autres que, touché du désastre de son pays, qu'il attribuait aux fautes qu'il avait commises, il se retira dans une retraite obscure, où il consacra le reste de ses jours à la pénitence. Ce qui appuie cette dernière conjecture, c'est l'inscription trouvée, deux siècles après sa mort, dans une église de *Visio* en Portugal, et qui porte ces mots: *Ci gît Rodrigue, dernier roi des Goths.*

Commerce, navigation, beaux-arts, monumens, belles-lettres et sciences sous les Goths.

LE goût des lettres que les Romains avaient apporté en Espagne s'éteignit par

degrés sous les Goths, et finit par se perdre entièrement, excepté chez le clergé, qui resta toujours dépositaire de l'instruction; mais les lumières de ce corps étaient bien faibles en comparaison de celles du beau siècle de la littérature. *Isidore*, le plus célèbre écrivain de ce pays, n'était pas exempt de la corruption qui avait gagné la littérature, et il avait défendu aux moines la lecture de tous les auteurs payens. Aucun collège public n'existait, et l'éducation se bornait à sept objets, qui formaient un cours d'étude complet, dont aucun n'était approfondi. Ces sept objets étaient d'un côté la grammaire, la rhétorique et la dialectique; de l'autre, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. On apprenait seulement les définitions de ces sciences et quelques-unes de leurs formules, et cela suffisait pour paraître très-instruit.

Les sciences se cultivaient encore moins que les lettres; la médecine, la seule science suivie alors, se trouvait dans un état vraiment déplorable. Aucune considération n'entourait le médecin; et les récompenses qui lui étaient assignées en cas de succès, ne compensaient pas les punitions sévères auxquelles il était soumis. Il recevait cinq sous pour l'opération d'une cataracte, et

payait cent sous d'amende lorsqu'une saignée avait affaibli son malade au lieu de le guérir. Si un malade mourait à la suite d'un traitement, le médecin tombait au pouvoir des parens du défunt, qui pouvaient disposer à leur gré de sa personne; néanmoins on ne jetait en prison les médecins qu'après qu'ils avaient produit leur défense. Il leur était enjoint de ne saigner une femme qu'en présence du père, de la mère, du frère, du fils, de l'oncle, ou d'un autre des parens de cette femme.

Loin d'orner l'Espagne de nouveaux monumens, les Goths dégradèrent ou laissèrent tomber en ruine les superbes édifices élevés par les Romains, et ne bâtirent que des églises ou des monastères peu dignes de remarque. Les beaux monumens gothiques qu'on admire en Espagne, d'une époque postérieure aux Goths, leur ont été faussement attribués.

Aux inscriptions pompeuses qui redisaient à la postérité la gloire, les vertus ou les titres des défunts, succédèrent des inscriptions pleines de l'humilité chrétienne, et qui ne pouvaient servir de matériaux pour l'histoire.

La langue des Goths se perdit; il n'en resta que des fragmens qui servirent à la langue castillanne, et qui se retrouvent

aujourd'hui dans la langue espagnole. On parlait dans les villes un latin dégénéré ; le basque était la langue des montagnes.

Les médailles gothiques, la plupart en or, sont très-mal frappées, et n'offrent dans leurs légendes qu'une suite de traits dont il est souvent impossible de former des mots.

Le commerce et la navigation, tant intérieure qu'extérieure, se trouvaient réduits à un état complet de nullité. Les princes et les nobles Goths n'étaient que de grands fermiers ; leurs richesses consistaient en troupeaux et en cerfs, et ils dédaignaient de s'environner d'aucun objet de luxe.

Le seul art qui paraît avoir été exercé avec quelques succès par les Espagnols de cette époque, est celui de l'orfèvrerie.

Gouvernement, bienfaisance, ambition et mort d'Abdalazzis.

LES généraux de *Valid*, calife de Damas, lui acquirent en trois ans la possession entière de la péninsule. *Muza*, à qui il la devait en grande partie, calomnié auprès de son souverain, fut jeté dans une prison où il mourut accablé sous le poids de l'âge et du chagrin ; mais prévoyant la destinée qu'il attendait, avant de retourner à la

cour du calife où il était rappelé, *Muza* avait disposé du gouvernement d'Espagne en faveur de son fils *Abdalazzis*. *Soliman*, successeur de *Valid*, confirma *Abdalazzis* dans le gouvernement général de l'Espagne.

Abdalazzis se montra digne de la place à laquelle il était élevé, par son équité, par sa générosité et par son application aux affaires. Il fit faire une description exacte de la péninsule, afin de répartir également les impôts; il la visita dans toute son étendue, rétablit partout l'ordre, la police et les lois, soulagea les chrétiens, reconstruisit les villes détruites dans les dernières guerres, embellit les autres, annonça sa présence par des bienfaits, et vint s'établir à Séville.

Egilonne, veuve de l'infortuné *Rodrigue*, célèbre par sa beauté, par son esprit et par son ambition, avait été conduite en qualité d'esclave dans le sérail d'*Abdalazzis*; l'officier musulman, touché de son malheur et de ses grâces, la traita en reine et l'épousa. *Egilonne*, aimée et respectée des chrétiens, et certaine de réussir à leur faire prendre les armes en sa faveur, invite *Abdalazzis* à s'emparer du trône de *Rodrigue*. Le général, non moins jaloux de régner que son épouse, adopte ses desseins;

il se laisse couronner dans le sérail , et déjà il essaye de porter en public quelques-unes des marques de la royauté , afin d'accoutumer d'avance les habitans de l'Espagne à voir en lui leur souverain ; mais s'il avait tout à espérer d'un peuple accoutumé à le chérir , il avait tout à craindre des Arabes. Ils conjurèrent sa perte , et le tuèrent pendant qu'il était en prières dans une mosquée.

P É L A G E .

UNE foule de Goths et d'Espagnols , fidèles à leur religion et à leurs lois , s'étaient retirés dans les montagnes pour se soustraire à la domination des Musulmans ; ils y vivaient sans projet ; mais , pleins de confiance dans la justice et dans le pouvoir de Dieu , ils priaient , et espéraient leur retour dans leur patrie.

Pélage , homme entreprenant et brave (on ignore son origine) , *Pélage* exalta dans leurs cœurs le double sentiment de la vengeance et de la foi ; il leur promit le secours de Dieu , les rassembla sous ses ordres , et reçut leurs sermens d'obéissance et de fidélité. Son parti se grossit bientôt des peuplades restées indépendantes , et auxquelles il persuada que l'intérêt de la religion exigeait que tous les chrétiens

prissent les armes pour chasser les Musulmans de l'Espagne. Cependant il n'avait pas de résidence fixe ; le petit nombre de ses troupes ne lui permettait pas de résister en pleine campagne aux ennemis , et il ne savait comment échapper à leur agression.

Un jour qu'il poursuivait un malfaiteur qui l'avait attaqué, il le vit entrer dans une caverne, et s'apprêtait à l'y saisir. Soudain un ermite vénérable se présente à l'entrée du souterrain, et l'avertit que cette caverne est un asile sacré qui renferme un autel dédié à la sainte Vierge , et qu'il faut se garder de commettre un sacrilège dans un lieu qui pourra peut-être devenir la retraite de *Pélage*.

Les paroles de l'ermite se gravèrent dans la mémoire de *Pélage*, et lorsqu'il se vit poursuivi de près par l'ennemi, il se décida à aller se réfugier avec ses soldats dans le souterrain que lui avait découvert la Providence.

Souterrain de Pélage.

LA position du souterrain lui donnait des avantages incalculables. Figurez-vous entre deux montagnes très-escarpées une gorge étroite , traversée par un ruisseau dont les sources sortent du pied d'un rocher

énorme qui ferme cette petite vallée. Ce rocher, nu dans toute sa hauteur, porte sur sa cime, large de cinquante pas, un bois épais et sombre. L'aspect de cette masse immense qui s'élève droite dans les nues, et de la chaîne des montagnes qui paraissent se joindre et ne laisser aucune issue pour sortir de ce ravin, porte l'effroi dans l'âme du spectateur. Au bas du rocher, un peu au-dessus des deux sources qui alimentent le ruisseau, on remarque une ouverture demi-circulaire, haute de deux toises, qui conduit à un grand souterrain, appelé, à raison de son étendue immense, *Coba Donja*, grande caverne. Le rocher est connu sous le nom de *Mont-Ausène*.

Habileté de Pélage, sa victoire et l'établissement de sa souveraineté.

A leur arrivée dans ce canton sauvage et désert, les soldats de *Pélage* furent frappés d'épouvante ; mais, rassurés bientôt par leur habile chef, qui les instruisit des ressources que lui fournissaient les fortifications naturelles de ce lieu, et confiant dans la protection de la mère du Sauveur, ils entonnèrent des hymnes à sa louange, et crurent à la victoire.

Pélage amassa des vivres et des armes au fond de la caverne, assigna des postes

sur le haut des montagnes à une partie de ses soldats , et en garda une portion avec lui au fond du souterrain. Ces mesures étant prises , il attendit avec calme l'armée des Musulmans , qui ne tarda point à pénétrer dans la vallée.

Toujours traître à son pays , l'évêque *Oppas* se tenait au milieu de l'armée musulmane. Il sort des rangs , demande un entretien à *Pélage* ; le héros se montre à l'entrée de la grotte , *Oppas* cherche tour-à-tour à l'intimider et à le séduire ; *Pélage* lui répond qu'il sied mal à un des principaux auteurs de l'infortune qui pèse sur les Goths d'en faire sentir le poids , et que quant à lui il espère que le ciel ne laissera pas les infidèles triompher des chrétiens.

Le combat s'engage , il est meurtrier pour les Arabes ; leurs traits glissaient sur le rocher qui défendait les chrétiens. La plupart des Musulmans se retirent en désordre ; *Oppas* tombe au pouvoir des Goths , qui lui ôtent la vie.

Cette victoire mémorable assure le pouvoir de *Pélage* dans l'Asturie. Plusieurs villes de cette province chassent les Musulmans ; *Pélage* entre en vainqueur dans les cités importantes , et fonde une souveraineté dont les villes principales étaient

Léon, Gijon, Oviédo, Cangas de Onis et Cangas de Tinéo. Cette souveraineté s'agrandit, et se changea en un royaume sur lequel les descendans de *Pélage* régnèrent plus de trois siècles.

Les braves qui avaient secondé *Pélage* dans sa glorieuse entreprise, libéralement récompensés, s'établirent dans l'Asturie. Cette contrée renferme encore plusieurs classes de nobles, tels que *hidalgos, ricos homes, infançones* et *escuderos de armas*, qui tous se prétendent issus des compagnons d'armes de *Pélage*, et qui préfèrent ce titre à toute autre illustration.

Fondation du royaume de Cordoue.

UN jeune prince nommé *Abdérame*, échappé à la proscription qui enveloppait la maison des *Omniades* dont il était descendant, arriva en Espagne, s'y forma un parti, triompha de la faction des *ABBASSIDES* qui régnait dans la péninsule, et, victorieux, fonda le royaume de Cordoue.

Alors commença le siècle de magnificence et de galanterie qui distingua les Maures d'Espagne de leurs contemporains, et rendit Cordoue le centre des arts. Pendant trente ans qu'*Abdérame I.^{er}* régna, il s'occupa constamment du bonheur de

ses sujets, encouragea le commerce et l'agriculture, protégea les sciences et les arts. *Abdérame*, plein de justice, de modération et de générosité, remplit le cœur de son peuple d'admiration et d'amour.

Sous son gouvernement le pays qui venait d'être le théâtre de la plus cruelle misère, prit tout à coup un éclat qui frappa l'Europe. On accourait de toutes les contrées du monde pour assister à ces fêtes galantes, à ces tournois magnifiques, à ces joutes brillantes, où les plus célèbres chevaliers rivalisaient d'adresse et de valeur; où les femmes les plus distinguées par la naissance et par l'éducation rivalisaient de grâces et d'attraits, et payaient d'un sourire aimable les heureux efforts des nobles rivaux d'armes et de gloire. *Abdérame* embellit Cordoue de jardins, de palais, de mosquées superbes. Grâce à ses soins l'Espagne vit s'élever des villes nombreuses très-bien bâties, elle se peupla d'artistes et de savans en tout genre, et l'Italie seule pouvait lui disputer la palme des arts et celle des sciences.

RAMIRE affranchit ses sujets d'un tribut odieux.

(Neuvième siècle.)

RAMIRE, roi d'Oviédo, et descendant de *Pélage*, fut sommé par *Abdérame II*,

homme dur et féroce , d'envoyer le tribut de cent jeunes filles que *Mauregat* s'était engagé de donner chaque année aux Musulmans. *Ramire* répondit à cette sommation les armes à la main. Une bataille sanglante se livra. L'habileté des chefs de chacun des deux partis avait laissé la victoire indécise , lorsque la nuit força les combattans de se retirer. L'armée des chrétiens avait souffert de plus grandes pertes que celle d'*Abdérame* , et le découragement qu'elle montrait jetait le roi dans les plus vives alarmes. Épuisé par la fatigue et par l'inquiétude , il s'endormit , et crut voir dans son sommeil l'image de l'apôtre saint Jacques , qui l'exhortait à reprendre courage et à se confier en Dieu , par le secours duquel il remporterait la victoire. Plein d'espérance et de joie , il se lève , assemble les grands , les prélats et les officiers de son armée , leur raconte son songe et leur dit : « Bannissez vos chagrins , at-
 » taquez sans crainte vos ennemis , com-
 » battez généreusement pour votre patrie ,
 » pour votre liberté , pour votre vie.
 » Depuis assez long-temps nous gémissons
 » sous la honteuse servitude des Maures ;
 » rappelez votre antique valeur , vengeons
 » l'outrage que ces infidèles ont fait à la
 » religion et à notre pays : Dieu et saint
 » Jacques nous protégeront. »

Après ces mots il range l'armée en bataille et fait sonner la charge. Tous ses soldats répètent à grands cris, de rang en rang, le nom de saint Jacques, et fondent avec intrépidité sur leurs adversaires. Les Musulmans, épouvantés du premier feu des Espagnols, commencent à plier; tout à coup les chrétiens s'imaginent voir saint Jacques monté sur un cheval blanc, et tenant un étendard blanc à la main, sur lequel on apercevait une croix rouge. Cette idée redouble leur vaillance, ils accablent les Musulmans, en tuent plus de soixante mille; et non seulement se rachètent par cette victoire, du tribut déshonorant qu'on leur avait imposé, mais ils reprennent plusieurs grandes villes sur les Maures. Toute l'Espagne envoya des présens à l'église de Compostelle, et s'engagea par un vœu solennel à payer une certaine mesure de vin et de bled par chaque arpent de terre. Depuis cette époque le nom de saint Jacques est devenu le cri de guerre des soldats espagnols.

Richesse et magnificence d'ABDÉRAME.

(Dixième siècle.)

ABDÉRAME III, qui régna cent cinquante ans après l'établissement de sa

maison sur le trône de Cordoue , surpassa tous les califes par sa richesse et par sa magnificence. Son sérail se composait de six mille trois cent personnes. Il ne sortait pas sans être accompagné de douze mille cavaliers , ornés de ceintures et de cimètres garnis d'or. Lorsque son favori, *Aboue Malec* , fut élevé aux fonctions de grand-visir , il offrit en présent à son maître quatre mille pesant d'or pur ; en argent , quatre cent vingt mille sequins de valeur ; cinq cents onces d'ambre gris ; trois cents onces de camphre ; trente pièces de tissu d'or très-riche ; dix vêtemens de martre de Khorason , et cent d'une autre fourrure ; quarante-huit garnitures, autant de harnois d'or et de soie pour les chevaux ; quatre mille livres de soie ; quinze coursiers de la plus belle race d'Arabie , superbement caparaçonnés ; une grande quantité de tapis de Perse , de cottes-mailles , d'aloès , de boucliers et de lances. Ces objets transportés au palais du prince en grande pompe , étaient accompagnés par quarante jeunes gens et vingt jeunes filles d'une beauté admirable , et décorés de bracelets et de colliers enrichis de superbes perles. *Aboue Malec* fit en même temps hommage au calife d'un poëme dans lequel il célébrait les vertus de son souverain. Le prince

récompensa le talent du poëte par le don de cent mille piéces d'or, somme équivalente à un million de notre monnaie.

Abdérame fit construire, à une lieue de Cordoue, un palais et des jardins destinés à *Zébra*, sa sultane favorite, qui coûtèrent vingt-cinq ans de travaux, et soixante-douze millions de livres. Le plan de ce palais fut dressé par les plus célèbres architectes de Constantinople, et l'exécution en fut confiée aux plus habiles artistes. Douze cents colonnes de marbre d'Espagne, d'Afrique, d'Italie et de la Grèce, soutenaient l'édifice. Les murs de la salle d'audience étaient incrustés d'or et de perles; dans le centre on voyait un bassin orné de figures d'oiseaux et de quadrupèdes d'un grand prix; au-dessus était suspendue une perle d'une valeur inappréciable.

Sous le règne d'*Abdérame* la ville de Cordoue contenait six cents mosquées, neuf cents bains, et deux cent mille maisons; quatre-vingts grandes cités, trois cents du second ordre, reconnaissaient ses lois, et douze mille villages s'élevèrent sur les rives du Bétis, qui prit le nom de Guadalquivir. Le revenu de ce prince excédait six fois la valeur du revenu actuel de l'Espagne, en y comprenant les richesses qu'elle tire de l'Amérique.

Néant des grandeurs humaines.

LA vie d'Abdérâme était une suite continuelle de plaisirs et de prospérités ; cependant ses vœux n'étaient pas remplis ; on a trouvé dans ses papiers , après sa mort , ces mots écrits de sa main : « Il y a plus » de cinquante ans que je règne victorieux » ou en paix , aimé de mes sujets , redouté » par mes ennemis , et respecté par mes » alliés ; richesses , honneurs , puissance » et plaisirs , tout a prévenu mes désirs , » et il semble qu'aucun bonheur n'a man- » qué à ma félicité. Dans cette situation » j'ai compté avec soin les jours où je me » suis trouvé réellement et parfaitement » heureux : le nombre ne va pas au-delà » de quatorze. O homme , ne place pas ta » confiance dans ce monde ! »

*Magnanimité d'ALPHONSE LE GRAND,
roi d'Oviédo.*

TRENTE campagnes victorieuses contre les Musulmans , quatre révoltes apaisées dans l'intérieur , les monumens qu'il avait élevés , et pardessus tout sa bonté , sa justice et sa clémence , avaient mérité à *Alphonse III* le surnom de *Grand*. Un impôt qu'il fut contraint de créer , fournit à son fils *don Garcie* un prétexte pour

fomenter des troubles dans l'État, à la faveur desquels il espérait s'emparer d'un sceptre qu'il se lassait d'attendre. La guerre civile allait éclater ; *Alphonse*, avare tout à la fois du sang d'un fils et de celui d'un peuple ingrat, assembla la nation et se démit de la couronne pour la placer sur la tête de *don Garcie*. La grandeur d'âme qu'*Alphonse* montra dans ce dernier acte solennel de sa puissance, toucha profondément le cœur de son coupable fils ; mais ce qui le pénétra encore davantage, et ce qui mit le comble à l'admiration que le peuple avait conçue pour *Alphonse*, c'est le sublime dévouement qu'il laissa peu après éclater alors qu'il consentit à servir comme simple général dans une exécution contre les Maures. *Alphonse* se couvrit encore de gloire dans cette dernière expédition, où les deux armées contemplèrent avec étonnement le spectacle unique d'un père assez magnanime pour soutenir au prix de son sang le pouvoir d'un fils qui l'avait détrôné, et d'un fils assez convaincu des hautes vertus d'un père qu'il avait cruellement injurié, pour lui livrer toute sa confiance.

RODRIGUE surnommé LE CID.

(Onzième siècle.)

Sous le règne de *Ferdinand I.^{er}*, roi de Castille et de Léon, brilla *Dias de Vivar Rodrigue*, homme d'une rare vertu, d'une haute sagesse et d'un courage invincible. *Rodrigue* tirait son origine de Laynus Clavus, juge de Castille. *Rodrigue* venait d'entrer à peine dans l'adolescence quand il tua en duel le comte de Gormas, riche et vaillant seigneur, qui lui avait fait une insulte. Chimène, fille du comte, sollicita vivement le roi pour que *Rodrigue* fût puni suivant la rigueur des lois, quoiqu'elle aimât beaucoup ce brave chevalier, et qu'elle en fût aimée avec tendresse. Le roi permit à Chimène de choisir un défenseur qui, suivant la coutume de ces temps, se chargerait du soin de sa vengeance en combattant *Rodrigue* en champ clos ; mais il exigea qu'elle récompensât par le don de sa main celui des deux champions qui sortirait vainqueur du combat. *Rodrigue* tua son adversaire, et reçut avec la main de Chimène, la principauté de Gormas, héritage de son père.

Devenu très-puissant par ce mariage, *Rodrigue* se mit à la tête d'une troupe de

soldats d'élite , défit en bataille cinq petits rois Maures qui ravageaient les terres des chrétiens , leur enleva tout le butin dont ils s'étaient emparés , fit un grand nombre de leurs soldats prisonniers, et les renvoya dans leur pays sous la condition qu'ils lui paieraient un tribut annuel.

Lorsque les ambassadeurs des cinq rois Maures vinrent apporter à Rodrigue le tribut qu'ils s'étaient engagés de lui payer, ils lui donnèrent , en présence du roi et de toute la cour, le nom de *Cid* , qui, en langue arabesque , signifie *Seigneur*. Le roi *Ferdinand* voulut que le nom de *Cid* demeurât pour toujours à *Rodrigue* , et la réputation de ce chevalier s'accrut tellement sous ce nom du *Cid* , qu'il ne fut bientôt plus connu sous celui de sa famille.

Quelque temps après que Rodrigue eut vaincu les rois Maures , les rois *Ferdinand* et *Ramire* étant en discussion relativement à la ville de Talahorra , convinrent que leurs droits seraient jugés en champ clos ; *Ferdinand* remit sa cause dans les mains de Rodrigue , et ce chevalier , comme à son ordinaire , rangea de son côté la victoire.

Rodrigue rend l'Espagne indépendante de l'Empire.

L'EMPEREUR attaquait la liberté de l'Espagne. *Ferdinand* , déjà avancé en

âge , redoutait les fatigues de la guerre ; il assembla son conseil , qui fut tout entier d'avis d'acheter la paix par des sacrifices. Rodrigue , consulté , se déclara avec éloquence contre l'opinion du conseil , et l'emporta. Créé général des troupes levées contre l'empereur , il passa les Pyrénées , pénétra jusqu'à Toulouse , et députa une ambassade au saint Père pour le prier d'envoyer des commissaires qui examineraient et régleraient les droits et les prétentions de l'empereur. Les députés du pape s'arrêtèrent à Toulouse , où l'affaire fut jugée en faveur de la liberté de l'Espagne. Depuis cette époque ce royaume est resté indépendant de l'Empire.

Nouveaux exploits de Rodrigue.

RODRIGUE se couvrit encore de gloire , en défendant avec succès contre Ramire , roi d'Aragon , le roi de Saragosse , vassal de Ferdinand. Ce dernier divisa ses États entre ses trois fils , et par ce partage , fruit de sa tendresse paternelle , amena sur ses peuples le fléau de la guerre civile.

Rodrigue aide Sanche , le plus ambitieux et le plus brave des fils de *Ferdinand* , à reprendre sur ses frères l'héritage du feu roi. *Sanche* jouissait de la Castille , de Léon , de la Gallice et du Portugal ; il allait se

rendre encore maître des apanages donnés à ses sœurs quand il fut assassiné. Son frère *Alphonse* revint de la cour de Tolède où il s'était réfugié, et paraît à Burgos. Les états s'étaient assemblés dans cette ville, et avaient résolu de ne reconnaître *Alphonse* pour roi qu'après qu'il aurait déclaré solennellement n'être ni l'auteur ni le complice de la mort de *Sanche*. Cependant la présence d'*Alphonse* intimida les grands; ils craignirent que, maître absolu du royaume, il ne sévît contre ceux qui auraient exigé de lui le serment proposé; le *Cid*, au-dessus de toute crainte, conduisit *Alphonse* dans l'église de *Sainte-Agathe*, et l'obligea à satisfaire à la demande des états.

Disgrâce du Cid.

LES rois Maures de Cordoue et de Séville ayant refusé le tribut annuel, le *Cid* fut envoyé vers eux en qualité d'ambassadeur, dans le moment où les rois de Grenade et de Séville se faisaient la guerre pour les limites de leurs royaumes; le *Cid* se rendit médiateur entre eux; mais le roi de Grenade ne voulant entendre aucune proposition, *Rodrigue* se rangea du côté du roi de Séville, défit l'armée de son rival, et le força à traiter de la paix. Il retourna ensuite en Castille, chargé de présents, et

des tributs, objets de son ambassade. Ce double succès lui mérita le nom de conquérant, et redoubla l'affection et l'estime que les Castellans et l'armée lui portaient. Jaloux de l'éclatante renommée qu'il devait à ses vertus ainsi qu'à ses talens, les grands-seigneurs de Castille et de Léon cherchèrent à le perdre dans l'esprit du roi, qui n'était que trop enclin à croire la calomnie dirigée contre l'homme qui avait osé lui faire en quelque sorte la loi. Pendant que cette intrigue se dirigeait contre Rodrigue, le roi se vit forcé de recommencer la guerre avec les rois Maures, qui refusèrent de nouveau le paiement du tribut. Le *Cid*, quoique malade, se mit à la tête d'un petit nombre de troupes, repoussa jusqu'à Tolède les Maures qui avaient fait une éruption dans la Castille, et revint chargé de dépouilles, suivi par sept mille prisonniers enlevés à l'ennemi. Cette victoire accrut la haine de ses envieux; ils parvinrent enfin à tirer du roi un ordre d'exil contre le *Cid*. On lui signifia de sortir sous neuf jours du royaume. Le *Cid* souffrit avec calme sa disgrâce; il laissa en Espagne sa femme et ses enfans, et se retira chez l'abbé de *Saint-Pierre Cardenia*, décidé à continuer d'employer le reste de sa vie à combattre les ennemis de la foi.

Noble vengeance du Cid.

LE *Cid* rassembla une petite troupe accoutumée à vaincre sous ses drapeaux, se jeta sur les terres des Carpetans aux environs de Tolède, entra dans le pays des Celtibériens, défit deux généraux maures, fit de grands ravages sur les terres du roi de Valence, envoya au roi *Alphonse* trente chevaux richement enharnachés, et chargés des plus précieuses dépouilles de l'ennemi, et trente sabres d'un grand prix. Un nombre égal d'esclaves conduisait les présens et les chevaux. Ces esclaves, choisis parmi les hommes les plus beaux et les mieux faits, étaient revêtus d'habits d'or et d'écarlate. La harangue des députés de *Rodrigue* releva encore la magnificence de ses dons. Le peuple, émerveillé de la magnanimité de sa vengeance, élevait son nom jusqu'au ciel, et lui décernait hautement les titres de libérateur de la patrie. Le roi ne voulut pas encore le rappeler de son exil; mais il permit à tous ses sujets de s'enrôler sous ses bannières pour aller combattre les infidèles.

Le Cid rappelé d'exil.

UNE guerre intestine s'étant élevée trois ans après dans la Bétique entre les Maures,

Alphonse, profitant habilement de ces troubles favorables aux chrétiens, rappela le *Cid* de son exil, et lui donna des troupes pour passer en Bétique. Ce grand capitaine termina bientôt la guerre par sa prudence et par sa valeur, et remit entre les mains d'*Alphonse* le roi *Almosala*, qu'il avait fait prisonnier.

Le Cid s'empare de Valence.

LE *Cid*, toujours plus empressé à propager la religion chrétienne, et par ses conseils et par ses armes, força tous les gouverneurs, ainsi que tous les petits rois maures, à payer chaque année des tributs, et s'empara de la ville de *Valence*, malgré la défense vigoureuse des assiégés, et les armées considérables dont les Maures avaient environné cette place. Il fit venir Jérôme de Tolède pour être évêque de *Valence*, et rappela ensuite Chimène et ses enfans, qu'il avait laissés depuis son exil sous la direction de l'abbé de Cardénia.

Rodrigue envoya remercier le roi de la permission qu'il lui avait donnée d'assiéger *Valence*, et lui fit en même temps présent de deux cents chevaux chargés des plus riches dépouilles des ennemis, et de deux cents coutelas parfaitement travaillés,

Mariage des filles de Rodrigue.

LA fortune et la gloire du *Cid* étaient montées au plus haut point ; ses exploits le plaçaient à côté des plus grands héros de l'antiquité , ses vertus à côté des plus grands hommes. Le mariage de ses filles , *Eloire* et *Sola* , avec les infans *Diègue* et *Ferdinand* , porta une atteinte cruelle à la félicité dont il commençait à jouir.

Diègue et *Ferdinand* , d'une naissance illustre , mais sans aucun courage et sans aucune qualité morale , n'avaient recherché que par avarice l'alliance du *Cid*. A peine l'eurent-ils contractée qu'ils feignirent un grand désir de revoir leur patrie , et quittèrent avec leurs femmes la maison de leur beau-père. A l'instant de la séparation , un secret pressentiment arracha des larmes à toute la famille. Dès que le *Cid* eut pris congé de ses filles , qu'il avait accompagnées une partie de la route , ses gendres conduisirent leurs épouses dans un endroit écarté , les déchirèrent à coups de fouet , et les laissèrent presque mortes dans le milieu d'un bois. Le *Cid* se présenta à la cour du roi pour demander vengeance de cet horrible attentat. Les deux gendres furent condamnés à restituer la dot , ainsi que tous les diamans qu'ils avaient reçus ,

et à se battre en duel. Aussi lâches que cruels, ils refusèrent le combat ; mais le roi les contraignit à l'accepter, et tous deux tombèrent sous les coups des champions choisis par le *Cid* pour soutenir l'honneur de ses filles. Cette victoire remportée, *Rodrigue* retourna à Valence, et conclut pour *Eloire* et pour *Sola* un second mariage qui effaça la honte du premier. L'une épousa *Ramire*, fils de *Sanche*, roi de Gascogne, et l'autre *Pierre*, fils du roi d'Aragon. Vers cette même époque, le roi de Perse, pénétré d'admiration pour les exploits merveilleux de *Rodrigue*, lui envoya une ambassade à l'effet de contracter avec lui une étroite alliance d'amitié.

*Les Maures redoutent encore Rodrigue
après son trépas.*

LES Maures attaquèrent en vain plusieurs fois la ville de Valence ; leurs efforts redoublés ne servirent qu'à leur apprendre que *Rodrigue* était invincible. Malheureusement ce héros, appelé à vivre dans la mémoire de tous les âges, devait subir la destinée commune à tous les hommes. Sa mort, arrivée en 1089, répandit la douleur parmi tous les chrétiens, qui perdaient leur plus ferme appui. Le *Cid* s'était rendu si redoutable aux Musulmans, qu'il les

E 2



mit en fuite même après sa mort, et qu'ils prirent pour une nombreuse armée le petit corps des siens qui quittait Valence, et n'osèrent l'attaquer.

La postérité admirera toujours le courage, la fermeté, la constance, la candeur, la probité, la franchise, la grandeur d'âme et la foi de cet illustre capitaine.

A L P H O N S E V I.

CE monarque, rétabli sur son trône par la mort de son frère *Sanche*, qui l'avait contraint à embrasser l'état monastique, prouva qu'il était digne du trône. Sa valeur, fatale aux Maures qui l'avaient sauvé dans sa proscription, leur enleva *Tolède*, et avec cette place plusieurs villes importantes. *Alphonse* fixa le siège de son gouvernement à *Tolède*, et prit le titre d'empereur.

Grand exemple qu'il donne de sa fidélité de la parole royale.

LORS de la réduction de *Tolède*, le roi avait choisi *Bernard*, prélat d'une éminente vertu, pour occuper le siège épiscopal de cette ville. Mais *Alphonse*, en rétablissant le culte chrétien, avait toutefois laissé aux Maures un vaste temple pour l'exercice de leur religion. *Bernard*, enflammé d'un zèle trop ardent, se concerta avec la reine,

et pendant l'absence du roi s'empara de vive force du temple réservé aux Musulmans, le purifia, et fit sonner la cloche pour appeler les chrétiens à venir y célébrer le service divin. Indignés de l'affront fait à leur culte, les Maures furent sur le point de prendre les armes. S'ils eussent cédé à leur courroux, tous les chrétiens eussent péri, parce qu'ils étaient en très-petit nombre dans la ville, comparativement aux infidèles. Le roi, instruit de ce qui se passait, revint tout à coup à *Tolède*, dont il était fort loin. Furieux qu'on se fût permis de violer sa parole royale, il menace d'une punition éclatante la reine et le prélat. Le clergé de *Tolède*, les nobles, tous les chrétiens vêtus de deuil implorèrent inutilement à genoux sa clémence; il persiste dans sa justice. Les Maures, qui craignaient que la sévérité du roi n'allumât plus fortement contre eux la haine des chrétiens, et qui, d'un autre côté, étaient pénétrés de douleur de l'outrage qu'ils avaient reçu, se présentent en grand cortège devant *Alphonse*; leur visage exprime l'incertitude de leurs sentimens; ils tombent aux pieds du roi, les baignent de larmes, et se disposent à lui adresser leurs prières. *Alphonse* les prévient, il les assure que la mesure prise contre eux est une offense

envers lui et envers la dignité royale , et qu'il punira rigoureusement les coupables , pour convaincre la nation Maure qu'il n'avait eu nulle connaissance de l'insulte dirigée contre elle , et pour apprendre en même temps à la postérité que la parole des rois doit être inviolable.

Convaincus de la loyauté d'*Alphonse* , et rassurés sur l'avenir , les Maures l'invouent dans les termes les plus touchans en faveur de la reine et du prélat. Le roi balançait encore ; les Musulmans redoublent leurs prières, ils les accompagnent de sanglots, ils jurent qu'ils sortiront pour jamais de *Tolède* , si le roi ne leur accorde la grâce qu'ils implorent. Le monarque se laisse enfin toucher , le pardon sort de sa bouche ; des cris d'ivresse succèdent aux cris d'angoisse ; tout le monde se réconcilie ; la ville entière prend soudain un air de fête , et l'on ordonne que chaque année une cérémonie religieuse sera célébrée en mémoire de ce jour , nommé *le jour de la paix*.

Prise de Lisbonne par Alphonse , roi de Portugal.

(Douzième siècle.)

DEPUIS un siècle les Maures voyaient chaque jour décliner leur puissance en

Espagne ; les chrétiens avaient remporté sur eux de nombreuses victoires , et leur avaient enlevé un grand nombre de bourgades, de villes et de forteresses ; *Lisbonne*, la ville la plus belle , la plus célèbre et la plus commerçante du Portugal , était devenue la capitale de leur empire. Les environs de *Lisbonne* offraient de tous côtés de fertiles campagnes couvertes de maisons de plaisance qui ressemblaient à des palais. *Alphonse*, roi de Portugal, désirait depuis long-temps d'enlever aux Maures cette superbe ville , le plus fort boulevard de leurs États ; mais il n'avait pas de forces suffisantes pour tenter cette entreprise , et les rois d'Espagne , occupés de guerres intestines , ne pouvaient lui prêter des secours. Il fit venir à grands frais des vaisseaux et des soldats d'Allemagne , d'Angleterre et de la Gaule Belgique , campa l'armée chrétienne près de l'église Saint-Vincent , où l'on a depuis élevé le monastère Saint-François , et livra d'abord plusieurs combats qui eurent une différente issue.

Lorsqu'*Alphonse* vit la ville sur le point d'être forcée , il mit ses troupes en bataille , et leur tint ce discours : « Ne croyez pas que j'eusse rassemblé tant de braves dans ce lieu pour m'emparer d'une seule ville , si sa possession ne devait nous rendre les

maîtres de tout le Portugal. L'argent, les trésors de nos ennemis, qui nous seront d'un si grand secours pour achever notre glorieuse conquête, nous les trouverons à Lisbonne; nous y trouverons encore en abondance des armes, des munitions de guerre et de bouche, et toutes les choses nécessaires pour détruire, sans retour, les infidèles. Cette ville est leur magasin général et leur dernière ressource; en la prenant vous devenez maîtres de leur blé, de leur or, de tout ce qu'ils ont de plus précieux. Que craindriez-vous d'adversaires que vous avez déjà tant de fois battus? Lisbonne renferme, il est vrai, un grand nombre de citoyens; mais habiles aux arts mécaniques, ils sont inhabiles au métier des armes, et leur nombre ne fera que jeter la confusion parmi eux: les petits corps de soldats qui défendent la place sont fatigués par un siège de cinq mois; attaquez donc tous ensemble avec vigueur des murailles à demi-ébranlées par des machines de guerre; précipitez-vous avec audace dans la ville par des brèches que vous avez faites, et vous ne trouverez personne qui ose vous résister. »

Enflammés d'une nouvelle ardeur, les soldats demandent à grands cris le signal du combat; on sonne la charge: l'armée,

que nul péril n'arrête , pénètre par les brèches dans la ville ; l'attaque est rude et sanglante ; les assiégés se défendent longtemps avec intrépidité ; l'on en fait un si grand carnage qu'ils sont enfin obligés de se rendre à discrétion. La ville , abandonnée au pillage , offrit aux soldats des richesses immenses.

Le roi éleva à ses frais , dans la place où l'armée avait campé , une église en l'honneur de saint Vincent ; et les soldats étrangers , charmés de la beauté du pays , s'établirent dans le Portugal pour y jouir en paix de la fortune qu'ils devaient à leur victoire.

Origine et progrès de la chevalerie.

LE désir d'arracher le lieu saint aux infidèles avait rempli tous les peuples de l'Europe d'un enthousiasme pieux et chevaleresque. Les princes , les seigneurs , les particuliers vendaient leurs palais , leurs châteaux , leurs terres pour faire le voyage de Terre-Sainte. Les femmes elles-mêmes se dépouillaient de leurs bijoux les plus précieux pour fournir à l'équipement des croisés ; ce sentiment , source des dévouemens généreux et des plus vaillans exploits , ne pouvait demeurer étranger au peuple le plus énergique de la terre.

L'Espagne vit se former dans son sein plusieurs ordres de chevalerie , qui avaient pour but de combattre les Maures , de propager la foi , de défendre le faible , l'opprimé , la veuve et l'orphelin. Le premier de ces ordres fut celui de Saint-Jacques. Depuis qu'on avait reconnu le tombeau de ce saint , objet pour les Espagnols d'une dévotion particulière , on venait le visiter de toutes parts , malgré le péril que les pèlerins couraient de tomber entre les mains des infidèles. Pour les soustraire à ce malheur , les chanoines de Saint-Eloi bâtirent plusieurs hospices pour servir d'azile aux pèlerins ; et les princes , les grands , les gens de guerre et les gentilshommes de la Castille , animés du même zèle que les chanoines , partageaient leur fortune avec les pèlerins , et souvent même venaient vivre en communauté avec eux.

Plusieurs seigneurs s'unirent aux chanoines de Saint-Eloi , qui avaient une maison auprès de Compostelle , et firent le voyage de Rome afin d'obtenir du pape qu'il approuvât le nouveau genre de vie , et le nouvel institut qu'ils avaient résolu d'établir. *Pierre Fernand*, chef de la députation , rapporta le bref désiré en 1175 , et fut le premier grand-maître de l'ordre. Les chevaliers de Saint-Jacques portaient

sur une veste blanche une croix rouge en forme d'épée de guerre. L'hôpital de Saint-Marc de Léon, fut choisi pour être la maison principale de l'ordre; on y joignit de grands domaines dans les royaumes de Castille et de Léon, des villes, des forteresses et des châteaux.

Les ordres de *Calatrava* et d'*Alcantara*, formés plus tard, devinrent presque aussi puissans que l'ordre de *Saint-Jacques*, quoique moins richement dotés. Les chevaliers de *Calatrava* portaient une croix rouge sur une veste blanche; ceux d'*Alcantara* portèrent un bonnet et un chapeau rouge jusqu'en 1411, que le pape Benoît XIII leur donna une croix verte. On n'admit d'abord dans ces ordres que les fils de famille qui produisaient quatre quartiers de noblesse, sans tache et sans reproche; mais un simple chevalier pouvait communiquer à un compagnon d'armes le caractère dont il était revêtu, et quelquefois un guerrier plébéien, anobli par l'épée, devenait le père d'une race nouvelle.

Réception des chevaliers.

DANS l'origine la réception des chevaliers se bornait à investir le candidat de l'épée et des éperons, et à le frapper légèrement sur la joue pour lui faire entendre que

c'était le dernier affront qu'il pût légitimement endurer. Plus tard on bénit l'épée du novice, et sa réception fut précédée de jeûnes et de veilles. On le créa chevalier au nom de Dieu, de saint Georges et de saint Michel. Il jurait de combattre les oppresseurs, de protéger ou de venger les femmes, les orphelins et les ecclésiastiques.

Usages et devoirs des chevaliers.

LES devoirs des chevaliers étaient de redresser les torts, d'empêcher les griefs. Chacun d'eux marchait au champ d'honneur, accompagné d'un écuyer fidèle qui l'égalait en naissance et aspirait à recevoir sa dignité; il était pareillement suivi de ses archers et hommes d'armes; son cortège se composait de quatre, cinq ou six soldats. Le chevalier se battait toujours à cheval. Une lance était son arme ordinaire. Son coursier, d'une race pesante, présentait un large poitrail.

Admirable fermeté d'Alonzo de Gusman:

(Treizième siècle.)

ALONZO de *Gusman*, gouverneur de *Tarik*, défendait cette place contre *don Juan*, qui cherchait à l'enlever à son frère *Sanche*, roi de *Léon* et de *Castille*.

Le fils d'*Alonzo* , encore enfant , était tombé dans les mains de *don Juan* ; ce prince le fit exposer à la vue de *Tarik* , et menaça le gouverneur , s'il ne lui livrait la place , de tuer son fils. *Si vous osez commettre un crime aussi atroce* , répondit *Alonzo de Gusman* , en lui jetant son épée , *vous qui êtes né prince et chrétien , sachez que non seulement je préfère le sacrifice de mon fils à la perte de mon honneur , mais que j'aurai le courage de vous donner des armes pour exécuter le meurtre que vous méditez*. *Don Juan* eut la barbarie de plonger un poignard dans le sein de l'enfant , à la vue des deux armées , aussi indignées de son crime que pénétrées d'admiration pour l'infortuné gouverneur.

Bel exemple de fidélité d'un gouverneur de ville.

SANCHE , roi de Portugal , avait été chassé de son trône , remis à son frère *Alphonse*. La seule ville de Coimbre ne voulut pas reconnaître le nouveau roi , qui vint y mettre le siège , et réduisit ses habitans à la dernière extrémité. *Flectius* , gouverneur de la ville , les soutint par son courage et par sa fidélité ; il résistait encore au vainqueur quand il apprit que le roi *Sanche* venait de mourir à Tolède ; il

demanda la permission d'aller jusqu'à cette ville, et l'obtint. Arrivé près du tombeau du roi, il le fit ouvrir, et tenant entre ses mains les clefs de la ville de Coimbre, il s'adressa en ces mots, au cadavre de son souverain : « Tant que j'ai cru que vous » viviez, je me suis exposé à toutes sortes » d'extrémités pour vous servir, jusqu'à » manger du cuir et boire de l'urine. Mes » exhortations et mes conseils ont soutenu » long-temps le courage chancelant des » citoyens, qui ont souvent proposé de se » rendre ; j'ai rempli tous les devoirs d'un » sujet fidèle. Je vous remets aujourd'hui, » après votre mort, les clefs de la ville » que vous aviez confiée à ma foi ; je suis » absous de mon serment, je déclarerai » aux habitans de Coimbre que vous n'êtes » plus leur roi, et je leur persuaderai à » l'avenir d'obéir au roi votre frère. »

*Sévérité d'ALPHONSE LE VENGEUR, roi
de Castille.*

(Quatorzième siècle.)

ALPHONSE II, surnommé le *Vengeur*, monté très-jeune sur le trône, dut à sa sévérité le respect de ses peuples et la tranquillité de son royaume. Il apporta ses soins à le purger des brigands, des factieux et

des criminels qui s'y trouvaient en grand nombre ; il éteignit l'esprit de révolte dans des torrens de sang , et mit par la terreur une fin à la guerre civile qui , depuis si long-temps, désolait ses États. *Jean de Lara* s'était soulevé contre *Alphonse* , et avait appelé à son secours les rois d'Aragon , de Portugal , de Grenade et de Maroc. *Alphonse* attire à sa cour ce sujet dangereux , sous l'appât de lui donner en mariage la princesse *Éléonore* sa sœur ; mais le jour même de l'arrivée de *Jean de Lara* , il le fait poignarder au milieu d'un festin auquel il l'avait invité. Le sang de ce malheureux prince et de deux de ses amis souilla la table royale. A l'instant où ce meurtre venait d'être commis , le roi apprend qu'une forte sédition s'élève dans la ville , et qu'on veut attenter à sa personne ; il se rend sur la place publique , y fait dresser un trône , s'assied et s'écrie : *Citoyens , c'est par mes ordres que Jean vient d'être poignardé ; aucun de vous n'ignore ses crimes ; je l'ai sacrifié à votre bonheur ; je confisque tous ses biens , et je prépare le même sort à ceux qui l'imiteront.* La fermeté d'*Alphonse* imposa au peuple , qui l'applaudit pour la même action qu'il voulait , quelques momens avant , lui faire payer de sa vie.

Trait sublime de piété filiale.

PIERRE, surnommé le *Cruel*, avait égalé en crimes les *Néron* et les *Caligula*. La Castille secoua le joug odieux de ce monarque, et respirait un peu quand *Edouard*, surnommé le *prince Noir*, fournit à *Pierre le Cruel* les moyens de recouvrer sa couronne. L'âme farouche du tyran, irritée encore par l'exil qu'il avait souffert, sacrifiait tout à sa vengeance. Le sang coulait à grands flots dans les villes rentrées sous sa domination. Sa colère s'appesantit principalement sur les citoyens de Tolède; il en condamna à mort un grand nombre. Parmi ces infortunés se trouvait un orfèvre, âgé de quatre-vingts ans. Son fils, qui n'en avait que dix-huit, s'offrit à subir le supplice à la place de son père. Cette conduite sublime pénétra tous les cœurs; mais en vain un peuple entier s'unit pour supplier le roi d'accorder la grâce au vieillard en faveur du dévouement de son fils, *Pierre*, qu'aucun sentiment ne pouvait attendrir, crut montrer assez de clémence en acceptant l'échange proposé, et l'on vit à la fois avec admiration et avec horreur le vertueux jeune homme tomber en holocauste pour sauver les jours de son père.

Sagesse précoce de HENRI III ; son courage , sa justice et sa bonté.

DON Juan , roi de Castille , était mort en tombant de cheval. Son trépas avait laissé le trône à son fils unique Henri III , âgé de onze ans. Ce jeune prince était d'une constitution si délicate qu'on lui avait donné le surnom d'*Infirmes* ; mais dans un corps faible il portait une âme forte et un esprit sain et ferme. Lorsqu'il vit que le conseil de régence qui régnait en son nom sacrifiait à des intérêts personnels l'intérêt général ; que sa malheureuse patrie gémissait sous le poids des dissensions civiles , et redoutait l'invasion des voisins puissans , *Henri* convoque les états à Madrid , et leur déclare qu'il veut prendre les rênes du gouvernement. Le ton de dignité avec lequel s'exprime ce prince , âgé seulement de treize ans , étonne l'assemblée , confond les séditeux , et les prérogatives royales passent aussitôt dans ses mains.

Le premier acte de sa puissance donna une haute idée de sa justice ; il retira les pensions considérables qu'on avait faites sous sa minorité à la famille royale , et pour le paiement desquelles on épuisait les fonds publics. Cette mesure déplut aux

grands , et les engagea à lever l'étendard de la révolte. Certain de la bonté de sa cause , et de la fidélité d'un peuple dont il se montrait véritablement le père , *Henri* prit les armes , ramena promptement les rebelles au devoir , battit ensuite les Portugais qui s'étaient emparés de la ville de *Bajadoz* par surprise , humilia leur roi , et le força à conclure une trêve de dix ans.

Henri , victorieux dans une expédition contre les corsaires de Barbarie , s'était approprié leurs trésors ; sa sage économie avait rempli les coffres de l'État. La noblesse , depuis long-temps en paix , brûlait d'exercer sa valeur contre les infidèles ; ils allaient être enfin entièrement repoussés de la péninsule , quand la mort de *Henri* fit échouer le plan auquel il attachait sa gloire. Le trépas de ce jeune monarque plongea la Castille dans le deuil. Aucun prince n'avait réuni au même point que lui la clémence et la fermeté , la valeur et la modération , l'économie et la générosité. Il sut punir , pardonner et récompenser. Il fut adoré de ses sujets parce qu'il les aimait d'une véritable affection ; et les Castellans peuvent se vanter de leur *Henri III* comme les Français se vantent de leur *Henri IV*.

Faste , disgrâce , crime et mort de dont Alvaro de Luna , favori de Juan II , roi de Castille.

DON *Alvaro de Luna*, favori de Juan II, roi de Castille, s'était attiré, par son luxe et par son insolence, la haine de *Henri*, fils de Juan, qui portait à la faveur *don Alphonse de Vivaro*. Le roi, persuadé par les discours des ennemis d'*Alvaro*, résolut de le perdre. Celui-ci, informé des pièges que le faible monarque ne dédaignait pas de lui tendre, invite ses amis à se réunir dans son palais; *Vivaro* s'y présente : l'assemblée se tenait dans une haute tour qui planait sur la ville. A peine *Vivaro* y est-il monté qu'on le précipite du sommet au pied de la tour, où il tombe sans vie.

On assiége le palais d'*Alvaro*. Pour ne pas entraîner ses amis dans sa perte, il se rend sous la promesse donnée par le roi qu'on respectera sa vie et sa liberté. Malgré cette garantie le roi livre *Alvaro* à un tribunal extraordinaire qui le condamne à mort.

Arrivé au lieu destiné à son supplice, *Alvaro* regarde d'un œil sec l'échafaud, y monte d'un pas ferme, avoue qu'il a commis des fautes, et que sa punition est juste; puis apercevant l'écuyer du prince

des Asturies , il lui adresse ces mots :
 « Dites à votre maître , de ma part , qu'il
 » fera bien de ne pas suivre l'exemple de
 » son père dans sa manière de récompenser
 » ses vieux et fidèles serviteurs. » Consi-
 dérant ensuite le billot sur lequel il devait
 poser sa tête , il ajouta : « Aucun genre
 » de mort ne saurait être honteux pour
 » qui la supporte avec courage : on ne
 » peut non plus la regarder comme pré-
 » maturée quand on a long-temps été à
 » la tête des affaires , et qu'on les a con-
 » duites avec autant de succès que de
 dignité. » *Alvaro* , après ces paroles , pré-
 senta sa tête à l'exécuteur , et reçut avec
 intrépidité le coup fatal.

*Louable désintéressement du comte de
Lasduna.*

LE comte de *Lasduna* avait reçu de
Henri l'Impuissant l'office de grand-maître
 de Saint-Jacques. Le monarque , assiégé
 par de grands seigneurs , dans la ligue
 desquels le roi d'Aragon était entré , se
 vit contraint à traiter avec eux. Le comte
 de *Lasduna* apprit qu'un des conspirateurs
 ambitionnait l'office de Saint-Jacques , et
 que l'impossibilité où le roi était de le lui
 donner , apportait des entraves à la paix ;
 le comte se démit de l'office avec le plus

noble désintéressement. « Je me trouve
 » heureux, dit-il au roi en lui rendant
 » ses lettres de nomination, de pouvoir
 » être utile à celui de qui je tiens tout ce
 » que je possède, et de prouver à ses
 » sujets qu'il a au moins une fois accordé
 » sa faveur à un homme reconnaissant et
 » fidèle. »

Inès de Castro.

PIERRE, fils aîné du roi *Alphonse IV*, roi de Portugal, avait secrètement épousé *Inès de Castro*, qu'il aimait avec beaucoup de tendresse, et qui n'était pas d'une naissance royale. *Alphonse*, instruit de cet hymen, se rend à Coimbre, dans le couvent où vivait *Inès*, pour la sacrifier à son orgueil blessé. La jeunesse, la beauté, les larmes, les touchantes prières d'*Inès*, et l'aspect de quatre fils en bas âge, nés de son alliance avec le prince royal, désarment le courroux du roi; il n'a plus que le cœur d'un père, et pardonne à sa belle-fille. D'indignes favoris osent lui reprocher sa clémence et lui en faire craindre les suites. Le roi prononça l'arrêt de mort d'*Inès*, et ceux qui l'avaient provoqué se hâtent d'aller souiller leurs mains du sang de l'intéressante princesse. *Pierre*, au désespoir, prend les armes pour

venger la mort de son épouse. La guerre civile s'allume, les malheurs qu'elle cause paraissent toucher le prince de Portugal, qui feignit de sacrifier sa vengeance à la religion et à l'amour de la patrie ; mais le ressentiment s'amassait dans son cœur, et *Pierre* n'attendait que le moment favorable pour le laisser éclater.

Devenu roi par la mort de son père, le prince de Portugal se fit livrer par le roi de Castille *Coello* et *Gonzalès*, assassins d'*Inès de Castro*. Après qu'ils eurent subi une torture affreuse sur la place de *Lisbonne*, il ordonna qu'on arrachât en sa présence le cœur de *Coello* par la poitrine, et celui de *Gonzalès* par l'épaule, et qu'on les jetât au feu.

Pierre assemble les états, qui placent *Inès* au nombre des reines de Portugal, et reconnaissent ses quatre enfans pour héritiers du trône ; il fait ensuite exhumer le cadavre d'*Inès*, le fait placer sur un trône avec la couronne en tête et le sceptre à la main, et oblige tous les grands de lui rendre hommage, et de lui baiser le bas de sa robe royale. On termina cette lugubre cérémonie par de magnifiques funérailles. Le corps d'*Inès* fut placé dans un tombeau superbe, mais rien ne soulagea la douleur du roi, qui pleura toute sa vie son infortunée et vertueuse épouse.

*Générosité d'ALPHONSE LE MAGNANIME,
son humanité et la récompense qu'il en
reçoit.*

(Quinzième siècle.)

S'IL est un monarque dont les exploits héroïques séduisent l'imagination, dont la saine philosophie charme l'esprit, dont les vertus attachent le cœur, qui sut réunir en lui seul chacune des qualités qu'on admire dans les hommes célèbres de l'antiquité, c'est sans contredit *Alphonse V*, roi d'Aragon; il signala d'abord sa puissance par un acte de générosité, en déchirant sans la lire une liste de seigneurs qui avaient conspiré contre lui. « Je les » forcerai, dit-il, à reconnaître que j'ai » plus de soin de leur vie qu'ils n'en ont » eux-mêmes. » *Alphonse* trouvait la jouissance la plus vive à pardonner, et lorsqu'on lui reprochait son indulgence, il répondait : « Dieu me demandera » compte un jour des ouailles qu'il m'a » confiées, et je veux avoir la satisfaction » de les lui présenter toutes en vie, et » aussi saines qu'il me sera possible. »

Vainqueur de l'Italie, *Alphonse* retournait dans ses états menacés par les Castillans; il prit en chemin Marseille, qui

appartenait au duc d'Anjou son ennemi , et abandonna le pillage de cette ville à ses soldats. Les dames de Marseille s'étant retirées dans une église , chargées de leurs effets les plus précieux , *Alphonse* ordonna à ses gardes de faire respecter ce saint asile. Les dames de Marseille offrirent alors au roi de lui remettre les richesses qui restaient en leur possession s'il voulait assurer leur sortie de la ville. Il leur permit de choisir la retraite qu'elles voudraient , et refusa leurs dons. « Je me venge en prince , dit-il , et ne suis pas venu faire la guerre en brigand. »

Alphonse à la tête d'une armée redoutable et d'une flotte imposante , se préparait à la conquête de Naples. Cette conquête dépendait de la prise de Gaëte. Tandis qu'il assiégeait cette place , le pape , le duc de Milan et les Génois se déclarèrent contre lui. Les Génois vinrent l'attaquer avec une flotte de quinze vaisseaux ; *Alphonse* en commandait vingt-cinq ; mais l'amiral génois , par une savante manœuvre , s'attacha à la galère du roi , et le réduisit à couler à fond ou à se rendre. Il se rendit ; le reste de sa flotte suivit son exemple. L'armée de terre , épouvantée du malheur du roi , se laissa tailler en pièces par la garnison de Gaëte. *Alphonse* avait consenti

que cette garnison , déjà affamée , mît dehors les femmes et les enfans. « J'aime mieux , avait-il dit , ne pas prendre la ville que de manquer d'humanité. » Ce trait de grandeur d'âme , cause du revers d'*Alphonse* , devint par la suite la source de son bonheur , qui prouve que Dieu ne laisse jamais les belles actions sans récompense.

L'amiral auquel *Alphonse* s'était rendu espérait le contraindre à lui livrer l'île d'*Ischia*. « J'aimerais mieux , lui répondit le monarque , être jeté dans un sac au fond de la mer que de consentir à une démarche indigne de moi. » Les Génois , qui étaient sous la domination du duc de Milan , lui livrèrent leur prisonnier. *Alphonse* se fit un ami , un protecteur et un allié de cet ennemi implacable ; le duc lui rendit non seulement sa liberté sans rançon , mais il s'engagea à l'aider dans la conquête de Naples , et les Génois au lieu de retirer quelques fruits de leur victoire sur *Alphonse* , se virent par la suite obligés à lui payer chaque année une espèce de tribut , qui consistait en une truelle d'or , que les députés de leur république venaient offrir en grande cérémonie au roi.

Courage et frugalité d'Alphonse.

ALPHONSE s'était rendu maître de Pouzolles, et continuait sa route vers Naples. Comme son armée traversait le Volturne, il s'aperçut que la rapidité du fleuve entraînait un cavalier qui courait risque de se noyer, il fait signe à quelques officiers d'aller lui donner du secours ; ceux-ci, effrayés de la grandeur du péril, ne veulent pas s'y exposer : le roi pique son cheval, se jette au fort de l'eau, en retire le cavalier, et quitte son habit pour l'en revêtir. Pendant ce temps le général ennemi s'avance pour empêcher *Alphonse* de passer le fleuve ; le roi se tourne sur-le-champ contre le général, l'attaque, le bat, lui fait un grand nombre de prisonniers, et le poursuit jusqu'aux portes d'une place où il se sauve avec le peu de monde qui lui restait. La nuit survient, le roi se trouve au milieu d'une campagne déserte ; il n'avait aucune espèce de provisions. Épuisé par la fatigue, il se vit obligé de coucher sur la terre. Au lever du soleil on vint lui offrir un pain avec la moitié d'un fromage, et quelques méchantes raves ; *Alphonse* refusa d'en goûter, en disant qu'il ne lui convenait pas de manger tandis que toutes ses troupes souffraient de la faim.

Modestie et philosophie d'Alphonse.

LA ville de Naples voulait ériger un arc de triomphe à ce prince , afin de perpétuer la mémoire de ses faits héroïques , et pour élever ce monument on allait abattre la maison d'un vieil officier. *Alphonse* défendit qu'on touchât à cette maison : « J'aime » mieux , dit-il , me passer d'une masse » de pierre exposée à la pluie et aux quatre » vents , que de souffrir qu'on détruise » l'hôtel d'un officier qui m'a toujours » servi , et m'a donné en toutes les occa- » sions des preuves de sa fidélité et des » témoignages signalés de sa valeur. »

L'emblème d'*Alphonse* était un livre ouvert ; par ce symbole il entendait que la science est nécessaire à ceux qui gouvernent , et qu'on la trouve dans les livres lorsqu'on sait bien les choisir. « Les morts , » disait - il quelquefois , sont mes plus » fidèles conseillers et mes plus sages mi- »nistres ; je n'ai qu'à consulter leurs écrits , » ils me disent toujours la vérité : aussi » quand je veux je les interroge , et tou- » jours ils me répondent sans passion , » sans déguisement , ni sans aucune crainte » de me déplaire , lors même qu'ils me » flattent le moins. »

*Aventures, infortune et mort de dom
CARLOS, prince de Viane.*

DOM CARLOS, fils de Jean II, roi de Navarre, s'était attiré la haine de son père en restituant plusieurs conquêtes aux Castillans. *Jeanne Henriquez*, seconde épouse de *Jean*, qui désirait placer son fils *Ferdinand* sur le trône d'Aragon, eut soin de nourrir l'inimitié de son époux contre *dom Carlos*. Excité par cette femme ambitieuse et perfide, *Jean*, vainqueur de son fils dans plusieurs combats, avait résolu de le faire périr sur l'échafaud. Les états de Navarre déclarèrent le prince déchu de ses droits à la couronne, et la sentence de mort préparée par le roi, était sur le point d'être prononcée, quand de nouveaux états assemblés à Pampelune, proclamèrent *dom Carlos* roi. *Alphonse le Magnanime*, frère de Jean, prit son neveu sous sa protection, et déclara qu'il voulait être arbitre entre son père et lui. *Alphonse* mourut, *Jean* hérita du royaume d'Aragon, et le prince de Viane, qui venait de refuser généreusement le trône de Naples et de Sicile, retourna en Espagne dans l'espoir de se réconcilier avec son père. Un traité de paix fut conclu entre eux, et une amnistie générale accordée aux partisans du prince;

mais la reine voulait la perte de *dom Carlos*, et le représentait sans cesse à son époux comme un ennemi qui ne songeait qu'à le détrôner. On sut que le jeune prince recherchait secrètement *Isabelle*, sœur du roi de Castille, tandis qu'on négociait publiquement son mariage avec l'infante de Portugal. Le roi d'Aragon vit ou voulut voir dans cette mesure une conspiration contre sa couronne; en conséquence il fit arrêter *dom Carlos* à Fraga, et nomma des commissaires pour lui faire son procès. Les Catalans et les Aragonais députèrent au roi pour le sommer de déclarer les raisons qui le portaient à une semblable extrémité contre son fils, et demandèrent qu'on lui rendît la liberté, et qu'on renfermât en prison ses ennemis. Le roi répondit que le prince était coupable du crime de haute trahison; les députés alors insistèrent pour qu'on remit en leurs mains le criminel, afin qu'il fût jugé suivant les lois de l'état, dans le lieu même où il avait médité le crime.

Sur le refus du roi les Catalans prirent les armes, et députèrent au roi de Castille pour le conjurer de leur prêter ses secours.

Les Catalans levèrent à eux seuls en quinze jours une armée formidable et une flotte de vingt-quatre galères. *Fraga* fut

prise par les révoltés ; le roi n'évita de tomber entre leurs mains qu'en fuyant seul en grande hâte. Les Aragonais et les Valenciens suivirent bientôt l'exemple que les Catalans leur avaient donné, et la reine tremblant d'être, ainsi que son fils *Ferdinand*, victime de la fureur du peuple, tira le prince de prison, et le remit aux Catalans qui le conduisirent en triomphe à Barcelonne.

Pendant cet intervalle le roi de Castille s'empara de Viane, et signa le contrat de mariage de sa sœur avec *dom Carlos. Jeanne Henriquez*, qui avait suivi le prince de Viane en Catalogne, se trouva à son tour prisonnière. Les Catalans en profitèrent pour obliger le roi d'Aragon à souscrire aux conditions les plus humiliantes. Il se soumit à ne porter que le titre de roi en Catalogne, à laisser le gouvernement et les revenus de cette province à *dom Carlos*, à priver de leurs charges et à déclarer incapables d'en posséder aucune autre ceux qui avaient assisté à son conseil depuis le jour de la détention du prince jusqu'au jour de son élargissement, à reconnaître avec serment *dom Carlos* pour son héritier, à le déclarer son lieutenant général dans toute la monarchie, à consentir au mariage de ce prince avec l'infante *Isabelle*

de Castille ; enfin , à approuver tout ce qui avait été fait par les Catalans en faveur de *dom Carlos*. La reine d'Aragon , qui ne se dissimula point l'abîme où elle avait conduit son époux , l'en sauva par un crime. *Dom Carlos* mourut des suites d'un poison qu'elle lui fit donner.

Mœurs , lois , coutumes et gouvernement de cette époque.

MALGRÉ leurs efforts constans les rois de Castille n'avaient pu réussir à chasser entièrement les Musulmans de l'Espagne, ni à soumettre la puissance des grands à celle de la couronne. La sévérité d'*Alphonse le Vengeur*, les sanglantes exécutions de *Pierre le Cruel*, avaient contenu les nobles dans les bornes de leurs prérogatives ; mais la faiblesse des successeurs de ces deux rois réveilla l'esprit de faction et d'indépendance qu'ils avaient réprimé ; les grands rivalisaient encore d'autorité avec le monarque , et les guerres civiles empêchèrent l'expulsion totale des infidèles. Les dissensions intérieures avaient ramené à leur suite les crimes, l'ignorance, la corruption, le mépris de la religion, des lois et de la vertu. Les universités restaient désertes, les rois n'appelant dans les places que des hommes audacieux,

illétrés et sans aucun principe ; la morale et la science étaient abandonnées , et les mœurs rétrogradaient vers les siècles de barbarie. Cependant on remarquait toujours , comme aux autres époques , un caractère distinctif chez les principales nations de l'Espagne. Le Castillan se montrait grave, prudent et réfléchi ; il déployait un air de supériorité et de domination , et beaucoup de constance dans le malheur. L'Aragonais gardait un attachement invincible pour ses privilèges et pour ses usages ; il nourrissait des sentimens de fierté , d'audace , d'indocilité et d'ambition. Le Portugais conservait pour la patrie et pour le roi un amour tendre et sincère , auquel il unissait le courage , l'enjouement et de la présomption. L'ardeur de la vengeance , la galanterie , la paresse , la sobriété , la confiance , l'ostentation et une grande disposition à croire au merveilleux , était le trait commun à ces différens peuples.

De la Grandesse.

L'ORIGINE de la grandesse est aussi ancienne que celle de la monarchie. Les principaux seigneurs Goths , électeurs des rois , étaient , ainsi que les évêques , désignés dans tous les actes par les mots latins : *Magnates , Optimates , Proceres , Tice-*

fades. Ce dernier mot dérive de *Tief*, qui, en langue celtique, signifie *haut-puissant*. Les privilèges de ces seigneurs étaient très-étendus.

Sous *Alphonse X*, un décret ordonna qu'on se servirait dans tous les actes de la langue castillanne, et les seigneurs prirent alors le titre de *Grands*, qui répond au mot latin *magnates*. Leur nombre très-limité se réduisait aux princes du sang et à quelques maisons puissantes. Les grands d'Espagne jouissent de la prérogative de se couvrir devant le roi. Les titres de marquis et de comte ne sont pas dans ce pays de simples titres, ce sont des dignités véritables qui procurent des privilèges à ceux qui les portent, les élèvent au-dessus du reste de la noblesse, et les conduisent quelquefois à être admis parmi les grands qu'ils suivent immédiatement.

VI^e. ÉPOQUE.

ISABELLE ET FERDINAND.

LA mort de *dom Carlos* avait ouvert le chemin du trône à *Ferdinand*; il épousa *Isabelle*, sœur de *Henri l'Impuissant*, et par cette alliance les royaumes de Léon,

de Castille, de Sicile et d'Aragon se trouvaient réunis.

Isabelle et Ferdinand, jaloux de leur autorité, et proclamés tous deux rois, gouvernèrent, chacun dans une parfaite indépendance de l'autre, les états qui leur appartenaient en propre ; mais les mesures qu'ils prirent en commun assirent les fondemens de la future grandeur de l'Espagne.

Vainqueurs de *Jeanne*, fille de *Henri l'Impuissant*, et de son époux le roi de Portugal, qui leur disputaient la couronne de Castille, *Isabelle et Ferdinand* passent à Tolède, y bâtissent un superbe monastère pour accomplir le vœu qu'ils avaient fait pendant la guerre ; *Isabelle* visite ensuite l'Andalousie, où elle rétablit l'ordre, oblige les grands à lui remettre toutes leurs forteresses, et fait exécuter plus de quinze cents brigands qui désolaient cette province.

Gouvernement d'Isabelle et de Ferdinand.

ISABELLE et Ferdinand, surchargés d'affaires à cause de l'étendue de leurs états, érigèrent cinq conseils. Le premier, composé des principaux ministres, traitait des affaires étrangères ; le second, formé d'évêques et de conseillers, expédiait les affaires intérieures de la monarchie de

Castille ; le troisième rendait la justice ; le quatrième , où l'on admettait seulement des seigneurs et des jurisconsultes aragonais , catalans , valenciens , siciliens et sardes , prenait connaissance de tout ce qui concernait le royaume d'Aragon ; le cinquième fut établi pour les saintes hermandales. *Isabelle* et *Ferdinand* assistaient à tous ces conseils.

Établissement de l'Inquisition.

ISABELLE établit l'inquisition dans les royaumes de Léon et de Castille ; son but principal était de chasser de ses états les Musulmans et les hérétiques. *Torquemada*, dominicain et confesseur de la reine , nommé grand-inquisiteur , fit , dans l'espace de quatre ans , le procès à soixante mille personnes , dont plus de quatre mille furent brûlées vives.

Conquêtes de Ferdinand et d'Isabelle.

LES discordes qui régnaient entre les Maures servirent les desseins des souverains de la Castille. *Ferdinand* prit *Ylora* , appelé l'œil droit de *Grenade* , et *Moclin* , surnommé son bouclier. La reine , plus animée encore que son époux à la conquête de *Grenade* , se portait tantôt au milieu de l'armée , où elle excitait les soldats

à la victoire, tantôt elle comblait les grands et les officiers de louanges et de caresses. Aucun sacrifice ne lui coûtait ; ses pierres, ses bijoux servirent souvent à pourvoir au besoin des troupes. Elle avait fait décider que le royaume conquis serait réuni à la Castille, et dans toutes les places qu'on emportait on arborait en cérémonie trois étendards ; le premier représentait une croix, pour signifier que l'on soumettait les Maures vaincus à la religion plutôt qu'aux rois ; le second représentait saint Jacques, patron d'Espagne ; le troisième étendard était celui de la Castille, qu'on ne levait qu'avec le cri : *Castille ! Castille ! pour les rois Ferdinand et Isabelle !*

Siège de Grenade.

FERDINAND ayant résolu le siège de Grenade, s'avança devant la ville avec quarante mille hommes d'infanterie, et dix mille de cavalerie, presque tous chevaliers. Le marquis de Villena s'empare des défilés des Alpuxarras d'où l'on faisait passer des approvisionnemens dans la place, et où campait une armée de trente mille Maures. *Ferdinand* forme une espèce de ville autour de son camp, et ne songe pas à prendre Grenade par les moyens ordinaires employés dans les sièges. II

appliqua tous ses soins à vaincre en détail la garnison et à mettre la famine dans la place ; cette mesure prudente pouvait seule le rendre maître de Grenade , défendue de soixante-dix mille maisons , et dont les murs extraordinairement hauts et forts étaient protégés par plus de mille tours et par deux forteresses appelées l'*Alhambra* et l'*Albageycin*.

Incendie de la tente d'Isabelle.

PENDANT que le roi était occupé au siège de Grenade , *Isabelle* qui craignait qu'il ne dictât les articles de la capitulation , et ne soumit cette ville à l'Aragon plutôt qu'à la *Castille* , se rendit au camp avec ses enfans. Le feu prit dans la nuit à la tente de cette princesse , et se communiqua si loin que le camp parut entièrement embrasé. Le roi , qui redoutait une surprise des ennemis , sortit en chemise , l'épée à la main. Le duc de Cadix rangea ses troupes en bataille , et tint les Maures en respect. Pour réparer le désordre apporté par l'accident qui venait d'arriver , et pour faire connaître aux assiégés que rien ne pouvait abattre les Castillans , on éleva dans le camp , par le conseil de la reine , une quantité de maisons à l'épreuve du feu. Ces maisons formèrent une ville qui subsiste encore sous le nom

de *Santa-Fé*. La reine ne voulut pas permettre qu'on donnât à cette ville le nom d'*Isabelle*.

Capitulation de Grenade.

LE siège de Grenade durait depuis six mois. Vaincus par la disette et par tous les maux qui la suivent, les Maures signèrent enfin à *Santa-Fé* la capitulation qui livrait cette place aux souverains de la Castille. *Isabelle* et *Ferdinand* se virent en possession de la ville la plus peuplée, la plus riche et la plus belle de toute l'Espagne. Grenade, située dans une plaine de quinze lieues, couverte de ruisseaux et de sources qui la fécondaient, et la rendaient le lieu le plus sain, le plus délicieux, et le plus abondant de la péninsule, était appelée par les Maures le *zénith de leur Paradis*.

Pour accoutumer leurs nouveaux sujets à leur domination, les vainqueurs restèrent quelque temps à *Grenade*, et l'érigèrent en archevêché en faveur de Talavera, évêque d'Avila, ancien confesseur de la reine. Ils y établirent ensuite une chancellerie et une université.

Expulsion des Juifs.

ISABELLE rendit un décret qui obligeait tous les juifs à se convertir ou à sortir

d'Espagne. Cent mille familles environ feignirent d'embrasser la religion chrétienne ; plus de quatre-vingt mille se retirèrent en Afrique , en Portugal et dans l'Orient. On avait permis à ces malheureux de vendre leurs biens , mais on leur avait défendu d'emporter d'Espagne ni or ni argent ni pierreries ; toutefois ils parvinrent à en faire sortir un numéraire considérable. La rigueur de la reine priva l'Espagne d'un peuple nombreux , riche , habile dans le commerce , et qui s'était soumis à payer des impôts immenses pour obtenir la permission de rester dans ses foyers. Les familles juives converties fournirent un grand nombre de victimes à l'inquisition.

Découverte de l'Amérique.

LES Portugais s'étaient illustrés depuis un demi-siècle par leurs courses maritimes. *Barthelemi Diaz* avait découvert le promontoire appelé le *cap de Bonne - Espérance*. Un homme d'un génie supérieur à tous les navigateurs connus jusqu'alors , *Christophe Colomb* , persuadé d'après l'opinion des anciens et par les observations des pilotes modernes , qu'en faisant voile directement vers l'ouest , à travers l'océan atlantique , il découvrirait un nouveau continent , communiqua son projet à différentes

cours, qui toutes le rejetèrent comme chimérique. *Isabelle* enfin fournit à *Colomb* quelques faibles moyens pour exécuter son entreprise, et le créa grand-amiral des mers qu'il découvrirait, et vice-roi perpétuel des pays qu'il soumettrait. Il partit du port de *Palos* en Andalousie, sur trois caravelles, avec un équipage de quatre-vingt-dix hommes. Après de longues vicissitudes il aborda à *Saint - Salvador* et aux îles connues sous le nom d'*Antilles*. A son retour en Espagne, comblé d'honneurs par *Isabelle* et par *Ferdinand*, il reçut de nouveaux secours, et repartit avec une escadre de dix-huit vaisseaux, et avec mille cinq cents hommes de débarquement et trois mille artisans, découvrit de nouvelles îles, en prit possession en plantant une croix sur laquelle il grava les noms des rois de Castille, et fit alliance avec quelques caciques.

Ingratitude d'Isabelle et de Ferdinand envers Colomb.

FONCESCA, évêque de *Badajoz* et intendant de la marine, ennemi de *Colomb*, calomnia la conduite de ce grand homme, et parvint à le perdre dans l'esprit même d'*Isabelle*. *Bodevilla*, chevalier de *Calatrava*, envoyé en Amérique pour examiner

les griefs imputés au célèbre navigateur, le déclara coupable, et le renvoya chargé de fers en Europe. Le peuple, indigné de voir *Colomb* traité comme un vil criminel, se déchaîna contre ses oppresseurs, et fit naître le regret dans l'âme de *Ferdinand* et d'*Isabelle*; ils appelèrent *Christophe Colomb* à leur cour, et lui fournirent une somme suffisante pour soutenir son rang. Cependant il se vit condamné à une pénible inactivité pendant deux ans; et lorsque dans un troisième voyage il eut découvert le continent de l'Amérique, à dix degrés de l'équateur, et la côte de Carthagène, l'évêque *Foncesca* chercha et réussit à lui dérober la gloire de cette découverte, pour en revêtir un aventurier de Florence, nommé *Améric Vespus*, qui eut l'audace de donner son nom au Monde que *Colomb* avait découvert.

Adroite politique de Ferdinand.

LA mort d'*Alphonse Cardenas*, grand-maître de Saint-Jacques, fournit à *Ferdinand* un moyen d'augmenter son pouvoir. Il s'était déjà mis en possession des grandes-maîtrises de *Calatrava*, d'*Alcantara* et de *Montèze*; il s'empara de l'administration de celle de Saint-Jacques. En vertu d'un bref du Pape et par la réunion de ces

offices importans en ses mains, tempéra la puissance des grands de son royaume, et se procura de fréquentes ressources pour donner à ses sujets des récompenses sans épuiser les revenus de la couronne.

Titre de roi Catholique donné par le Pape à Ferdinand.

(Seizième siècle.)

LA conquête de Grenade, célébrée par tout le monde chrétien, détruisit entièrement la domination des Maures en Espagne. Elle avait duré sept cent soixante ans. Le royaume particulier de Grenade subsista depuis 1292, que Mahomet *Aben-Alhamar* le fonda, jusqu'en 1492 que *Boabdil*, le dernier roi de sa race, le rendit aux Castillans.

Ce royaume, conquis en moins de dix ans, avait soixante-dix lieues de largeur sur trente de longueur; il contenait trente-deux grandes villes, quatre-vingt-dix-sept moins considérables, et plus de deux mille bourgs ou villages. Il était, relativement à son étendue, le pays le plus riche, le plus fertile et le plus peuplé de l'Europe; il renfermait trois millions d'habitans, et fournissait à ses souverains un revenu de sept cent mille ducats. Le commerce et

l'agriculture faisaient la principale occupation et la richesse des Grenadins, peuple adroit, laborieux, poli, valeureux et galant.

Les montagnes des Alpuxarras sont encore habitées par les descendans des Maures , qui , devenus chrétiens , ont cependant conservé les usages de leurs ancêtres , leurs lois , leurs costumes et leur langue , qui , mêlée avec le castillan , forme un jargon bizarre.

Le pape Alexandre récompensa le courage et la ferveur de Ferdinand par le titre de *Catholique* , qui depuis ce temps a passé à tous ses successeurs. Le Pape mettait alors à l'inscription des brefs qu'il adressait à ce prince : *A l'illustre roi de Castille*. Cette formule fut changée , et l'on mit dans la suite : *Au roi Catholique d'Espagne*.

GONZALVE DE CORDOUE , surnommé le
GRAND CAPITAINE.

GONZALVE DE CORDOUE possédait au plus haut degré les talens qui font les héros et les habiles administrateurs. Il joignait à une valeur invincible une douceur admirable ; son exemple enflammait le courage des troupes , son éloquence les persuadait. Les actions de *Gonzalve* étaient , ainsi que ses paroles , accompa-

gnées d'une grâce qui lui gagnait l'estime et le cœur de tout le monde.

Gonzalve fut un des plus fermes appuis de la gloire de *Ferdinand*, comme un de ses plus fidèles sujets. La première fois que *Gonzalve* repoussa les Français du royaume de Naples, on lui conserva dans le traité conclu entre les deux nations, et de leur consentement respectif, le nom de *grand Capitaine*, qu'il avait reçu de ses compatriotes.

Bataille de Ciriniola.

GONZALVE venait de conquérir l'Abruze et la Grande-Grèce ; mais la disette de vivres et de munitions lui donnait de vives inquiétudes ; il ne savait où trouver de quoi faire subsister son armée, et voyait l'impossibilité de la laisser plus de trois jours dans ses quartiers ; il redoutait que pressés par la famine, les peuples du voisinage ne prissent parti pour les Français. Dans cette position il résolut de donner bataille et de se tirer d'embarras par une victoire éclatante ou par une mort glorieuse.

Gonzalve fit distribuer à chaque cavalier deux écus d'or, et la moitié de cette somme aux fantassins ; cette ressource n'était que très-modique pour soulager la disette qu'ils éprouvaient ; mais ils avaient

tous un si grand désir de se signaler sous les yeux de leur général, qu'aucun ne songea à réclamer les arrérages qui lui étaient dus, et l'armée entière partit avec joie pour se rendre auprès de *Ciriniola*, petite ville à six milles du camp des Français.

Les Espagnols campèrent auprès du bourg de *Cannes*, si célèbre par la victoire remportée sur les Romains par *Annibal*.

Le pays manquait d'eau, la chaleur était extrême, le chemin long et pénible, la lassitude, les fatigues de la marche, la soif firent périr plusieurs cavaliers qui succombaient sous le poids de leurs armes. Les Français s'étant aperçus de l'épuisement des ennemis, crurent que c'était le moment favorable de les attaquer, et tombèrent sur leur arrière-garde, qu'ils poussèrent vivement sans lui donner le temps de se reconnaître. Hors d'état de soutenir l'impétuosité de troupes aussi fraîches que vaillantes, les Espagnols quittèrent leurs étendards pour se sauver dans le camp de *Ciriniola*; mais ils perdirent beaucoup de monde, et se virent obligés, par la chaleur et par la soif, d'abandonner leurs armes et leurs bagages.

Ce désastre n'abattit pas *Gonzalve*; il ordonna aux cavaliers de prendre en croupe

autant de fantassins qu'ils le pourraient , présenta lui-même à boire aux soldats que dévorait la soif , encouragea chacun d'eux par son exemple et par sa patience , et parvint au camp sans avoir reçu aucun échec considérable. Le jour était sur son déclin lorsque la cavalerie française parut dans un bon état devant des troupes accablées par toutes sortes de besoins. Le désespoir tint lieu de force aux Espagnols ; leurs bataillons se rangèrent et se mirent à couvert derrière les fortifications du camp , déterminés à vendre chèrement leur vie.

Gonzalve anime encore leur audace par ces mots : « La gloire militaire ne s'acquiert » que par la défaite des ennemis , la vic- » toire est le prix de grands travaux et de » grands périls : vous êtes supérieurs à vos » adversaires par le nombre , par la science » des armes , par votre valeur , et par » l'habitude que vous avez de vaincre. » Les Italiens sont dans nos intérêts , et » souhaitent que vous chassiez les Français » de leur pays ; vous - mêmes souhaitez » depuis long - temps d'être en leur pré- » sence pour les combattre. Vous y voilà ; » livrez-vous à tout votre courage ; si vous » remportez la victoire , vous ne serez plus » exposés aux misères et à la faim que vous » souffrez ; mais vous serez comblés de

» gloire, et vous vivrez dans l'abondance
 » et dans le repos. »

Soudain on donne le signal de la bataille ; les canons des Français tirent les premiers ; ils font beaucoup de bruit et peu de mal. Les batteries espagnoles , postées sur une hauteur et très-bien servies, portent un grand désordre dans les rangs de leurs adversaires ; cependant l'imprudencé d'un Italien , qui mit le feu à deux barils de poudre , allait être fatale aux Espagnols , qui croyaient leur armée perdue sans la présence d'esprit de *Gonzalve*. Il aborda ses troupes d'un air riant , et leur dit :
 « Prenez courage ; le ciel , comme vous
 » voyez , vous prépare une victoire bril-
 » lante. Cette flamme est une espèce de
 » feu de joie qui éclaire votre triomphe. »

Une faute du duc de Nemours porta un grand préjudice à l'armée française ; la cavalerie espagnole soutint avec une intrépidité inébranlable le rude choc des Navarrois et des Suisses qui se précipitèrent tous ensemble sur elle , et attaquèrent même les ennemis avec tant de fureur qu'ils ne purent lui résister ; toutefois l'arrivée des princes de Salonne et de Melfes allait faire plier quelques bataillons espagnols , lorsque *Gonzalve* accourut dans cet endroit. Alors les plus lâches se crurent invincibles ;

ils combattirent avec audace, enflammés par la présence et par les regards de ce grand capitaine ; et les troupes françaises, battues de tous côtés, prirent la fuite. Les vainqueurs les poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'à leur camp, éloigné de six milles du champ de bataille, et tuant tout sans miséricorde. Le camp fut enlevé d'emblée dans un seul moment. Les tables étaient dressées, les Espagnols mangèrent le souper préparé pour leurs ennemis, et s'emparèrent de l'or, de l'argent, des diamans, des pierreries, des tapis, des étoffes précieuses, des coupes, des vases d'or et d'argent qui se trouvaient dans le camp des vaincus : richesses inappréciables, fruit du pillage de l'Italie.

Entrée de GONZALVE à Naples.

LA victoire remportée à *Ciriniola* ouvrait les portes de Naples à *Gonzalve* ; il écrivit aux habitans de cette ville, et leur proposa une capitulation avantageuse, ils l'acceptèrent ; les soldats, qui comptaient s'enrichir par le pillage de cette capitale, virent avec peine échouer leur espérance, et se mutinèrent ; les mesures prudentes de *Gonzalve* apaisèrent leur sédition. Ce grand capitaine entra bientôt après en triomphe à Naples. La noblesse de la ville

et les gens de qualité allèrent au-devant de lui dans de superbes équipages, et vêtus magnifiquement. Tout le peuple, hommes, femmes, enfans entonnaient des chants à la louange du vainqueur, et laissaient éclater la joie et l'admiration la plus vive. Le clergé en pompe le reçut, en chantant des hymnes et des cantiques en action de grâce. On ne pouvait se lasser de contempler le grand capitaine que tant de faits héroïques environnaient de gloire. On le conduisit dans toute la ville avec le même appareil qui suivait les rois de Naples au jour de leur couronnement. Les maisons étaient revêtues des plus riches tapisseries, relevées en broderies d'or et d'argent, et les rues jonchées de fleurs exhalaient encore le baume des parfums exquis que l'on brûlait de toutes parts.

Plusieurs grands du royaume, cédant à l'enthousiasme inspiré par les attachantes et nobles qualités de *Gonzalve*, lui offrirent la couronne. Son généreux refus prouva combien il était digne de la porter.

Disgrâce de Gonzalve.

GONZALVE avait fait plus que de conquérir le royaume de Naples, il en avait refusé la possession; mais si la gloire donne des admirateurs, elle donne encore plus

d'ennemis. Le grand capitaine l'éprouva. Toujours soupçonneux , parce qu'il trompait toujours , *Ferdinand* ajouta foi à la calomnie ; il ne rougit pas de borner les pouvoirs de l'homme qui avait étendu le sien au prix de son sang , et ne laissa à *Gonzalve* que le titre de vice-roi , se réservant l'administration de toutes les affaires majeures. Justement irrité contre le monarque ingrat , *Gonzalve* voulait quitter le royaume de Naples. Isabelle , qui croyait la destinée de cet état attachée à la personne du général , lui écrivit dans les termes de la confiance et de l'estime , et calma son ressentiment.

*Bravoure remarquable de FERNAND
ILLESCA.*

Au moment où *Gonzalve* s'occupait de la prise de Gayette , les Français avaient jeté un pont volant sur la rivière de Garillas , afin de la passer la nuit ; quinze cents d'entre eux tombèrent à l'improviste sur les Espagnols ; *Gonzalve* se vit en grand péril , mais se surpassant même dans cette circonstance critique , il prit une demi-pique , se mit à pied à la tête de ses troupes , et attaqua les premiers bataillons des ennemis.

Déjà cinq mille Français avaient passé la rivière ; leurs canons , rangés sur les

bords , faisaient de grands ravages dans les rangs espagnols ; d'autre part les Français renversés , mis en fuite par l'impétuosité de l'infanterie de leurs adversaires , se virent obligés de courir au pont sur lequel ils avaient passé. *Gonzalve* , sans s'inquiéter des canons qui tiraient de l'autre côté de la rivière , s'élança vers la tête du pont. *Fernand Illesca* , officier espagnol qui portait une enseigne , eut alors le bras emporté ; il prit son enseigne de la main gauche , et cette main ayant été aussi emportée , il s'enveloppa les deux bras de son étendard , et demeura ferme jusqu'à ce qu'il eût vu les Français entièrement en déroute.

XIMÈNES fait la conquête d'Oran à ses frais.

LES Maures , ennemis éternels des chrétiens , inquiétaient continuellement l'Espagne. *Ximènes* sentit le besoin de former un boulevard contre leurs entreprises ; en conséquence il résolut de tenter la conquête d'*Oran* , et prit sur son propre trésor les sommes nécessaires pour l'exécution de ce généreux dessein.

Ximènes part à la tête de l'armée ; la flotte espagnole entre dans le port à la faveur des ténèbres de la nuit ; le lendemain

les troupes débarquent. Avant qu'elles se mettent en marche, le cardinal, monté sur sa mule et précédé d'un grand nombre de prêtres et de religieux, faisant marcher devant lui sa croix de prélat, et portant par dessus son habit de Cordelier un habit de guerre, harangua les siens en ces termes :

« Je n'ai ni l'éloquence ni l'expérience
 » militaire, je ne puis vous promettre la
 » victoire que dans l'espérance que j'ai
 » du secours et de la protection de Dieu.
 » Vous n'ignorez pas que vous allez com-
 » battre pour la religion, pour la gloire
 » et pour l'avantage de votre patrie. Je
 » n'exciterai pas votre valeur par des
 » paroles, je sais qu'elle a plus besoin de
 » frein que d'aiguillon. Déjà paraît sur
 » votre front l'allégresse, pronostic heu-
 » reux du triomphe qui vous attend. Je
 » ne suis venu que pour être le spectateur
 » de vos grandes actions. Vous allez
 » vaincre les ennemis qui désolent sans
 » cesse les villes maritimes d'Espagne,
 » portent le fer et le feu de tous côtés,
 » enlèvent vos mères, vos femmes, vos
 » enfans, pour en faire des esclaves. Si le
 » courage venait à vous manquer, vous
 » me verriez marcher devant vous, et
 » aller planter la croix au milieu des ba-
 » taillons Musulmans. Aucun de vous ne

» serait assez lâche pour abandonner son
 » prélat aux mains des infidèles. Vous ne
 » pouvez répandre votre sang pour une
 » cause plus glorieuse et plus juste. Il
 » s'agit de défendre la religion , la patrie
 » et vos propres foyers. »

La voix éclatante et forte de *Ximènes* se faisait entendre au loin ; l'armée entière y répondit par de grands applaudissemens. Officiers , soldats , tous jurèrent de mourir ou de vaincre , et demandèrent au cardinal de les recommander à Dieu. Le combat s'engagea avec une fureur inconcevable : *Ximènes* demeura en prière tout le temps que dura l'action , et lorsque des prodiges d'audace eurent assuré la victoire aux Espagnols , *Ximènes* entra en triomphe dans la ville , purifia et consacra la principale mosquée , et en fit la dédicace sous le nom de *Notre-Dame de la Victoire*.

Ingratitude de Ferdinand envers Ximènes.

TANDISQUE *Ximènes*, vainqueur d'Oran, songeait à pousser ses conquêtes pour la gloire et pour l'avantage de Ferdinand, il tomba dans les mains du prélat une lettre adressée à Pierre Navarre , dans laquelle le monarque disait : *Empêchez le bon homme de repasser sitôt en Espagne ; il faut user , autant qu'on le pourra , sa*

personne et son argent. Ferdinand en récompense des services que le cardinal avait rendus à la patrie , le pressa à son retour de céder le siège de Tolède pour prendre celui de Saragosse qui lui était inférieur.

Fermeté et fierté de Ximènes.

XIMÈNES, après la mort de *Ferdinand*, s'était emparé de la régence que ce prince lui avait laissée, pour conserver le pouvoir à *Charles-Quint*, alors occupé dans les Pays-Bas. Les grands de Castille, ligués contre le cardinal, lui demandent de quel droit il gouverne le royaume : « En vertu » du pouvoir qui m'a été confié par le feu » roi, et confirmé par le roi régent, ré- » pondit-il. » Comme ils se récriaient sur l'abus de ce pouvoir, le ministre les conduisit vers un balcon d'où l'on apercevait un corps considérable de troupes sous les armes, et un train d'artillerie formidable; il en fit faire une grande décharge. « Voyez, » dit-il, voyez les pouvoirs dont m'a re- » vêtu sa majesté catholique. C'est à l'aide » de cette puissance que je gouverne la » Castille, et que je la gouvernerai jus- » qu'à ce que le roi votre maître et le » mien vienne prendre possession de son » royaume. »

Découverte du Mexique.

FERNAND CORTÈS, accompagné de six à sept cents Espagnols, découvrit le Mexique, soumit ce vaste et riche empire avec une facilité merveilleuse. Les habitans de ce pays le prirent pour un dieu. Emervillé du tonnerre redoutable de son artillerie et de la marche surprenante de ses vaisseaux, suivi de quelques-uns des compagnons de son entreprise périlleuse et de quelques Indiens, il entra dans la ville de Mexico, peuplée d'un million de citoyens, et fit mettre aux fers Montezuma, son infortuné monarque, qui périt au milieu d'une sédition qu'il voulut apaiser. *Guatimozin*, gendre de *Montezuma*, monta sur le trône, et tenta de résister à la fortune de *Cortès*; mais ce prince, son épouse, ses ministres et ses courtisans, tombèrent entre les mains de l'heureux conquérant du Mexique.

Héroïsme de GUATIMOZIN.

CORTÈS fit étendre *Guatimozin* sur un brasier ardent, pour le contraindre à déclarer où il avait caché ses trésors. Pendant qu'il était torturé de cette manière, il entendit un de ses courtisans qui, appliqué au même supplice, poussait des cris de

douleur. « Eh ! moi , dit tranquillement » le prince , suis-je sur un lit de roses ? »

Clémence et beau mot de CHARLES-QUINT.

CHARLES-QUINT signala sa présence dans la Castille par une amnistie générale , dont il n'exclut que quatre-vingts personnes , vingt seulement avaient subi la peine capitale. Le conseil d'Espagne invoquait d'autres exemples de sévérité : *Je n'y consentirai jamais*, répondit l'empereur, *voilà assez de sang répandu*. Il dit un jour , avec l'air du mépris , à un courtisan qui voulait lui découvrir la retraite d'un chef de rebelles : *Vous ferez beaucoup mieux d'informer cet homme de ma présence ici que de m'apprendre où il est ; je n'ai rien à craindre de lui , et il a tout à redouter de moi*.

Bataille de Pavie.

PAVIE renfermait une garnison nombreuse , commandée par Antoine de Leve. Les généraux espagnols résolurent d'attaquer le roi dans ses retranchemens , et de secourir la place. Le roi , trompé par des récits mensongers , crût son armée plus forte que celle des ennemis , et sortit de ses retranchemens. La défaite des Suisses , qui d'abord avaient fait des merveilles , entraîna la déroute des troupes françaises ;

toute l'infanterie fut taillée en pièces. Les ducs de Lorraine, de Suffolk, et plus de vingt officiers généraux restèrent sur le champ de bataille. La Palice, le duc de la Tremouille, Galgace et l'amiral de Bonnivet périrent aux côtés du roi qu'ils avaient voulu défendre. François I^{er} eut son cheval tué sous lui, et tomba avec cet animal dans un fossé assez profond. Deux officiers espagnols qui ne le connaissaient pas allaient le tuer, parce qu'il ne voulait pas demander quartier. Averti de ce qui se passait par un de ses domestiques, le duc de Bourbon accourt et se jette aux genoux du roi pour lui demander son épée avec plus de respect. Le roi lui répondit qu'il mourrait plutôt que de se rendre à un traître; puis, se tournant vers un officier espagnol, il lui dit : « Je vous prie, cher » ami, de me faire le plaisir d'appeler » M. de Lanoy, vice-roi de Naples, car ce » n'est qu'à lui seul que je remettrai mon » épée. » M. de Lanoy reçut à genoux l'épée du roi, et lui donna la sienne, en disant : « Je prie votre majesté d'agréer » cette épée, car il ne convient pas à un » officier de l'empereur de voir un roi » désarmé quoique prisonnier. »

Conquête du Pérou.

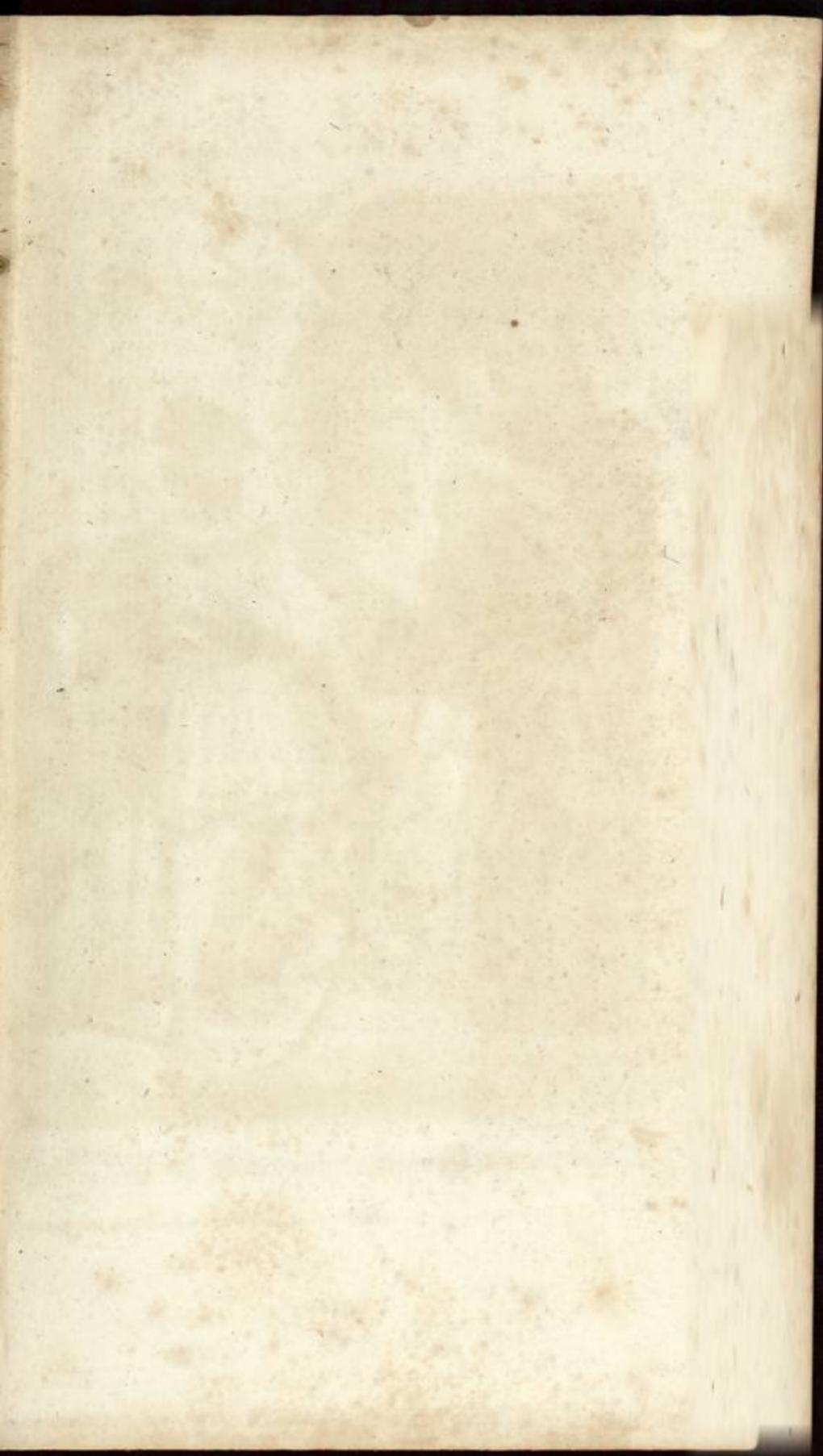
BALBOU, à la tête de quatre-vingts Espagnols, avait reconnu le Pérotu ; *Pizarre*, associé à *Diégo d'Almagno* et à *Fernand de Lugnes*, aborde dans ce royaume. Il trouve la guerre civile allumée entre les Péruviens, il feint d'embrasser le parti de *Hauscar*, qui disputait le trône à son frère aîné *Atahaulpa*, et parvient à perdre ces princes l'un par l'autre.

Baptême et mort d'ATAHAULPA.

ATAHAULPA, devenu prisonnier de *Pizarre*, fut condamné à mort. Au moment de son supplice, l'aumônier *Valverde* lui promit la vie s'il voulait embrasser le christianisme. *Atahaulpa*, vaincu par l'effroi, consentit à recevoir le baptême ; mais à peine cette solennelle cérémonie venait d'être achevée, que l'on attachait le malheureux prince à un poteau où il fut étranglé.

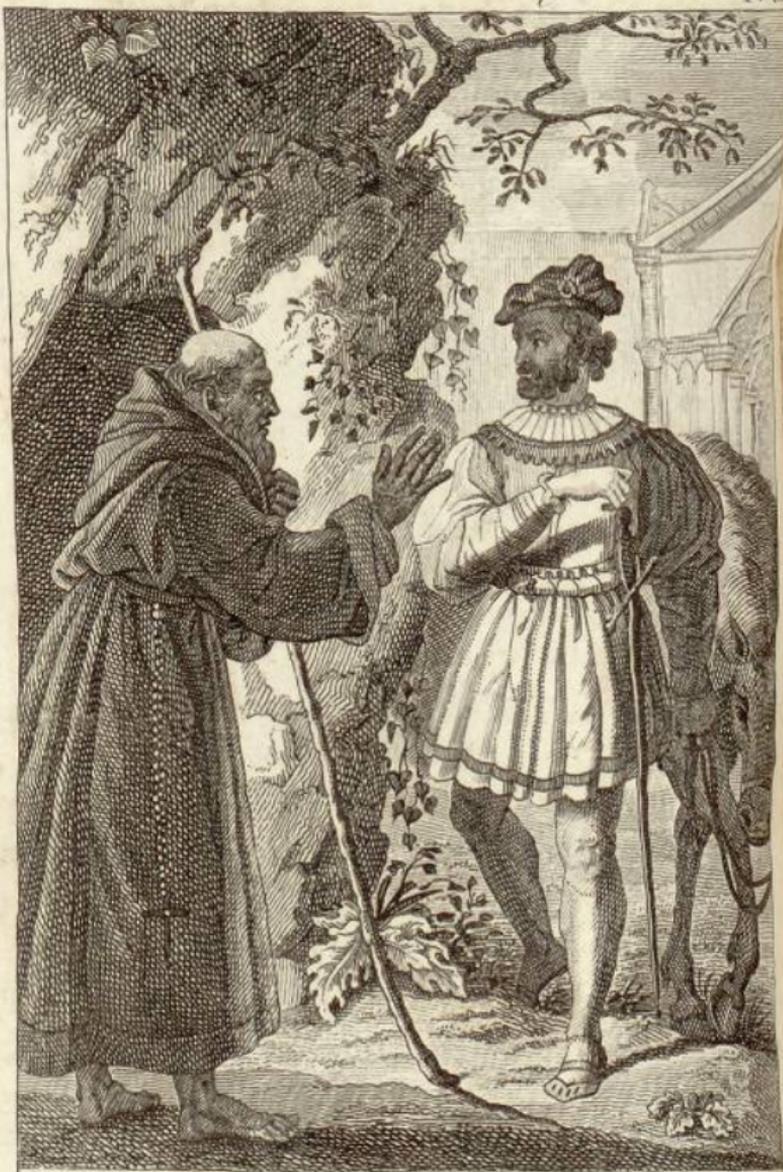
Mort de PIZARRE.

LES CRUAUTÉS de *Pizarre* avaient provoqué la haine de tous les Indiens. *Don Diégo*, le fils d'une de ses victimes, médita de venger son père. *Herrada*, confident de *Diégo*, réussit à inspirer de la confiance



Le Roi Pelage.

P. 8.



Soudain un Hermite vénérable se présente...

à *Pizarre* , et en profite pour lui porter le coup mortel ; celui-ci , après une vigoureuse défense , tombe , trace avec ses doigts ensanglantés une croix sur le parquet , et rend le dernier soupir.

Noble refus du marquis de VILLENA.

CHARLES-QUINT montrait au marquis de *Villena* le désir qu'il cédât son palais au duc de *Bourbon* pendant le séjour qu'il devait faire à Tolède. « Je ne puis me re- » fuser à la demande de mon souverain , » répondit le marquis ; mais je le prie de » n'être pas surpris si , après le départ du » connétable , il voit brûler jusqu'aux fondemens une maison qui , souillée par la » présence d'un traître , ne pourrait plus » servir à l'habitation d'un homme d'honneur. »

Visite de Charles-Quint à François Ier dans sa prison.

LES prétextes dont *Charles-Quint* s'était servi pour éviter d'avoir une entrevue avec *François Ier* , causa un si grand chagrin au monarque prisonnier , qu'il tomba dangereusement malade ; l'empereur qui craignait que la mort du roi ne lui ravît le fruit de sa victoire , alla lui rendre une visite. Quand le roi vit l'empereur entrer

dans sa chambre , il lui dit : *Je suis prisonnier de votre majesté impériale , je ne vous demande pas la liberté , mais la vie.* Charles-Quint lui répondit : *Vous n'êtes pas mon prisonnier , mais mon frère et mon ami ; et je n'ai d'autre dessein que de vous donner et la liberté et tous les agrémens que vous pouvez désirer.*

Traité de Cambrai.

LA descente de Soliman en Hongrie , à la tête de toutes les forces de l'Orient , la ligue des protestans en Allemagne inquiétaient Charles-Quint. De son côté , François I^{er} , après tant de traverses , souhaitait goûter le repos dans le sein de la paix , et serrer dans ses bras ses fils encore captifs. Les soins de Marguerite d'Autriche , tante de l'empereur , et ceux de Louise , mère du roi de France , provoquèrent le traité conclu à Cambrai entre ces deux monarques. Il fut aussi avantageux pour le premier que défavorable au second , qui , à l'exception de la Bourgogne , perdit toutes les possessions pour lesquelles il avait entrepris la guerre , et , de plus , paya deux millions de couronnes pour la rançon de ses enfans.

Conquête de Tunis.

BARBEROUSSE , de simple pirate s'était élevé à la vice-royauté de Tunis , et ,

possesseur d'un vaste territoire , portait la désolation dans tous les Etats chrétiens. Le désir de repousser les incursions de l'intrépide corsaire et de venger le roi de Tunis , qui , chassé de son trône , s'était présenté en suppliant à la cour de *Charles-Quint* , détermina ce prince à tenter la conquête de *Tunis*. Il se mit à la tête de son armée de terre , donna le commandement de la flotte au célèbre *André Doria* , et vit bientôt la victoire couronner son entreprise.

Les nobles exclus de l'assemblée des Cortès.

CHARLES-QUINT , dont les finances étaient épuisées par trois campagnes successives , convoqua les états-généraux à Tolède , pour demander un don gratuit sous le nom d'*assise*. Le clergé et le tiers-état consentirent à ce don , la noblesse le refusa en déclarant que non seulement cette imposition tendait à ruiner la monarchie , mais qu'elle était en outre attentatoire aux privilèges de la noblesse de Castille , qui n'était distinguée de la roture que par l'exemption de tout impôt. *Charles* , outré de l'opposition apportée à ses volontés , exclut pour toujours la noblesse de l'assemblée des états-généraux , en disant que ceux qui ne payent pas

de taxes n'avaient aucun droit de voter pour le réglemeut et pour la répartition de cet objet.

Expédition contre Alger.

SOLIMAN avait envahi la Hongrie ; l'empereur résolut , pour faire diversion , de marcher contre *Alger*. Les sages représentations de ses généraux ne le détournèrent pas de son dessein. *André Doria* s'étant jeté à ses genoux pour l'en dissuader , il lui répondit : « Mon père , soixante- » douze ans de vie à vous , et vingt-deux » d'empire à moi , doivent nous suffire. » Il partit de Gênes sur une escadre de trente-six galères ; cent cinquante galères sur lesquelles était son infanterie , l'attendaient dans les ports de Sicile , et l'armée navale , composée de deux cents voiles , vint le joindre. Au moment où l'empereur allait commencer le siège d'*Alger* , plusieurs officiers essayèrent encore de le faire renoncer à cette entreprise , il les interrompit par ces mots : « Ou je prendrai *Alger* , ou je périrai devant la place. » Il attaqua cette ville par trois endroits différens. Un combat épouvantable se livra ; l'empereur se portait par-tout où le danger paraissait le plus grand , et s'exposait sans cesse pour secourir les siens. Son audace

allait triompher quand il s'éleva tout à coup une tempête plus terrible que toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors. Les vaisseaux se brisaient en se heurtant les uns contre les autres ; les rivages d'alentour étaient couverts des cadavres que les vents et les flots y portaient. Quinze galères et quatre-vingt-six vaisseaux périrent avec tout l'équipage ; trente matelots seulement furent assez heureux pour se sauver à la nage.

Doria avait armé vingt-deux galères à ses frais pour cette expédition ; onze furent submergées.

Charles-Quint, pénétré de douleur à cet affreux spectacle, ne put s'empêcher de verser des larmes sur le triste sort de tant de braves qui devaient la mort à son imprudence. Il resta un jour et demi sans vouloir prendre aucun aliment, parce que l'armée manquait de vivres, et qu'ayant causé ses malheurs, il voulut du moins partager sa misère.

La moitié de la flotte était perdue, il ne restait ni vivres ni munitions ; on fut contraint de tuer tous les chevaux de l'armée pour nourrir les soldats : dans cette extrémité l'on opéra le plus vite possible le rembarquement. Une seconde tempête, non moins furieuse que la pre-

mière , dispersa toute la flotte , et fit couler à fond plusieurs vaisseaux. *Charles-Quint* éprouva le chagrin d'en voir un qui contenait sept cents Espagnols des vieilles bandes , s'entr'ouvrir et disparaître dans les flots.

Mariage de PHILIPPE II.

TANDIS que *Charles-Quint* vivait au sein des alarmes de la guerre , *Philippe* , son fils , âgé de seize ans , célébra son mariage dans la ville de Salamanque , avec *dona Maria* , sa cousine germaine , fille de *dom Juan III* , roi de Portugal. Ces deux jeunes époux étaient nés la même année , le même mois , le même jour et à la même heure.

Succès de Charles-Quint dans les Pays-Bas.

L'EMPEREUR avait plusieurs fois repoussé par la vigueur de ses armes les révoltes occasionnées par les protestans des Pays-Bas. Leur ligue s'étant réveillée avec plus de force , *Charles-Quint* se mit en marche malgré la rigueur de l'hiver , et contraignit les villes d'*Ausbourg* , d'*Ulm* et de *Strasbourg* d'acheter leur pardon par des sommes immenses. Le duc de Wurtemberg paya non seulement le sien trois cent mille couronnes , mais il se vit réduit à l'humiliation de l'implorer à genoux.

*Justice rendue par Charles-Quint à
François I^{er}.*

LORSQUE *Charles-Quint* apprit la mort de *François I^{er}*, il s'écria : « Il vient de » mourir un roi d'un mérite si éminent , » que je ne sais quand la nature en » produira un semblable. »

Passage de l'Ebre.

LES défaites essuyées par *Maurice*, et l'abandon du pape, avaient placé *Charles-Quint* dans une situation critique ; il s'en tira par son audace. L'armée impériale ne consistait plus qu'en six mille hommes de vieilles troupes ; l'empereur à leur tête exécute le passage de l'Ebre avec un succès égal à son courage. Monté sur un cheval espagnol, vêtu d'un habit magnifique, une javeline à la main, il conduit en personne la cavalerie, qui réunie et serrée, adoucit la violence du courant, met en fuite les gardes qui se tenaient sur la rive opposée, attaque l'armée Saxonne, la défait complètement, fait prisonnier l'électeur de Saxe, oblige le landgrave de Hesse, qui se rend à discrétion, ainsi que ses Etats, d'implorer à genoux son pardon, et de lui payer cent cinquante mille ducats pour les frais de la guerre ; et, maître

absolu de tout l'empire, il écrivit : *Je suis venu , j'ai vu , Dieu a vaincu.*

Siège de Metz.

LA monarchie universelle était le rêve favori de *Charles-Quint*. Cette illusion, cause de presque toutes les fautes de sa vie, ne l'abandonna qu'après qu'il eut renoncé à l'empire. Cette renonciation devint le fruit du revers éclatant qu'il éprouva devant Metz. Le désir de reprendre la Lorraine et de se dédommager des conquêtes que le roi *Henri II* avait faites à ses dépens, avaient déterminé l'empereur à former le siège de Metz. Il envoya attaquer cette place par cent mille hommes confiés au commandement du duc d'*Albe*, célèbre par une foule d'exploits. *Charles-Quint* avait en outre mis dans ses intérêts le marquis de *Brandebourg*, qui trahissait la France en feignant de la servir. Le duc de *Guise*, commandant de la place assiégée, aussi habile politique que valeureux guerrier, déjoua les artifices de *Charles-Quint*. Le marquis de *Brandebourg*, observé de près, leva le masque, et se rendit avec ses troupes dans l'armée impériale.

Charles-Quint, arrivé dans son camp, déclara qu'il était résolu de prendre *Metz*

ou de mourir en l'assiégeant. Il n'épargna ni soins , ni peines , ni fatigues pour encourager les siens par son exemple. Il visitait jour et nuit tous les postes. Quoiqu'il fut très-souffrant de la goutte , il se livrait constamment aux travaux du siège comme un simple officier , et se jetait sans cesse au milieu des plus grands périls.

L'inclémence de la saison combattait contre lui ; le froid , qui devenait insupportable , multipliait chaque jour les maladies contagieuses qui frappaient ses soldats , exposés en outre aux rigueurs de la faim , de la soif et de tous les besoins. Quarante mille hommes avaient péri depuis deux mois , la désertion s'était mise parmi les autres ; *Charles-Quint* , au désespoir , céda enfin aux remontrances de ses généraux , et leva le siège. Son arrière-garde , vigoureusement chargée par la garnison de Metz , tomba en grande partie sous les coups des Français. Cette circonstance fut la première où *Charles-Quint* eut à se plaindre avec justice de la fortune , aussi s'écria - t - il , « qu'elle ressemblait aux » femmes , et prodiguait ses faveurs aux » jeunes gens , tandis qu'elle abandonnait » ceux qui étaient avancés en âge. »

Le duc de Guise , touché de la situation affreuse des malades et des blessés que les

vaincus avaient abandonnés sans secours dans leur camp, leur fit fournir les vivres et les médicamens qui leur étaient nécessaires, et fit transporter un grand nombre d'entr'eux à Thionville. L'humanité du duc de Guise ajoute un éclat de plus à sa victoire.

Abdication de Charles-Quint.

LE chagrin que ce mauvais succès avait causé à l'empereur, ses souffrances toujours croissantes l'empêchaient de gouverner par lui-même les nombreux États soumis à sa domination ; il aima mieux cesser de régner que de régner sans gloire, et se détermina à remettre le sceptre à son fils.

Cette résolution prise, il convoqua l'assemblée des états à Tolède ; s'assit sur son trône, ayant à sa droite *Philippe* son fils, *Maximilien*, roi de Bohême, et *Philibert*, duc de Savoie ; à sa gauche, *Éléonore*, reine de France, et *Marie*, reine de Hongrie sa sœur ; *Marie*, reine de Bohême ; *Christine*, fille du roi de Danemarck, duchesse de Lorraine. Les ambassadeurs de tous les princes, le nonce du Pape, ainsi qu'une foule de seigneurs et de députés des villes et des provinces assistèrent à cette brillante assemblée.

L'empereur commença par déclarer qu'il avait créé son fils *Philippe* grand-maître

de la Toison-d'Or. Ensuite le président du conseil de Flandre exposa l'intention où l'empereur était de résigner le souverain pouvoir à son fils , prince d'une grande prudence , et qui depuis huit ans avait donné des preuves de son habileté à gouverner ; il ajouta que ce dernier acte de la puissance de *Charles-Quint* était une nouvelle preuve de son amour pour les peuples de la Flandre et de la Bourgogne , à qui il remettait leur serment de fidélité à sa personne , en faveur de son cher fils , et qu'à l'avenir ils recevraient de ce prince tous les témoignages d'une sincère bienveillance.

Quand le ministre eut achevé son discours l'empereur se leva , appuyé sur l'épaule du prince d'Orange , parce qu'il n'avait pas la force de se soutenir sans aide. Il retraça en peu de mots , avec noblesse et modestie , la conduite qu'il avait tenue depuis l'âge de dix-sept ans , rendit compte de ses entreprises , de ses voyages en Europe et en Afrique , de ses batailles , de ses victoires , de son administration. Il protesta qu'il n'avait jamais eu d'autre intention que de servir la religion et de protéger l'empire , ainsi que sa conscience , son devoir et son honneur l'y obligeaient , n'épargnant , pour atteindre à ce louable but ,

ni soins, ni fatigues, ni veilles, ni dépenses. Il ajouta que la passion de dominer n'avait jamais balancé dans son cœur l'amour qu'il portait à ses peuples, et que se voyant privé des forces nécessaires pour les défendre contre leurs ennemis, il les remettait sous l'égide d'un prince jeune, vigoureux, savant dans l'art de régner, plein d'affection pour eux, et qu'il les exhortait à lui montrer le même dévouement qu'ils avaient eu pour lui.

Ces mots achevés, l'empereur se tournant vers son fils, qui se leva et l'écouta découvert, lui dit : J'espère que vous me prouvez votre reconnaissance pour la cession volontaire que je vous fais de tant de royaumes, en vous montrant le père des peuples dont je vous rends le souverain. Vous réussirez dans toutes vos entreprises, ajouta-t-il, si vous avez toujours devant les yeux la crainte du Roi des rois, si vous servez avec zèle la cause de la religion catholique, et si vous faites observer inviolablement la justice et les lois qui sont la base et les fondemens les plus solides des états ; maintenant il ne me reste plus à vous souhaiter que des fils tels que vous puissiez leur céder volontairement, et pour leur mérite personnel, l'administration de vos provinces.

A la fin de ce discours , l'empereur embrassa son fils avec tendresse et en répandant des pleurs. *Philippe* , les yeux pareillement baignés de pleurs , se jeta aux genoux de son père , lui baisa les mains avec autant de sensibilité que de respect , et lui promit qu'il ne négligerait aucun moyen pour se rendre digne de la marque étonnante qu'il daignait lui donner de son amour paternel et de sa confiance. Toute l'assemblée , pénétrée d'admiration et d'attendrissement , mêlait ses larmes aux larmes de l'empereur et à celles de son fils.

Deux mois et demi après cette première abdication , *Charles-Quint* se démit encore de ses autres états , ainsi que de tout ce qu'il possédait dans l'ancien et dans le nouveau Monde , en faveur de ce même fils *Philippe* , et ne se réserva qu'une modique pension de quatre-vingt mille ducats.

Retraite de Charles-Quint.

CHARLES-QUINT congédia toute sa cour à Valladolid , et ne se réserva que douze domestiques , douze chevaux et quelques meubles précieux. Il distribua beaucoup de dons à ses courtisans , leur dit adieu , et partit pour le monastère de *Saint-Just* , situé sur les frontières de Castille , dans la province d'Estramadure , du côté du

Portugal, lieu très-agréable et très-pittoresque. *Charles-Quint* avait autrefois visité le monastère de *Saint-Just* avec beaucoup d'attention, et, sorti d'une longue et douce rêverie où son aspect l'avait plongé, il lui était échappé de dire : *Voici un séjour admirable pour la retraite d'un autre Dioclétien*. L'empereur prit possession de cette solitude l'an 1557, le 26 février, et dit en y entrant : *Qu'il voulait renaître pour le ciel le même jour qu'il était né pour la terre*. L'archevêque de Tolède vint lui rendre une visite le 25 février 1558, il lui dit : *Monsieur, j'ai vécu cinquante-sept ans pour le monde, un an pour moi et pour mes domestiques dans ce désert ; je veux maintenant donner à Dieu le peu de mois que j'ai encore à vivre*. De ce moment il se refusa à toutes sortes de visites et d'entretien, il ne parla même plus à ses domestiques, et ne s'occupa que des intérêts d'une autre vie.

Obsèques de Charles-Quint.

CHARLES-QUINT projeta de faire célébrer ses obsèques de son vivant. L'archevêque de Tolède ayant approuvé ce dessein, l'empereur fit dresser son mausolée au milieu de l'église du couvent, le 29 août. Tous ses domestiques, vêtus en deuil, et

munis de flambeaux de cire noire , assis-
 tèrent à cette nouvelle espèce de funérailles.
 Le prince , vêtu de noir , s'assit dans un
 fauteuil de même couleur , il y resta jus-
 qu'à la fin de la messe ; on vint alors l'en
 retirer pour l'étendre dans la bière. Quand
 il y fut placé , l'on chanta sur son corps
 un *De profundis* et un *Libera* , et l'on
 répandit sur lui de l'eau bénite. Tout le
 monde ensuite se retira , le prince resta le
 dernier dans le chœur , toujours étendu
 dans sa bière. Lorsque les portes de l'église
 furent fermées , il se retira dans sa cellule ; il
 ne voulait manger que du pain et ne boire
 que de l'eau ; mais on l'obligea , à cause de
 sa grande faiblesse , à prendre un bouillon.

La nuit de ses funérailles simulées , il
 fut attaqué d'une fièvre violente qui le
 conduisit au tombeau. Soit hasard ou pres-
 sentiment , il dit à ceux qui s'empressaient
 à le servir : *Pourquoi tant de commodités
 pour un corps qui sera bientôt réduit en
 poussière ?* Il manda à l'archevêque de
 Tolède que , *s'il voulait le voir en vie , il
 vint le lendemain au matin , car il serait
 trop tard le soir.*

Derniers momens de Charles-Quint.

Dès que l'empereur aperçut l'archevêque
 de Tolède , il lui dit : qu'il le remerciait

du zèle et de l'affection qu'il avait pour le salut d'un pauvre pécheur , et qu'il le pria de l'aider à bien mourir , ce qui était le meilleur office qu'on pût rendre à un ami. L'archevêque reçut la confession du prince , célébra la messe dans sa chambre , et lui donna le saint Viatique , qu'il reçut avec les marques de la plus haute dévotion. Les pieuses larmes qu'il répandait furent accompagnées des larmes de tous les religieux et de tous les séculiers , témoins de ce touchant spectacle. Sa vie avait été celle d'un monarque ambitieux et despote , sa mort fut celle d'un humble chrétien.

Mots saillans de Charles-Quint.

CE prince protégeait les savans et les gens de lettres , et disait souvent : *que les souverains et les plus grands guerriers avaient absolument besoin des écrivains , tant pour cacher leurs défauts que pour publier leurs vertus.* Il tenait chaque matin une audience publique , se rendait accessible à tout le monde , sur-tout aux marchands , et disait : *Les seigneurs et les gens de qualité me dépouillent , les gens de lettres m'instruisent , les marchands m'enrichissent.*

Mot de PHILIPPE à EMMANUEL DE SAVOIE.

EMMANUEL DE SAVOIE avait enlevé *Saint-Quentin* après une brillante affaire, fatale à la fleur de la noblesse française, et qui n'avait coûté que peu d'hommes aux Espagnols. *Philippe* apprit cette nouvelle à Cambrai, où il était resté pour surveiller les opérations de la campagne. Il se rendit aussitôt à *Saint-Quentin*, quitta sa réserve accoutumée, alla au-devant du duc de Savoie qui se présentait pour lui baiser les mains, et s'écria : « Ce serait à moi de baiser les vôtres » qui m'ont procuré une victoire aussi » glorieuse, presque sans effusion de » sang. »

Présence de Philippe à un autodafé.

UN grand nombre de personnes soupçonnées de suivre la doctrine de Luther, avaient été livrées aux flammes par l'inquisition. Trente-trois encore en prison attendaient la décision de leur sort. *Philippe*, arrivé à Valladolid, pressa leur supplice et parut en grande pompe, suivi de son fils *dom Carlos*, de sa sœur, de ses courtisans et de ses gardes, à la brillante cérémonie célébrée à cette occasion. Une

des malheureuses victimes de cette sanglante fête osa s'approcher de *Philippe*, et lui dit : « Comment pouvez-vous, ô roi ! » être ainsi le témoin des tourmens de » vos sujets ? Sauvez-nous de cette mort » cruelle que nous n'avons pas méritée. » — Non, répondit *Philippe*, je porterais » moi-même le bois pour brûler mon fils » s'il était aussi coupable que vous, » et de sang froid il vit s'allumer le bûcher, et réduire en cendres les infortunés qui avaient réclamé sa justice.

Intrépidité d'ALVARO.

SOLIMAN avait assiégé *Girba* ; *Alvaro*, commandant de cette place, la défendit avec un courage admirable ; il refusa constamment de capituler, et lorsque la garnison eut entièrement péri par le fer des infidèles, *Alvaro*, suivi de deux de ses officiers, traversa l'armée de ses adversaires à la faveur des ténèbres, et gagna les débris d'un vaisseau espagnol naufragé. On le trouva au lever du jour, tenant d'une main son bouclier, de l'autre son épée, et, calme, attendant la charge de l'ennemi ; dans cette position, il ne consentit à rendre les armes que sur l'assurance d'un traitement honorable.

Troisième mariage de Philippe.

PHILIPPE, veuf de *dona Maria*, sa première épouse, et de *Marie*, reine d'Angleterre, avec qui il avait contracté un second hymen, reçut la main de madame *Isabelle* de France, fille de *Henri II*, destinée auparavant à *don Carlos*. Ce jeune prince, qui aimait tendrement *Isabelle*, ne pardonna jamais à son père de la lui avoir enlevée.

Fondation de l'Escurial.

LORS de la victoire de *Saint-Quentin*, remportée le jour de *Saint-Laurent*, le roi avait fait vœu d'élever un monument en l'honneur de ce saint. Il bâtit l'Escurial. Cet édifice, le plus magnifique de l'Espagne, est à la fois un palais, un monastère et un collège, où un grand nombre de gentilshommes sont gratuitement entretenus. Il coûta quarante millions qui en représentent cent cinquante de nos jours, et vingt ans furent employés à sa construction. Les rois ont choisi ce séjour pour le lieu de leur sépulture. *Philippe* y fit transporter le corps de *Charles-Quint*.

Cruautés du duc d'ALBE.

LES mesures sévères prises contre les protestans et les privilèges des états violés, avaient rallumé la guerre avec fureur dans les Pays-Bas. *Philippe* envoya le duc d'Albe en Flandre avec des patentes qui lui conféraient un pouvoir souverain ; le duc d'Albe commença par faire arrêter les comtes d'*Egmont* et d'*Horne*, principaux défenseurs de la liberté de leurs pays, ensuite il établit un conseil de douze membres, appelé à connaître des troubles passés. Ce tribunal condamna plus de trente mille personnes à mort.

Le duc d'Albe publia des lois qui ne laissaient à aucun citoyen l'espoir de n'être pas traité en coupable. Il était permis de tuer, sans aucune forme de procès, tous les protestans, lorsqu'on n'avait pas trouvé le moyen de les livrer à la justice. La déposition de deux témoins suffisait pour former un jugement exécutoire ; ceux qui donnaient retraite aux mécontents étaient traités comme criminels de lèse-majesté divine et humaine. Les gouverneurs des provinces, les magistrats devaient être punis de la peine capitale, s'ils n'avaient employé les moyens les plus rigoureux pour arrêter les désordres. *Philippe* s'applau-

dissait de la barbarie du duc d'Albe , et répondait à ceux qui lui en représentaient les dangers : « J'aime mieux perdre ma » couronne que de régner sur des sujets » d'une autre religion que la mienne. »

Le prince d'Orange et ses partisans , déclarés criminels de lèse-majesté , avaient effectué leur retraite lors de l'entrée des Espagnols. Épouvantés des exécutions sanglantes qui rougissaient continuellement le sol infortuné de leur pays , cent mille Flamands se réfugièrent en Angleterre , en France et en Allemagne , où ils portèrent leur industrie et leurs trésors.

Supplice des comtes d'EGMONT et d'HORNE.

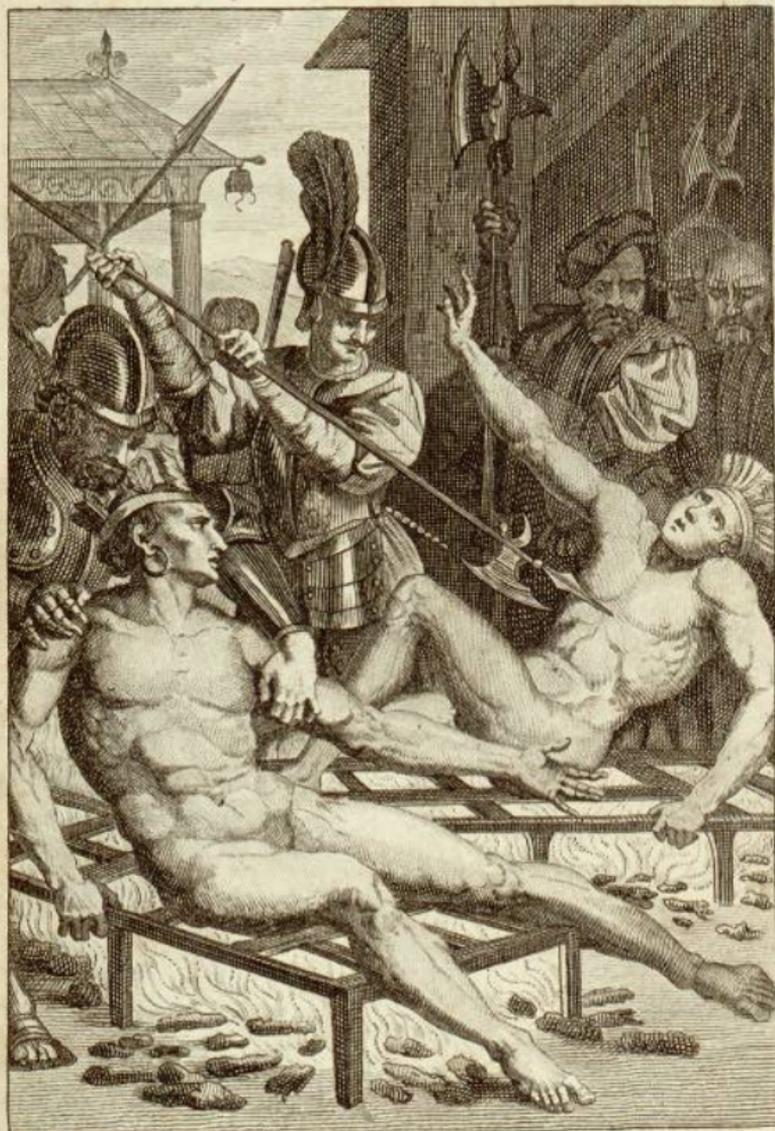
LE comte de *Nassau* , frère du prince d'*Orange* , avait vaincu et tué de sa propre main le comte d'*Aremberg* , qui le poursuivait avec une armée d'Espagnols et de Flamands. Ce revers aigrit encore le caractère implacable du duc d'Albe , et lui fit hâter la mort des comtes d'Egmont et d'Horne. Le supplice de ces deux grands hommes porta le désespoir dans l'âme des Flamands ; il avait été précédé de celui de trente seigneurs , et fut suivi de tant d'autres exécutions , que les bourreaux de toutes les villes demandèrent en grâce qu'on les laissât un peu reposer.

Érection de la statue du duc d'Albe.

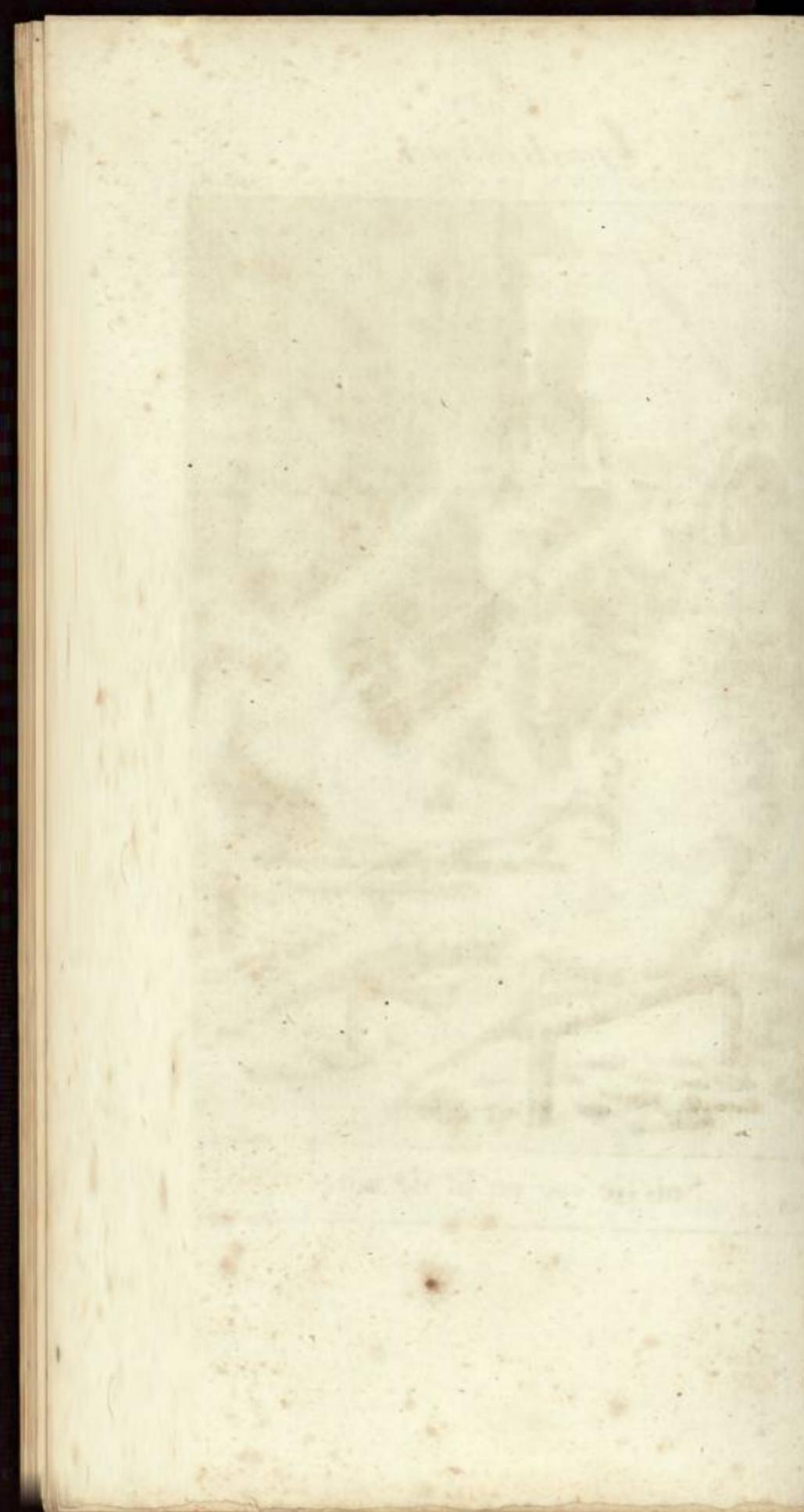
LA haine que les Flamands avaient conçue contre le duc d'Albe fut encore exaspérée par l'érection d'une statue colossale de bronze qui le représentait. Au bas de cette statue on en voyait deux autres du même métal, et dans une posture suppliante. Elles avaient des écuelles aux oreilles, des besaces de gueux au col, tenaient en main des requêtes, un flambeau de cire, un marteau rompu, un maillet, une bourse, une hache, et des masques, symboles de la folie et de la rébellion. L'inscription de ce monument n'était pas moins injurieuse que ses emblèmes.

Prison de don CARLOS.

DON CARLOS, depuis long-temps privé de la tendresse de son père, qui avait plusieurs torts à lui reprocher, plaignait hautement le malheur des Flamands. Déterminé à se rendre parmi eux, il s'était ouvert de son dessein à don Juan son oncle; celui-ci révéla le projet du prince au roi. *Don Carlos* écrivit au courrier de la cour, pour lui demander des chevaux de poste. Averti de cette demande, *Philippe*, suivi de plusieurs grands, entra, vers minuit,



Suis-je sur un lit de roses!



dans la chambre du prince , et s'empara de son épée. « Eh ! quoi , dit don Carlos » à son père , venez-vous pour me tuer ? » *Philippe* lui répondit avec douceur ; mais il donna ordre à l'un des quatre nobles qui l'accompagnaient , de s'emparer d'un petit coffre couvert de lames d'acier , dans lequel le prince enfermait ses papiers ; ensuite il entourra de gardes l'appartement de son fils , et défendit qu'on le laissât sortir de sa chambre. Le comte de Lerme et quatre autres seigneurs restèrent continuellement auprès de *Don Carlos* ; il leur était enjoint de satisfaire tous ses désirs , à l'exception de se charger de messages au-dehors. Le médecin et le chirurgien du prince pouvaient aussi venir le voir , lorsqu'il avait besoin de leur ministère. La chambre du prisonnier royal restait toujours ouverte , il était défendu de lui parler à voix basse , et de rendre compte de ses actions ou de ses paroles à toute autre personne qu'au roi. On ne permettait pas de laisser entrer aucune arme dans l'appartement de *don Carlos*. C'était de sa chambre qu'il entendait la messe , célébrée par des chapelains nommés à cet effet , et deux gentilhommes récitaient auprès de lui les heures , le chapelet , ou lui faisaient quelque pieuse lecture. Les personnes chargées de sa garde

apportaient beaucoup de sévérité dans leur emploi.

Le roi convoqua une assemblée composée du cardinal *Spinosa*, de *Ruy-Gomez de Sylva*, du licencié *Birviesca*, et de conseillers d'état, pour dresser un manifeste contenant l'apologie de sa conduite. Il envoya aussi demander à l'archevêque de Barcelonne le manifeste publié par *don Juan II*, roi d'Aragon, contre son fils le prince de Viane, et le fit traduire en castillan.

Tous les soins de *Philippe* ne parvenaient pas à calmer le ressentiment de l'empereur et celui de son épouse relativement à la prison de *don Carlos*. Le pape, le roi de Portugal, un grand nombre de princes et de prélats supplièrent inutilement le roi d'Espagne d'user de clémence envers son fils. La reine *Isabelle* et la princesse *Jeanne* ne purent même obtenir la permission de le voir.

Mort de don Carlos.

Le peuple, touché du sort de *don Carlos*, laissait éclater de toute part des murmures qui inquiétaient vivement le roi; il n'osait sortir de Madrid pour faire la plus courte promenade; il accourait dans le palais au moindre bruit, frappé de la crainte qu'on

ne conspirât pour forcer la prison du prince et pour l'enlever. La mort de cet infortuné , survenue le sixième mois de son arrestation , mit un terme aux anxiétés de *Philippe*. On prétend que ce monarque avait fait prononcer par l'inquisition la peine capitale contre son fils. Quelques historiens rapportent que le prince d'Espagne, d'un caractère violent, et furieux de ne pas entrevoir la fin de sa captivité, attenta plusieurs fois, sans succès, à sa vie; qu'ensuite, pour calmer l'ardeur dévorante qui brûlait ses entrailles, il but en quantité de l'eau d'une fontaine de neige; et qu'enfin, livré au dernier degré du désespoir, il resta trois jours sans manger, et acheva ainsi de ruiner sa constitution déjà considérablement affaiblie; d'autres écrivains assurent qu'il mourut empoisonné. Cette dernière opinion fut adoptée de toute l'Europe. On hésita d'autant moins à soupçonner *Philippe* de cet infanticide, que peu de temps après le trépas de *don Carlos*, la jeune reine *Isabelle* périt subitement.

Bataille de Lépanthe.

DON JUAN D'AUTRICHE, prince de la maison d'Espagne, avait acquis, très-jeune encore, une grande réputation dans une guerre contre les Mauresques; il fut

envoyé pour aller combattre les Turcs. *Philippe* créa, pour ce prince, le titre de *généralissime*.

L'Espagne et l'Italie s'étaient épuisées pour équiper la flotte la plus imposante qu'on eût jamais aperçue sur les mers d'Europe ; elle se composait de deux cents galères environ : celle des Turcs, plus formidable encore, consistait en près de trois cents voiles.

Les Turcs débutèrent par investir l'escadre de *Doria*, que les chrétiens ne pouvaient secourir promptement ; ils commencèrent le combat en jetant des cris effroyables et en lançant à la fois tant de flèches que le ciel en parut obscurci. Epouvantées par la violence de cette attaque, quinze galères vénitiennes et dix galiotes se réfugièrent à Lépanthe ; les quatorze galères espagnoles se signalèrent par des actions héroïques ; jamais on n'avait livré de bataille aussi terrible. Toutes les galères mêlées combattaient pour ainsi dire corps à corps ; le cri des blessés, celui des mourans, les hurlemens des barbares, la fumée, le feu, le sang qui ruisselait de tous côtés, et dont les flots rougissaient l'onde, présentaient un spectacle épouvantable. Au milieu de cette confusion horrible on précipitait au fond de la mer non seulement les morts, mais aussi les blessés.

Ali, général des Musulmans , dirigeait ses efforts pour s'emparer de la galère de *don Juan d'Autriche* ; il périt d'un coup d'arquebuse , et sa galère fut prise , ainsi que l'étendard des Turcs , à la place duquel on arbora soudain la croix. Le bruit des trompettes et les élans de joie des vainqueurs abattirent le courage des ennemis , qui ne tardèrent pas à prendre la fuite.

Il est impossible de peindre le courage que les chrétiens déployèrent dans cette fameuse journée ; ils montrèrent une prodigieuse intrépidité. Douze cents Turcs de distinction , trente gouverneurs de provinces , cent soixante capitaines , et le grand-chancelier , perdirent la vie ; on fit dix mille prisonniers. *Don Juan d'Autriche* , après cette éclatante victoire , fit peindre sur ses étendards une croix , avec ces paroles : *Dans ce signe j'ai vaincu les Turcs , et dans ce signe je vaincrai les hérétiques*. Lorsqu'on félicita le roi d'Espagne sur ce glorieux succès , il répondit gravement : *Don Juan a gagné la bataille , il pouvait la perdre ; il a beaucoup hasardé*.

Mort de don JUAN.

SUR les instances réitérées du Pape , *Philippe* nomma *don Juan* gouverneur des

Pays-Bas ; ce prince avait pris de sages mesures qui peut-être eussent éteint, du moins en partie, le feu de la guerre civile ; mais le roi d'Espagne, jaloux de la gloire de *don Juan*, et toujours nourri de soupçons, ne lui envoya aucun des secours dont il avait besoin, soit en hommes, soit en argent, et neutralisa ses efforts. *Don Juan* eut à combattre le duc d'Alençon, l'archiduc Matthias, les princes Casimir et Nassau. En attendant les secours de *Philippe*, qui lui avait promis trente mille hommes de pied, six mille chevaux et trois cent mille ducats, *don Juan* marcha au-devant de l'armée des États, la défit entièrement dans les plaines de Gemblours ; l'ennemi perdit dix mille hommes. Le vainqueur profita de la victoire et soumit *Louvain, Diest, Nivelles, Philippeville, Limbourg, Harlem, &c.* Le duc d'Alençon, le prince Casimir et le prince d'Orange, vinrent fondre sur lui, chacun avec une armée égale à la sienne ; il se préparait à la combattre quand une mort soudaine l'enleva aux vœux du peuple et de ses troupes. Lorsqu'on fit l'ouverture de son corps, on en trouva le dedans noir et brûlé, ce qui fit croire qu'il avait été empoisonné. *Philippe* fut accusé de ce nouveau crime. *Don Juan*, avant de

mourir , prit le ciel et ses amis à témoin de l'indigne conduite du roi d'Espagne , qui l'avait abandonné au milieu des périls dans lesquels il ne s'était jeté que pour l'intérêt de la monarchie.

Conquête du royaume de Portugal.

LA mort du cardinal Henri rendait vacant le trône de Portugal. *Don Antoine*, prieur de *Prato*, la duchesse de Bragance, Emmanuel de Savoie, et *Philippe II*, réclamaient tous les quatre cette couronne. *Philippe* appuya ses prétentions d'une armée considérable et de l'or du Nouveau Monde. Le duc d'Albe, depuis quelque temps dans la disgrâce de ce monarque, venait d'être arrêté par son ordre ; il le fit général des troupes destinées à soumettre le Portugal, et ne le vit pas avant son départ. Le duc à cette occasion disait que le roi l'envoyait tout enchaîné pour conquérir des royaumes. Les Portugais, qui redoutaient la domination de *Philippe*, traitèrent avec *don Antoine*, prieur de *Prato*, et demandèrent des secours à Rome, à Paris et à Londres. Un savetier tira son épée à laquelle était attaché un mouchoir pour servir d'étendard, et proclama *don Antoine* roi de Portugal ; le peuple répondit à ce signal par des cris nombreux de *vive le roi!*

On conduisit *don Antoine* entendre la messe dans l'église de Saint-Dominique ; il se rendit ensuite à la maison de ville , prêta dans les mains de l'évêque le serment de respecter les privilèges de la nation , jeta quelque argent au peuple , et délivra les prisonniers.

Le duc d'Albe arriva avec tant de diligence que le nouveau roi n'avait pas encore eu le temps d'essayer son trône , et de recevoir les secours qu'on avait sollicités pour lui. Le duc d'Albe commença par faire trancher la tête à *don Georges de Meneses* , qui défendait une petite place pour *don Antoine* ; et par cette exécution intimida tous les gouverneurs de ville. *Lisbonne* redoutait le pillage et songeait à l'éviter par une capitulation ; cependant la présence de *don Antoine* et l'amour que le peuple lui portait tenaient les esprits en suspens. Le nouveau roi se mit en campagne à la tête de douze mille hommes mal équipés , étrangers à la discipline , et peu capables de se mesurer avec de vaillantes troupes commandées par le général le plus habile. Des moines tenant le crucifix d'une main et l'épée de l'autre , conduisaient une troupe de nègres que soutenait dans leur audacieuse entreprise leur antique haine contre les Castillans ; mais leur ardeur et

celle de la petite armée d'*Antoine* qu'ils étaient venus renforcer, ne purent longtemps tenir contre l'infanterie espagnole. *Don Antoine*, blessé à la tête, quitta le champ de bataille, et se réfugia à Lisbonne pour sauver sa vie. Ses soldats, pleins d'effroi, le suivirent en désordre, se renfermèrent dans leurs maisons, et les soldats étrangers se barricadèrent dans les églises.

Lisbonne ouvrit ses portes et prêta serment de fidélité à *Philippe*. Les provinces du Portugal suivirent l'exemple de la capitale. Une somme considérable fut promise à celui qui livrerait *don Antoine* à ses ennemis. Cette brillante promesse ne put engager aucun Portugais à trahir la retraite du malheureux vaincu ; il resta caché plusieurs mois dans sa patrie, et trouva le moyen de passer en France. Il obtint de cette puissance une flotte et des troupes pour combattre *Philippe*. Le mécontentement général des Portugais, joint aux forces qu'il commandait, semblait promettre la victoire à *don Antoine* ; mais l'heureuse étoile de son rival l'emporta. Le courage des Français disputa vainement le triomphe au marquis de *Santa - Cruz*. Leur armée fut détruite, et *don Antoine*, au désespoir d'avoir vu périr tant de braves pour la défense de ses intérêts, se retira

dans l'île de Tercère, où il fut reçu avec pompe et en qualité de roi. *Philippe* ordonna au marquis de *Santa-Cruz* d'équiper sa flotte pour aller reprendre l'île de Tercère, et pour châtier les partisans de *don Antoine*. Celui-ci, que n'avaient pas abattu ses défaites, passa en Angleterre auprès d'*Élisabeth*, et reçut d'elle un grand nombre de vaisseaux et de troupes. Il se présenta devant Lisbonne avec sa flotte, mais la vigilance du régent de Portugal tint tous les habitans en respect, et le défaut de vivres força bientôt le roi Antoine de retourner sur ses pas. La flotte reprit la route d'Angleterre. Quelques citoyens de Lisbonne, partisans de *don Antoine*, subirent le dernier supplice, et personne n'osa plus servir sa cause. *Don Antoine* se retira en France, mère tendre de tous les exilés, où il mourut plusieurs années après.

Dangers que Philippe court à Lisbonne.

LE roi eut plusieurs occasions de se convaincre de la haine que son nouveau peuple avait pour lui. Pendant son séjour à *Lisbonne*, on éventa deux mines sous son palais, et une sous l'église où il se rendait pour entendre la messe ; mais ce prince, que l'ambition touchait plus

que l'amour , se consola facilement de n'être pas aimé , par le plaisir de se montrer chaque jour plus redoutable et plus puissant.

Conquêtes d'ALEXANDRE FARNÈSE.

ALEXANDRE FARNÈSE , confirmé par *Philippe* dans le gouvernement des Pays-Bas que lui avait laissé *don Juan* , se montra digne de succéder à ce grand capitaine. Il fit face avec moins de vingt mille hommes aux forces combinées de la France , de l'Angleterre , de la Hollande , et à celles des princes protestans , s'empara de dix provinces , et fut parvenu à réduire les sept autres sans l'ambitieuse mobilité de *Philippe* , qui , voulant tantôt détrôner la reine d'Angleterre , et tantôt disposer de la couronne de France , divisa ses forces et ne tira point tout le parti qu'il pouvait de l'habileté de Farnèse. Les deux actions les plus brillantes de cet illustre général sont la prise d'Anvers et la levée du siège de Rouen , où son génie l'emporta sur celui même de *Henri IV*. L'Europe avait regardé comme une entreprise téméraire le siège d'*Anvers* , que défendaient la rivière de l'Escaut , des fortifications immenses , quinze mille hommes de garnison et un gouverneur d'un courage intrépide.

L'occupation de cette place causa tant de joie à *Philippe*, qu'en ayant reçu la nouvelle au milieu de la nuit, il alla frapper à la porte de sa fille *Isabelle*, en criant : « *Anvers est à nous.* »

Mort d'Alexandre Farnèse.

APRÈS la levée du siège de Rouen, le duc de Parme prit Caudebec et reçut une blessure au bras. Tandis que les suites de cet accident le retenaient au lit, *Henri IV* investit son armée de manière à ce qu'elle ne pouvait manquer de périr de faim ou d'être complètement battue. *Farnèse* trouva le moyen de passer la Seine et de se retirer dans les Pays-Bas à l'insu du roi. Le duc ne survécut pas long-temps à cette glorieuse campagne ; le chagrin et les infirmités le conduisirent au tombeau à l'âge de quarante-sept ans. Accablé des indignes procédés dont ses services étaient récompensés, il avait demandé son rappel. *Alexandre Farnèse* fut non seulement un des plus grands capitaines, mais encore un des plus grands hommes de son siècle ; adoré des soldats et des peuples, il ne tint qu'à lui de régner sur les Flamands ; il préféra à cet honneur celui de demeurer fidèle à la cause de son souverain.

Ambassadeurs Japonnais en Espagne.

QUATRE rois du Japon , convertis au christianisme par des jésuites Espagnols et Portugais , envoyèrent en 1584 des ambassadeurs à *Philippe*. Le dessein du monarque était , à l'aide de la religion prêchée avec zèle par des missionnaires , de s'emparer de ces îles , que la quantité prodigieuse de mines d'or qu'elles renferment , la fierté et le génie de leurs habitans rendent célèbres. Les jésuites amenèrent promptement plus de la moitié des insulaires au culte de Jésus-Christ.

Découverte du Nouveau-Mexique.

PANFILE NARVAEZ , un des compagnons de *Fernand Cortès* , avait fait en 1527 la découverte de la Nouvelle-Espagne et des vastes régions qui s'étendent depuis la rivière des *Palmes* jusqu'au cap de la *Floride*. Cinq vaisseaux montés par six cents hommes composaient son équipage. Arrivés à *Saint-Domingue* , où ils séjournèrent quarante jours , les soldats et les matelots se mutinèrent ; cent quarante d'entr'eux se laissèrent gagner par les discours des insulaires. *Narvaez* alla avec le reste à la *Floride* , ainsi nommée à cause que la découverte en fut faite le dimanche

des *Rameaux* ou de *Pâques fleuries* ; il fit débarquer trois cents hommes et quarante chevaux pour s'avancer dans le pays, tandis que les vaisseaux côtoyaient le rivage. Ces braves périrent tous de faim, de misère, ou par les coups des barbares, à l'exception de quatre, qui, échappés comme par miracle à ce désastre, passèrent par le Nouveau-Mexique dans la province de Quiliacan, et dans le nouveau royaume de Galice, dont Nuguez de Gusman était gouverneur. Leur peau endurcie, leurs ongles, leur barbe, leurs cheveux prodigieusement longs, leur teint brûlé les fit prendre pour des sauvages. Le gouverneur, frappé de la relation qu'ils lui avaient faite, envoya, en 1541, le père *Marc de Niza*, franciscain, reconnaître les lieux. On ne parla plus de cette nouvelle découverte jusqu'en 1581, que l'on dépêcha dans ces pays quelques soldats et quelques religieux qui devinrent les victimes de leur zèle. Enfin, en l'année 1582, *don Pedre, Ponce de Léon*, *don Pèdre de Grenade*, *Vanegas*, chevalier d'Alcantara, suivis de volontaires distingués et de soldats choisis, entreprirent la découverte du Nouveau-Mexique. Parvenus, après sept mois de route et de fatigues, dans la province qu'ils cherchaient, ils la trouvèrent habitée par des peuples

robustes , vigilans , courageux , tous bien vêtus , occupant leur vie à la chasse , à la pêche , n'ayant ni code ni lois , et jouissant d'une indépendance parfaite ; les contestations et les querelles étaient décidées et apaisées par ceux qui passaient pour les plus habiles ; leurs maisons , assez agréablement bâties , avaient des fenêtres et des corridors ; les campagnes , fort belles , abondaient en fleurs et en fruits semblables à ceux de l'Europe , et d'un goût plus exquis. Les peuples professaient une idolâtrie grossière. Personne parmi eux n'avait assez d'autorité pour punir les crimes ; chaque nation différente parlait un différent langage.

Les Indiens virent avec joie paraître chez eux les Espagnols , et leur prodiguèrent les soins de l'hospitalité. Ils écoutaient avec une sorte d'admiration les vérités religieuses qu'ils enseignaient , et les adoptèrent.

Le Nouveau-Mexique est éloigné de l'ancien d'environ cinq cents lieues ; le plus long jour de l'année est de dix-huit heures et demie. Ce pays très-fertile possède des vignes de quinze lieues de longueur , de gras et vastes pâturages , des arbres fruitiers de toute espèce , de nombreuses fontaines d'une eau saine et limpide ; de superbes raisins pendent aux arbres

des forêts, et toutes les campagnes sont extrêmement peuplées.

Invincible Armada.

LE secours qu'Elizabeth avait prêté aux protestans des Pays-Bas, ses entreprises en Amérique allumèrent un désir violent de vengeance dans l'âme de *Philippe*. Il résolut de réduire cette reine superbe à s'humilier devant lui. En conséquence de ce projet, cinq ans furent employés à travailler dans les ports de l'Espagne et dans ceux de l'Italie à l'armement le plus redoutable qui ait paru sur l'océan. Il consistait en cent cinquante vaisseaux, sur lesquels on comptait trente mille hommes de débarquement et l'élite de la noblesse espagnole. Le duc de Parme devait passer des Pays-Bas en Angleterre avec un nombre égal de soldats; on se flattait de l'espoir de faire prendre les armes aux partisans de l'infortunée Marie Stuart, qu'Elizabeth venait de faire périr sur un échafaud.

L'invincible *Armada*, commandée par le duc de *Medina Sydonia*, sortit du port de Lisbonne vers la fin de mai. Elle fut tout à coup accueillie par une tempête sinistre, présage des malheurs qui devaient l'atteindre. Le dommage qu'elle avait d'abord souffert se trouva promptement

réparé dans les ports de la Corogne , et le succès avec lequel elle gagna les côtes de l'Angleterre rappela l'espérance dans le cœur des Espagnols. L'invincible *Armada* n'effraya point les Anglais, l'expérience et l'activité de leurs marins faisaient plus que compenser l'infériorité de leurs vaisseaux. Dès la première action , deux bâtimens espagnols , séparés du reste de la flotte , se trouvèrent environnés et pris par les Anglais , douze autres périrent le lendemain. La manœuvre admirable de *Drack* le conduisit à s'emparer du galion qui renfermait le trésor de l'armée espagnole ; ces avantages encourageaient les Anglais sans cependant abattre leurs vaillans ennemis , qui continuaient de compter sur la victoire et sur le renversement du trône d'*Elizabeth*. Dans un troisième échec qu'ils éprouvèrent le 7 août , un de leurs galions , échoué sur la côte de Calais , tomba au pouvoir des Français , non moins effrayés que les Anglais de l'apparition de la redoutable flotte. Une tempête plus terrible que les bataillons ennemis accabla l'invincible *Armada*. Bloqué par les Anglais et par les Hollandais dans *Dunkerque* et dans *Nieuport* , *Médina Sydonia* , ne comptant plus sur sa jonction avec *Farnèse* , assembla un conseil qui décida , d'une voix

unanime, qu'il fallait regagner l'Espagne. La flotte tourna les côtes d'Ecosse, d'Angleterre et d'Irlande. Une nouvelle tempête, plus effroyable encore que la première, jeta douze vaisseaux espagnols sur les côtes de l'Angleterre. Les côtes de France, d'Ecosse, d'Irlande, de Hollande, de Danemarck en virent périr cinquante. Un nombre semblable, démâtés, brisés, sans artillerie, sans munitions, sans gouvernail, arriva au port de Santander. Tel fut le triste résultat d'une expédition qui coûta vingt millions de ducats, cent vaisseaux et vingt-cinq mille hommes à l'Espagne.

Calme héroïque de Philippe.

PHILIPPE supporta ce revers avec une rare constance. Aucun de ses ministres n'osait l'en instruire ; Balthazar Zuniga se chargea de cette douloureuse commission. Entré dans le cabinet du prince au moment où il expédiait quelques dépêches, il lui dit d'un ton consterné : « Seigneur, tout » est perdu, votre flotte, assaillie par la » tempête, est entièrement détruite. — » Hé bien, répliqua le monarque avec » beaucoup de calme, je l'avais envoyée » combattre les Anglais, et non les vents : » que la volonté du Ciel soit accomplie ! »

Philippe ordonna le lendemain aux évêques de remercier Dieu d'avoir conservé quelques débris de la flotte, et défendit qu'on portât le deuil de ceux qui avaient péri, parce qu'on ne voyait pas une seule famille qui n'eût un des siens à pleurer. Le pape, enchanté du malheur des Espagnols, osa écrire au roi qu'il partageait son chagrin. Le monarque lui adressa cette noble réponse : « Saint Père, tant que je » resterai maître de la source, je regarde- » rai comme sans conséquence la perte » d'un ruisseau. Il ne me reste qu'à té- » moigner ma profonde reconnaissance à » l'arbitre des empires, qui m'a donné le » pouvoir de réparer aisément un désastre » que mes ennemis ne peuvent attribuer » qu'aux élémens, qui ont combattu pour » eux. »

Révolte en Aragon.

JADIS ministre et favori du roi, Antoine Perez, tombé dans la disgrâce, était poursuivi depuis douze ans pour un assassinat. Condamné à une amende de trente mille écus d'or, jeté plusieurs fois en prison, appliqué à la torture, il avait sauvé ses jours en exhibant l'ordre du roi qui l'autorisait à commettre le meurtre qu'on lui reprochait ; malgré cette horrible justifi-

cation , on l'avait de nouveau condamné à payer une amende de vingt mille écus d'or, et à une détention de deux ans. *Perez* parvint à se sauver en Aragon , sa patrie. Le roi commanda qu'on traduisît le coupable au tribunal de l'inquisition. Le peuple et la noblesse d'Aragon se soulevèrent ; on massacra le marquis d'Almeneza , ministre de *Philippe* , on chassa les troupes du vice-roi. *Perez* profita de cette circonstance pour persuader à ses concitoyens qu'on violait leurs prérogatives , qu'ils ne devaient plus tolérer l'inquisition , qui n'avait été établie chez eux que pour cent ans , et que s'ils voulaient échapper à la vengeance du roi d'Espagne , ils devaient s'ériger en république , et se mettre sous la protection de la France ; l'Aragon entier prit spontanément les armes. Le roi dépêcha quinze mille hommes contre les révoltés ; *Jean de Lanuta* , grand-justicier d'Aragon , leur livra bataille. Battu et pris, il eut la tête tranchée ; avec lui périrent les prérogatives immenses de sa dignité. Le comte d'*Aranda* et le duc de *Villa Hermosa* , descendans des anciens rois de ce pays , furent décapités en prison.

Jean de Lun et *Diegue de Heredia* se présentèrent l'année suivante en Aragon , à la tête de troupes françaises , pour faire

soulever le royaume. Vaincus, ils laissèrent leur tête sur l'échafaud. *Diegue Perez* et une foule d'autres personnes subirent le supplice de la roue. Le roi punit l'Aragon de son soulèvement en lui retirant une grande partie de ses privilèges.

Antoine Perez se réfugia en France, et révéla à *Henri IV* les secrets de l'État.

Mariage d'Isabelle, fille de Philippe.

PHILIPPE n'ayant plus l'espoir qu'il avait long-temps nourri de faire monter sa fille Isabelle sur le trône de France, la maria à l'archiduc Albert, et lui donna pour dot les Pays-Bas et la Franche-Comté, sous la condition que ces provinces retourneraient à l'Espagne si l'archiduchesse mourait sans enfans.

Prise d'Amiens.

TANDIS que le roi d'Espagne rêvait aux moyens de détacher le Roi de France de la ligue des Hollandais et des Anglais, on lui apporta la nouvelle que ses troupes avaient pris Amiens par stratagème. Quatorze soldats espagnols déguisés en paysans, étaient entrés sur les neuf heures du matin dans cette ville, conduits par un officier milanais nommé *Baptiste Dugnano*. Ces hommes hardis conduisaient des chariots

chargés de pommes et de noix, qu'ils laissèrent répandre pour distraire de leur devoir les soldats de la garnison ; en même temps ils eurent soin d'encombrer la porte de la ville par quelques chariots de paille et de foin. Tandis que les soldats français s'amusaient à ramasser les pommes et les noix, les faux paysans massacrèrent les sentinelles et les gardes de la porte d'Amiens, et firent entrer ceux de leurs camarades qui les suivaient de près ; d'autres vinrent bientôt les renforcer, et se rendirent maîtres des grandes rues, où ils se barricadèrent. Dans l'espace d'un quart d'heure, douze cents hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, s'emparèrent des remparts et des places de la ville, qu'ils mirent au pillage.

Maladie de Philippe.

UNE maladie affreuse consumait depuis quelque temps *Philippe*, sans que les forces de son âme en parussent ébranlées ; il ne proféra point la plus légère plainte, et ne cessa de s'appliquer aux affaires. « Eh ! quoi ! disait-il aux médecins qui » n'osaient le saigner : quoi ! vous crai-
« gnez de tirer quelques gouttes de sang » des veines d'un roi qui en a fait répandre » des fleuves entiers aux hérétiques ! » Ces paroles révèlent le secret du caractère de *Philippe*.

Testament de Philippe.

PHILIPPE ordonna par son testament qu'on n'aliénât aucune partie de ses vastes états , que l'on conservât avec soin l'Amérique , et qu'on tâchât d'exclure de son commerce les autres nations de l'Europe ; et dans un codicile , il engagea son fils à restituer la Navarre à la maison de Bourbon , ou à lui donner un équivalent. *Philippe III* n'accéda pas davantage à ce dernier désir de son père , que ce prince n'avait lui-même accédé au dernier désir de *Charles-Quint* , qui lui avait fait la même recommandation.

Fidélité de MOURA.

CHRISTOPHE MOURA, un des ministres de *Philippe II*, paya la confiance de son maître par une rare fidélité : le roi venait de tomber dans une faiblesse , prélude de son dernier soupir. Le prince des Asturies demanda à *Moura* la clef d'un cabinet , que *Philippe* lui avait remise. *Moura* la lui refusa , préférant tomber dans la disgrâce du prince qui allait monter sur le trône , que de manquer de foi au monarque qui allait mourir.



Tableau de l'Espagne à cette sixième époque.

CETTE époque peut être justement appelée le grand siècle de l'Espagne. *Isabelle* et *Ferdinand* commencèrent l'ouvrage de sa gloire, *Charles-Quint* l'acheva, *Philippe* le soutint. Sous le règne brillant de ces monarques on vit la péninsule, dont tous les sceptres reposaient dans une seule main, s'agrandir de tant de vastes domaines dans l'ancien et dans le nouveau Monde, que sa puissance colossale menaça la liberté de l'Europe.

L'Espagne dut en grande partie son influence, ses richesses, ses lois, son repos et sa splendeur à *Isabelle* et à *Ferdinand*, qui peuvent être regardés comme les fondateurs de cette monarchie. Elle reçut moins son éclat de la découverte de l'Amérique, de la conquête de Grenade, de Naples, de la Navarre, d'Oran, des côtes d'Afrique, que de l'abaissement de la noblesse, de la force rendue aux lois, de la réforme du clergé, de l'allégement des impôts, de la promulgation des plus sages ordonnances, de la punition des magistrats prévaricateurs, de la justice rendue au peuple, et de la liaison entre elles de toutes les parties de la péninsule. *Ferdinand*,

superstitieux, défiant, soupçonneux, ingrat, et jaloux de tous les hommes supérieurs, parce qu'il ne voulait de gloire que la sienne, n'employa les grands talens qu'à regret, et, fourbe par caractère, ne confia ordinairement ses négociations qu'à des moines, afin de pouvoir sans conséquence les désavouer. Les vices qui flétrissaient les hautes qualités de *Ferdinand* auraient pu devenir fatal aux royaumes qu'il gouvernait, si le génie d'*Isabelle* n'eût fait servir les défauts mêmes de son époux comme de base à la prospérité de ses peuples. On ne peut toutefois s'empêcher de reprocher à cette illustre princesse l'établissement de l'inquisition et l'expulsion des juifs, mesures barbares autant qu'injustes; mais qui peut-être ont contribué à l'extension de la puissance de l'Espagne, parce qu'elles donnèrent à ses peuples une nouvelle impulsion de courage, en substituant l'exaltation du zèle religieux à l'amour de la liberté qui ne vivait plus qu'à moitié dans leurs cœurs.

Le cardinal Ximènes, possesseur du pouvoir suprême en qualité de régent, après la mort de *Ferdinand*, conserva les prérogatives royales, que les grands cherchaient de nouveau à restreindre. Un des coups adroits de sa politique fut d'opposer

le tiers-état aux nobles , en accordant aux bourgeois le privilège de s'armer ; par ce moyen il s'assura d'une milice nombreuse , toujours prête à repousser les agressions des grands , et les contint ainsi dans le devoir.

Charles-Quint , aussi vaillant guerrier , aussi grand politique que *Ferdinand* , aussi rusé , moins soupçonneux , ami de la gloire des autres comme de la sienne , chercha avec soin tous les hommes à talent , les attira près de lui , s'en appuya , et se plut à les récompenser. *Charles-Quint* se mesura avec succès contre *François I^{er}* et contre *Soliman* , ses illustres rivaux , et déjoua l'adroite perfidie de *Clément VII*.

Le règne de *Charles-Quint* fut fertile en grands capitaines et en hommes célèbres pour le cabinet , il fournit aussi une foule de savans et d'hommes de lettres.

Les plus remarquables sont , parmi les guerriers , *Emmanuel Philibert* , fils du duc de Savoie ; créé général des armées de l'empereur à l'âge de vingt-deux ans , il lui rendit de grands services : *Antoine de Lève* , qui porta les armes pendant soixante-huit ans , et commanda en qualité de général pendant quarante-huit ; sur la fin de ses jours la goutte l'empêchant d'agir , il assistait aux batailles , assis dans un fauteuil ,

d'où il donnait ses ordres : *Jean de Medicis*, appelé le *Mars* de son siècle : *Alphonse d'Est*, duc de Ferrare, célèbre par plusieurs savantes campagnes : *Frédéric Gonzague*, duc de Mantoue, qui réunit les talens de l'homme d'état à ceux du guerrier ; on disait que *Mars* animait son bras et que *Minerve* guidait sa tête : *Octave Farnèse*, devenu le gendre de *Charles-Quint* : *Ferdinand d'Avalos*, marquis de *Pécaire*, regardé par François I^{er} comme un des plus grands capitaines de *Charles-Quint* : *Alphonse d'Avalos*, marquis de *Vast*, que l'empereur appelait son bras droit ; cet officier se trouva à vingt-sept batailles et à trente sièges, où il commanda toujours : *Charles de Lanoy*, vice-roi de Naples, à qui François I^{er} rendit son épée : *Gonzalve de Cordoue*, surnommé le *Grand-Capitaine* : les deux *Colonne Prosper et Fabrice* : *André Doria*, surnommé le dieu *Neptune*, doublement célèbre par ses talens maritimes et par la liberté qu'il rendit à son pays : enfin le duc d'*Albe*, qui combattit soixante ans avec la même intrépidité et avec le même bonheur, et dont la gloire ne serait effacée par aucune autre si le sang des nombreuses victimes de sa cruauté n'imprimait à son nom une tache ineffaçable.

Les savans et les gens de lettres honorés de *Charles-Quint*, et qui méritent le plus d'attirer les regards de la postérité, sont : *André Alcia*, jurisconsulte ; *Jacques Sadolet*, élevé à la dignité de cardinal ; *Jérôme Cardan de Milan* ; l'historien *Guichardin*, admis dans la familiarité de l'empereur ; ce prince dit un jour à un grand qui se montrait jaloux de la faveur de cet écrivain : *Je peux en une heure faire cent seigneurs comme vous, et en vingt ans je ne pourrais faire un historien comme lui.* Parmi les érudits on distingue *Jules-César Scaliger*, *Pierre Bembe*, parvenu au cardinalat, et *Gaspard Contarini* ; *Hercule Bentivoglio* et *Jérôme Vida*, poètes fameux, et *Louis de Grenade*, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, également célèbre par ses vertus et par une foule d'ouvrages de piété.

Malgré les guerres continuelles que *Charles-Quint* eut à soutenir, on calcule qu'il employa plus de six millions de ducats d'or à bâtir des églises, des couvens, des hôpitaux, des collèges et des universités. Les revenus immenses de l'Espagne s'étaient encore accrûs sous son règne par la découverte et par la conquête du Mexique et du Pérou.

Philippe ne se montra pas moins habile que son père dans la science de la politique

et dans celle de l'administration , ni moins appliqué aux affaires. Tourmenté de la même ambition , doué de la même force d'âme et d'esprit , il dirigea , de son cabinet , les entreprises que Charles-Quint conduisait à la tête de ses armées. *Philippe*, implacable , fanatique , soupçonneux et cruel , sut connaître les grands capitaines et les employer ; mais leurs services le trouvèrent souvent ingrat , et plus d'un se vit payé de son dévouement par le poison. Ce prince néanmoins chérit la gloire que procurent les lettres et les arts ; c'est sous son règne et sous celui de son fils que vécurent tous les artistes célèbres de l'Espagne , et que la littérature prit son plus grand essor. Philippe construisit trente citadelles, soixante-quatre places fortifiées, neuf ports de mer, vingt-cinq arsenaux, autant de palais, sans compter l'Escorial, le plus magnifique de tous ; il éleva en outre le pont de Guadarma et celui de Madrid sur le Mancanarez. Les superbes monumens que lui doit l'Espagne, la découverte du Nouveau-Mexique, et la conquête du Portugal acquirent à son règne une splendeur égale à celle dont avait brillé le règne de ses deux prédécesseurs.

VII^e. É P O Q U E.*Le duc de LERME.*

PHILIPPE III, indolent par caractère, ne fut pas plutôt monté sur le trône qu'il se débarrassa du soin des affaires sur son favori don François de Roxas de Sandoval, marquis de Dénia, créé à la fois duc de Lerme, grand d'Espagne et premier ministre. Ce seigneur, aussi incapable que son maître de régir de vastes états, livra sa confiance au fils d'un simple soldat, Rodrigue Calderone, qui gouverna l'Espagne sous le nom de *Philippe III* et du duc de Lerme. Le ministre ne parut d'abord s'occuper que de l'humiliation des grands et de l'élévation des ecclésiastiques ; ses vues étroites lui valurent bientôt le mépris des puissances étrangères ; on s'aperçut facilement que la grande puissance de l'Espagne ne consistait que dans la main forte qui avait tenu les rênes de son gouvernement, et que le destin des empires dépend de l'homme qui les régit.

Prise de Rhinberg.

MENDOZA, choisi par l'archiduc pour combattre les rebelles des Pays-Bas,

assura ses communications avec le pays au-delà du Rhin , et mit le siège devant Rhinberg , ville dépendante de l'évêché de Cologne , qui appartenait alors aux Provinces-Unies. Cette place très-forte était défendue par une garnison considérable. Les Espagnols , après l'avoir battue en brèche , livrèrent un assaut où ils se virent repoussés avec une grande perte.

Mais un accident épouvantable vint accabler les assiégeans et favoriser leurs ennemis. Un boulet de canon ayant frappé contre un des murs de la citadelle , et pénétré par une croisée dans la partie où le magasin à poudre était placé , fit non seulement sauter cette forteresse , mais aussi presque toutes les murailles de la ville. Le gouverneur , sa femme , sa famille , une foule nombreuse d'habitans , furent ensevelis sous les ruines. L'agitation violente de l'eau brisa plusieurs navires , en engloutit d'autres. Épouvantée de ce désastre imprévu , la garnison de Rhinberg capitula.

Faiblesse de Philippe III.

SPECTATEUR d'un *autodafé* , Philippe , naturellement doux et bon , gémit sur le sort des malheureux livrés aux flammes , les plaint hautement et versa des larmes.

Le grand-inquisiteur lui fit un crime de l'attendrissement qu'il avait montré, et ne rougit pas d'exiger de ce prince de se faire tirer du sang en expiation de son humanité. Le roi consentit à se laisser saigner et à livrer son sang au grand-inquisiteur, qui le fit brûler par la main du bourreau.

Bataille de Nevoport.

(Dix-septième siècle.)

MALGRÉ la fatigue d'une longue marche, les Espagnols combattaient sans relâche depuis trois heures, et quoiqu'ils souffrissent horriblement de l'ardeur du soleil, du vent contraire, d'une poussière excessive, et qu'ils fussent continuellement foudroyés par le feu de l'artillerie hollandaise, ils avaient souvent repoussé les bataillons frais de l'ennemi, et paraissaient déterminés à mourir plutôt qu'à se laisser vaincre. L'archiduc Albert, qui s'était exposé aux plus imminens périls, quitta son casque, afin d'être plus aisément reconnu de ses soldats : un coup de pique l'atteignit à l'oreille, et le força de se retirer. Un autre accident fit tomber son cheval dans les mains de l'ennemi : cet animal, d'une taille remarquable, ayant disparu, les Espagnols crurent que le prince était

mort ou prisonnier , et se laissèrent aller au dernier découragement.

Maurice rassemble à la hâte toutes ses forces , attaque l'ennemi de front avec son infanterie , et le prend en flanc avec sa cavalerie. Au moment même de cette charge terrible , le magasin à poudre destiné au service de l'artillerie espagnole prend feu , la cavalerie hollandaise , transportée d'une ardeur nouvelle , se précipite sur les bataillons de l'archiduc , en criant : *Victoire ! victoire !* Incapables de résister davantage à un choc aussi violent , les troupes de *Philippe* lâchent pied de toutes parts et fuient en désordre. Les vainqueurs les poursuivent quelque temps , mais l'approche de la nuit décide Maurice à faire sonner la retraite. Son armée , comme celle de l'archiduc , était épuisée de fatigue et de besoin ; il connaissait d'ailleurs le caractère intrépide des Espagnols , et ne voulut pas s'exposer à les voir revenir lui arracher la victoire. Cette journée coûta aux Espagnols cinq mille hommes , toute leur artillerie , leurs bagages , leurs provisions , et plus de cent étendards.

Albert quitta le champ de bataille aussitôt que ses troupes l'eurent abandonné , et se rendit à Gand , où l'archiduchesse Isabelle le reçut avec ce caractère mâle et courageux qui la distinguait de son sexe.

Les SPINOSA.

FRÉDÉRIC SPINOSA, noble Génois qui avait servi sous le duc de Parme, et donné les marques les plus éclatantes de talens et de valeur, venait d'anéantir en partie le commerce de la Hollande, en faisant croiser une escadre de galères sur la côte de Flandre. Frédéric demanda et obtint de la cour de Madrid un renfort de six galères, aborda au port de l'Écluse, qui, par sa situation, offrait un mouillage et un abri sûrs, et fit tenir ses galères à l'ancre dans le canal qui conduit à ce port; ces galères sortaient pour courir sur l'ennemi lorsqu'il n'était pas assez fort pour soutenir le combat, et coulaient bas ou prenaient ses vaisseaux marchands. Frédéric se convainquit, par l'expérience du dommage qu'il avait causé aux Hollandais, que des expéditions navales sagement combinées leur porteraient un coup plus funeste que le siège de toutes leurs villes et que les batailles les plus malheureuses; il résolut d'aller en personne prouver à Philippe cette importante vérité. Cependant avant tout il soumit ses projets à son frère aîné, Ambroise, marquis de Spinosa. Celui-ci, quoiqu'il eut atteint son sixième lustre, ne s'était pas encore montré sur la scène

du monde, et paraissait destiné à passer ses jours dans la retraite. La gloire de Frédéric développa tout à coup dans l'âme d'Ambroise le germe des plus nobles sentimens, et le décida à faire usage des richesses immenses qu'il possédait pour servir les desseins de la cour d'Espagne; en conséquence il chargea son frère de déclarer au roi que s'il voulait rendre ses forces navales à l'Ecluse plus respectables, il lui promettait de lever à ses propres frais un corps de huit mille hommes qu'il commanderait lui-même à bord des navires espagnols.

Le roi accepta avec reconnaissance l'offre généreuse d'Ambroise, et lui expédia sur-le-champ sa commission pour la levée de ce corps de troupes, et l'ordre précis pour le prompt équipement de toutes les galères. Ambroise revint dans le Pays Bas; suivi de sa petite armée, il soutint l'amiral d'Aragon, et lui épargna la douleur d'abandonner le Brabant aux Hollandais.

L'expédition de Frédéric n'obtint pas le même succès, il perdit cinq galères des huit qu'il commandait. Trop actif pour rester dans l'inaction, il hasarda d'attaquer avec plusieurs frégates et huit galères une flotte hollandaise qui croisait sur la côte. Après un combat long et sanglant, il reçut

une blessure qui lui coûta la vie. La mort de Frédéric, et le triste état où se trouvait la flotte espagnole à l'Ecluse, déterminèrent le marquis de Spinosa à quitter le service de mer pour embrasser celui de terre.

Siège d'Ostende.

CE siège, un des événemens les plus mémorables de l'histoire moderne, fixa tous les regards de l'Europe; d'illustres étrangers accoururent d'Allemagne, de Danemarck, de France et d'Angleterre, pour être témoins des exploits brillans que présageaient les préparatifs des puissances belligérantes.

Une première sortie, où *Charles de Vander Noot*, gouverneur d'Ostende, avait tué beaucoup de monde aux assiégeans, ne découragea point l'archiduc, qui n'en poursuivit que plus opiniâtrément son dessein.

L'industrie et la valeur des assiégés, qui par leurs travaux neutralisaient tous ses efforts, les sacrifices énormes que les États faisaient pour la défense d'Ostende, l'habileté de François de Vère, nommé gouverneur à la place de Vander Noot, ôtaient à l'archiduc l'espoir de forcer la garnison à capituler, à moins qu'il ne parvînt à couper à la place toute espèce de secours par mer.

Depuis plusieurs mois les assiégeans et les assiégés rivalisaient de constance , de courage , de talent et d'adresse dans leurs manœuvres. L'archiduc avait vu plusieurs fois échouer ses plans ; enfin il se crut arrivé au moment du succès. Les fortifications de la ville , situées près de la mer , venaient d'être extrêmement endommagées par la fureur des flots ; le fer , la désertion , la maladie avaient enlevé les trois quarts de la garnison. L'archiduc donna l'ordre à un corps d'élite de traverser le port à marée basse au milieu de la nuit , pour mettre le feu à une fortification temporaire , composée d'énormes piles de fagots et d'autres matières combustibles , placées au pied du rempart situé au nord de la ville , à l'effet d'empêcher de nouveaux empiétemens de la mer. L'incendie fut épouvantable , et résista trois jours et trois nuits à tous les efforts que la garnison fit pour l'éteindre. Dans cette affreuse situation François Vère apprit que l'archiduc se préparait à donner un assaut général. Vère , effrayé du péril que la place courait , usa de dissimulation , et dépêcha un officier vers Albert pour lui annoncer qu'il était prêt à capituler. Se confiant à la bonne foi du gouverneur , Albert au moment même reçoit et donne des otages ; il presse ensuite

son adversaire de proposer les articles de la capitulation. Vere eut l'art de différer de jour en jour de satisfaire à cette demande, jusqu'à l'arrivée des troupes qu'il attendait de la Zélande, et déclara alors à l'archiduc que les États ses maîtres ayant augmenté sa garnison, il ne pouvait se rendre sans manquer à l'honneur.

Indigné de la trahison qui lui arrachait la victoire, Albert livra aux assiégés le plus terrible assaut. Malgré le carnage et l'effroi que les mortiers de l'ennemi vomissaient parmi les premiers rangs espagnols, ceux-ci continuèrent d'avancer, précipités par ceux qui les suivaient, et s'approchèrent de si près que chaque coup des assiégés frappait de mort ceux qui en étaient atteints. Cet épouvantable spectacle et les ténèbres de la nuit n'ébranlèrent pas la bravoure espagnole. Le gouverneur fit allumer un grand nombre de feux, afin de prévenir toute surprise, et les assiégés et les assiégeans continuèrent le combat avec la même intrépidité.

Les Espagnols se pressaient dans le port pour remplacer à l'instant même ceux que le feu détruisait; alors le gouverneur pratiqua dans les fortifications deux écluses, dont l'une servait pendant le reflux à conserver l'eau dans la partie du canal

située au dedans de la ville , et l'autre à la retenir également dans la partie la plus élevée du pays. Il fit ouvrir les deux écluses en même temps , et la quantité d'eau qu'elles répandirent tout à coup dans le port fut si prodigieuse , qu'entraînés par la violence du courant , des milliers d'Espagnols se noyèrent , pendant que beaucoup d'autres , en se saisissant pour se sauver des palissades qui fortifiaient le rempart , périrent sous les coups des assiégés. Pour prévenir une déroute , la cavalerie tenait étroitement enfermée dans le port l'infanterie , qui ne put en conséquence effectuer sa retraite quand la nécessité l'exigea , et resta long - temps inutilement exposée au feu ; enfin la cavalerie s'étant noyée en partie pour avoir entrepris d'arrêter la rapidité du courant , le général fit sonner la retraite , de manière que les assiégeans , repoussés de toutes parts , se virent contraints de renoncer à l'assaut.

Une sédition survenue parmi ses troupes empêcha l'archiduc de tenter un second assaut ; il s'attacha à bloquer étroitement le canal. Les principaux officiers de ce prince lui conseillèrent en vain de lever le siège d'Ostende ; il crut son honneur intéressé à persister dans son entreprise ,

et parvint à convaincre Philippe et les États de Flandre du besoin qu'ils avaient de lui procurer les moyens de la continuer. Tandis qu'il se consumait devant Ostende, des régimens entiers de ses troupes se débandèrent, et portèrent la désolation dans le Brabant. Il crut arrêter leurs excès en publiant un édit de proscription ; cette mesure engagea les rebelles à renforcer l'armée des États.

Le siège d'Ostende, commencé depuis trente mois, avait coûté soixante mille hommes à l'archiduc, sans qu'il se trouvât plus avancé que dans les premiers momens. Il s'imagina que les échecs qu'il avait reçus tenaient au manque de vigueur ou d'habileté de ses généraux, et confia, avec l'agrément de la cour d'Espagne, la continuation de la conduite de ce siège au marquis de Spinosa.

Cet homme extraordinaire, à peine encore initié dans les opérations militaires, déploya tout à coup le génie des Turenne et des Condé, pourvut de ses propres trésors à la solde et aux besoins des soldats, se les attacha par sa générosité, releva leur courage abattu par son exemple, et plaça sur son front un laurier que les plus grands capitaines avaient jugé impossible de cueillir. Ostende capitula après trois ans et demi de siège,

Invasion de l'Irlande.

TROMPÉ par de faux récits qui lui promettaient le secours des mécontents et des catholiques d'Irlande, Philippe médita l'invasion de cette île, et chargea don Juan d'Aguilar du commandement des troupes rassemblées pour cette expédition. D'Aguilar avait acquis de la réputation par quelques succès. Il fit voile des ports d'Espagne, et mouilla à Kinsale, ville située au sud de l'Irlande; mais plusieurs transports s'étant séparés de la flotte, il ne put rassembler que quatre mille hommes; cependant il n'en résolut pas moins d'augmenter les fortifications de la place avec cette petite armée, et d'y attendre le reste de ses forces. Bientôt après une flotte anglaise bloqua entièrement ce port.

D'Aguilar, suivant les instructions de sa cour, répandit un manifeste dans le pays voisin, où il déclarait au peuple que, général de la *guerre sainte*, il n'était envoyé que pour délivrer les Irlandais de la puissance du démon et de celle d'une reine hérétique.

Les Irlandais, très-attachés au papisme, avaient aussi beaucoup de prédilection pour les Espagnols; toutefois, malgré l'invitation pressante de d'Aguilar, ils se

déterminèrent à ne seconder ses armes qu'à l'époque du débarquement des nouvelles troupes qu'il attendait.

Montjoy, vice-roi d'Irlande, était alors occupé dans le nord de ce pays à combattre Tyrone, chef des naturels qui avaient levé l'étendard de la révolte contre leur légitime souverain. Tyrone se trouvait assiégé quand le vice-roi, prévenu de l'arrivée du renfort promis à d'Aguilar, déploya le plus grand courage contre les rebelles ; afin d'éviter que l'insurrection ne devînt générale, il laissa une partie de sa cavalerie pour observer Tyrone, et courut à la hâte assiéger Kinsale. Il n'avait encore fait que peu de progrès devant cette place, lorsqu'il apprit que l'intensité du froid avait procuré à Tyrone le moyen de se sauver sur la glace avec ses partisans, et qu'ils s'avançaient au secours de d'Aguilar ; Montjoy courut soudain avec une partie de son armée à la rencontre de Tyrone, et le défit complètement. D'Aguilar, convaincu par la lâcheté que les Irlandais avaient montrée pendant tout le cours de cette affaire, qu'il ne pouvait pas compter sur eux, et regardant comme une folie de prétendre à se mesurer seul contre toutes les forces de la Grande-Bretagne, se détermina à rendre la place aux

Anglais s'il en obtenait une capitulation honorable.

Le vice-roi, digne rival de d'Aguilar en valeur comme en générosité, consentit à accorder les honneurs de la guerre aux troupes espagnoles, et à les transporter sur des vaisseaux anglais avec leur artillerie et leurs munitions, ainsi qu'à régler une indemnité pour les habitans de Kinsale.

D'Aguilar, après avoir sauvé l'armée espagnole par sa prudence, et pourvu aux intérêts de la ville qui l'avait accueillie, se rendit à la cour de Philippe, et persuada aisément ce prince d'abandonner à leur destinée les rebelles Irlandais.

Paix entre l'Espagne et l'Angleterre.

ÉLIZABETH avait laissé par sa mort le sceptre de la Grande-Bretagne à Jacques I^{er}. Ce monarque, incapable de suivre les grandes vues de cette illustre reine, fut facilement amené à conclure la paix avec les Espagnols. Cependant Philippe ne tira pas de ce traité tout l'avantage qu'il en attendait. Jacques s'engagea à n'envoyer aux États-Généraux ni troupes, ni argent, ni munitions de guerre ; mais il déclara vouloir observer une exacte neutralité, et décida qu'il permettrait également aux Hollandais, au roi d'Espagne et aux

archiducs de lever des hommes dans ses domaines. Jacques ensuite refusa formellement d'interdire à ses sujets le commerce de l'Inde, ainsi que le demandait Philippe, contraint de renoncer à cette prétention ridicule.

Le traité de paix entre le roi d'Espagne et le roi d'Angleterre se signa à Douvres, le 19 août 1604.

Désordre des finances.

LE peu d'encouragement que recevaient l'agriculture et l'industrie avait détruit les branches les plus importantes du commerce, et réduit l'Espagne à l'impuissance de se fournir des productions de ses propres manufactures et d'en approvisionner ses colonies. L'or et l'argent importés d'Amérique entraient à peine dans les ports de l'Espagne qu'ils en disparaissaient aussitôt pour acquitter le prix des marchandises tirées des fabriques étrangères. La rareté des métaux précieux devint si grande que le duc de Lerme fixa par un édit royal la monnaie de cuivre à une valeur nominale presque égale à celle de l'argent. Cette mesure produisit des effets désastreux ; les nations voisines répandirent avec profusion en Espagne une fausse monnaie fabriquée avec ce même métal, et d'une valeur

intrinsèque pareille à celle de sa monnaie courante , en retour de laquelle elles ne prenaient que les espèces frappées avec l'or ou avec l'argent du Mexique , et l'Espagne vit presque entièrement disparaître de son sein les trésors arrachés au Nouveau-Monde.

Indépendance des Provinces-Unies.

LES efforts réunis des archiducs , de la cour d'Espagne et de Spinosa , ne leur avaient procuré aucun avantage solide ; l'esprit de révolte animait les troupes : on ne savait où trouver de l'argent pour continuer la guerre. Le bruit que les Hollandais , ligüés avec les Maures répandus sur la côte de Barbarie , devaient leur fournir des vaisseaux pour entrer en Espagne , inquiétait les ministres de Philippe ; l'archiduc désirait encore plus qu'eux la paix. Depuis qu'il était parvenu à la souveraineté des Pays-Bas , il n'avait pas goûté un seul instant de repos , et l'épuisement où se trouvait l'Espagne , ne lui laissait pas espérer de pouvoir en tirer des secours. Spinosa lui-même , qui ne s'abusait pas sur l'impossibilité qu'il trouverait à conserver dans une nouvelle campagne la gloire qu'il avait acquise , usa de toute son éloquence pour convaincre l'archiduc et les ministres

de Philippe de l'extravagance du plan qu'ils avaient conçu de réduire la Hollande , tant que les confédérés , unis étroitement entr'eux , seraient en outre soutenus par un allié aussi puissant que le roi de France. L'archiduc envoya des chargés de pouvoirs sonder les intentions des États.

Maurice s'opposa fortement à ce qu'on écoutât les propositions de l'archiduc. Jean Olden Barnevelt , pensionnaire de Hollande , un des plus grands hommes d'état du siècle , émit une opinion contraire , et son avis , embrassé par les trois quarts de l'assemblée , devint celui de Maurice : les commissaires de l'archiduc furent aussitôt admis à l'audience qu'ils avaient demandée ; on leur déclara que les États ne pouvaient entendre aucune proposition si les Provinces-Unies n'étaient préalablement reconnues pour *État libre et indépendant*. Cette clause paraissait honteuse à Philippe. Cependant la triste situation où se trouvaient son trésor et son armée l'empêcha de rompre les négociations. Tandis qu'elles se prolongeaient sans amener aucun résultat , une victoire éclatante , remportée près de Cadix par la flotte des Hollandais sur la flotte des Espagnols , abattit le courage de ces derniers , qui ne désirèrent plus que la paix. Après de longues conférences où

l'on ne s'accordait pas, le roi de France proposa aux puissances belligérantes de conclure une trêve au lieu d'une paix définitive, et fit entendre à Philippe que la déclaration exigée par les États ne porterait aucune atteinte à sa souveraineté, puisqu'elle n'aurait de force que pendant le cours de la trêve. Le roi d'Espagne était prêt à donner son consentement, quand un scrupule de conscience l'arrêta. Brizuella, son confesseur, usa de l'empire qu'il tenait de la religion pour prouver au dévot monarque que la guerre, loin de rétablir la foi catholique dans les provinces révoltées, pourrait lui porter un coup fatal dans celles qui étaient rentrées sous l'obéissance de l'Espagne. Le duc de Lerme, consulté par le roi, se rangea de l'avis du confesseur, et Philippe ratifia les articles préliminaires par lesquels les Provinces-Unies, reconnues *État libre et indépendant*, jouiraient de la liberté de commerce en Europe et dans les Indes, et garderaient toutes les villes et tous les territoires qui étaient alors en leur possession. Les commissaires et les ambassadeurs de France et d'Angleterre, assemblés à Anvers, détruisirent enfin toutes les difficultés; ils arrêtèrent que la trêve durerait douze ans, à compter du jour où elle serait signée.

Ce traité, sanctionné par les archiducs et par les États, se conclut définitivement le 9 avril 1609.

Expulsion des Maures.

RIBERA, archevêque de Valence et patriarche d'Autriche, secondé par plusieurs ecclésiastiques et par don Bernardo Roias Sandoval, cardinal archevêque de Tolède, inquisiteur général, chancelier d'Espagne, frère du duc de Lerme, présenta un mémoire au roi pour lui demander, au nom de Dieu, l'expulsion des Maures. Le duc de Lerme, qui, dès les premiers jours de son élévation, avait sur-tout cherché à gagner l'affection de la cour de Rome et celle du clergé espagnol, embrassa l'opinion de son frère, et fixa bientôt les incertitudes de Philippe; en conséquence on prit la terrible détermination de chasser tous les Maures d'Espagne. Sandoval se rendit à Rome, et rapporta une bulle du pape, adressée aux évêques de Valence, par laquelle il leur enjoignait de s'assembler pour découvrir s'il n'était pas quelque moyen de convertir les Musulmans. Les évêques déclarèrent que les Maures du royaume de Valence étaient autant d'apostats de la foi chrétienne qu'on ne pourrait jamais ramener dans la voie du salut.

Cette sentence confirma le roi dans sa résolution ; mais comme ceux qu'on voulait proscrire se trouvaient en nombre considérable , et qu'on craignait qu'ils ne prissent les armes , on tint ce dessein très-secret jusqu'au moment où l'on eut pris les mesures nécessaires pour en assurer le succès.

Remontrances des barons.

LES forces navales qui croisaient sur les côtes du royaume de Valence , l'arrivée de troupes et d'une quantité extraordinaire d'armes et de provisions de toute espèce dans le palais archiépiscopal ; les conférences tenues jour et nuit chez le vice-roi , dévoilèrent aux barons l'horrible trame ourdie contre leurs vassaux ; ils rédigèrent une remontrance au roi , dans laquelle ils lui prédisaient en termes énergiques la ruine totale du royaume de Valence , si les Maures , unique source de la prospérité de ce pays , en étaient chassés.

Le roi répondit aux barons que sa résolution , prise d'après les plus mûres délibérations , était invariable , et que d'ailleurs l'édit d'expulsion venait de paraître.

Édit contre les Maures.

Ce fatal édit, publié en septembre 1609, enjoignait, sous peine de mort, aux malheureux peuples contre lesquels il était rendu de se tenir prêts, hommes, femmes, enfans, à partir dans trois jours pour les ports désignés comme lieu de leur embarquement, et d'où ils devaient se rendre à bord des vaisseaux destinés à les transporter en pays étrangers.

Ceux qui quitteraient leur domicile avant l'arrivée des commissaires chargés de les conduire sur les côtes pouvaient être mis sur le champ à mort.

Les effets des exilés étaient déclarés appartenir aux seigneurs dont ils se trouvaient les vassaux, et la peine de mort attendait ceux des Musulmans qui oseraient soustraire ou détruire quelques-uns de ces effets.

Les barons avaient le droit de choisir six familles de Maures sur cent pour rester dans le royaume, afin d'apprendre aux chrétiens à soutenir les manufactures, et de les perfectionner dans le raffinage des sucres, dans la conservation des magasins à riz, et dans l'entretien des canaux ou aqueducs.

Les enfans au-dessous de quatre ans

pouvaient rester en Espagne , du consentement de leurs parens ou de leurs tuteurs.

Les enfans de six ou sept ans , dont le père ou la mère professait depuis longtemps la religion catholique , avaient la même liberté.

Mais si les pères étaient musulmans et les mères chrétiennes , les premiers devaient sans retour quitter l'Espagne , tandis que leurs épouses avaient le droit de rester avec leurs enfans.

Les Maures , munis de certificats délivrés par des prêtres , et attestant que , baptisés depuis deux ans avec la permission de leurs évêques , ils avaient entièrement abandonné le mahométisme , avaient le droit de rester dans le royaume.

Enfin on permettait à tous les proscrits de se rendre en quelque pays que ce fût qui ne dépendît pas de la couronne d'Espagne , pourvu qu'ils quittassent le royaume dans le terme fixé.

Inflexibilité de Philippe.

LES chefs des Maures s'assemblèrent dans la ville de Valence , et dressèrent une requête dans laquelle , après avoir protesté de leur innocence des crimes dont ils étaient accusés , ils offrirent de verser des sommes considérables dans le trésor

royal, si l'on voulait révoquer l'édit porté contre eux. On leur répondit qu'ils devaient se soumettre sur-le-champ à son exécution.

Résolution désespérée des Maures.

LE désespoir dans l'âme, les Maures, au nombre de cent cinquante mille, résolurent d'abandonner à la fois leurs foyers et leurs richesses, et de ne pas profiter des exceptions contenues dans l'édit. On essaya vainement de les attendrir sur les périls où leurs débiles enfans allaient être livrés, ils préférèrent s'exposer à la douleur de les voir mourir sous leurs yeux, plutôt que de les laisser au pouvoir d'un peuple qui traitait avec tant de barbarie leurs infortunés et laborieux parens.

Départ des Maures.

LE vice-roi se pressa d'équiper les vaisseaux destinés à la déportation des Maures. Les vassaux du duc de Gandia, au nombre de vingt mille, embarqués en premier, abordèrent heureusement à Oran, forteresse espagnole située sur la côte de Barbarie.

Le comte d'Aguilar, gouverneur de cette forteresse, les accueillit avec une bonté touchante, et leur obtint du vice-roi de Tremezen, la permission d'aller fixer leur

résidence dans la ville capitale de la province de ce nom. Pendant tout le cours de leur voyage, les Maures, saisis d'une douleur profonde, versaient des torrens de larmes, en comparant les plaines arides et désertes qu'ils traversaient avec les fertiles et délicieuses contrées du royaume de Valence. Le vice-roi de Tremezen leur permit de garder les richesses qu'ils avaient apportées avec eux, et les admit à la jouissance des mêmes privilèges que ceux accordés aux naturels du pays.

Dès que les Maures restés encore en Espagne apprirent le favorable accueil reçu en Afrique par leurs compagnons d'infortune, impatiens de se délivrer au plutôt des persécutions de leurs oppresseurs, ils manifestèrent le plus grand désir de s'embarquer; le vice-roi seconda leur empressement, et le royaume de Valence vit cent vingt mille de ses habitans, de toute profession, hommes, femmes, enfans, emporter avec eux l'industrie et les arts, fondemens de sa richesse. Parmi ces proscrits se trouvaient beaucoup d'hommes distingués, dont plusieurs avaient été anoblis par Charles-Quint, et une foule de femmes intéressantes par leur jeunesse, et remarquables par leur éclatante beauté.

Humanité des barons de Valence.

LES barons de Valence adoucirent le malheur de leurs vassaux persécutés , en leur prodiguant les soins les plus tendres. Loin de profiter du droit aussi barbare qu'injuste qu'ils tenaient de l'édit royal , ils permirent non seulement aux Maures de disposer de tous les effets qu'ils pourraient convertir en numéraire , mais encore de transporter à bord des navires , sur des mulets ou dans des chariots , leurs meubles les plus précieux et les principaux objets de leurs manufactures. Les barons ne se bornèrent pas à cet acte de bienveillance et de générosité envers leurs vassaux , presque tous les conduisirent jusqu'au rivage de la mer , quelques - uns même s'embarquèrent avec eux , et les virent toucher heureusement la côte d'Afrique.

Fin déplorable des Maures.

LA bienfaisance des barons envers les Maures ne servit que de faible palliatif à leurs maux. L'exil de leur pays natal , qu'ils regrettaient si vivement , fut bientôt suivi de plus grandes calamités ; les uns , victimes du naufrage , ne touchèrent pas les bords africains , les autres furent assassinés sur mer par les propres équipages

des vaisseaux qu'ils avaient frétés. Cette horrible destinée devint celle d'une grande portion de Musulmans qui voulurent se rendre au lieu de leur exil sur des bâtimens particuliers ; on égorgea les hommes en présence de leurs femmes et de leurs enfans , et les femmes et les enfans furent à leur tour ensevelis tout vivans dans les flots.

Le sort de la plupart des Musulmans qui touchèrent à la côte de Barbarie ne fut pas moins affreux. Attaqués par les Arabes Bédouins , espèce de voleurs sauvages qui habitent des tentes et ne vivent que de chasse et de rapine , les Maures désarmés , embarrassés de femmes et d'enfans , tombèrent sous les coups des naturels de ce rivage inhospitalier. Les Musulmans qui s'échappèrent à ce genre de mort périrent de fatigue , de faim , ou par l'inclémence de l'air , dont ils ne purent se garantir durant leurs longues et pénibles marches à travers les déserts brûlans de l'Afrique pour gagner les lieux où ils espéraient qu'il leur serait permis de se fixer. De six mille Musulmans partis de Conastas , ville située aux environs d'Oran , pour se rendre à Alger , un seul , nommé Pedralvi , résista aux divers maux auxquels ses compagnons succombèrent. La mort , revêtue des traits

les plus hideux , dévora dans l'espace de quelques mois plus de cent mille des cent quarante mille Musulmans transportés du royaume de Valence en Afrique.

Inhumain par superstition , Philippe regarda le désastre de ces infortunés comme le signe d'un jugement divin , et comme la preuve que leur bannissement était un acte méritoire envers le Ciel. Cette persuasion l'affermir dans le projet de chasser indistinctement tous les Maures d'Espagne ; mais avant de l'exécuter , il jugea nécessaire de réduire à l'obéissance trente mille d'entre eux qui s'étaient retirés dans les montagnes du royaume de Valence , avec la résolution de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cette résolution montrait plus de courage que de prudence. Étrangers à l'art militaire , mal approvisionnés d'armes et de munitions , ils ne purent qu'opposer une inutile et faible résistance aux troupes d'élite que commandait don Augustin Masica , officier d'une haute réputation. Le vainqueur égorga sans pitié les femmes , les enfans , les vieillards qu'il avait poursuivis dans leur fuite ; trois mille périrent sous ses coups , les vingt-deux mille qui s'étaient rendus prisonniers furent envoyés en Afrique , et leurs enfans , devenus la proie

des soldats , vendus , et livrés à l'esclavage.

Outre les Maures tués ou faits prisonniers , une foule d'autres , par crainte des Espagnols ou par amour pour le beau ciel qui les avait vu naître et qu'ils ne pouvaient se décider à quitter , s'étaient répandus dans les rochers et dans les bois ; on mit leur tête à prix , et l'on envoya des nuées de soldats à leur chasse comme à celle des bêtes féroces. Leur chef , qui s'était caché avec sa femme et ses enfans dans les retraites les plus inaccessibles des montagnes , ne put échapper aux recherches de ses cruels ennemis. Conduit vivant à Valence , on le condamna à la peine capitale , après l'avoir abreuvé de toutes sortes d'insultes.

Humiliation du duc de Savoie.

CHARLES EMMANUEL , duc de Savoie ; vaincu par les armes de Philippe , se vit obligé , pour conserver ses états , d'envoyer son fils Philibert à Madrid demander pardon au roi. Les ministres de Philippe se conduisirent avec insolence envers ce prince. Le duc de Lerme dit hardiment en cette occasion , *qu'il fallait traiter les souverains d'Italie comme les grands d'Espagne.*

Mariage du prince des Asturies et de l'infante Anne.

UNE double alliance se contracta entre les maisons souveraines de France et d'Espagne. Les deux cours signèrent le contrat de mariage d'Elizabeth de France avec le prince des Asturies , et celui de l'infante Anne avec le jeune Louis.

Naïveté de l'Infante.

QUAND le duc de Mayenne prit congé de la cour de Madrid pour retourner à Paris, il supplia l'infante de l'honorer de quelques commissions pour le roi son maître. *Dites-lui*, répondit l'infante, *que je suis très-impatiente de le voir.* — *Ah, madame!* s'écria la gouvernante de la princesse, *que pensera le roi de France quand M. le Duc lui racontera que vous avez une si grande passion pour le mariage?* — *Ne m'avez-vous pas appris*, repliqua vivement l'infante, *que l'on devait toujours dire la vérité?*

Fêtes du mariage.

LES Arabes, devenus maîtres de l'Espagne, avaient introduit dans ce royaume une hospitalité, une générosité, un raffinement de galanterie inconnus jusqu'alors

chez les peuples de l'Occident. Les Sarrasins , habiles dans les arts mécaniques et dans les arts libéraux , étalaient une grande magnificence dans les édifices , dans les meubles et dans les vêtemens. Amateurs passionnés de la poésie et de la musique , ils durent à l'étude de ces arts , principalement consacrés par eux à chanter les héros et la beauté , une rare délicatesse de sentiment ; les Espagnols puisèrent à leur école le goût de la grandeur et du luxe asiatique. Aussi lorsque l'ambassadeur français se rendit à Madrid à l'occasion de la double alliance , le duc de Lerme lui donna une fête si brillante que ce ne fut pas ce ministre , mais la ville de son nom , qui en acquitta les frais. A Burgos , à Ségovie , à Madrid , et dans toutes les villes d'Espagne où le prince des Asturies passa , des feux d'artifice , des illuminations , des arcs de triomphe , des bals , des mascarades , des opéra , et des divertissemens ingénieux célébrèrent et sa présence et son hymen.

*Trait singulier du duc d'OSSONNE ,
vice-roi de Naples.*

LES nobles Siciliens présentèrent une requête au vice-roi de Naples pour le prier de leur permettre de célébrer la publication

de la double alliance , et proposèrent en même temps de lever à cet effet une taxe sur eux-mêmes. Le duc applaudit à leur projet , et contribua à son exécution en fournissant avec générosité sa quote-part. Quand la collecte fut recueillie en entier et mise en dépôt , le vice-roi défendit qu'il en fût employé la plus légère somme en spectacles ou en fêtes , et décida que le montant de cette nouvelle espèce de tribut serait également partagé entre un nombre déterminé de filles pauvres , nées de parens nobles.

Portrait du marquis de BEDMAR.

Don Alphonse de la Cueva, marquis de Bedmar , joignait à une profonde connaissance des affaires politiques le talent de parler et d'écrire avec une grâce particulière. Sa franchise et son extrême affabilité entraînaient les cœurs vers lui. Un discernement parfait lui faisait saisir du premier coup d'œil le caractère de chacun. Ces dons précieux se trouvaient encore rehaussés par une force d'âme surnaturelle. Les plus sensibles douleurs , la fougue des passions les plus entraînantes , n'avaient pas le pouvoir d'altérer la sérénité de son front. Dans quelque position qu'il se trouvât , il paraissait toujours heureux.

Son esprit pénétrant et fécond en ressources l'avait rendu un objet de vénération pour les membres du conseil de Philippe. Bedmar brûlait d'un zèle inaltérable pour l'honneur du nom Espagnol et pour la gloire de la monarchie ; il projeta de la rendre à son antique splendeur , et d'asseoir son nouvel éclat sur les ruines de la république de Venise.

Conspiration contre Venise.

VENISE se trouvait épuisée d'hommes et d'argent par la guerre qu'elle soutenait contre la maison d'Autriche ; sa flotte et son armée étaient au loin , et le sénat venait d'exciter les murmures du peuple par la levée d'un impôt onéreux ; la noblesse était mécontente du gouvernement. L'élite des troupes vénitiennes se composait de mercenaires Hollandais et Vallons , faciles à corrompre avec de l'or ; le même moyen pouvait réussir sur les marins. Bedmar résolut de tirer parti de ces circonstances pour opérer une révolution utile à la grandeur de sa patrie. Il communiqua son plan au marquis de Villa-Franca et au duc d'Ossuna , qui promirent de le seconder. Tandis que Bedmar marchait par degrés à l'exécution de son hardi projet , le roi de France prenait des mesures vigoureuses

pour forcer la cour d'Espagne à donner une paix générale à l'Italie. Les artifices de Villa-Franca et d'Ossuna suspendirent l'effet des négociations. Assuré de partisans doués d'une invincible fermeté et d'un scrupuleux attachement à leur parole, Bedmar se résolut à frapper le coup décisif.

Le complot était parfaitement ourdi. Villa-Franca s'était chargé d'introduire dans Venise, non en corps, mais peu à peu, quinze cents hommes de vieilles troupes, qui recevraient secrètement des armes du marquis de Bedmar. Cinq mille Hollandais campés au Lazaret, situé à deux mille de la capitale, se tenaient prêts à s'y glisser d'abord homme à homme, pour fondre ensuite tous ensemble sur les citoyens. Six mille hommes embarqués sur des brigantins et sur des bateaux se disposaient à faire voile de Naples pour les ports et pour les canaux de Venise; ils étaient suivis par un certain nombre de gros vaisseaux qui devaient jeter l'ancre sur les côtes de Frioul, au milieu de la confusion et des horreurs produites par une soldatesque effrénée, et protégés par leur escadre. Les conspirateurs se préparaient à remplir les principaux rôles de cette épouvantable tragédie. Ceux-ci s'étaient chargés d'incendier l'arsenal,

ceux - là diverses parties de la ville ; quelques-uns devaient s'emparer de l'hôtel de la monnaie ; d'autres se saisir des forteresses les plus importantes. La majeure partie des conjurés avait ordre d'assassiner le sénat. L'artillerie, dressée sur les hauteurs les plus élevées de la ville, devait la battre en ruines dans le cas où l'on trouverait de la résistance de la part de ses habitans. On avait en outre imaginé de disposer des pièces de campagne dans les différens quartiers, et de les pointer vers les rues principales. Comme on avait besoin de s'assurer la possession d'une ville intérieure qui servît de magasin à l'armée du roi et de barrière pour s'opposer au retour de l'armée vénitienne, Villa-Franca entretenait des relations avec plusieurs officiers de la garnison de Crema, qui avaient lâchement consenti à lui livrer cette place. Enfin, en cas d'échec ou d'autres accidens, on s'était assuré d'un port dans le golfe de Venise pour recevoir l'escadre espagnole. Le commandant en second de la garnison de Mazano s'était chargé d'assassiner le gouverneur dès qu'il en recevrait l'ordre, et de prendre possession de la place au nom de Philippe.

L'indiscrétion d'un des conjurés trahit le secret de la conspiration. Les complices

de Bedmar furent arrêtés ; on jeta les uns dans la mer , les autres subirent la mort en prison ; le marquis lui-même pensa être mis en pièces par la populace , mais il trouva le moyen de se sauver à Milan.

Édit en faveur de l'agriculture.

L'EXPULSION des Maures acheva la ruine de l'industrie et de l'agriculture ; il s'ensuivit une disette des objets de première nécessité. Le duc de Lerme crut remédier à ce malheur par la publication d'un édit qui promettait le titre et le rang de chevalier à tout homme qui ferait preuve de savoir en agriculture ; mais l'indolence des Espagnols l'emporta sur leur passion pour les dignités. Trompé dans son espoir , le ministre s'engagea d'exempter du service militaire les citoyens qui se livreraient avec succès aux travaux champêtres ; cette seconde mesure ne produisit pas plus d'effet que la première , et les campagnes continuèrent à rester incultes.

Disgrâce du duc de Lerme.

LE duc de Lerme s'était emparé des grandes charges de l'état , ou pour lui-même ou pour ses favoris particuliers ; sa splendeur , sa magnificence , ses continuelles profusions éveillaient la haine du

peuple , qui souffrait des exactions d'un gouvernement prodigue. De leur côté, les grands souhaitaient avec ardeur de perdre le favori qui les éclipsait tous par sa faveur et par son éclat. Le duc de Lerme, dont le principal soin tendait à conserver son crédit sur le roi , voulut l'asseoir sur des bases inébranlables , et le perpétuer dans sa famille. Plein de cette double ambition, il chercha à s'emparer de la conscience de son maître comme il s'était emparé de son esprit ; il tira d'un couvent le moine Louis Aliaga , l'introduisit à la cour , et le fit nommer confesseur de Philippe. Ensuite il présenta son fils Useda au monarque , et se servit de toutes sortes de moyens pour lui gagner ses bonnes grâces. La soif du pouvoir, plus forte dans l'âme d'Useda et d'Aliaga que l'amour filial et que la reconnaissance , en fit non seulement deux rivaux au duc de Lerme, mais deux ennemis qui s'unirent pour abattre celui qui les avait élevés. Le duc de Lerme crut détruire l'influence de ces ingrats en leur opposant son neveu le duc de Lemnos , homme plein de talent et de probité. Ce calcul le trompa ; le caractère de Philippe sympathisait davantage avec l'humeur souple d'Useda qu'avec le ton indépendant de Lemnos , et ce dernier n'obtint aucun

erédit. Le duc de Lerme crut enfin trouver un moyen de reprendre son ascendant sur le dévot monarque par l'obtention du chapeau de cardinal ; mais la destinée de ce ministre semblait être de miner sa fortune par les mesures qu'il imaginait d'employer pour la soutenir. Philippe, mécontent de se voir obligé de traiter avec respect son ancien favori, se fatigua de ses entretiens et de sa présence, et se vengea par des froideurs de la contrainte que la pourpre lui imposait.

Le changement du roi n'échappa point aux regards subtils des courtisans ; sous le prétexte plausible du zèle qu'ils portaient à leur maître, ils l'instruisirent des fautes de l'administration du cardinal-duc, ils lui reprochèrent son imprévoyance, son luxe effréné, la mise en circulation de la monnaie de cuivre, source de la décadence des manufactures, de la ruine du commerce et de la dépopulation ; ils lui imputèrent enfin tous les malheurs de la monarchie. Le roi balançait cependant encore à disgracier entièrement son ministre, lorsqu'il apprit qu'il s'appliquait à gagner la confiance du prince des Asturies. Philippe, à qui cette nouvelle intrigue semblait annoncer sa mort prochaine, sentit un mouvement de haine contre le cardinal-duc,

et lui ordonna, par un billet écrit de sa propre main, de sortir de Madrid. Le duc de Lerme supplia vainement Aliaga et l'archevêque de Tolède d'user de leur influence sur le roi pour lui faire révoquer l'arrêt de son exil.

Le lendemain de son départ de la capitale, le duc de Lerme reçut de la part du roi un cerf qu'il avait tué de sa propre main, avec une lettre dont personne n'a jamais pu deviner le contenu.

*Élévation extraordinaire de RODRIGUE
DE CALDERONE.*

FILS d'un pauvre soldat de Valladolid, Calderone, d'abord simple domestique du duc de Lerme, alors marquis de Denia, sut par son adresse gagner sur l'esprit de son maître le même ascendant que celui-ci avait obtenu sur l'esprit du roi. Calderone remplit successivement tous les emplois principaux dans la maison du duc, et parvint ensuite, par la faveur extraordinaire de son protecteur, à des places publiques d'une haute importance. Créé comte d'Oliva, puis marquis de Siete Iglesias, il joignit à ces dignités un revenu de cent mille couronnes ; il osa alors aspirer à la vice-royauté et à la grandesse. Honteux de sa naissance, il voulait déguiser son

obscurité, mais le sentiment filial triompha bientôt d'un faux orgueil. Calderone appela son père au sein de sa famille, lui procura des fonctions aussi honorables que lucratives, et le traita jusqu'à son dernier soupir avec respect et tendresse.

La noblesse des sentimens de Calderone, celle de ses manières le rendaient digne de figurer parmi les grands; mais son caractère violent, impétueux l'empêchait de se plier aux égards que lui commandait sa situation. Égaré par l'éclat trompeur du pouvoir, il mettait toutes ses délices à l'exercer, et souvent sa faveur, unique voie pour arriver à la fortune, devenait le prix d'un caprice plutôt que du mérite. Il donnait des audiences comme un prince souverain, tenait des conseils, et partageait avec le duc de Lerme l'administration des affaires publiques.

Sages paroles du père de Calderone.

LE père de Calderone avait conservé beaucoup de modération dans sa conduite publique et dans sa conduite privée, et souvent il avertissait son fils que, *vu le peu de lest qu'il avait donné à son vaisseau, il le ferait infailliblement sombrer dans une tempête s'il continuait à forcer de voiles.*

Chûte de Calderone.

LA disgrâce de Calderone suivit de près celle du duc de Lerme. Arrêté par ordre du roi, le comte d'Oliva languit plus de deux ans dans un cachot. La jalousie révéla ses fautes ; la haine lui supposa des crimes qu'il n'avait pas commis ; sa chute, aussi prompte que l'avait été son élévation, le conduisit à périr sous le glaive du bourreau.

*Louable dévouement du cardinal don
GABRIEL DE TRÉJO.*

CALDERONE, abandonné pendant tout le cours de sa captivité par ceux qu'il avait comblés de sa bienveillance, ne trouva qu'une seule personne qui se souvint de ses bienfaits ; ce fut le cardinal don Gabriel de Trejo, neveu de sa femme. Aussitôt que le cardinal apprit le malheur de Calderone, il partit de Rome, résolu de pénétrer à quelque prix que ce fût dans le cachot de son protecteur, de le consoler dans sa disgrâce, d'employer tous les moyens de le rendre à la liberté. Le cardinal trouva les avenues du palais de Philippe, et l'entrée de la prison de Calderone, impitoyablement fermées. Il resta long-temps en Espagne, toujours dans

l'espérance de pouvoir être utile à son infortuné parent , et ne retourna à Rome que sur un ordre formel du roi.

Mort héroïque de Calderone.

Don Rodrigue supporta la prison, la solitude et les tortures avec une patience admirable. Après sa condamnation il requit l'assistance des ministres du ciel, confessa franchement ses erreurs, et montra des remords sincères, se couvrit d'un cilice, pria jour et nuit, et s'imposa le jeûne le plus austère.

Le 19 octobre 1621, première année du règne de Philippe IV, on signifia à Calderone que la sentence rendue contre lui serait exécutée dans deux jours. Il reçut cette nouvelle d'un air riant, embrassa le messager qui la lui apportait, s'abstint de tout sommeil, de toute nourriture, et ne songea plus qu'à se rendre digne de paraître devant le souverain juge. Le jour arrêté pour son supplice il se montra vers onze heures du matin à la porte de sa prison, accompagné des officiers de justice. La dignité de son air et de ses regards était adoucie par une empreinte de tristesse; la pâleur de son front, sa longue barbe, ses cheveux blancs, ses vêtemens déchirés inspiraient une pitié profonde aux

spectateurs. Calderone monta avec beaucoup de calme une mule qui l'attendait à la porte de la prison , et traversa les rues pour se rendre au lieu de l'exécution , tenant en main un crucifix sur lequel il portait de temps en temps la bouche , avec autant d'amour que de vénération. Le peuple innombrable qui le suivait fondait en larmes , et remplissait l'air de cris lamentables. L'exécuteur tenait les rênes de la mule du condamné , en proclamant à voix haute ce jugement : « Exécution » d'une sentence rendue par notre souverain seigneur et roi contre cet homme , » pour avoir été instigateur et complice » de deux assassinats et de divers autres » crimes énoncés dans son jugement ; » pour réparation de quoi il est condamné » à être décapité , comme une juste punition pour lui , et comme un terrible » avertissement pour les autres. »

Calderone , arrivé à l'échafaud , considéra d'un œil serein les instrumens de mort , conversa quelques temps avec son confesseur , reçut le signe de la vie immortelle , embrassa deux fois le bourreau , lui fit un présent comme un gage qu'il ne lui portait aucun sentiment de haine , mit ensuite son cou à découvert , donna tranquillement ses membres à lier , se pencha

en arrière et recommanda son âme à Dieu. Sa tête fut à l'instant même séparée de son corps.

La mort héroïque de cet étonnant jouet de la fortune remplit d'admiration et de terreur l'âme des Espagnols. On oublia ses torts pour ne songer qu'à son repentir et plaindre ses revers.

Conspiration du duc d'Ossuna.

Le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, essaya de profiter de la faiblesse du gouvernement de Philippe pour s'emparer de la couronne de Naples. Rappelé à la cour de Madrid au moment où il était sur le point d'exécuter son projet, il ne fut puni de la trahison qu'il avait méditée que par le dédain prononcé de son maître. Le duc d'Ossuna appelait ironiquement Philippe : *Le grand tambour de la monarchie.*

Mort de PHILIPPE III.

Ce prince relevait d'une maladie dangereuse, lorsqu'il se vit obligé de donner audience à l'ambassadeur de France. Dans la chambre où il travaillait on avait porté un brasier très-ardent : incommodé par la chaleur qu'il répandait, le roi demanda qu'on ôtât le feu ; personne n'osa le retirer, dans la crainte d'empiéter sur les droits

de celui qui était chargé de cette fonction. Pendant qu'on cherchait l'officier absent, le monarque tomba dans une si grande faiblesse qu'on le porta sur son lit, où il mourut bientôt. *Gardez-vous*, dit-il à son fils, dans ses derniers momens, *gardez-vous de m'imiter. A mon avènement à la couronne je chassai les vieux ministres de mon père et je m'en trouvai mal : servez-vous de ceux que j'ai mis en place, ils ont du zèle et de l'expérience.* Les derniers conseils des rois subissent presque toujours le même sort que leurs testamens, ils ne sont pas exécutés. La conduite de Philippe IV en fournit une nouvelle preuve.

PHILIPPE IV prend le titre de GRAND.

GASPARD GUSMAN, comte d'Olivarès, favori de Philippe IV, et créé duc et grand d'Espagne, fit prendre à son maître le titre de *Grand* dès qu'il fut assis sur le trône. Le duc d'Olivarès, jeune, ardent, profond politique, aspirait à la gloire de rendre le roi d'Espagne le premier potentat de l'Europe. Deux hommes d'un génie tel que plusieurs siècles n'en produisent pas quelquefois de semblables, Gustave et Richelieu, soulevèrent, l'un par ses armes, l'autre par ses négociations, presque toute l'Europe contre la péninsule, et sapèrent

jusque dans ses fondemens l'édifice de sa grandeur.

Le prince de Galles à Madrid.

ON négociait depuis long-temps le mariage de l'infante Marie avec le prince de Galles. Jacques, fatigué des lenteurs de la cour d'Espagne, envoya son fils à Madrid pour presser la conclusion de cet hymen. Buckingham, aimable fou, qui était fort avant dans la faveur du prince, l'accompagna dans son voyage et lui conseilla de se présenter à la princesse sans en être connu, afin de pouvoir juger de l'impression qu'il ferait sur son cœur. Cette idée sourit au prince; les résultats n'en furent pas heureux. Loin que l'infante sût gré à son auguste amant de sa galanterie, elle déclara qu'elle se confinerait plutôt pour toujours dans un couvent que d'épouser un hérétique. La démarche du prince parut ridicule à tout le monde; on le traita de chevalier errant, de héros propre à figurer dans un roman. Buckingham, fier et léger, se brouilla avec Olivarès, et se vengea de lui en contribuant à la rupture du mariage projeté. Toutefois le prince Anglais avait été reçu à Madrid avec beaucoup de magnificence. Des fêtes, des carrousels où le roi et le prince don Carlos

signalèrent leur adresse , célébrèrent sa présence ; et lorsqu'il retourna en Angleterre pour obéir aux ordres du roi son père et pour céder aux vœux fortement exprimés par le parlement , il emporta l'estime et les regrets des Espagnols.

Célèbre ordonnance rendue.

LA capitale s'encombrait chaque jour d'une foule de citoyens. Les provinces étaient désertes ; le luxe amenait sur ses pas la disette et la dépopulation. Pour remédier à ces maux le roi rendit le 10 février 1623 une ordonnance célèbre par les sages dispositions qu'elle contenait.

On supprimait les deux tiers des officiers de justice et des finances.

On défendait à ceux qui aspiraient aux charges et aux dignités de séjourner plus d'un mois à la cour.

On ôtait aux chancelleries le pouvoir d'envoyer des juges en commission et de recevoir aucun greffier pendant l'intervalle de vingt ans.

Le roi défendait à tous ses sujets , sans en excepter les infans ses frères , d'avoir à leur service plus de dix-huit domestiques , de dorer , argenter , broder d'or ou d'argent aucun métal , meubles , habits , excepté les ornemens nécessaires au culte

divin et les harnais de chevaux ; de porter des manteaux de soie. Il enjoignait de marquer les pièces de drap ou de soie fabriquées en Espagne ou dans les manufactures étrangères ; il réglait les dots au prorata du bien des familles , et ordonnait au fiancé de ne pas donner à sa future plus de la huitième partie de la dot en joyaux , vêtemens ; déclarant nuls tous contrats , promesses , actes passés contre ce règlement.

La même ordonnance exemptait pendant quatre ans chaque nouveau marié de tout subside , impôt , charge et logement de soldats. Celui qui se mariait avant dix-huit ans , devenait , du jour même de son mariage , maître d'administrer son bien et celui de sa femme ; il pouvait se marier sans la permission de ses père , mère ou tuteur. Le père de six enfans mâles était exempt pour toute sa vie des impôts , alors même que deux de ses enfans viendraient à mourir. Le roi affectait certains fonds pour marier chaque année un grand nombre de filles pauvres. Enfin , aucun Espagnol ne pouvait prendre la qualité de noble à moins qu'il ne produisît trois lettres ou actes de noblesse certifiés par quatre témoins irréprochables , et émanés du tribunal de l'inquisition , de celui du conseil des ordres ou de celui de la religion de Malte , des

quatre principaux collèges de Salamanque et des deux principaux d'Alcala, de Henares et de Valladolid.

Mort de JACQUES et de MAURICE.

La mort du roi d'Angleterre, qui se préparait à faire la guerre à Philippe, et la mort de Maurice de Nassau, son plus dangereux ennemi dans les Pays-Bas, devinrent des événemens favorables à l'Espagne.

Troubles en Catalogne.

LA cour se rendit à Barcelonne, dans l'espoir de déterminer les Catalans à doubler le don gratuit ordinaire; elle n'obtint aucun sacrifice d'un peuple indocile, et toujours plus fier quand on le caresse. Le roi fut d'autant plus pénétré de ce refus, que les États de Valence et d'Aragon, auxquels on s'était adressé pour demander des secours, avaient répondu qu'ils suivraient l'exemple des Catalans. Olivarès laissa éclater son indignation et s'aliéna le peuple de la Catalogne. Un gentilhomme de ce pays osa dans l'assemblée des États donner un coup de poignard au duc de Cardonne, qui avait défendu vivement la cause royale. Philippe, irrité, quitte sur-le-champ Barcelonne. Ce départ subit,

attribué aux conseils d'Olivarès, attira sur ce ministre la haine d'un peuple orgueilleux et vindicatif.

Mort d'AMBROISE SPINOSA.

OLIVARÈS, redoutant de voir son crédit disputé par Ambroise Spinosa, à qui le roi témoignait le plus tendre attachement, envoya cet illustre général prendre le commandement de l'armée d'Italie. Ambroise mourut peu de temps après de la douleur qu'il conçut de n'avoir pu arrêter les succès des Français en Piémont.

Paix avec l'Angleterre.

PHILIPPE conclut, le 15 novembre 1630, un traité de paix avec l'Angleterre, par lequel il promit de faire restituer le Palatinat au beau-frère de Charles I^{er}.

Paix avec l'Italie.

UN traité, signé à Quiérasque, mit fin à la guerre d'Italie.

Dévouement du duc d'ARSHOT.

UNE conspiration, formée dans les Pays-Bas, venait d'être étouffée par la prudence de l'archiduchesse, qui en avait soigneusement dérobé la connaissance à l'inflexible Olivarès. Le ministre, redoutant

les suites de ce complot , engagea par toutes sortes d'offres et de caresses le duc d'Arschot , député des Pays-Bas à Madrid , de lui en révéler le funeste secret. Sur le refus du duc , il le fit arrêter. Ce seigneur , loin d'être coupable , n'avait pas voulu entrer dans la conspiration , et l'avait découverte à l'archiduchesse , en lui demandant , pour prix de son zèle et de sa fidélité , la grâce des conjurés. Le ministre n'ignorait pas la conduite que le duc avait tenue , mais il espérait le gagner par la terreur ; d'Arschot , au-dessus de toute crainte , continua de garder le silence , et mourut en prison.

Révolte de la Catalogne.

L'ÉTAT critique de l'Espagne exigeait de grands sacrifices. Olivares et le conseil du roi délibérèrent de suspendre des privilèges qui rendaient plusieurs peuples de la péninsule inutiles à la patrie ; en conséquence le roi donna ordre à six mille Catalans de passer en Italie ; on imposa en même temps sur la Catalogne une somme proportionnée à ses revenus , et l'on fit partir des maréchaux de logis pour marquer dans les villes de cette province des logemens militaires. Deux députés catalans adressèrent au roi et à son ministre

des représentations mêlées de menaces ; on les arrêta. Aussitôt Barcelonne prend les armes et souffle la feu de la révolte dans toute la province. On fait de tous côtés main-basse sur les Castellans. Le marquis de Sainte-Colombe, vice-roi, est enveloppé dans le massacre de tous ses compatriotes. Les seules villes de Roses et de Collioure et quelques autres places fortes demeurèrent fidèles au roi.

Révolution de Portugal.

VASCONCELLOS, sous le titre de secrétaire d'état, gouvernait en despote le Portugal. La haine que les Portugais conservaient pour les Castellans, la guerre générale que soutenait l'Espagne, la perte qu'on venait de faire des Indes orientales, tombées sous le pouvoir des Hollandais ; la misère publique, la révolte des Catalans, un décret royal qui enjoignait à tous les gentilshommes portugais de servir dans l'armée destinée à réduire la Catalogne ; toutes ces causes réunies opérèrent une révolution favorable au duc de Bragance ; il monta sur le trône de Portugal sous le nom de Jean IV. La conspiration, fomentée en secret depuis trois ans, éclata tout à coup le 3 décembre 1640. On vit en un moment Vasconcellos massacré, la

vice-reine arrêtée , sa garde désarmée , les officiers espagnols chassés des principaux postes de Lisbonne et des forteresses du royaume , sans avoir osé se défendre. Toutes les villes du Portugal , les établissemens formés en Afrique , en Asie , en Amérique , obéissent à l'élan de la révolution , sans qu'une seule goutte de sang soit répandue : le seul meurtre de Vasconcellos semblait avoir assouvi toutes les vengeances. On traita la vice-reine avec le respect dû à son rang et à son caractère , et les Espagnols avec les égards dus à l'humanité. Un Castillan , témoin du triomphe de Bragance et de l'ivresse de Lisbonne , s'écria en soupirant : *Est-il possible qu'un aussi beau royaume ne coûte qu'un feu de joie à l'ennemi de mon maître.*

Indifférence de PHILIPPE.

LA révolution du Portugal était sue de toute l'Europe , le seul Philippe l'ignorait , aucun de ses courtisans n'osait l'en instruire. Olivarès s'avance d'un air calme et riant vers le roi , et lui dit : *Seigneur , la tête a tourné au duc de Bragance , il vient de se faire proclamer roi ; sa folie vous vaut une confiscation de douze millions.* Philippe , étonné , répond froidement : *Il faut y mettre ordre , et va s'étourdir sur ce malheur dans le sein des plaisirs.*

Mauvais succès d'OLIVARÈS.

OLIVARÈS projeta de recouvrer le Portugal par la trahison. Il engagea dans ses intérêts le marquis de Vilaréal et le duc de Carmima , fils du marquis. Ces deux seigneurs , issus des anciens rois de Portugal , dans un degré plus éloigné que le duc de Bragance , voyaient avec jalousie l'élévation de leur parent. Une horrible conspiration se trame. On devait massacrer le roi , la reine , les infans , tous les premiers seigneurs du royaume et les principaux citoyens de la capitale , mettre le feu aux quatre coins de Lisbonne , et livrer cette ville aux soldats espagnols. La reine apprit tous les détails du complot deux jours avant celui marqué pour son exécution. Les principaux conjurés , arrêtés par l'ordre du roi , périrent sur l'échafaud , et le ministre d'Espagne ne recueillit de son projet que la honte de l'avoir imaginé.

Clémence de Philippe.

ENVIEUX de se venger du roi d'Espagne , le roi de Portugal séduisit le duc de Médina Sydonia son beau-frère , et l'engagea à se placer sur la tête la couronne d'Andalousie. Le duc possédait d'immenses domaines dans cette province ; son ambition se voyait

appuyée par la France, par la Hollande ; par le Portugal et par la Catalogne. Le duc avait déjà fixé le jour où il devait se faire proclamer roi, mais la conspiration fut découverte. Le duc, parent d'Olivarès, vint se jeter aux pieds du roi et lui avouer sa faute. Philippe mêla ses larmes à celles de Médina Sydonia, l'assura de son pardon, l'embrassa, puis, se tournant vers son favori, il se plaignit avec douceur de ce que la maison de Gusman commençait à devenir funeste à la maison d'Autriche.

Inflexibilité d'Olivarès.

LES revers avaient aigri le caractère d'Olivarès, naturellement dur ; il donna l'ordre au marquis de Los Velez, chargé de l'expédition contre la Catalogne, de mettre le feu aux maisons, de couper les arbres, de massacrer tous les hommes au-dessus de quinze ans, et de marquer les femmes aux deux joues avec un fer brûlant. Los Velez exécuta ces ordres sanguinaires avec le zèle de la barbarie. A la prise de Tortose, qu'il réduisit l'épée à la main, on l'entendit crier à ses troupes : *Soldats, apprenez que c'est un sacrilège que d'épargner des rebelles.*

Départ de Philippe pour la Catalogne.

LES Français avaient envahi la Catalogne ; effrayés des mauvaises nouvelles qu'ils recevaient chaque jour, les habitans de Madrid se déchaînaient contre le ministre, et n'épargnaient même pas le roi. Un matin que ce prince partait pour la chasse au loup, on lui cria : *Ce sont les Français que vous devez chasser, voilà les loups qui nous dévorent.* Honteux d'être rappelé de cette manière à son devoir, le roi partit pour la Catalogne ; mais le ministre, qui craignait qu'il ne découvrit la triste position où le royaume était plongé, accompagna Philippe dans ce voyage, ne le laissa jamais approcher que par ses propres créatures, et trouva le moyen de l'empêcher d'aller au-delà de Sarragosse, en lui faisant redouter de subir un revers semblable à celui que François I^{er} avait éprouvé à Pavie.

Disgrâce d'Olivarès.

LIBRE par la mort de Richelieu d'un rival aussi heureux qu'habile, le génie d'Olivarès eût peut-être réparé les malheurs de l'Espagne, si les cris des grands, les instances des conseils et de l'ambassadeur de l'empereur, et la voix du peuple,

n'eussent arraché à Philippe l'arrêt d'exil de son ministre. Anne de Guevara, nourrice du roi, excitée par les courtisans, osa dire à prince : *Quoi ! n'est-il pas temps à votre âge que vous sortiez de tutelle ?* D'accord avec les ennemis d'Olivarès, la reine, baignée de larmes, et tenant son fils par la main, se présenta devant le roi : *Voilà*, dit-elle à ce prince, en embrassant son fils avec tendresse, *voilà notre seul fils, il est menacé de devenir le plus pauvre gentilhomme de l'Europe, si vous n'écartez des affaires un ministre qui a mis la monarchie à deux doigts de sa perte.* Philippe assembla son conseil, et déclara qu'il serait à l'avenir lui-même son ministre. Le lendemain on afficha sur le palais ces mots : *C'est à présent que tu es Philippe le Grand ; la comte-duc te rendait petit.*

Mort d'Olivarès.

FATIGUÉ du poids des affaires, le roi était sur le point de rappeler son ministre, lorsque celui-ci publia un mémoire justificatif de sa conduite, dans lequel il offensait des personnes puissantes à la cour; on s'en plaignit vivement au roi. Olivarès, relégué à Taro, mourut deux ans après d'ennui et de chagrin.

Conspiration de la baronne d'ALBI.

LA baronne d'Albi, que sa beauté, son esprit et ses grâces avaient rendue célèbre, se servit de tous ses moyens de séduction, et de l'or, qu'elle prodiguait à plaines mains, pour ourdir une conspiration tendant à remettre Barcelonne en la puissance du roi d'Espagne. Le secret du complot transpira. Les principaux conjurés sobirent la peine capitale : le courage et les attraits de la baronne, l'amour qu'elle avait manifesté pour son souverain lui firent trouver grâce devant ses généreux ennemis ; on ne prononça contre elle que son exil de la Catalogne.

Paix avec la Hollande.

PAR un traité conclu le 30 janvier 1648, le roi renonça à toutes ses prétentions sur les sept Provinces-Unies, qu'il reconnut pour *libres, souveraines et indépendantes*. On déclara libre à chacune des deux puissances la navigation aux Indes occidentales, avec défense aux sujets de l'une de pénétrer dans les lieux dépendant de l'autre. Ainsi se termina une guerre qui dura quatre-vingt-dix ans, et coûta deux millions d'hommes et deux milliards de numéraire à l'Espagne.

Révolte de la Sicile.

UNE exportation immense de blé avait épuisé les greniers abondans de la Sicile. Cette denrée , mise à un prix très-haut à raison de sa rareté, devint encore plus chère par l'établissement d'un nouvel impôt que le vice-roi Los Velez leva sur les grains. Le peuple passa tout à coup de l'abattement du désespoir à la fureur de la rage, et courut aux armes. Un chaudronnier, appelé Alexis, devint le chef des rebelles de Palerme. Los Velez, saisi d'effroi, traita avec les révoltés au lieu de les combattre. Sa faiblesse accrut leur audace. Palerme alors présenta un spectacle aussi terrible que burlesque. Le chaudronnier Alexis, armé de toutes pièces sur ses haillons, courait dans les rues, suivi de vingt mille frénétiques, de femmes échevelées et d'enfans, qui poussaient des hurlemens épouvantables ; ils massacrèrent les nobles et les riches, détruisirent et brûlèrent les palais. Le vice-roi, confus, alla mourir de chagrin sur les galères.

Révolte de Naples.

LES fruits font la principale nourriture des Napolitains ; une taxe d'un liard, levée sur chaque panier de fruit, causa un

mécontentement général parmi le peuple ; il ne manquait qu'un chef à la révolte, prête à éclater : le hasard en fournit un. Mazaniello, jeune pêcheur, témoin de la dureté que des commis employaient vis-à-vis d'un pauvre paysan, pour le contraindre de satisfaire à l'impôt, se mit en devoir de le venger ; il appelle à son secours, rassemble une foule de misérables, tombe sur les commis, et se voit bientôt à la tête de cent mille hommes. Les financiers et quelques nobles sont égorgés, Naples est la proie du pillage et de l'incendie. Le duc d'Arcos, vice-roi, perd la tête ; il délivre à Mazaniello la chartre de Charles-Quint, contenant les privilèges accordés aux Napolitains, puis signe un traité qui abolit la gabelle, et fait marcher le tiers-état de pair avec la noblesse. Mazaniello s'empare du pouvoir souverain ; il en jouit onze jours, au bout desquels, devenu odieux par ses cruautés et par sa bizarrerie, il reçut la mort de la main même de ses partisans.

*Réduction de Naples par don JUAN
d'Autriche.*

LE duc d'Arcos se flattait que la mort de Mazaniello ramènerait les Napolitains à l'obéissance, quand le peuple lui imputa

l'assassinat du chef que lui-même avait massacré , et le somma de remettre toutes les forteresses de la ville. Le duc appela don Juan d'Autriche à son secours ; ce prince vint bloquer le port de Naples. A l'aspect de la flotte le peuple se crut perdu sans ressources , et se choisit pour chef le comte de Toralto , qu'il massacra deux jours après comme un traître. Un certain Guernare prit la place du comte , et conseilla au peuple d'ériger Naples en république , sous la protection de la France. Soudain tous les quartiers de la ville retentirent du nom de *liberté*. On envoya des députés en France , puis à Rome , où se trouvait le prince de Guise , descendant des anciens souverains de Naples , pour lui offrir le même rang que le prince d'Orange occupait en Hollande. Le prince de Guise , jeune , vaillant , ambitieux , s'embarqua seul sur une felouque , passa au milieu de la flotte espagnole , et débarqua dans Naples , où sa présence causa la plus vive allégresse. Le peuple brisa les armes de Philippe , abjura son pouvoir et créa Guise duc ou doge de la nouvelle république. Ce prince , qui aspirait à la couronne , laissa trop pénétrer ses vues à Mazarin , et l'adroit ministre abandonna le doge et sa république à leurs propres forces. La

valeur de Guise avait opéré des miracles, une grande partie de l'Italie s'était soumise à ses armes ; mais Guernare, jaloux de ses victoires et de son élévation, introduisit les Espagnols dans la capitale. Guise, fait prisonnier et conduit en Espagne, faillit avoir la tête tranchée. Le roi lui sauva la vie. Guise, traité en criminel d'état, fut resserré dans une étroite prison jusqu'au moment où le prince de Condé, passé au service d'Espagne, demanda et obtint la liberté de son compatriote. L'échafaud devint le prix de la double trahison de Guernare. Quatorze mille Napolitains subirent le même sort.

L'Espagne sous la protection de la Vierge.

TANDIS qu'on cherchait au dehors à ravir deux sceptres à Philippe, une conspiration se formait dans l'intérieur contre ses jours. On devait le poignarder à la chasse, enlever l'infante Marie-Thérèse, la conduire à Lisbonne, lui faire épouser le fils aîné du roi de Portugal, et par ce moyen réunir sur la même tête toutes les couronnes de la péninsule ; don Carlos Padilla et don Pedro de Sylva étaient les chefs de ce complot, dans lequel plusieurs grands seigneurs entrèrent : il fut heureusement découvert. Les conjurés, arrêtés,

et livrés à la question , avouèrent leur crime. Padilla et Sylva portèrent seuls leur tête sur l'échafaud ; Philippe accorda la vie à leurs complices , et mit , en reconnaissance du péril auquel il avait échappé , sa personne et son royaume sous la protection de la Vierge.

La Catalogne soumise.

DON JUAN D'AUTRICHE avait vaincu les rebelles d'Italie , il vainquit encore les rebelles de la Catalogne , et reprit Barcelonne , dont les Français avaient été pendant près de douze ans en possession. Toujours clément , le roi d'Espagne pardonna à tous les révoltés , excepté aux principaux chefs , qui se réfugièrent en France. Philippe eut même la générosité de rendre aux Catalans les fatales prérogatives qu'il avait si bien acquis le droit de leur ôter.

Bataille des Dunes.

LE 14 juin 1658 est célèbre par la fameuse bataille livrée sur les dunes qui bordent la mer et environnent Dunkerque. Le sort des Pays-Bas et la gloire de cette guerre dépendaient de ce combat. Des deux côtés on fit des prodiges. Condé , Turenne et don Juan d'Autriche rivalisèrent de talents et de vaillance. Les Espagnols furent

taillés en pièces. Don Juan, demeuré seul sur le champ de bataille, combattit longtemps à pied et la pique à la main.

Autodafé.

PHILIPPE permit, l'an 1653, à l'inquisition de célébrer un autodafé dans lequel soixante-douze personnes subirent les unes la peine d'être brûlées vives, les autres le fouet et le bannissement.

Paix avec la France.

LES funestes résultats de la bataille des Dunes faisaient craindre à Philippe de perdre les Pays-Bas et l'Italie ; il se résolut donc d'acheter la paix avec la France aux conditions qu'elle voulait lui imposer, et consentit à céder à Louis XIV quelques-unes des provinces qu'il avait conquises, et à lui donner la main de l'Infante.

Mariage de l'INFANTE avec LOUIS XIV.

LE maréchal de Grammont se rendit à Madrid pour faire la demande solennelle de l'Infante. Il arriva, ainsi que soixante autres seigneurs, habillé en courrier, pour montrer l'empressement que le roi son maître avait de conclure cette alliance. L'impatience de Louis XIV était juste et naturelle. La naissance, la beauté, les

grâces , le caractère de Marie-Thérèse , la rendaient le premier parti de l'univers.

Philippe , accompagné de toute sa cour , partit de sa capitale pour remettre lui-même sa fille entre les mains de son illustre époux. Les deux rois eurent deux entrevues dans l'île de Bidassos. Philippe parut singulièrement frappé de la noble et majestueuse figure de Louis XIV ; il embrassa avec tendresse sa sœur , la reine douairière , sortie d'Espagne depuis quarante-cinq ans ; il distingua Turenne de la foule des seigneurs français et lui dit : *Personne ne m'a fait passer autant de mauvaises nuits que vous.* Lorsqu'il prit congé de sa fille , qu'il aimait tendrement , il ne put s'empêcher de céder à son émotion , et s'écria avec douleur en entendant les exclamations de joie par lesquelles les Français accueillaient la présence de Marie-Thérèse : *Je crains bien que cette allégresse de la France ne cause bientôt le deuil de l'Espagne.*

DON LUIS DE HARO.

DON Luis de Haro , qui avait succédé à Olivarès dans le ministère et dans le cœur du roi , n'eut aucune de ces qualités transcendantes qui imposent , mais il gagna l'estime et l'affection des Espagnols par sa

probité, par sa bienfaisance et par son désintéressement. Modéré, franc, sage, généreux, ami de la paix, plein d'un véritable zèle pour sa patrie, il employa toujours son crédit, ses talens et ses travaux à faire le bonheur du peuple, dont il mérita la reconnaissance et les regrets.

Revers de Philippe.

PHILIPPE pensait qu'il serait facile à don Juan de faire la conquête du Portugal; il ordonna à ce prince d'assembler une armée puissante, et d'essayer de marcher jusqu'à Lisbonne, tandis qu'une flotte considérable se présenterait devant cette capitale. La flotte échoua sur les côtes de l'Andalousie, et suspendit l'exécution du dessein formé par Philippe. La régente de Portugal, Louise de Gusman, qui semblait avoir hérité du génie et du courage d'Isabelle, profita du malheur de la flotte espagnole pour agrandir les faibles ressources des Portugais, et combattit avec avantage dans la campagne suivante les armes et la fortune de don Juan. Comme ce héros était sur le point d'entrer à Lisbonne, Louise de Gusman envoya l'ordre à Schomberg de hasarder une bataille pour sauver l'état. Les armées rivales se joignirent à Estremos; on se battit des deux côtés avec fureur.

La victoire demeura aux Portugais ; la perte des Castellans se monta à douze mille hommes , parmi lesquels on compte six grands d'Espagne. Don Juan , au désespoir , après avoir eu deux chevaux tués sous lui , se mêla dans les rangs ennemis , où il combattit long - temps à pied et à coups de pique , et ne se retira du champ de bataille que lorsqu'il s'y trouva entièrement seul.

Disgrâce de don Juan.

ENHARDIS par les succès de cette campagne , les Portugais ne se bornèrent pas dans la suivante à se tenir sur la défensive , et prirent à leur tour le rôle d'agresseurs ; ils brûlèrent Civaldo , où les magasins de l'armée espagnole étaient renfermés , et firent la conquête d'Alcantara. Les intrigues de la reine d'Espagne , ennemie acharnée de don Juan , empêchaient ce prince de recevoir l'argent et les vivres destinés à la subsistance de ses troupes. Comme ses plaintes ne parvenaient pas au roi , il remit le commandement au marquis de Caracène , et se rendit à Madrid ; mais Philippe , prévenu contre lui , au lieu de le voir et de l'entendre , le relégua à Consuégra pour le punir d'avoir quitté l'armée sans son ordre.

Bataille de Villaciciosa.

LES revers du marquis de Caracène surpassèrent de beaucoup les revers éprouvés par don Juan. Aux malheurs d'une guerre honteuse se joignirent les malheurs d'une disette épouvantable et le soulèvement de plusieurs provinces ; la bataille de Villaciciosa vint mettre le comble à la désolation de l'Espagne. Dix mille hommes tués sur le champ de bataille , quatre mille pris avec l'artillerie , les équipages et les drapeaux de l'armée , signalèrent cette journée , aussi funeste aux Espagnols que favorable aux Portugais.

Mort de Philippe IV.

L'HUMILIATION , le repentir et la douleur avancèrent les jours du roi. Il avait souffert avec fermeté quarante-quatre ans de guerres et de défaites successives ; il ne put soutenir la honte d'être vaincu par les Portugais , qu'il appelait une poignée de rebelles. Le chagrin et des souffrances aiguës le plongèrent au tombeau à l'âge de soixante ans. Sa mort ajouta au désastre de l'Espagne , qui voyait à sa tête un enfant de quatre ans et demi , et une reine sans expérience et sans talent.

Fierté d'ÉVRARD NITARD.

ÉVRARD NITARD, jésuite allemand, confesseur et ministre de la reine, était généreux, fier et désintéressé, mais il ne possédait aucun des talens propres à gouverner. Les grands, devenus puissans par la faiblesse de l'autorité, soutinrent don Juan contre Nitard. Celui-ci montra une sorte de fermeté et de noblesse, et dit à un grand de la cour qui lui parlait avec orgueil : *C'est vous qui me devez du respect, à moi qui ai tous les jours votre Dieu entre les mains, et votre reine à mes pieds.*

Exil de Nitard.

DON JUAN réussit à ranger de son parti presque tous les grands du royaume, et marcha sur Madrid avec deux mille chevaux, pour contraindre la reine à bannir de sa cour le père Nitard. Cette princesse ne consentit à l'éloignement du jésuite qu'avec la plus vive douleur. Lors de son départ elle versa des larmes, et lui fit offrir de fortes sommes d'argent : *Non, répondit-il, non, je suis entré pauvre religieux en Espagne, j'en sortirai de même.* Nitard se rendit à Rome, où la reine le revêtit de la fonction d'ambassadeur d'Espagne. Quelques années ensuite elle le fit élever au cardinalat.

*Partage de l'autorité entre don Juan
et la reine.*

LORSQUE don Juan reçut la nouvelle de l'exil de Nitard, il se rendit à Guadalaxara, d'où il négocia avec la reine. Cette princesse n'osa lui refuser aucune des faveurs qu'il exigea d'elle pour ses partisans ; mais dès qu'elle sut qu'il les avait congédiés, elle oublia ses engagemens, leva un régiment de gardes à pied, sous les ordres du marquis d'Aytonne, son nouveau favori, dans l'intention de résister à don Juan, qui aurait pu songer à lui enlever le roi. Les Espagnols, accoutumés à voir leurs plus puissans monarques gardés seulement par un petit nombre d'hallebardiers, trouvèrent dans la mesure prise par la régente un sujet de crainte et d'indignation. Ils plainquirent don Juan, trompé dans ses espérances ; on vit en lui le soutien de la patrie, le vengeur de ses droits attaqués, et l'on recourut à sa protection. Don Juan alors menaça la reine de la guerre civile, si le régiment, objet de la terreur du peuple, n'était licencié, et si l'on ne rendait justice aux citoyens opprimés. La reine, épouvantée, appaisa son ennemi par des soumissions, et consentit à partager avec lui le gouvernement. Don Juan, créé vicaire général de la

couronne dans l'Aragon, dans la Catalogne, dans Valence, dans les îles Baléares, dans la Sardaigne, établit sa cour à Sarragosse. Le duc d'Ossone obtint le gouvernement du Milanès : la Castille, l'Amérique, les Pays-Bas, le royaume de Naples demeurèrent à la reine, qui, réconciliée avec don Juan, conserva le titre de régente et le régiment des gardes.

Beau trait du comte de MELGAR.

LA reine rendit une ordonnance qui défendait, sous peine de mort, aux citoyens de Madrid d'avoir des armes à feu dans leurs maisons, et d'en porter sur eux la nuit. Cette loi n'apporta aucun remède aux meurtres, devenus très-communs dans la capitale, et ne releva pas le pouvoir de l'autorité royale avilie. Le comte de Melgar, accompagné de vingt jeunes seigneurs, força en plein jour les prisons de Madrid pour en faire sortir un criminel. L'amirante de Castille, père du comte, indigné de l'audace de son fils, l'arrêta lui-même, le conduisit en prison, et pria la régente de le punir. Cette princesse, touchée jusqu'au fond de l'âme de la noble action du comte, répandit des larmes d'attendrissement, et signa la grâce de son fils.

Supplice d'un calomniateur.

UNE querelle violente s'était élevée entre don Juan et le comte d'Aranda, gouverneur de Sarragosse et créature de la reine. Le prince accusa le comte d'avoir attenté à ses jours par le poison. Le comte protesta de son innocence, et la prouva. Don Juan livra alors au juste ressentiment de la reine Antoine de Cordoue, délateur du comte, et le calomniateur porta sa tête sur l'échafaud.

La régence déclare la guerre à la France.

LA régente, inquiète du progrès des armes de Louis XIV, conclut un traité avec la Hollande, au moyen duquel elle s'engageait à entrer en guerre avec la France toutes les fois qu'elle en serait requise par les États-Généraux; en conséquence elle nomma le prince d'Orange généralissime de ses armées dans les Pays-Bas. La Flandre, le Roussillon, l'Alsace et la Sicile, servirent tour-à-tour de théâtre à cette guerre, une des plus fâcheuses que l'Espagne ait soutenues.

Révolte de Messine.

MESSINE, fatiguée de l'insolence et du despotisme des gouverneurs Espagnols,

contre qui elle avait en vain réclamé plusieurs fois la justice de la régente , leva l'étendard de la révolte , et se plaça sous la protection de la France. La reine donna l'ordre à don Juan de partir pour la Sicile , afin d'arracher Messine aux Français ; le prince refusa avec hauteur cette mission , et demanda à être reconnu infant d'Espagne. Tandis que don Juan et la reine , divisés par l'ambition , s'occupaient de leurs querelles particulières , Louis XIV fut solennellement proclamé roi à Messine.

CHARLES II prend possession du gouvernement.

CHARLES venait d'atteindre quinze ans , il prit en main les rênes du gouvernement le 6 novembre 1675. Cette époque semblait devoir être celle du triomphe de don Juan. L'arrivée imprévue de ce prince à la cour glaça la reine de crainte , elle se crut exilée ; toutefois elle ne perdit pas la tête , elle se présenta au roi les yeux baignés de larmes , mêla les plus tendres caresses aux expressions de sa douleur , peignit à son fils les dangers dans lesquels il se précipiterait s'il revêtait un sujet ambitieux de son autorité , et parvint à le persuader. Dans le moment même où toute la cour félicitait don Juan sur sa haute

faveur , on lui apporta un ordre du roi de se retirer sur-le-champ à Sarragosse. Tous les amis du prince , le précepteur du roi et son confesseur se trouvèrent enveloppés dans la disgrâce de don Juan.

VALENZUELA , ministre.

VALENZUELA , né à Grenade , et page du duc de l'Infantado , se trouva réduit à une si profonde misère lors de la mort de son maître , qu'il se vit contraint à vivre d'industrie. Une figure charmante , un esprit agréable , un talent distingué pour la poésie , lui procurèrent des protecteurs ; présenté au père Nitard , il devint son favori. Valenzuela plut à une femme de chambre de la reine et l'épousa. Lorsque la régente eut perdu le père Nitard , elle investit Valenzuela de toute sa confiance ; il devint successivement écuyer ordinaire , premier écuyer , marquis , grand écuyer , grand de la première classe et premier ministre. Son élévation à la grandesse causa la plus vive peine aux grands d'Espagne , qui ne purent s'empêcher de s'écrier , les pleurs dans les yeux : *Valenzuela grand d'Espagne ! ô tems ! ô mœurs !*

Toutefois le nouveau ministre s'occupait des moyens de plaire au peuple , il entretenait l'abondance des vivres dans le royaume ,

et principalement à Madrid, où l'on avait souvent souffert de leur prix élevé ; il donna des combats de taureaux , des jeux de cannes , et fit représenter des comédies de sa composition , auxquelles tous les citoyens pouvaient assister sans qu'il leur en coûtât rien ; il fit rétablir la place Mayor , dont les édifices avaient été la proie des flammes , et bâtit deux ponts , l'un sur le Mançanarès , l'autre sur la rivière de Pardo. Le peuple commençait à chérir Valenzuela ; les grands , jaloux de son influence , profitèrent des malheurs de la guerre pour accuser la reine et son ministre.

Don Juan recouvre le pouvoir.

LA flotte espagnole , vaincue par les Français devant Agousta , perdit dix-huit vaisseaux et cinq mille hommes. La cour s'en prit au général ; le prince de Montésarchio le fit arrêter et conduire au château de Pampelune. Don Juan , dont le parti s'était fortifié , leva des troupes , tira Montésarchio de prison et s'approcha de Madrid. On avait perdu la reine dans l'esprit du jeune monarque ; elle manqua de fermeté ; don Juan eut l'adresse de consentir à retourner à Sarragosse , sous la condition que le gouvernement serait

partagé entre la reine et une junte composée du cardinal d'Aragon, du connétable, de l'amirante, et du duc de Medina-Cœli. Sa modération détruisit les soupçons que le roi avait accueillis contre lui. Le mobile monarque, persuadé que la reine le retenait dans une sorte d'esclavage, s'enfuit seul pendant la nuit de son palais, et se rendit à Buen-Retiro, où il déclara don Juan premier ministre.

La reine au couvent.

LA reine reçut de son fils l'ordre de ne pas quitter le palais ; en vain elle le fit conjurer de lui permettre de le voir, il refusa opiniâtrément sa demande ; on la conduisit à Tolède dans un couvent d'où elle ne pouvait sortir ni parler à personne.

Le peuple applaudit avec transport à la disgrâce de la régente ; elle s'était attirée la haine publique en disant qu'elle voulait réduire tous les citoyens de Madrid à se vêtir d'esterat. L'esterat est une espèce de natte de jonc fort grosse qui sert en Espagne de matelas et de lit à la dernière classe du peuple.

Valenzuela aux Philippines.

VALENZUELA s'était réfugié dans le palais de l'Escorial, don Juan découvrit sa

retraite, l'en fit arracher et conduire à Consuégra, ensuite au château de Cadix, d'où on l'embarqua pour les îles Philippines. Valenzuela soutint sa disgrâce avec fermeté.

Paix avec la France.

L'ESPAGNE, tombée dans le plus cruel épuisement, se vit contrainte d'accepter la paix à des conditions aussi humiliantes qu'elles étaient onéreuses, et l'acheta au prix de la perte de plusieurs provinces.

Mariage de Charles.

LOUISE d'Orléans, fille de Monsieur, et nièce de Louis XIV, devint l'épouse de Charles, qui avait conçu pour elle, à la seule vue de son portrait, une passion qui ne s'éteignit jamais. La jeune princesse ne quitta pas la France sans une véritable douleur, et regarda le trône de l'Espagne comme un illustre exil.

Mort de don Juan d'Autriche.

DON Juan, continuellement occupé à combattre les cabales qui s'élevaient contre lui, ne remplit pas les espérances qu'on avait conçues de son ministère. Bientôt haï des grands qu'il contenait par la crainte et par l'exil, il s'aperçut de la perte de son

crédit sur le roi, et se laissa périr de chagrin. Il descendit dans la tombe à l'âge de cinquante ans. L'Espagne perdit en lui le dernier des grands hommes qui fleurirent sous le gouvernement de la maison d'Autriche.

Retour de la reine douairière.

LE jour même de la mort de don Juan le roi alla chercher sa mère à Tolède, et la ramena en triomphe à sa cour. La reine douairière n'avait rien appris dans sa retraite; elle ne pouvait aider son fils à tenir les rênes du gouvernement. La monarchie, confiée à des ministres faibles et bornés, vit chaque jour ses ressorts se détendre. Charles passait sa vie au fond de son palais, au milieu de femmes, de nains, et de toutes sortes d'espèces d'animaux. Etranger aux événemens de l'Europe, il ne s'inquiétait pas de ce qui se passait dans son propre royaume, et connaissait si peu les états sur lesquels il régnait, qu'il plaignit une fois l'empereur d'avoir perdu une ville importante que Louis XIV venait de lui enlever à lui-même dans les Pays-Bas.

Luxe et misère.

LE numéraire était devenu très-rare en Espagne; une ordonnance qui réduisit les

monnaies d'or et d'argent au tiers de leur valeur , et proscrivit la monnaie de billon , accrut la misère publique. Cependant le luxe des grands et celui des financiers s'élevaient au point qu'ils se regardaient comme pauvres en argenterie quand ils n'avaient que huit cents douzaines d'assiettes et deux cents plats. On avait des échelles d'argent pour monter à ces magnifiques buffets.

Autodafé.

L'AUTODAFÉ célébré en réjouissance du mariage du roi , amena un concours considérable de spectateurs ; vingt-deux victimes périrent dans les flammes. Plusieurs de ces malheureux se jetèrent d'eux-mêmes , avec une fermeté stoïque , dans le feu. D'autres faisaient brûler de sang-froid leurs mains et leurs pieds en les avançant au milieu des flammes. Soixante prisonniers , juifs , musulmans ou chrétiens , subirent la peine du fouet , des galères ou de la prison. Les juifs pauvres se trouvaient seuls exposés à ces horribles condamnations ; les riches se rachetaient du feu par le moyen de fortes sommes distribuées aux ministres du saint-office.

Loi singulière.

UN accident arrivé à la reine sert à faire connaître le génie et les mœurs des Espagnols. Elle montait un cheval vif et fringant que le roi lui avait fait venir d'Andalousie ; il se cabra , la reine tomba le pied engagé dans l'étrier : le cheval redouble ses ruades , et traîne la reine dans la cour du palais. Cette princesse courait un péril imminent. Le roi , du haut d'un balcon , aperçoit cet affreux spectacle , il jette des cris lamentables. La cour était remplie de gentilshommes et de gardes ; aucun ne va secourir la reine , parce qu'il était défendu sous peine de la vie à tout homme quel qu'il fût de toucher la reine , sur-tout au pied. Enfin deux gentilshommes se dévouent ; l'un arrête le cheval de la princesse , l'autre dégage son pied de l'étrier , et tous deux s'enfuient à toute bride. Revenue à elle , la reine cherche en vain ses libérateurs : elle apprend avec la plus grande surprise la loi qui les condamne ; elle demande alors leur grâce au roi , et l'obtient.

Avilissement de la Grandesse.

LE roi de France se plaignait de l'inexécution du traité de Nimègue , et fermait ses places dans les Pays-Bas aux

Espagnols. L'empereur, malheureux, demandait qu'on lui prêtât des secours contre les Turcs, qui le menaçaient. La perte de vingt millions qu'apportaient les vaisseaux laissait le roi sans ressources. Le duc de Médina-Cœli, premier ministre, ne trouva d'autre moyen de sortir de cette pénurie que de vendre la grandesse. Cette dignité, le prix d'une illustre naissance, de la valeur et des services, s'acheta pour quelques écus. Les grands gémirent de la voir ainsi profanée, mais aucun ne proposa de faire des sacrifices au besoin de sa patrie.

Humiliation de l'Espagne.

LE vice-amiral Papochin avait refusé de baisser le pavillon espagnol devant le pavillon français ; attaqué et vaincu, il se vit obligé de se soumettre à cette humiliante cérémonie.

Mort de la reine.

LA reine, objet touchant de l'amour de son époux et de la vénération de ses peuples, mourut en trois jours à l'âge de vingt-sept ans. On soupçonna que le poison avait terminé sa vie ; ce qui donna lieu à ce soupçon fut l'éloquence qu'elle avait déployée en faveur de Jacques II, dont elle souhaitait que Charles embrassât la cause ;

la crainte de déplaire à son épouse chérie, le sentiment de la justice l'emportaient déjà dans le cœur de Charles sur les conseils et sur les instances des ministres espagnols et des ambassadeurs alliés, et le monarque anglais n'aurait jamais vu le roi d'Espagne se déclarer contre lui sans le trépas prématuré de Louise d'Orléans. Charles l'aimait avec tant de tendresse qu'il s'était relâché pour elle de l'étiquette sévère de la cour, et qu'il la pressa de faire venir son frère, le duc de Chartres, à Madrid, pour l'instruire dans les lois et dans les usages de l'Espagne, et pour le déclarer son héritier.

Mort de la reine douairière.

LA reine douairière, à laquelle on pouvait justement attribuer une grande partie des malheurs de l'état, mourut l'an 1696, à l'âge de soixante-deux ans.

Traité de Riswick.

Le traité de Riswick, conclu en 1697 entre Louis XIV et le roi d'Espagne, procura de grands avantages à ce dernier. Louis XIV lui restitua Luxembourg, Charleroi, Ath, Mons, Courtrai, le comté de Chinay, tout ce qu'on lui avait cédé par la trêve de vingt ans en 1684, tout ce

qui avait été envahi en vertu des arrêts de la chambre de Metz , et la partie de la Catalogne conquise durant le cours de la dernière guerre.

Prétendans à la succession de Charles.

Le roi traînait une vie languissante; plusieurs compétiteurs aspiraient à hériter de son sceptre. L'empereur Léopold envoya le comte d'Howach à Madrid avec le titre d'ambassadeur , pour arrêter l'institution de l'archiduc Charles en qualité de légataire universel. Le parti autrichien échoua quoiqu'il fût appuyé de la nouvelle reine d'Espagne , Marie - Anne de Neubourg , fille de l'électeur Palatin. Le cardinal Porto-Carrero et don Manuel Arias se mirent à la tête d'un parti dévoué à la maison de Bourbon. La question de la succession , débattue au conseil , fut décidée en faveur du prince électoral de Bavière , neveu de Charles II ; ce prince mourut peu de temps après avoir été appelé à la couronne d'Espagne. Le roi eut alors le projet de léguer ses états à son parent l'archiduc, de même nom que lui ; mais le dédain que ce prince affectait pour les Espagnols nuisit à sa cause ; celle des Bourbons l'emporta. Charles appela à sa succession le duc d'Anjou , second fils du

Dauphin et petit-fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse.

Charles exorcisé.

LE roi souffrait depuis long-temps d'une maladie de langueur ; les ennemis de la reine , de l'amirante et du premier ministre Oropesa , dans l'intention de perdre ces trois personnes , firent entendre au roi qu'il était ensorcelé , et le lui persuadèrent. Le monarque permit qu'on l'exorcisât. L'énergie des mots dont l'église se sert pour conjurer les démons épouvanta tellement le monarque , qu'il tomba dans une mélancolie noire faite pour exciter la compassion des personnes les moins sensibles. Son confesseur lui conseilla de consulter une femme de Cangas , prétendue possédée du démon , et se chargea d'aller lui-même la voir et l'interroger. Il publia tant d'impostures à son retour , et chargea tant de personnes estimables d'avoir maléficié le roi , que toute la jeunesse se réunit contre lui et parvint à le faire bannir de la cour.

Exil d'OROPESA.

LA disette de grains opéra un soulèvement parmi le peuple à Tolède , à Burgos et dans la capitale. Les ennemis d'Oropesa

faisaient circuler avec art que le ministre était l'auteur de cette disette ; qu'il avait exporté les grains en Portugal et accaparé toutes les huiles de l'Andalousie pour les vendre à son profit. Le peuple courut en armes au palais, et cria : *Du pain ! vive le roi ! meurent le traître Oropesa et l'amirante !* Frappé de terreur, le roi ne savait à quoi se déterminer ; la reine se cacha , les courtisans se dispersèrent : un grand s'avança sur un balcon , et cria que le roi dormait : *Il n'y a que trop long-temps qu'il dort* , répondit-on ; *il faut qu'il s'éveille enfin.* Charles , tremblant , parut à une fenêtre ; un de ses courtisans dit aux mutins qu'ils s'adressassent à Oropesa. Le peuple crut qu'on lui abandonnait le ministre ; il volé soudain à son palais , en brise les portes , pille ses meubles , et le cherche lui-même pour le massacrer ; sa fuite l'avait soustrait à ses ennemis. L'exil d'Oropesa et de l'amirante appaisa la sédition.

Testament de CHARLES.

(Dix-huitième siècle.)

APRÈS beaucoup de combats et d'irrésolutions , Charles enfin dicta son testament. *O Dieu !* s'écria-t-il en le signant ,

N

les pleurs aux yeux , *Dieu éternel , c'est vous qui donnez et ôtez les empires.* Sa maladie devint si grave qu'il confia la régence au cardinal Porto-Carrero , et fit porter chez lui les sceaux du royaume. *Déjà , s'écriait le prince , déjà nous ne sommes plus rien.* Porto-Carrero pressait le roi d'adjoindre la reine à la régence ; Charles le refusa dans la crainte qu'elle ne formât des brigues en faveur de l'archiduc. Charles II mourut le premier novembre 1700. Dans sa personne finit en Espagne la domination de la maison d'Autriche , qui avait duré cent quatre-vingt-six ans , et fourni six monarques , Philippe I^{er} , Charles I^{er} , Philippe II , Philippe III , Philippe IV et Charles II.

Tableau de l'Espagne à cette septième époque.

DES rois faibles , indolens et superstitieux n'étaient pas propres à gouverner ce vaste empire fondé par Isabelle et par Ferdinand , étendu et consolidé par Charles-Quint , conservé par Philippe II. Les successeurs de ces illustres monarques , héritiers de leur sceptre et de leurs défauts , n'avaient pas hérité de leurs talens ; aussi les voyons-nous dès le moment de leur élévation au trône , se sentir tout à coup

accablés sous le poids de leur pouvoir , et s'empresser à le déposer entre les mains de favoris incapables comme eux de le soutenir avec gloire. On doit sans doute distinguer Olivarès de la foule de ces ministres ; mais les célèbres rivaux qu'il eut à combattre et les circonstances fâcheuses dans lesquelles il se trouva placé entravèrent la marche de son génie audacieux , et lui ravirent l'honorable avantage d'être utile à la grandeur et à la félicité de son pays. Don Luis de Haro , plus vertueux qu'habile , ne put réparer les maux qu'Olivarès n'avait pu empêcher.

Les mêmes causes qui concoururent d'abord à porter l'Espagne au plus haut degré de splendeur , préparèrent dans la suite sa décadence. L'inquisition avait aidé les Espagnols à conquérir le reste de la péninsule sur les Maures. En prononçant l'exil de ces peuples elle détruisit le commerce , l'agriculture et l'industrie. La découverte du Nouveau-Monde , source de trésors immenses pour l'Espagne , prépara de loin sa misère. Le luxe et la mollesse s'introduisirent dans ce pays , à la suite des opulentes cargaisons de l'Amérique ; l'abondance des richesses factices produisit le dédain des richesses véritables. On négligea de cultiver le sol de la patrie ; on

renonça aux travaux des manufactures pour courir dérober aux entrailles d'une autre terre des minéraux répandus ensuite avec profusion au-dehors, pour acheter des objets d'utilité ou d'agrément qu'on ne pouvait plus se procurer dans l'intérieur.

Les moissons d'or enlevées au Nouveau-Monde amenèrent en Espagne le faste, l'orgueil et la paresse. Des grands, des moines et des valets composaient presque toute sa population. Les armées elles-mêmes se formaient en grande partie de soldats recrutés chez l'étranger : ces troupes mercenaires pouvaient-elles valoir les légions de braves que rendaient intrépides l'honneur national et la défense de leurs foyers ? C'est quand il combat près du tombeau de son père, près du berceau de son fils que le guerrier est invincible ; aussi moins d'un siècle suffit pour enlever à l'Espagne la Hollande, le Portugal, le Roussillon et l'Artois.

Les Espagnols de cette époque apportèrent dans l'éducation une négligence vraiment fatale ; orgueilleux de leur fausse prospérité, ils devinrent insensibles à la considération qu'on reçoit de la culture des sciences et de celle des arts ; les enfans ne faisaient que des études superficielles, et se voyaient abandonnés à eux-mêmes

dès l'âge de quinze ans. Sans expérience, sans lumières, ils se laissaient entraîner aux vices, compagnons de l'ignorance et de l'oisiveté; aussi n'était-il pas rare de voir des hommes à peine encore majeurs souffrir de toutes les infirmités de la vieillesse.

C'était parmi ces hommes dégradés, ou tout au moins incapables, qu'on choisissait les vice-rois, les gouverneurs, les magistrats, les généraux; au lieu de s'occuper de l'intérêt et du bonheur des peuples soumis à leur autorité, ils ne songeaient qu'à se gorger de richesses pour venir les dissiper dans la capitale: est-il donc étonnant que l'on vit de tous les côtés de l'empire des séditions, des complots, des révoltes et même des révolutions?

La population de la péninsule s'élevait sous Ferdinand à vingt millions d'âmes; à la mort de Charles II elle était réduite à huit millions; les ports renfermaient à peine dix à douze vaisseaux délabrés; les places fortes tombaient en ruines; l'armée ne se montait qu'à trente mille soldats, sans discipline et sans émulation; les lois étaient sans force, les peuples sans arts et sans industrie, les ministres sans lumières; le pouvoir reposait tout entier dans les mains des inquisiteurs et des moines;

Madrid se peuplait de voleurs, d'assassins, d'empoisonneurs ; les querelles particulières des grands, leur désunion, la haine respectueuse des différentes provinces, tout faisait trembler sur l'avenir, et présageait le démembrement de la péninsule. Un Bourbon parut : tout à coup on vit renaître chez les Espagnols la grandeur d'âme, la valeur, la science de la guerre et celle de la marine ; la constance, la prudence, l'élévation, vertus naturelles à ce peuple, reprirent chez lui leur antique éclat ; l'urbanité des mœurs, l'amour des arts, la politesse, la connaissance du commerce, une économie admirable dans les finances, une sage administration sont les bienfaits dus au prince qui, sous le nom de Philippe V, fonda dans ce royaume une nouvelle dynastie.

État des lettres et des sciences.

PHILIPPE II avait favorisé les lettres et les arts ; son règne et celui de Philippe III fournirent à l'Espagne ses meilleurs historiens, ses plus profonds légistes, ses plus savans théologiens, ses plus fameux poètes, ses célèbres romanciers, qui comptent des émules mais non des rivaux parmi les autres nations, et de grands hommes dans la guerre, dans la marine et dans la

politique. La gloire littéraire de la péninsule ne s'affaiblit point sous Philippe IV, qui non seulement aima la poésie, mais la cultiva avec succès, et donna une tragédie du *Comte d'Essex*. Sous lui les carrousels, les jeux de cannes, les combats de taureaux étaient abandonnés au peuple, et la cour, ainsi que toutes les classes de la bourgeoisie, se délassaient aux pièces des Lopès de Vega, des Calderon, des Galgoras et des Michel Cervantes.

A la mort de Philippe IV les muses en deuil s'enfuirent de la péninsule ; le mauvais goût dicta les ouvrages des écrivains qui survécurent en petit nombre à ce prince, et l'ignorance couvrit de ses épaisses ténèbres une des plus belles contrées de l'Europe.

VIII^e ÉPOQUE.

Interrègne.

CHARLES avait confié le gouvernement provisoire à une junte composée de la reine, du cardinal Porto-Carrero, de don Manuel Arias, du duc de Montalto, du marquis de Villa-Franca, de l'inquisiteur général et de plusieurs autres grands. La reine, à qui son époux avait laissé une

pension de seize cent mille francs , n'avait droit , comme les autres membres de la junte , qu'à un simple suffrage ; toutes les affaires devaient se décider à la pluralité des voix ; mais le cardinal Porto-Carrero tenait de fait le pouvoir dans ses mains, et s'opposa au retour de plusieurs exilés auxquels le feu roi avait pardonné, quoique plusieurs d'entr'eux eussent été nommés par lui membres de la junte.

Aussitôt après la mort de Charles on fit passer une copie de son testament à Louis XIV, en le suppliant d'envoyer promptement son petit-fils prendre possession de son héritage , et l'on ordonna dans toutes les parties de la péninsule des prières publiques pour obtenir de Dieu la grâce que le testament fût accepté par Louis XIV. Dès qu'on reçut la nouvelle que ce vœu était exaucé , on proclama à Madrid le duc d'Anjou sous le nom de Philippe V. L'Espagne entière suivit l'exemple de la capitale.

Entrée de PHILIPPE V à Madrid.

LORSQUE Philippe arriva sur les bords de la Bidussoa , il congédia tous les Français , à l'exception du duc d'Harcourt , qui l'accompagna en qualité d'ambassadeur de France. Le nouveau roi confirma la

pension accordée à la reine douairière, et lui ordonna en même temps de se retirer à Tolède. Le grand-inquisiteur, le confesseur du feu roi et le comte d'Oropesa, chauds partisans de l'archiduc, furent exilés en différens lieux.

L'entrée de Philippe à Madrid offrit le spectacle le plus brillant; l'affluence prodigieuse du peuple qui se pressait de tous côtés pour voir le souverain causa la mort à plus de soixante personnes étouffées dans la foule. Philippe signala le commencement de son règne par la réforme de plusieurs abus.

Mariage de Philippe.

LE mariage de Philippe avec Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, fille du duc de Savoie, fut célébré à Turin le 11 septembre 1701. Cette aimable et belle princesse possédait toutes les qualités attachantes du cœur et de l'esprit; elle alla retrouver le roi à Figuières en Catalogne, et prit sur lui dès le premier moment un ascendant qu'elle conserva toujours. Adorée de ses sujets comme de son époux, l'Espagne ne lui a reproché qu'un excès de confiance dans sa camera-mayor, la *princesse des Ursins*, née française, et de l'illustre maison de la Trémouille.

Trait de justice de Philippe.

UN officier des douanes avait arrêté et visité les bagages du fils du duc de Medina-Sydonia, un des premiers grands d'Espagne, et maître de la cavalerie du roi, sans user des égards convenables. Le jeune noble, indigné, frappa l'officier sur la tête. Le cardinal Porto-Carrero fit arrêter Medina-Sydonia ; mais il n'osa le livrer à la justice, dans la crainte de s'attirer la haine des grands d'Espagne, et dépêcha un courrier à Philippe pour l'instruire de cette affaire avant qu'elle fût connue du public. Le roi appela dans son cabinet le duc de Medina-Sydonia, qui l'avait accompagné à Barcelonne, et lui dit : « Un jeune homme, fils d'une per-
 » sonne de très-haute qualité, a tué un
 » officier des douanes pour avoir fait son
 » devoir ; il l'a tué au moment même où
 » il exerçait ses fonctions : dites-moi,
 » d'après votre opinion, quel châtiment
 » doit lui être infligé ». Le duc répondit qu'il pensait que le jeune homme devait être relégué en prison pour le reste de sa vie, et son père obligé de pourvoir aux besoins de la veuve et des enfans du malheureux commis. « Vous avez parlé en
 » cette occasion comme un roi, répondit

» Philippe , maintenant je dois parler en
 » père. Le criminel est votre fils : en-
 » voyez-le dans un de vos châteaux , et
 » qu'il y reste jusqu'à ce qu'il ait senti
 » toute l'énormité de son crime. Quant à
 » la veuve et à la famille de l'officier , je
 » ne puis vous dispenser de cette partie
 » de votre jugement ; mais je suis intime-
 » ment persuadé que vous vous ferez un
 » devoir , un plaisir même de pourvoir à
 » leur existence ». Le duc , pénétré de
 reconnaissance , se jeta aux pieds du roi et
 lui jura dès lors dans son cœur une fidé-
 lité qu'il n'a jamais trahie.

Ligue contre l'Espagne et contre la France.

L'EMPEREUR, l'Angleterre et la Hollande
 avaient conclu une ligue contre l'Espagne
 et contre la France. Le duc de Savoie ,
 beau-père de Philippe , accéda à la confédé-
 ration formée contre son gendre pour le
 détrôner.

Philippe à Naples.

UNE conspiration s'était formée pour
 livrer Naples à l'Autriche ; la perte de
 cette ville entraînait celle de l'Italie. Le
 roi confia la régence à la reine , assistée
 d'une junte composée du cardinal Porto-
 Carrero et de six autres seigneurs , et se



rendit à Naples. Ses bienfaits annoncèrent sa présence. Les Napolitains n'avaient pas joui depuis Charles-Quint de la satisfaction de voir leur monarque; ils reçurent Philippe avec les transports de la plus vive allégresse; leur joie s'accrut encore par la remise qu'il leur fit de huit millions qu'ils devaient au trésor royal. Ils signalèrent leur reconnaissance en lui élevant une statue équestre au milieu de la place publique.

Rappel en France de la princesse des Ursins.

LOUIS XIV, instruit de l'influence extraordinaire qu'exerçait sur les affaires de l'état la princesse des Ursins, dont les intrigues avaient allumé la haine de tous les grands d'Espagne, et craignant que le trône de son petit-fils, déjà ébranlé par les succès de l'Empereur en Allemagne, ne tombât tout à fait s'il n'était soutenu par l'amour des Espagnols, rappela en France la favorite.

Retour de la princesse des Ursins en Espagne.

LA reine témoigna une si vive douleur de l'absence de la princesse des Ursins que Louis XIV consentit à son retour en Espagne, sous la condition que la princesse

tiendrait une conduite plus modérée ; et rendrait l'ambassadeur de France dépositaire de toute l'administration. Le roi et la reine accueillirent la princesse avec les plus vifs élans de la joie et de l'amitié. Sa présence devint l'arrêt de l'exil de ses ennemis. Le pouvoir exercé par la favorite, la révolution continuelle survenue dans le ministère, le crédit que les seigneurs français obtinrent sur le roi, l'emprisonnement du marquis de Leganez, arrêté sur de simples soupçons, et relégué pour toujours en France ; enfin un tabouret placé dans la chapelle du roi en avant du banc des grands, pour le capitaine des gardes en quartier, en provoquant l'indifférence des grands pour les intérêts de Philippe, devinrent la cause de la perte de trois royaumes, et faillirent entraîner celle de la monarchie.

Siège de Barcelonne.

LA Catalogne, l'Aragon, le royaume de Valence, l'Estramadure et la Gallice étaient également déchirés par la guerre étrangère et par la guerre civile. Le roi, à la tête de vingt mille hommes, partit pour la Catalogne, et publia une amnistie en faveur des Catalans ; elle ne produisit aucun effet. Philippe assiégea Barcelonne

dans les formes. Cette ville , où l'archiduc se tenait renfermé , allait tomber sous la puissance du roi , quand le comte de Toulouse , qui bloquait le port avec la flotte de France , effrayé à la vue de la flotte anglaise , débarque précipitamment les provisions et gagne le large. Philippe propose de livrer un nouvel assaut , on lui répond par le silence de la terreur. Obligé de donner le signal de la retraite , il n'abandonna qu'avec la plus vive douleur la victoire qu'il s'était vu près de remporter. Les Anglais sans avoir combattu se trouvèrent maîtres des vivres , des munitions et de l'artillerie des Espagnols. Philippe montra dans cette désastreuse journée le courage d'un héros ; il dirigea sa marche vers le Roussillon pour échapper aux séditieux de la Catalogne et de l'Aragon , franchit les Pyrénées et gagna Perpignan. A son arrivée dans cette ville le maréchal de Tessé le pressa vivement d'aller rejoindre son aïeul à Versailles pour conférer de sa situation avec lui ; Philippe répondit au maréchal qu'il ne verrait jamais Paris , et qu'il mourrait en Espagne.

Départ de la famille royale pour Burgos.

LES revers de Philippe à Barcelonne avaient considérablement accru les forces

et l'audace de ses ennemis. La trahison de ses principaux officiers et les intrigues des moines ne lui avaient laissé que la forteresse de Xaca en Aragon , celle de Roses en Catalogne, et Peniscola dans la province de Valence. Quarante mille Anglais et Portugais entrés en Estramadure s'avançaient vers Madrid ; le grand conseil assemblé conjura le roi de se sauver en Navarre ; mais Philippe résolut de combattre et de s'ensevelir sous les ruines de son trône : il rendit avant son départ pour l'armée un décret qui transférait la reine et tous les tribunaux à Burgos. Les adieux touchans de la jeune reine et du roi intéressèrent tous les cœurs aux désastres de cette illustre famille.

Fidélité des Castellans au roi.

LA cour avait à peine quitté Madrid que Gallowai , général de l'archiduc, entra dans cette capitale , et proclama son maître roi sous le nom de Charles III. On ne répondit à ses cris que par celui de : *vive le roi Philippe !* Les paysans des environs s'unissaient le soir aux bourgeois pour tuer tous les soldats ennemis , et les médecins empoisonnaient les malades , de manière que l'armée de l'archiduc s'anéantissait par degrés. Maître des passages qui conduisent

de l'Aragon en Castille , Philippe arrêtait tous les courriers et empêcha long-temps son rival de savoir ce qui se passait à Madrid ; mais enfin l'archiduc l'apprit et s'avança pour se joindre à Gallowai. Son approche , la trahison de Santa-Crux , qui livra Carthagène et les galères aux ennemis ; l'ignorance où le roi était des véritables sentimens de la capitale , lui rendaient sa situation terrible. Amelot , ambassadeur français , se jeta à ses genoux pour le supplier de fuir en Navarre et de là en France. Le bruit que Philippe cédait le sceptre à son rival répandit l'effroi dans l'armée et provoqua la désertion. Instruit de ce qui se passe , le roi sort de sa tente , assemble ses troupes , les harangue , et proteste qu'il périra à la tête de son dernier escadron , plutôt que d'abandonner ses fidèles Castillans. A ces mots , suivis des larmes de l'attendrissement , on lui répond par des cris de joie et par des pleurs d'amour. Chacun jure de répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la défense de son trône. L'intrépidité du monarque passe dans l'âme de tous les Espagnols ; on accourt des provinces pour renforcer l'armée : les détachemens de l'ennemi sont attaqués et détruits. Les évêques de Murcie , d'Orihuéla et de Calahorra , à la

tête de quelques régimens de moines, de prêtres, de gentilshommes et de paysans, les curés suivis de leurs paroissiens fondent sur les Portugais, sur les Allemands et sur les Anglais ; les femmes, les enfans, animés du même enthousiasme, combattent aussi de tous côtés pour le roi et pour la patrie. Philippe se poste entre l'armée ennemie et la capitale ; l'archiduc s'enfuit dans le royaume de Valence, Philippe rentre dans Madrid au milieu des transports de l'allégresse universelle. Le peuple met en pièces un tailleur qui seul avait répondu à la proclamation de l'archiduc par le cri de : *vive le roi Charles !* et court ensuite incendier les maisons des généraux soupçonnés d'avoir trahi la cause du roi.

Conduite généreuse des Castillans.

LA grossesse de la reine vint resserrer les nœuds qui attachaient les Castillans à leur roi. Ce peuple généreux et fidèle s'imposa les plus grands sacrifices pour défendre les droits de Philippe. Le clergé lui donna deux millions d'écus, le Mexique un million de piastres ; les villes de Grenade, de Séville, de Cordoue et de Jaen entretenrent quinze mille hommes de guerre ; dans chaque province la noblesse prit les

armes , et l'inquisition ordonna , sous peine d'excommunication , à tous les chrétiens de dénoncer à son tribunal ceux des confesseurs qui abuseraient de leur ministère pour les engager à manquer de fidélité au roi.

Beau sentiment de Philippe.

LOUIS XIV, accablé sous le poids de ses défaites , demanda la paix aux alliés ; les conditions humiliantes qu'on lui proposa le forcèrent à reprendre les armes ; mais le bruit de ses négociations s'était répandu en Espagne , les peuples de ce royaume , se croyant abandonnés par les Français , sentirent se réveiller contre eux leur ancienne haine , et Philippe avait tout à craindre de ce sentiment. Le duc de Medina-Cœli lui proposa alors de s'unir aux ennemis de la France , qui consentiraient à ce prix à lui laisser l'Espagne et l'Amérique. *Non* , répondit Philippe , *non* , *je ne tirerai jamais l'épée contre une nation à qui , après Dieu , je dois le trône.*

Fuite de la cour à Valladolid.

LA perte de la bataille d'Alménara ouvrait une seconde fois à l'archiduc les portes de Madrid. A la nouvelle de son approche les tribunaux furent transférés à Valladolid,

et le roi , la reine , le prince des Asturies , suivis de trente mille citoyens , s'enfuirent de la capitale. Philippe , au désespoir , écrivit à Louis XIV , et lui demanda pour tout secours de lui envoyer le duc de Vendôme. Cette demande , appuyée par la prière de trente grands d'Espagne qui juraient de périr aux côtés de leur roi , toucha Louis XIV ; il n'osa refuser son petit-fils , quoiqu'il ne pût espérer qu'un seul homme relevât un trône ébranlé jusque dans ses fondemens.

Conduite héroïque de la reine.

LES malheurs successifs de Philippe avaient un moment abattu son courage ; en vain la princesse des Ursins lui disait que la mort seule devait priver un roi de sa couronne , il paraissait fatigué de défendre la sienne. La reine parut alors au milieu du peuple de Valladolid , tenant son fils dans ses bras , et s'écriant : *Quand le royaume sera perdu pour moi , j'irai me réfugier et mourir , avec mon enfant dans mes bras , dans les montagnes d'Asturie.* Ces paroles touchantes de la reine remplirent tous les cœurs du besoin de la défendre. Les Espagnols accourent offrir au roi et leur fortune et leur vie ; une armée de trente mille hommes se forme en

cinquante jours. Pendant cet intervalle Vendôme avait franchi les Pyrénées à la tête de trois mille cavaliers d'élite ; il arrive , prend le commandement général des troupes , leur inspire une confiance égale à leur ardeur , supplée par son génie à leur manque de discipline , marche sur Madrid , et force Charles à la fuite.

Succès de Philippe.

A peine rentré dans sa capitale, où il fut accueilli avec les mêmes transports de joie que lors de son premier retour , Philippe , malgré la rigueur de la saison, s'arracha de son palais pour courir à la poursuite de l'ennemi. Il passe le Tage avec Vendôme, bat le général Stanhope , contraint Staremborg à la retraite , soumet l'Aragon , qui s'était révolté de nouveau , oblige les alliés d'abandonner Tortose , et fait sentir à leur tour aux Portugais les calamités de la guerre.

Traité d'Utrecht.

LA mort de l'empereur , qui élevait Charles au trône impérial , amena une cessation d'armes entre la France et l'Angleterre , et provoqua le traité d'Utrecht , qui fixa les destinées de Philippe. Ce prince renonça à toutes prétentions à la couronne de France , et fut reconnu par

l'Angleterre et par la Hollande en qualité de roi légitime d'Espagne.

Mort de la reine.

LA mort de la reine plongea Philippe dans une si grande douleur qu'il ne put supporter la vue de son palais, et se retira avec ses enfans et la princesse des Ursins à l'hôtel du duc de Medina-Cœli ; il remit le soin du gouvernement au cardinal del Giudice, et ne permit qu'à la princesse des Ursins de l'approcher. Cette favorite avait le crédit et le faste d'une reine ; on craignit qu'elle n'en reçût bientôt le nom : sa disgrâce devait calmer les inquiétudes des Espagnols, et confondre ses désirs ambitieux.

Abolition des privilèges des Catalans.

LA paix que Philippe venait d'obtenir des puissances de l'Europe n'avait pas rétabli la tranquillité dans ses états ; les Catalans combattaient pour leurs privilèges attaqués. Le roi appela contre eux les secours de la France ; cette mesure exaspéra encore les rebelles. Berwick, après soixante jours de tranchée ouverte, pendant lesquels il avait perdu vingt mille hommes, était enfin parvenu à faire une brèche considérable à Barcelonne ; mais il somma vainement la ville de se rendre ;

les prêtres et les moines excitèrent les citoyens à n'accéder à aucune capitulation. Berwick livra l'assaut, il dura quarante-huit heures et coûta plus de six mille hommes. La basse ville fut emportée ; alors les Catalans arborèrent le drapeau blanc, et demandèrent la conservation de leurs prérogatives. Le vainqueur, irrité, ordonna de mettre le feu à la ville, et ne le fit éteindre que lorsque les révoltés eurent promis de lui livrer le fort Montjoui, le château de Cardonne et les autres postes qu'ils occupaient. Les Catalans ne conservèrent que leur vie et leurs biens, et perdirent sans retour les privilèges dont ils se montraient si fiers et si jaloux.

Disgrâce de la princesse des Ursins.

L'ABBÉ Albéroni, fils d'un paysan italien, et curé d'un bourg voisin de Plaisance sa patrie, avait été amené en Espagne par le duc de Vendôme. Après la mort de son protecteur il obtint quelque confiance de la princesse des Ursins. Quand il sut qu'elle avait perdu l'espoir d'épouser le roi, il lui proposa de marier ce prince avec Elizabeth Farnèse, héritière de Parme, de Plaisance et de la Toscane ; il peignit Elizabeth comme une femme dépourvue de talens, d'esprit et d'ambition,

La princesse des Ursins crut conserver son empire au moyen de cet hymen , et le proposa au roi , qui s'empessa de l'accepter dans l'espoir de recouvrer un jour par cette alliance les états d'Italie. La princesse des Ursins apprit bientôt qu'Elizabeth , douée d'un génie supérieur et d'une grande fermeté de caractère , ne permettrait pas qu'on régnât sous son nom , et voulut empêcher son hymen. Il n'était plus temps ; la nouvelle souveraine , épousée par procureur , arrivait à la hâte en Espagne. Elle reçut en chemin de sa tante , la veuve de Charles II , des instructions sur l'état de la cour et sur les intrigues de la favorite. Albéroni , élevé au rang de comte par le duc de Parme , suivait Elizabeth , et l'avait convaincue qu'elle ne serait respectée et chérie des Espagnols que lorsqu'elle aurait fait justice d'une orgueilleuse favorite. Le roi , empressé de voir sa nouvelle épouse , vint au-devant d'elle , avec toute sa cour , jusqu'à Guadalaxara. La princesse des Ursins joignit Elizabeth à Xadraque ; elle la blâma d'avoir continué sa marche pendant une nuit froide , et lui reprocha de n'être pas coëffée à la mode. *Qu'on arrache cette folle de ma présence , s'écria la reine en colère , et qu'on la conduise sur-le-champ hors du royaume.*

L'ordre de la reine fut soudain exécuté. La princesse des Ursins vit en un seul instant s'écrouler l'édifice de sa puissance. Son exil devint le signal de la disgrâce de ses favoris ; le gouvernement changea de face , et l'Espagne entière applaudit à cette révolution.

Conquête de la Sardaigne.

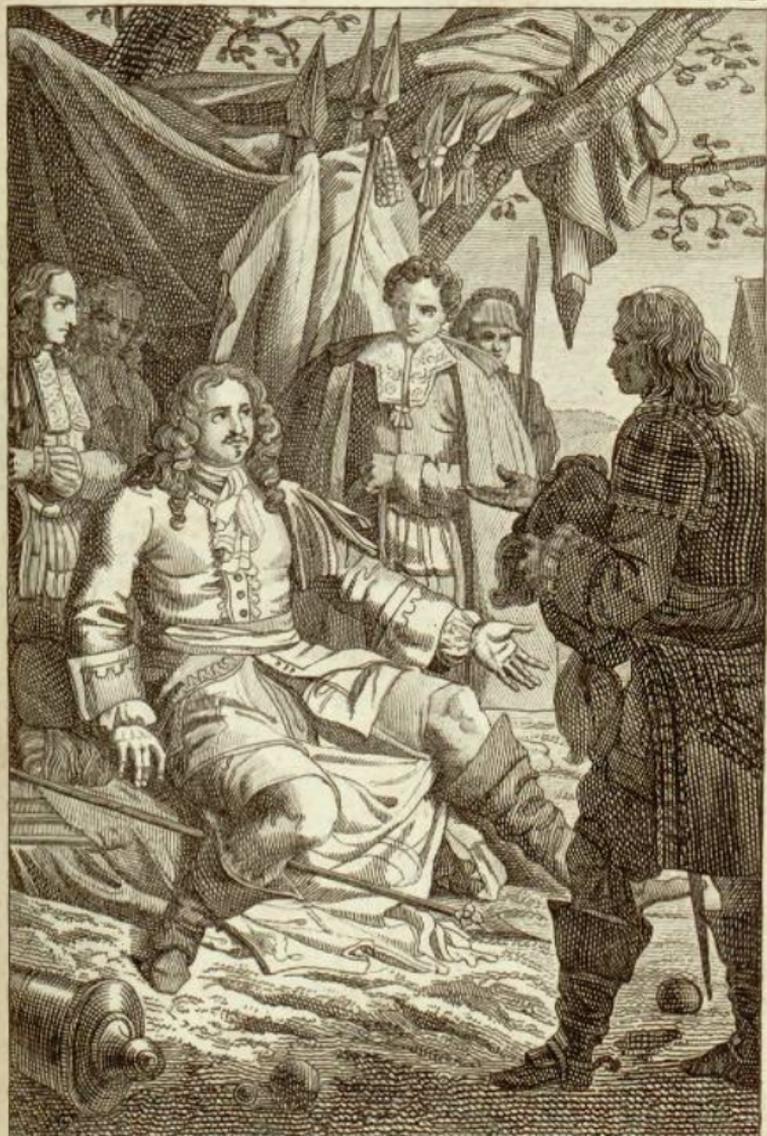
ALBÉRONI, devenu premier ministre et cardinal, réussit en peu de temps à rendre à l'Espagne une partie de son antique splendeur ; par ses soins une flotte considérable, sortie secrètement des ports de la péninsule, sous les ordres du marquis de Leyde, débarqua en Sardaigne, et soumit cette île en moins de deux mois. L'Europe ne connut cette expédition que par son succès.

Exil d'ALBÉRONI.

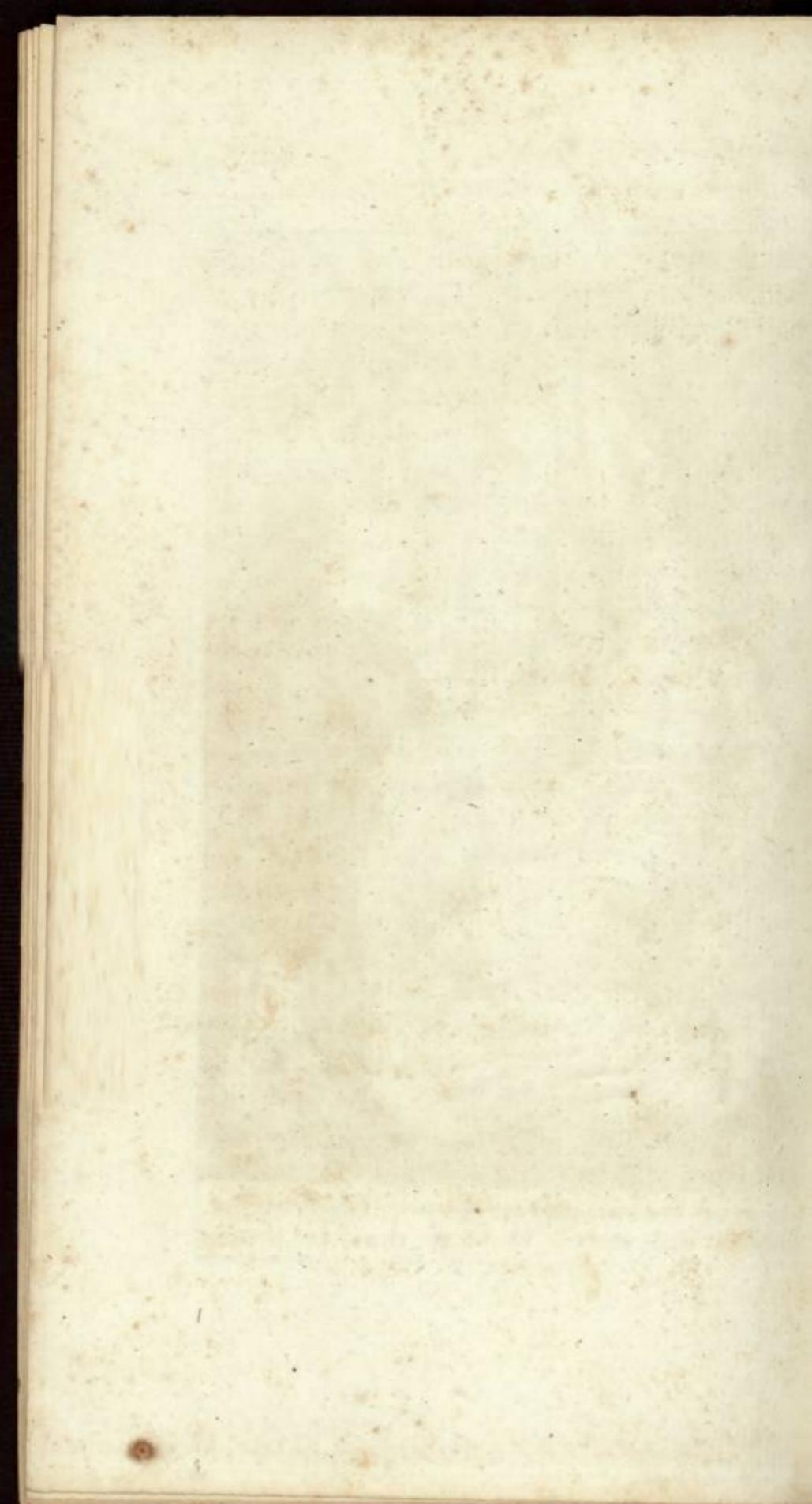
ALBÉRONI avait formé le projet d'abaisser le pouvoir de l'empereur, et confia son plan au duc d'Orléans, régent de France, qu'il croyait dans les intérêts du roi d'Espagne. Le régent révéla le secret d'Albéroni à l'empereur, qui se mit en mesure de déjouer la politique du cardinal ; celui-ci, par le moyen de l'ambassadeur d'Espagne, s'assura de conjurés qui devaient

Philippe V.

P. 312.



Non, je ne tirerai jamais l'épée contre une nation à qui, après Dieu, je dois le trône.



s'emparer de la personne du duc d'Orléans , et faire proclamer Philippe régent de France ; le complot échoua au moment même où il était sur le point de s'exécuter. Les vues ambitieuses du cardinal menaçaient les cours de Vienne , de la Haye , de Saint - James et de Versailles ; elles formèrent pour s'y opposer une quadruple alliance , où l'on décida de demander l'exécution du traité d'Utrecht dans toute son étendue : il avait déjà été violé par l'invasion de la Sardaigne ; celle de Naples allait suivre , lorsque cinquante mille Impériaux vinrent défendre l'Italie , et qu'une flotte anglaise de vingt vaisseaux parut dans la Méditerranée.

L'espace de quelques heures suffit aux Anglais pour anéantir la flotte espagnole , qui avait coûté deux millions sterlings et deux ans de travaux. Le marquis de Leyde , battu par les Allemands , se vit obligé d'abandonner Malazzo , et peu après la ville et la citadelle de Messine ; Berwick s'empara , au nom du régent , de Fontarabie et de Saint-Sébastien , regardés comme les clés de l'Espagne. Philippe, Albéroni et la reine s'avancèrent au-devant des Français , dans l'espoir de les engager à quitter les drapeaux du régent pour passer sous les leurs ; mais ils s'étaient étrangement

abusés : les Français se battirent comme ils le font toujours , et plantèrent leurs drapeaux victorieux sur les deux plus fortes places de Philippe. Le duc de Parme , qui avait en vain engagé le cardinal à rendre la paix à l'Italie , envoya le marquis de Scota représenter à la reine sa fille combien l'influence d'Albéroni pouvait lui devenir fatale. Elizabeth sentit la justesse des remontrances de son père ; Albéroni reçut l'ordre de quitter Madrid sous huit jours et l'Espagne sous trois semaines.

ALBÉRONI persécuté ; le pape lui rend une justice éclatante.

LE cardinal , exilé d'Espagne , ne savait où se retirer. L'Allemagne , l'Angleterre , la France et l'Italie le rejetaient également ; la grandeur des vues d'un paysan obscur avait armé contre lui les potentats de l'Europe , et celui qu'il avait servi devenait son plus cruel persécuteur. Ce fut inutilement que le cardinal sollicita une entrevue avec Philippe , il ne put l'obtenir. Le duc d'Orléans accorda un passe-port au cardinal , afin qu'il pût traverser la France pour se rendre en Italie. Il n'était pas sorti d'Espagne que sa voiture fut attaquée , un de ses gens tué , et lui-même contraint à continuer sa route à pied , et déguisé ,

pour se soustraire aux assassins envoyés contre lui. Il erra dans le Milanais sous un nom supposé, et fixa sa résidence à Gênes. Il y fut arrêté à la sollicitation du pape et à celle du roi d'Espagne ; néanmoins les Gênois sentirent du remords d'avoir violé le droit des gens, et lui rendirent la liberté. Innocent III, successeur du pape Clément, n'épousa pas la haine de son prédécesseur ; il reconnut Albéroni comme membre du conclave, et l'appela à Rome, où son génie excita tant d'admiration que plus d'une fois il se vit sur le point de monter au trône pontifical.

Autodafé.

PHILIPPE permit la célébration d'un autodafé où douze personnes furent livrées aux flammes ; c'était la première fête de ce genre donnée depuis son règne, qui datait de vingt ans.

Mariage du prince des ASTURIES.

MESDEMOISELLES de Montpensier et de Beaujolais, filles du régent, se rendirent en Espagne pour épouser le prince des Asturies et don Carlos. L'infante d'Espagne, qui n'avait pas encore quatre ans, passa en France pour être élevée sous les yeux de Louis XV, âgé de douze ans, à

qui sa main était destinée. L'antipathie du roi de France pour l'infante empêcha les deux derniers mariages de s'accomplir.

Abdication de Philippe.

UNE piété profonde, le goût du repos, l'ennui des affaires, la fatigue des grandeurs, dont il avait senti le néant, décidèrent Philippe à mettre en possession de sa couronne Louis son fils aîné, objet d'un véritable culte pour la nation espagnole, au sein de laquelle il avait reçu le jour.

Pour suppléer à l'inexpérience du jeune roi, Philippe lui forma un conseil privé, et distribua les postes les plus importans à ceux des grands de sa cour qu'il crut le plus capables de les exercer. Il se réserva une pension de trois millions, reversible sur la tête de la reine, en assigna une de sept cent cinquante mille livres à chacun des infans, et une de deux cent cinquante mille aux infantes. Ces soins remplis, il se retira avec la reine à Saint-Ildephonse, superbe maison de plaisance où il vécut en prince.

Générosité de LOUIS I^{er}, surnommé le BIEN-AIMÉ.

LE jeune roi se livra d'abord à la noblesse de son âme, en comblant de faveur

tous ceux qui l'entouraient ; il montra tant de générosité que son conseil crut devoir en modérer l'excès. Comme le trésor se trouvait endetté de quinze millions , on proposa au monarque de réduire à moitié la pension de l'ex-roi ; Louis rejeta cette proposition avec mépris , il préféra borner sa dépense particulière que de retrancher celle d'un père à qui les nœuds de la reconnaissance et de la tendresse l'attachaient autant que les nœuds du sang ; il ne consentit jamais à prendre aucune mesure importante sans le consulter : ainsi , quoique passé en d'autres mains , le gouvernement resta le même.

Autodafé.

L'AVÈNEMENT de Louis au trône se célébra comme celui de ses prédécesseurs par un pompeux autodafé.

Louis favorise les militaires.

JALOUX de voir renaître les vertus guerrières en Espagne , Louis accorda par un décret aux capitaines généraux et aux lieutenans généraux les mêmes entrées à la cour que celles dont jouissaient les *grands*.

*L'investiture de Florence et de Parme
est accordée à don CARLOS.*

La cour de Vienne accorda l'investiture de Florence et de Parme à don Carlos, ainsi qu'à tous ses frères du même lit et à leur postérité masculine ; mais on ne lui donna pas le titre de grand prince de Toscane, dans la crainte d'ajouter au chagrin du grand-duc, déjà très-affligé de voir la couronne sortir de sa maison.

Punition infligée à la reine.

LA jeune reine, vive, spirituelle et légère, s'était moquée de l'étiquette qui soumet à des usages très-génans et à une austère retraite les souverains d'Espagne ; le roi ordonna qu'elle fût renfermée dans son appartement, dont l'accès n'était ouvert qu'à des dames très-graves. La princesse, corrigée par cette leçon, se soumit enfin à l'étiquette, et se raccommoda bientôt avec un époux qui l'aimait tendrement.

Mort de Louis le Bien-Aimé.

LOUIS faisait le bonheur d'un peuple qui paraissait chaque jour le chérir davantage. La beauté de son âme le disputait à la beauté

de son corps. On ne savait ce qu'on devait louer le plus en lui, de sa libéralité, de sa clémence, ou de sa douceur. Modèle des princes accomplis, il promettait un second Titus à l'univers. Une petite vérole maligne l'enleva à l'amour des Espagnols au bout de huit mois de règne ; il n'avait encore que dix-sept ans et six jours. Avant de mourir il rétrocéda la couronne à son père, et lui recommanda la reine son épouse, qui ne l'avait pas quitté un seul instant pendant sa cruelle maladie, et qui, atteinte de la contagion, paraissait condamnée à le suivre de près dans la tombe.

Philippe reprend le sceptre.

PHILIPPE ne voulait pas remonter sur le trône ; il opposait le vœu qu'il avait prononcé d'en descendre pour toujours aux instances des conseils, aux désirs de la nation, aux prières de la reine, à l'éloquence du nonce du pape. Une assemblée de théologiens déclara nul le vœu du roi, et son confesseur le menaça de lui refuser l'absolution s'il ne faisait pas à ses peuples le sacrifice de son penchant pour la retraite. Philippe, enfin vaincu, reprit le sceptre, et fit reconnaître son fils Ferdinand prince des Asturies.

Sensibilité du marquis de LEYDE.

PHILIPPE disgrâcia le marquis de Mirabal pour avoir donné au feu roi le conseil de diminuer la pension qu'il s'était réservée lors de son abdication , et se contenta de dire au marquis de Leyde , qui avait appuyé ce conseil : *Marquis de Leyde, je n'aurais jamais cru cela de vous.* Le marquis , sensible à ce reproche , en mourut de chagrin.

Paix entre l'empereur et le roi d'Espagne.

LA paix semblait très-éloignée. Un aventurier connu sous le nom de baron de Ripperda réussit dans une négociation où les meilleurs politiques avaient échoué depuis treize ans. Ripperda, venu à la cour d'Espagne après le traité d'Utrecht, en qualité d'envoyé de Hollande, retourna dans sa patrie mettre ordre à ses intérêts, et revint en Espagne dans l'espoir de faire fortune. La cour se servit de lui pour élever des manufactures de draps, le nomma directeur général de ces établissemens, et lui donna de forts appointemens. Ripperda abjura le protestantisme, se fit naturaliser Espagnol et se maria. Cet homme audacieux et intrigant, instruit de l'inquiétude que la cour concevait sur la médiation

de la France et de l'Angleterre , qui ne mettaient pas de chaleur à soutenir la cause de l'Espagne , offrit au roi de faire consentir l'empereur à un traité particulier par le moyen du prince Eugène. Le roi accepta la proposition de Ripperda ; celui-ci , déguisé , se cacha dans les faubourgs de Vienne , et parvint en peu de temps au difficile but qu'il s'était proposé.

Élévation de RIPPERDA.

LE traité dû à Ripperda comblait de joie la cour. Philippe en montra sa reconnaissance à l'auteur ; il le fit duc et grand , et le revêtit du pouvoir de premier ministre ; mais Ripperda n'était qu'un intrigant sans capacité , il bouleversa tout , et le roi l'éloigna bientôt des affaires et de la cour.

Disgrâce et mort de Ripperda.

LA chute de Ripperda acheva d'égarer sa raison , déjà affaiblie par son élévation subite. Exilé de la cour d'Espagne , il se réfugia chez l'ambassadeur anglais Stlan-tope , d'où Philippe le fit enlever et conduire au château de Ségovie. Ripperda se sauva de sa prison et s'enfuit à la cour de Maroc ; il espérait y faire une grande fortune , on daigna à peine lui confier le

commandement de quelques troupes : aigri de son mauvais succès , il s'imagina d'établir une nouvelle religion ; on le traita comme un fou , et il mourut accablé sous le poids de l'indigence et du mépris.

Renvoi de l'infante en Espagne.

LE renvoi de l'infante en Espagne ulcéra le cœur de Philippe contre le roi de France. Son ressentiment éclata par l'ordre qu'il donna à l'abbé de Livri, ministre de France, et à tous les consuls français de sortir de ses états. Mademoiselle de Beaujolois, destinée à don Carlos, et la reine, veuve de Louis I^{er}, qui ne pouvait soutenir l'aspect des lieux où elle n'existait plus que pour pleurer son époux, avaient obtenu la permission de retourner dans leur patrie. Philippe les renvoya, et fit entendre à la dernière qu'elle ne devait pas compter sur les six cent mille livres de pension qui lui avaient été accordées.

Mesures sages de Philippe.

LE roi supprima le dignité de connétable et d'amirante, depuis long-temps héréditaires dans les familles de Velasco et d'Henriquez ; il rétablit la discipline dans les armées de terre et de mer, ordonna à ses sujets de se comporter dans les églises

avec le respect dû à la divinité, et fonda à Ségovie le monastère de l'ordre de l'Annonciade, en faveur des dames nobles ; leur nombre était fixé à trente, et on les recevait sans dot. Il établit aussi un collège ou séminaire royal pour l'éducation gratuite de la jeune noblesse.

Don Carlos est reconnu grand-duc de Toscane et de Parme.

DON CARLOS, reconnu grand-duc de Toscane, passa en Italie suivi de six mille Espagnols et du comte de Saint-Istevan, son gouverneur général de l'armée et ministre plénipotentiaire de la couronne en Italie. Don Carlos alla tenir sa cour à Parme.

Conquête d'Oran.

PHILIPPE brûlait du désir de reprendre la place d'Oran, enlevée sous son règne à l'Espagne. Le comte de Montemar, chargé de cette expédition, remporta dans la plaine de Mazarquivir une victoire brillante sur l'armée des Maures, forte de quarante mille hommes ; il s'empara ensuite en trois jours de Mazarquivir et d'Oran, défendues par une garnison de dix mille hommes et par autant de bourgeois. Cette conquête importante occupa Montemar à peine un mois.

Don Carlos, roi de Naples.

LA conquête d'Oran par Montemar était le prélude d'autres succès. Ce général, vainqueur de Viscomti, dans le camp de Bitonto où il s'était retranché, se rendit maître des drapeaux, des étendards, de l'artillerie, des bagages et de la caisse militaire de l'ennemi. Cette brillante action rendit le royaume de Naples aux Espagnols vingt-six ans après qu'il leur eut été enlevé. Aussitôt que Philippe eut appris cette heureuse nouvelle, il créa son fils roi de Naples. Don Carlos fut accueilli avec des transports d'allégresse par les Napolitains, qui depuis deux siècles n'avaient pas joui de l'avantage de recevoir les lois d'un monarque particulier. Don Carlos se montra digne par sa valeur du rang auquel il venait d'être élevé.

Récompenses décernées à MONTEMAR.

PHILIPPE créa Montemar grand d'Espagne et duc de Bitonto, et fit élever sur le champ témoin de son triomphe une pyramide triangulaire de quarante pieds de hauteur, ornée d'emblèmes ingénieux et d'inscriptions en diverses langues. Ce trophée, monument de la reconnaissance du monarque, honore autant le prince

qui le dressa que le sujet dont il redit la gloire.

Incendie du palais du roi.

LA joie des triomphes qu'on avait remportés fut troublée par l'incendie du palais de Madrid, arrivé le 25 décembre 1734; il dévora un nombre considérable de tableaux dus aux plus célèbres maîtres, des meubles magnifiques, et la plus grande partie des archives de la couronne.

Traité de Vienne.

LE traité de Vienne, arrêté en 1736, et signé en 1738 entre l'empereur, les rois de France, d'Espagne et de Sardaigne, changea la face de l'Italie. L'empereur céda à don Carlos les royaumes de Naples et de Sicile et les côtes de la Toscane. Don Carlos donna pour équivalent à ce prince les duchés de Parme et de Plaisance. La France restitua le Mantouan, le Montferrat, le Milanais, ses conquêtes sur le Rhin, et garantit la pragmatique de Charles VI en faveur de sa fille aînée, épouse du duc de Lorraine et de Bar. Ce dernier prince céda ces deux duchés à la France, l'usufruit réservé à Stanislas avec le titre de roi, et obtint en dédommagement de son patrimoine l'expectative de la Toscane.

*Don JOSEPH PATINHO , marquis de
Castellar.*

L'ESPAGNE perdit dans cet homme vertueux le plus illustre ministre qu'elle ait eu depuis le cardinal Ximènes. Patinho réunissait à une activité prodigieuse la plus habile prévoyance, le jugement le plus solide et l'esprit d'ordre et de détail aux plus vastes combinaisons. Sa grandeur d'âme, son désintéressement, l'amour éclairé qu'il portait à sa patrie, les succès et l'éclat de son ministère le rendirent l'objet d'un culte religieux pour les Espagnols. Le peuple alla verser des larmes sur sa tombe, et le roi lui fit faire de magnifiques obsèques aux dépens du trésor royal. Joseph Patinho avait été honoré de la grandesse et de la Toison-d'Or.

Mort de Philippe.

PHILIPPE, succombant sous le poids des infirmités, mourut le 9 juillet 1746. La constance qu'il montra dans les revers, la sagesse des lois et des ordonnances qu'il donna à l'Espagne, les divers établissemens qu'il créa en faveur du commerce, des sciences et des arts; l'éclat qu'il rendit à la marine, la puissance que l'Espagne recouvra sous son règne rendent sa mémoire chère au peuple qu'il gouverna.

Testament de Philippe.

LE roi laissa à son épouse la jouissance de Saint-Ildephonse avec une pension de dix-huit cent mille livres , en outre de celle de seize cent mille livres attribuée aux reines douairières d'Espagne ; il ordonna de plus que cette princesse serait libre de rester dans la péninsule ou d'aller vivre dans l'étranger. Elizabeth se retira à Saint-Ildephonse.

Bienfaisance de FERDINAND VI, surnommé le SAGE.

FERDINAND signala le commencement de son règne par des bienfaits ; il ouvrit les prisons à tous ceux qui n'avaient pas encouru la peine capitale , proclama une amnistie en faveur des déserteurs et des contrebandiers qui reviendraient dans le délai de six mois en Espagne , publia qu'il consacrerait deux jours de la semaine à recevoir les requêtes et les remontrances de ses sujets , et choisit pour premier ministre don Joseph de Carvajol y Lancastre, l'homme le plus vertueux et le plus éclairé de l'Espagne.

Traité d'Aix-la-Chapelle.

LA guerre générale , commencée sous le dernier règne , se termina par le traité

conclu à Aix-la-Chapelle en 1748. Toutes les puissances se restituèrent les différens domaines qu'elles s'étaient respectivement enlevées tant en Europe qu'en Afrique et dans les Indes orientales.

Abolition d'impôts.

FERDINAND, toujours occupé du bonheur de son peuple, supprima les impôts onéreux. Les droits de douane et d'excise furent en partie abolis par ses soins ; le commerce et l'agriculture prospérèrent , et le laboureur se livra avec ardeur à des travaux dont il était certain de recueillir le prix.

Conduite admirable de Ferdinand.

LES projets ambitieux de la cour de Versailles , et ses brillantes promesses, ne purent arracher Ferdinand à ses vues pacifiques ; il voulait avant tout la félicité de ses peuples ; il rejeta avec fermeté la proposition d'un pacte de famille , répondit à ceux qui le pressaient de s'unir à la France contre l'Angleterre , que le rôle de médiateur lui convenait mieux que celui d'allié ; priva de sa confiance le marquis d'Encenada , partisan d'une union avec la France , et promut au ministère le général Wall , dont les penchans s'accordaient avec le sien.

Mort de Ferdinand.

FERDINAND avait réformé les abus introduits dans l'administration , rendu la vigueur aux lois , ranimé l'industrie , éteinte par les proscriptions des Maures et par l'émigration de la jeunesse , que la soif d'acquérir de l'or entraînait dans le Nouveau-Monde. Une mort prématurée l'enleva à ses sujets avant qu'il eût réparé tous les maux amassés sur eux par l'orgueil et par la superstition de ses prédécesseurs. La douleur qu'il éprouva de la perte d'une épouse adorée le jeta dans une sombre mélancolie à laquelle il s'abandonna sans réserve. Dans un des accès de cette maladie il abjura les affaires , se renferma dans une chambre à Villa-Viciosa , et refusa toute espèce de nourriture. Ses forces épuisées le livrèrent à une complication de maux qui lui coûta la vie.

Avènement de don Carlos au trône d'Espagne.

Don Carlos , frère de Ferdinand VI , lui succéda au trône d'Espagne , sous le nom de Charles III , et se démit de la couronne des Deux-Siciles en faveur de son troisième fils , qui régna sous le nom de Ferdinand IV. Le nouveau roi d'Espagne , après avoir fait

constater la faiblesse de tête du prince royal , don Philippe son fils aîné , et fait proclamer don Ferdinand souverain des Deux-Sicules , se rendit à Madrid avec son second fils , Charles - Antoine , destiné à porter un jour le sceptre de la péninsule.

Le roi rend à Barcelonne ses privilèges.

CHARLES se fit bénir des citoyens de Barcelonne , en leur rendant les privilèges dont Philippe V les avait privés. Ses bienfaits ne se bornèrent pas à cet acte de justice , il fit de nombreuses promotions dans ses armées de terre et de mer , restaura la marine , et acheta une quantité considérable de grains de l'étranger pour semer dans l'Andalousie , dans la Murcie et dans la Castille , qui venaient d'éprouver une disette affreuse.

Charles signe le pacte de famille.

LES expéditions que les Anglais poussaient jusque dans l'Amérique espagnole inquiétaient Charles. Sous le prétexte de châtier l'insolence des Algériens , il prépara un armement considérable à Carthagène. Les Français profitèrent de cette circonstance pour lui proposer l'alliance rejetée par Ferdinand , et Charles se détermina à signer la célèbre convention

connue sous le nom de *Pacte de famille*. Ce traité amena la guerre entre l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal.

Traité de paix.

APRÈS une campagne dans laquelle les puissances belligérantes virent balancer leurs succès, elles sentirent le besoin de la paix, et recoururent aux négociations. Un traité se conclut entre la France, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, à Aix-la-Chapelle, le 10 février 1763. La France seule se vit la victime d'une guerre qu'elle avait provoquée.

Mort d'ÉLISABETH.

LA veuve de Philippe V mourut dans la retraite où la prudence de ses fils l'avait retenue. Cette princesse, douée de qualités supérieures et d'une haute ambition, avait conçu des projets propres à bouleverser l'Europe, et qui eussent conduit l'Espagne elle-même à sa ruine si les successeurs de Philippe V ne se fussent soustraits à sa dangereuse influence.

Le comte d'ARUNDA nommé président de Castille.

CHARLES, rendu à la paix, s'occupait de réparer dans ses états les désastres que la

guerre avait causés. Les meilleurs artistes dans tous les genres de constructions furent envoyés par ses soins à la Havane pour y faire de nouvelles fortifications. Quelques soulèvemens partiels ayant troublé le royaume, le monarque nomma le comte d'Arunda, président du conseil de Castille, et parvint avec son secours à réprimer promptement les séditions.

Les Jésuites.

LES Jésuites avaient acquis une grande influence dans tous les états catholiques par leurs connaissances profondes, par leur activité, par leurs intrigues, et surtout par l'esprit de corps qui les animait. Confesseurs de tous les monarques, ils réglaient leur politique comme ils réglaient leur conscience, et décidaient, suivant leurs propres intérêts, des destinées des peuples. Instituteurs de la jeunesse, ils la formaient à leur gré, acquéraient sur son esprit un empire despotique, enchaînaient les faibles par la terreur, et faisaient servir à leurs vues ceux qui montraient du courage. Les réglemens de la société des jésuites étaient couverts d'un voile impénétrable; ils savaient promptement tout ce qui se passait dans les différentes cours, sans qu'on pût deviner les moyens qu'ils

employaient pour s'en instruire. Leurs immenses richesses et leur ambition éveillèrent les inquiétudes des gouvernemens. Le roi de France supprima leur ordre dans ses états ; son exemple ne tarda point à être imité par les autres souverains.

Abolition des Jésuites.

L'EXTRÊME attachement des Espagnols à la religion catholique donnait au corps des jésuites un pouvoir au moins égal à celui du roi. Charles sentait combien il lui devenait important de détruire cet ordre ; mais il ne se dissimulait pas le péril qu'il courait à le faire. Une mesure aussi prompte que secrète pouvait seule empêcher de grands troubles ; elle fut arrêtée entre le roi et le comte d'Arunda.

A minuit les six collèges de jésuites se trouvèrent environnés de troupes qui forcèrent les portes, s'assurèrent des cloches, et placèrent un factionnaire à chaque cellule. On ordonna aux pères de se lever et de se rendre dans la salle du réfectoire, où ils entendirent la lecture de l'ordre du roi qui les condamnait à la déportation. On ne leur permit d'emporter que les objets d'une nécessité absolue, et l'on mit le scellé sur leurs autres effets. On avait retenu poureux toutes les voitures de louage

et tous les fourgons qui se trouvaient à Madrid ; ils partirent soudain pour Carthagène. Le lendemain matin les habitans de Madrid montrèrent autant de consternation que de surprise ; mais un morne silence signala seul leur mécontentement.

Des mesures semblables à celles adoptées contre les jésuites de Madrid eurent lieu trois jours après , en même temps et à la même heure , dans toutes les villes du royaume. On transporta les jésuites dans l'état ecclésiastique sur des vaisseaux préparés pour leur expulsion, et l'on prit des moyens sévères à l'effet d'empêcher leur communication avec les colonies espagnoles. Les propriétés de l'ordre furent confisquées au profit du gouvernement , qui promit à chaque membre une pension modique, sous la condition que tous résideraient dans le lieu fixé pour leur exil ; la désobéissance d'un seul des membres devait entraîner la perte des pensions de tous les autres. Il fut défendu aux sujets du roi d'Espagne de correspondre avec les jésuites , soit directement, soit indirectement , sous peine d'être réputés coupables de haute trahison ; il fut également défendu de parler , d'écrire ou de faire la plus légère réclamation contre ces mesures, qui ne tardèrent pas à être exécutées jusque

dans les Indes , et fournirent des sommes immenses au gouvernement.

Prise de possession de la Louisiane.

LORS du dernier traité de paix la Louisiane avait été cédée à l'Espagne ; les habitans de cette île demandèrent au conseil supérieur que la prise de la possession se retardât jusqu'au moment où la cour de France aurait entendu leurs représentations. Le tribunal rendit l'arrêt sollicité, et les Espagnols repartirent pour la péninsule. La cour de Madrid envoya promptement le général Oreilly à l'île de Cuba ; il prit dans ce lieu trois mille hommes de troupes réglées , les embarqua à bord de vingt-cinq bâtimens de transport , et son pavillon se montra l'année suivante à l'embouchure du Mississipi. Toute la colonie prit les armes. On voulait empêcher les troupes de débarquer ; quelques citoyens se disposaient à brûler les vaisseaux ; d'autres proposaient de se retirer sur la rive orientale du fleuve avec leurs esclaves et tout ce qu'ils possédaient en argent et en bestiaux. L'éloquence du commandant français calma cette fermentation ; la flotte espagnole arriva sans être attaquée à la Nouvelle-Orléans , et la prise de possession au nom du roi d'Espagne eut lieu le

lendemain. Le général , homme méchant et cruel , traita les colons comme des révoltés ; il choisit douze personnes parmi les familles les plus distinguées , en livra six à la mort , et plongea les six autres dans les cachots de la Havane. Cette barbarie effraya les négocians , que le commerce appelait dans les colonies ; ils portèrent ailleurs leur or et leur industrie , et les propriétaires abandonnèrent leurs plantations.

Prise de l'île de Minorque et du fort Saint-Philippe.

L'ESPAGNE , d'accord avec la France , avait déclaré la guerre à la Grande-Bretagne. Ces deux puissances échouèrent d'abord contre Gibraltar ; mais elles soumièrent l'île de Minorque , et s'emparèrent , après une longue résistance , du fort Saint-Philippe , une des places les plus fortes de l'Europe après Gibraltar. Ce succès les encouragea à tenter de nouveaux efforts pour réduire cette première place ; elle allait enfin tomber en leur pouvoir lorsque des négociations pour la paix suspendirent les travaux du siège.

Minorque et la Floride réunies à l'Espagne.

PAR le traité de paix conclu le 5 septembre 1783 , l'Espagne recouvra toutes

les pertes qu'elle avait faites , et se vit de plus en possession de Minorque et de la Floride.

Établissemens dus à Charles.

CHARLES , devenu étranger aux événemens qui se passaient dans le reste de l'Europe , s'occupa de faire fleurir dans son royaume les arts , le commerce et l'agriculture. Il établit en 1785 la compagnie des Philippines , et augmenta le cabinet d'histoire naturelle ; en 1787 , il fit un traité de commerce avec la Prusse , et ouvrit le canal d'Aragon.

Mort de CHARLES III.

CE prince , attaqué dans les premiers jours de décembre 1788 d'une fièvre inflammatoire qui tourna en pulmonie , mourut le 17 de ce mois à l'âge de soixante-treize ans.

Caractère de ce roi.

JAMAIS le ministère ne présenta autant de stabilité que sous le règne de Charles III ; lorsqu'une fois il avait accordé sa confiance , il ne la retirait plus. Ses ministres mouraient en place , quelles que fussent les suites de leur administration. Ce prince , simple dans ses manières , de mœurs pures,

d'une probité scrupuleuse, même dans ses relations politiques, emporta dans la tombe l'estime de l'Europe et les regrets des Espagnols.

Avènement de CHARLES-ANTOINE au trône.

CHARLES-ANTOINE, second fils de Charles III, monta sur le trône d'Espagne sous le nom de Charles IV.

Agression des Anglais.

LA paix faillit être troublée au commencement du règne de ce prince par une agression des Anglais. Quoique la baie de Nootka fit partie du vaste empire du Mexique, ces insulaires y avaient établi une factorerie; et avaient pris possession de ce lieu important au nom de la couronne d'Angleterre. Ces rivages étaient regardés, cent ans avant cette époque, comme inaccessibles aux navigateurs; mais le capitaine Cook ayant rapporté quelques fourrures précieuses en échange de différentes marchandises européennes données aux naturels du pays, alors spéculateurs, prirent des cargaisons de pelleterie magnifiques qu'ils envoyèrent à Canton, où les Chinois les achetèrent au plus haut prix, et bientôt une colonie opulente s'établit à Nootkasund.

Deux vaisseaux de guerre frétés par les Espagnols entrèrent dans cette baie le 6 mai 1789 , arrêterent les Anglais et les conduisirent à Saint-Blas.

Liberté des mers établie.

LA cour de Londres , irritée , songeait à conquérir l'Amérique espagnole. En conséquence de ce projet deux escadres s'assemblèrent à Portsmouth , l'une sous le commandement du lord Howe , et l'autre sous celui de l'amiral Cornish ; mais la France , alliée de l'Espagne , arma quarante-cinq vaisseaux de ligne pour venir à son secours , et des sentimens plus modérés succédèrent à la vive effervescence des insulaires. Le différend des cours de Madrid et de Londres se termina au mois de novembre 1791 , par la signature d'une convention dans laquelle , sans fixer d'une manière précise les limites respectives des deux puissances , on se contentait de statuer que la navigation de l'Océan Pacifique était aussi libre que celle de la mer Atlantique. Le droit réclamé par les Anglais de pêcher des baleines sur toutes les côtes occupées par les Espagnols fut reconnu , à la charge que les Anglais ne formeraient aucun établissement permanent , et que leurs vaisseaux se tiendraient

éloignés de dix lieues des contrées occupées par les Espagnols sur les bords de l'Océan Pacifique. A l'égard de la côte nord-ouest, objet principal de la contestation, on arrêta que le continent au nord des établissemens possédés par l'Espagne serait ouvert aux deux nations, sous la condition seulement que les marchandises importées dans les ports de l'une ou de l'autre couronne paieraient un droit d'entrée.

Élévation de MONINOS.

MONINOS, plus connu sous le nom du comte de Florida Bianca, d'abord simple avocat, s'était élevé, sous le règne de Charles III, au poste éminent d'homme d'état. Il obtint de Charles IV la même confiance qu'il avait obtenue de Charles III, et gouverna la monarchie comme premier ministre jusqu'en 1792, où la reine d'Espagne, mécontente de sa sévérité, résolut de le perdre dans l'esprit du roi.

Sa disgrâce.

DISGRACIÉ d'une manière éclatante, retenu même quelque temps prisonnier, Florida Bianca se retira dans un monastère. Ce ministre intègre, éclairé, avait régi l'Espagne avec succès; toutes ses actions tendaient à relever la gloire de sa

patrie, il conserva dans son élévation une simplicité de mœurs peu commune, une grande affabilité, un désintéressement que rien ne put altérer, et le désir sincère d'être utile au peuple. La retraite de Florida Bianca causa une consternation générale, et son nom sera toujours vénéré par les Espagnols.

Le comte d'ARUNDA.

LE comte d'Arunda, ainsi que nous l'avons vu, avait joué un rôle important sous Charles III, et présidé à l'expulsion des jésuites. Investi de la confiance de Charles IV lors des premières années du règne de ce prince, il se vit ensuite écarté de la cour et des affaires par les intrigues du clergé ; cependant le roi, qui voulait voiler sa disgrâce, le nomma ambassadeur en France. Le comte d'Arunda, revenu en Espagne au commencement de la révolution française, vivait dans l'isolement, lorsque la reine le fit élever de nouveau au ministère en la place du comte Florida Bianca, qu'elle en avait éloigné. Il paraît que le comte d'Arunda se servit de son influence pour empêcher la cour de Madrid d'entrer dans la coalition formée à l'effet d'arrêter l'essor de la révolution française. Son ministère fut de courte durée, mais

il était resté doyen du conseil lorsque les opinions qu'il manifesta sur la guerre contre la France le firent exiler dans ses terres d'Aragon, où il termina son honorable carrière en 1794.

L'indépendance de son caractère et la force toute puissante de sa volonté le placent au-dessus des hommes vulgaires. Il avait une manière de voir très-saine sur beaucoup d'objets, de l'originalité dans les idées et dans la manière de les rendre. Ses lumières n'étaient pas très-étendues, mais il savait dans un certain ordre de choses concevoir, vouloir et exécuter. On a comparé assez ingénieusement son esprit à un puits profond dont l'orifice est étroit.

Disgrâce de don PEDRO RODRIGUEZ de Campo-Manez.

CE seigneur, célèbre sous le double rapport d'écrivain politique et d'homme d'Etat, après avoir long-temps occupé le ministère sous le dernier roi, fut nommé par Charles IV président du conseil de Castille et ministre d'Etat. Il présida les cortès du royaume, et son crédit paraissait inébranlable, quand il se vit banni des conseils, et privé de tous ses emplois au moment où Florida Bianca gagna la faveur du roi. Don Pedro supporta sa disgrâce avec dignité.

Le célèbre Robertson juge en ces termes les écrits de don Pedro. « Il est peu d'au-
 » teurs, même parmi les nations les plus
 » versées dans le commerce, qui aient
 » poussé si loin leurs recherches avec une
 » connaissance aussi approfondie de ces
 » différens objets, et avec un plus vif
 » mépris pour les préjugés nationaux et
 » populaires, ou qui aient uni plus heu-
 » reusement le calme des recherches phi-
 » losophiques avec le zèle ardent d'un ci-
 » toyen animé par l'amour du bien public. »

Administration du prince de la Paix.

Don Manuel Godoi, connu depuis sous le nom de prince de la Paix, ne fut pas plutôt élevé à la dignité de premier ministre que le système suivi jusqu'alors changea entièrement; son administration doubla les regrets que le peuple avait donnés à la retraite de ses prédécesseurs, et prépara les malheurs de la monarchie.

Trait de courage de CHARLES IV.

A l'époque terrible du procès de Louis XVI la cour d'Espagne fut la seule puissance qui intervînt pour empêcher qu'on ne versât le sang du juste; mais la voix courageuse de Charles IV essaya vainement d'épargner un crime à la France.

Guerre entre l'Espagne et la France.

CHARLES , après avoir usé de tous les moyens de conciliation pour sauver Louis XVI , indigné de n'avoir pu réussir , déclara la guerre à la France. Pleins du sentiment le plus généreux , les Espagnols coururent avec transport se ranger sous les drapeaux de leur souverain. Aucune vue d'intérêt particulier ne profana la cause sainte qu'ils défendirent , et les motifs sacrés qui leur avaient mis les armes à la main ; ils ne voulurent que la vengeance d'un attentat odieux , la punition d'un supplice inoui , le triomphe de la fidélité , de l'honneur et de la justice. Ils furent les seuls entre tous les peuples , comme leur monarque fut le seul entre tous les rois , qui portèrent alors le plus noble désintéressement dans la plus noble de toutes les causes. Vingt ans plus tard les autres souverains et les autres peuples , éclairés par une funeste expérience , ont enfin reconnu , comme le reconnut jadis le plus vertueux des Grecs , qu'il n'est rien de vraiment utile que ce qui est juste.

L'armée espagnole se partagea en deux corps , l'un défendit le Guipuscoa , la Navarre et la Biscaye ; l'autre attaqua la France par le Roussillon. Les braves

Espagnols, guidés par d'habiles généraux, obtinrent d'abord d'assez éclatans succès, principalement dans le Roussillon, où le général Ricardos exécuta de grandes choses avec une petite armée, fit une guerre vigoureuse et se couvrit de gloire, en remportant plusieurs avantages sur un ennemi naturellement intrépide, et qui sentait doubler sa force et ses moyens par l'exaltation de nouveaux principes.

Traité de Bâle.

CHARLES, épouvanté des succès de la révolution française, et cédant aux instances du prince de la Paix, se détacha de la coalition, et consentit en 1794 un traité séparé appelé le traité de Bâle, du lieu où il fut conclu. Les deux Etats rentrèrent dans leurs anciennes limites continentales, et la France reçut de l'Espagne la partie de l'île Saint-Domingue dont elle était en possession.

Singularité remarquable.

LE premier roi qui se retira d'une coalition dont le but paraissait être de replacer la famille de Bourbon sur le trône était lui-même un Bourbon.

Conduite de l'Espagne.

DEPUIS la paix de Bâle l'Espagne ne cessa de faire des sacrifices de toute nature pour se maintenir en parfaite harmonie avec la France : flottes, armées, trésors, elle lui prodigua tout ; le prince de la Paix employait ses soins assidus à faire triompher un système auquel il devait en grande partie la haute faveur dont il jouissait.

Désarmement de l'Espagne.

(Dix-neuvième siècle.)

LORSQUE Napoléon eut conclu le fameux traité de Tilsit, il projeta la ruine du Portugal et de l'Espagne ; pour atteindre ce but il commença par désarmer cette dernière puissance, en lui demandant seize mille hommes de troupes qu'il envoya dans le nord combattre pour des intérêts étrangers.

Intrigues contre la famille royale.

NAPOLÉON entrevit les obstacles qu'il trouverait à subjuguier une nation énergique et fidèle qui ne lui fournissait aucun prétexte d'agression ; il résolut d'obtenir par l'intrigue ce qu'il craignait de ne

pouvoir obtenir par la force ; en conséquence il chercha à semer la mésintelligence entre la famille royale. Instruit que le prince de la paix , l'ennemi mortel du prince des Asturies , voulait faire contracter à ce dernier un mariage qui contrariait le choix de son cœur , Napoléon suggéra par son ambassadeur à l'héritier de la monarchie espagnole de demander la main d'une princesse de la nouvelle famille impériale. Jaloux à la fois de se soustraire à l'hymen qu'il redoutait et de resserrer les liens qui unissaient les deux couronnes , le prince des Asturies adopta le plan de l'ambassadeur de France , à condition toutefois qu'il serait approuvé par ses augustes parens , et prit des mesures relatives à cette résolution auprès de l'empereur des Français.

Emprisonnement du prince des Asturies.

PEU de jours s'étaient passés depuis que le prince des Asturies avait adressé sa demande à Napoléon , lorsqu'il se vit arrêté par l'ordre du roi son père , et conduit prisonnier au monastère royal de Saint-Laurent. En même temps parut un décret adressé au conseil de Castille , et proclamé au nom du monarque espagnol , qui accusait l'illustre détenu des plus coupables

manœuvres. Loin de croire aux inculpations dirigées contre le prince , le peuple soupçonna le favori d'être l'auteur des plus horribles calomnies , et rejeta sur lui l'odieux des mesures arbitraires qui venaient d'être prises. Le favori usa de son ascendant sur Charles IV pour le déterminer à se plaindre à Napoléon des menées secrètes de son ambassadeur auprès du prince des Asturies , et pour lui témoigner sa surprise de n'avoir pas été instruit de ses vues sur un objet d'une aussi majeure importance pour des têtes couronnées.

Craintes du prince de la Paix.

LE prince de la Paix , effrayé du mécontentement général qu'avait excité la détention du prince des Asturies , feignit de devenir l'arbitre d'une réconciliation entre le père et le fils ; mais ce dernier n'obtint qu'une liberté illusoire.

Traité de Fontainebleau.

SUR ces entrefaites , un courrier français apporta à Madrid un traité signé à Fontainebleau , entre les chargés de pouvoirs secrets des souverains de France et d'Espagne ; ce traité portait :

1^o Que les provinces de Portugal situées entre le Minho et le Duero , ainsi

que la ville d'Oporto , seraient données en toute propriété et souveraineté au roi d'Etrurie , qui prendrait le titre de roi de la Lusitanie septentrionale ;

2^o Que le prince de la Paix , sous le titre de prince des Algarves , aurait la souveraineté des royaumes d'Alentejo et des Algarves ;

3^o Que le roi d'Etrurie cédaient en toute propriété et souveraineté le royaume d'Etrurie à l'empereur Napoléon.

Politique de NAPOLÉON.

LORSQUE Napoléon vit que le roi et la reine d'Espagne s'étaient aliénés le cœur de leurs sujets par l'arrestation du prince des Asturies , et que le prince de la Paix avait compromis sa faveur , il cessa sa correspondance avec eux , dans la vue de leur inspirer des alarmes et de les déterminer à partir pour les colonies espagnoles.

Feintes négociations de mariage.

PRIVÉ de l'appui de Napoléon , le prince de la Paix rechercha celui du grand duc de Berg , et pour conjurer l'orage qu'il voyait prêt à éclater il détermina le roi et la reine d'Espagne à demander solennellement à l'empereur la main d'une de ses cousines pour le prince des Asturies.

Napoléon assura Charles IV qu'il n'avait aucune connaissance de l'alliance projetée par le prince des Asturies avec une princesse de sa famille, mais qu'il consentait à cet hymen. En même temps il faisait filer des troupes en Espagne, et semer le bruit qu'il embrassait la cause de l'héritier du trône, afin de se concilier le suffrage de la nation.

Le roi et la reine, frappés de terreur, n'osèrent s'opposer à l'entrée des troupes françaises, qui se mirent bientôt en possession des forteresses de Pampelune, de Saint-Sébastien, de Figuières et de Barcelonne, seules places qui offrissent des obstacles à l'invasion de la péninsule.

Napoléon alors se plaignit de ce que Charles IV n'avait pas réitéré sa demande pour le mariage de son fils avec une princesse de la famille impériale. Le roi montra le plus grand désir que cette alliance eût promptement lieu.

En même temps un messenger secret de l'empereur se rendit en Espagne avec beaucoup de précipitation et de mystère; on ne put découvrir le sujet de ses conférences avec la famille royale; mais après son départ de Madrid on s'aperçut que la cour faisait des préparatifs pour se réfugier dans le Mexique.

Séditions d'Aranjuez.

A la première nouvelle qui se répandit du projet formé par l'auguste famille de quitter la péninsule , toutes les classes des citoyens témoignèrent leurs craintes d'une manière énergique ; en vain le roi démentit hautement le bruit qui s'était répandu : les mesures prises chaque jour manifestaient tellement la résolution d'émigrer , et la défiance générale était si grande que le peuple , poussé par le désir impérieux de son propre salut , eut recours à l'insurrection , et se porta en armes à Aranjuez pour s'opposer à la fuite de ses souverains.

Abdication de CHARLES IV.

LE favori , dès long-temps l'objet de la haine générale , fut conduit en prison , et Charles IV , qui n'était plus influencé par ses conseils , abdiqua le trône en faveur du prince des Asturies.

Conduite de FERDINAND VII.

ÉLEVÉ au trône sous le nom de Ferdinand VII , le prince des Asturies fit son entrée royale à Madrid au bruit des acclamations joyeuses d'un peuple qui voyait en ce prince le soutien de la monarchie. Cependant le grand duc de Berg avait

appris les troubles d'Aranjuez, et marchait sur Madrid, accompagné de toute son armée. Ferdinand envoya une députation de trois grands d'Espagne à l'empereur pour lui communiquer son avènement au trône, et l'assurer du désir sincère qu'il formait de resserrer l'alliance établie entre les deux couronnes; en même temps il chargea un autre grand d'Espagne d'aller complimenter le grand duc de Berg sur sa présence dans la capitale.

Le grand duc, entré dans Madrid à la tête de ses troupes, répandit la nouvelle de l'arrivée prochaine de l'empereur, parla d'une manière insidieuse de l'abdication de Charles IV, et laissa entendre qu'il ne pouvait avoir aucun rapport avec le nouveau roi jusqu'au moment où Napoléon l'aurait reconnu; de cette manière il parvint à jeter des doutes sur le succès de la révolution d'Aranjuez.

Le roi et la reine d'Espagne profitèrent de cette circonstance pour intercéder le grand duc en faveur du prince de la Paix, retenu en prison. Le grand duc, fidèle au plan qu'on lui avait tracé, montra beaucoup de déférence aux vœux de Charles IV. L'allégresse avec laquelle les citoyens de Madrid avaient reçu Ferdinand prouvait au grand duc qu'on pouvait agir avec succès

contre lui tant qu'il serait au milieu de son peuple ; en conséquence il chercha à lui ôter ce soutien. Pour arriver à ce but il persuada d'abord à l'infant don Carlos d'aller au-devant de l'empereur , qui , disait-il , n'était pas éloigné de la capitale de plus de deux jours de marche ; l'infant partit , il engagea le roi à faire la même démarche. Ferdinand hésitait sur le parti qu'il devait prendre , quand un nouvel envoyé de Napoléon se présente pour le féliciter , et l'assurer que s'il est dans l'intention de suivre avec la France le système adopté par Charles IV , l'empereur ne se mêlera en aucune manière des affaires intérieures de l'Espagne , et le reconnaîtra sur-le-champ comme roi des Espagnes et des Indes.

Le crédule Ferdinand cède aux sollicitations des agens de l'empereur , et fait ce que ne doit jamais faire un monarque dans des circonstances critiques ; il quitte sa capitale. Toutefois pour que les affaires urgentes ne souffrissent pas de son absence , avant son départ il établit une junte suprême , présidée par son oncle l'infant don Antonio.

Voyage de Ferdinand.

LE roi croyait trouver l'empereur à Burgos , celui-ci était encore à Bayonne ;

on engage Ferdinand , toujours par le feint motif de son intérêt, à continuer sa marche imprudente jusqu'à Vittoria ; il se laisse convaincre. Pendant cet intervalle l'infant don Carlos se rendait à Bayonne , où l'empereur l'avait engagé à venir , et la junte suprême du gouvernement se vit contrainte à remettre le prince de la Paix entre les mains du grand duc de Berg.

Une lettre de Napoléon invite Ferdinand à se rendre à Bayonne ; ce dernier , sourd aux conseils de ses ministres , à la voix de ses peuples , part de Vittoria pour aller joindre l'empereur.

Le roi rencontra en chemin les trois grands d'Espagne qu'il avait députés vers l'empereur ; le compte qu'ils lui rendirent de leur mission lui donna des inquiétudes ; mais il approchait de Bayonne , il n'était plus temps de revenir sur ses pas.

Réception de Ferdinand.

L'HABITATION dans laquelle on mena le roi , lors de son arrivée à Bayonne , n'était pas convenable à la dignité de son rang ; il cherchait à deviner le motif d'une réception si singulière, quand on l'informa que l'empereur venait pour lui rendre visite ; il alla le recevoir jusqu'à la portière de son carrosse. Les deux souverains

s'embrassèrent et se donnèrent réciproquement beaucoup de témoignages d'affection. L'empereur ne resta qu'un instant avec le roi, et l'embrassa de nouveau avant de se séparer de lui.

Bientôt après Napoléon envoya son maréchal du palais inviter Ferdinand à dîner ; des voitures étaient disposées pour le conduire au palais de Marac ; il s'y transporta sans délai ; l'empereur se présenta à la portière de la voiture du roi pour le recevoir, l'embrassa encore, et le conduisit amicalement jusqu'à l'appartement qu'il lui avait fait préparer.

Le roi avait à peine eu le temps de prendre un peu de repos qu'on vint lui annoncer que l'empereur s'était déterminé à renverser la dynastie des Bourbons en Espagne pour y substituer la sienne, et qu'il exigeait sa renonciation à la couronne, tant en son nom qu'au nom de toute sa famille.

La surprise et la consternation de Ferdinand sont impossibles à peindre ; tous ceux qui l'entouraient crurent être en proie à l'illusion d'un songe fâcheux ; le porteur de cette étrange proposition était le même qui avait engagé le roi à venir au-devant de l'empereur,

Entrevue des ministres de France et d'Espagne.

Don Pedro de Cevallos , premier secrétaire d'état du roi , mandé le lendemain au palais de Marac , se plaignit vivement au ministre de Napoléon de la conduite perfide qu'on avait tenue envers son souverain ; il déclara qu'il était autorisé par lui à protester contre la violence faite à sa personne ; il ajouta que Ferdinand ne pouvait abdiquer sa couronne en faveur d'une autre maison que la sienne sans manquer à ce qu'il devait à sa famille , à son peuple et à lui-même ; mais que s'il était capable de s'oublier jusqu'à ce point , la nation espagnole aurait seule le droit d'appeler au trône une nouvelle dynastie.

On insista sur l'abdication demandée , et l'on prétendit que celle de Charles IV n'avait pas été volontaire.

M. de Cevallos témoigna son étonnement de ce que l'on exigeât l'abdication du fils au moment même où l'on contestait la validité de celle du père ; ensuite il affirma que trois semaines avant les troubles d'Aranjuez Charles IV avait dit à la reine son épouse , en présence de tous les ministres d'état : « Marie-Louise , nous allons » nous retirer dans une de nos provinces ,

» où nous passerons nos jours dans le re-
 » pos , et Ferdinand , qui est jeune ,
 » prendra sur lui le fardeau du gouver-
 » nement. »

M. de Cevallos essaya ensuite de faire sentir combien il devenait utile à la France de se maintenir en paix avec un peuple qui non - seulement lui avait fait tant de généreux sacrifices , mais dont le dévouement et la loyauté repousseraient avec énergie l'insulte faite à son monarque , et qui s'ensevelirait plutôt tout entier sous les ruines de la péninsule que de laisser attenter à son indépendance ; il rappela ensuite le traité conclu à Fontainebleau , lequel garantissait l'intégrité de la monarchie espagnole.

L'empereur entra tout à coup dans le cabinet des ministres , et comme son éloquence ne put persuader M. de Cevallos , il fit dire au roi de choisir un négociateur plus flexible.

Charles IV à Bayonne.

M. de Cevallos instruisit le ministre des affaires étrangères que le roi désirait de retourner à Madrid , pour calmer les alarmes de ses sujets ; il ne reçut aucune réponse ; Napoléon continua de demander l'abdication de Ferdinand ; celui-ci

continua de la refuser ; le premier , contraint de changer de plan , ordonna au grand duc de Berg de faire partir Charles IV et son épouse pour Bayonne. Ces infortunés souverains demandèrent à être précédés dans leur voyage par le prince de la Paix , artisan des malheurs de l'Espagne , mais en qui , trop aveuglés , ils voulaient constamment voir un appui. Le grand duc de Berg , qui avait forcé la junte à le remettre en liberté , le fit conduire sous une forte escorte à Bayonne. Le roi et son épouse ne tardèrent pas à le suivre.

Abdication de Ferdinand.

CHARLES IV, séduit par de secrètes intrigues , avait déjà réclaté contre son abdication. Ferdinand , prisonnier , menacé du courroux de son père , et dans l'ignorance des véritables sentimens des Espagnols , signa , le 1^{er} mai 1808 , une renonciation conditionnelle de sa couronne en faveur de son père. Le 5 du même mois Napoléon alla rendre une visite au roi et à la reine. Le roi Ferdinand , appelé à cette réunion , reçut de son père l'ordre de faire une renonciation absolue de sa couronne , sous peine d'être traité , avec toute sa maison , comme usurpateur du trône , et comme conspirateur contre la vie de ses parens.

Enfin, dans une dernière conférence entre Ferdinand et l'empereur, celui-ci lui dit : Prince, *l'abdication ou la mort*. Ainsi deux princes en Espagne, à douze siècles de distance, furent également menacés de la mort, l'un s'il n'acceptait pas la couronne (Vamba, roi des Goths), l'autre s'il ne la résignait pas.

Massacre du 2 mai.

LORSQUE Charles IV et la reine son épouse furent partis pour Bayonne, il ne restait plus de la famille royale à Madrid que la reine d'Etrurie, don Francisco son fils, et l'infant don Antonio, frère de Charles IV, président de la junte suprême. Le grand duc de Berg se mit en devoir d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu de les faire conduire à Bayonne; la population entière de Madrid s'insurgea pour s'opposer à ce départ. On tira sur le peuple à mitraille, et les colonnes impériales se répandirent dans les rues de Madrid. Les habitans coururent aux armes, et se défendirent pied à pied, corps à corps; ils affrontèrent les plus épais bataillons, y portèrent le désordre, et reçurent la mort avec une inconcevable intrépidité. Le sang coulait de toutes parts, et la bourgeoisie, quoique très-inférieure en nombre, quoique

abandonnée de son gouvernement, et non dirigée par les militaires espagnols, qui étaient retenus dans leurs quartiers, soutenait la lutte avec énergie, et dans quelques endroits avec avantage, lorsque des paroles de paix la désarmèrent.

Le combat cessa; les troupes qui occupaient les postes de Madrid arrêtaient tous les citoyens qu'ils rencontraient avec des armes et les fusillaient. Le silence de cette épouvantable nuit ne fut interrompu que par le bruit de la mousqueterie et par les gémissemens des mourans.

Abdication de toute la famille royale.

L'EMPEREUR, une fois maître de l'abdication de Ferdinand, se fit donner celle de Charles IV, et contraignit l'infant don Carlos, frère du prince des Asturies, et l'infant don Antonio son oncle, de renoncer à leurs droits au trône. Ferdinand, ainsi que les autres infans d'Espagne, furent conduits prisonniers à Valence, et Napoléon proclama roi d'Espagne son propre frère Joseph Napoléon.

État de l'Espagne à cette huitième époque.

LA monarchie, déchue de sa splendeur sous le règne de Philippe IV, pencha tout à fait vers sa ruine sous celui de Charles II. L'esprit d'égoïsme semblait avoir éteint

tout amour de la patrie ; mais cet amour sacré n'était qu'assoupi dans le cœur des Castillans , et se réveilla bientôt avec force à la voix d'un petit-fils de Louis XIV. Sous ses drapeaux chéris , l'Espagnol recouvra sa constance et sa gloire , et le vaisseau de l'Etat , qui menaçait d'être submergé , rentra victorieux dans le port. L'Espagne prit de nouveau rang parmi les grandes puissances de l'Europe.

Le règne de Louis I^{er} , surnommé le Bien - Aimé , et de Ferdinand VI , surnommé le sage , firent goûter les douceurs de la paix à la péninsule , et rendirent quelque éclat à l'agriculture , au commerce et à l'industrie. La valeur de Charles III remit dans sa maison le trône des deux Siciles ; et la protection qu'il accorda aux sciences et aux arts ramena le goût de l'instruction. Charles IV suivit d'abord la marche de ses prédécesseurs , et rien ne paraissait enfin devoir nuire à la prospérité de la péninsule , lorsque l'ambition et la perfidie du prince de la Paix semèrent la discorde dans la famille royale , servirent les projets de Napoléon , plongèrent l'Espagne dans de nouvelles convulsions , et donnèrent naissance à cette lutte si terrible et si glorieuse où l'énergie castillane vengea l'Europe de vingt ans de revers.

Q

IX^e É P O Q U E.*Décret royal envoyé à la junte.*

TANDIS que Ferdinand était retenu à Bayonne, M. de Cevallos parvint à faire connaître à la junte la situation où se trouvait le roi, et lui expédia un décret royal ainsi conçu : *La junte exécutera ce qu'elle jugera nécessaire pour le service du roi et du royaume, et, pour cet effet, elle a tous les pouvoirs dont Sa Majesté elle-même serait investie si elle était résidente dans le royaume.*

Questions de la junte au roi.

LA junte députa à Bayonne un homme dont le zèle et la discrétion étaient à l'épreuve, à l'effet de transmettre au roi les questions suivantes :

1^o Si Sa Majesté jugeait convenable d'autoriser la junte à nommer un conseil qui pût se transporter partout où besoin serait pour gérer librement les affaires du gouvernement, et, dans ce cas, Sa Majesté était suppliée de désigner elle-même les membres qui composeraient ce conseil ;

2^o Si Sa Majesté désirait que les hostilités commençassent contre l'armée française , et , dans ce cas , à quelle époque et comment ce plan serait-il mis à exécution ;

3^o S'il était pareillement dans l'intention de Sa Majesté qu'on gardât les frontières , pour empêcher qu'il n'entrât en Espagne un plus grand nombre de troupes françaises ;

4^o Si Sa Majesté jugeait qu'il fût convenable de convoquer les cortès , et , dans ce cas , il était nécessaire que le conseil royal reçût de Sa Majesté un décret *ad hoc*. Comme il était possible qu'à l'arrivée de la réponse du roi la junte ne fût pas en liberté d'agir , on demandait si toute espèce de chancellerie ou de cour du royaume , qui se trouverait à l'abri de toute influence française , pourrait alors exécuter les ordres de Sa Majesté , qui lui seraient transmis par la junte. Enfin , dans le cas où les cortès seraient convoqués , quels étaient les objets qui seraient soumis à leur discussion ?

Pouvoirs donnés par le roi à la junte.

LE roi répondit aux questions de la junte par deux écrits.

Dans le premier , il disait : « Qu'il » n'était pas en liberté , et ne pouvait

» en conséquence prendre aucune mesure
 » pour la conservation du souverain et de
 » la monarchie : que d'après ces consi-
 » dérations il donnait à la junte les pou-
 » voirs les plus illimités. Elle pouvait se
 » transporter partout où elle le jugerait
 » convenable , et exercer , au nom de Sa
 » Majesté , toutes les fonctions de la sou-
 » veraineté. Les hostilités devaient com-
 » mencer du moment où le roi serait
 » conduit dans l'intérieur de la France ,
 » chose à laquelle il ne consentirait ja-
 » mais , à moins d'y être forcé par la vio-
 » lence. Enfin , la junte devait , en cas
 » de guerre , prendre les mesures néces-
 » saires pour garder les frontières , et
 » empêcher qu'il n'entrât de nouvelles
 » troupes françaises dans la péninsule. »

Le décret adressé au conseil royal por-
 tait : « Que les cortès seraient assemblés
 » dans le lieu le plus convenable , qu'ils
 » s'occuperaient d'abord des levées de
 » troupes et de subsides nécessaires pour
 » la défense du royaume , et que leur
 » session serait permanente pour prendre
 » par la suite les mesures convenables
 » suivant l'occurrence des événemens. »

Seconde junte.

NAPOLÉON convoqua à Bayonne une as-
 semblée nationale composée d'environ cent

cinquante Espagnols de diverses classes , pour sanctionner l'élévation de son frère au trône ; quatre-vingt-dix seulement des membres appelés à Bayonne s'y réunirent ; mais au lieu de servir les vues de l'empereur , ils se déclarèrent incompétens.

Belle conduite des Espagnols.

LA junte n'avait pas encore reçu les décrets royaux , que toutes les provinces de la monarchie coururent spontanément aux armes pour repousser le souverain qu'on voulait leur donner ; elles proclamèrent de nouveau Ferdinand roi , et s'avancèrent à la rencontre des phalanges impériales. Rien ne put d'abord résister à l'impétuosité espagnole. Vingt-trois mille hommes, l'élite de l'armée ennemie , commandés par un général habile , mis en déroute dans les plaines de Baylen , furent contraints à se rendre prisonniers. Les murs de Valence soutinrent le choc du général Moncey , qui se vit obligé de fuir en désordre vers le centre de l'armée française , qui se trouvait à Madrid. Plus loin les Catalans organisèrent une insurrection à la vue même des ennemis qui occupaient les forteresses de Figuière et de Barcelonne. Maurella et Gironne devinrent l'écueil des divisions envoyées de Barcelonne pour les

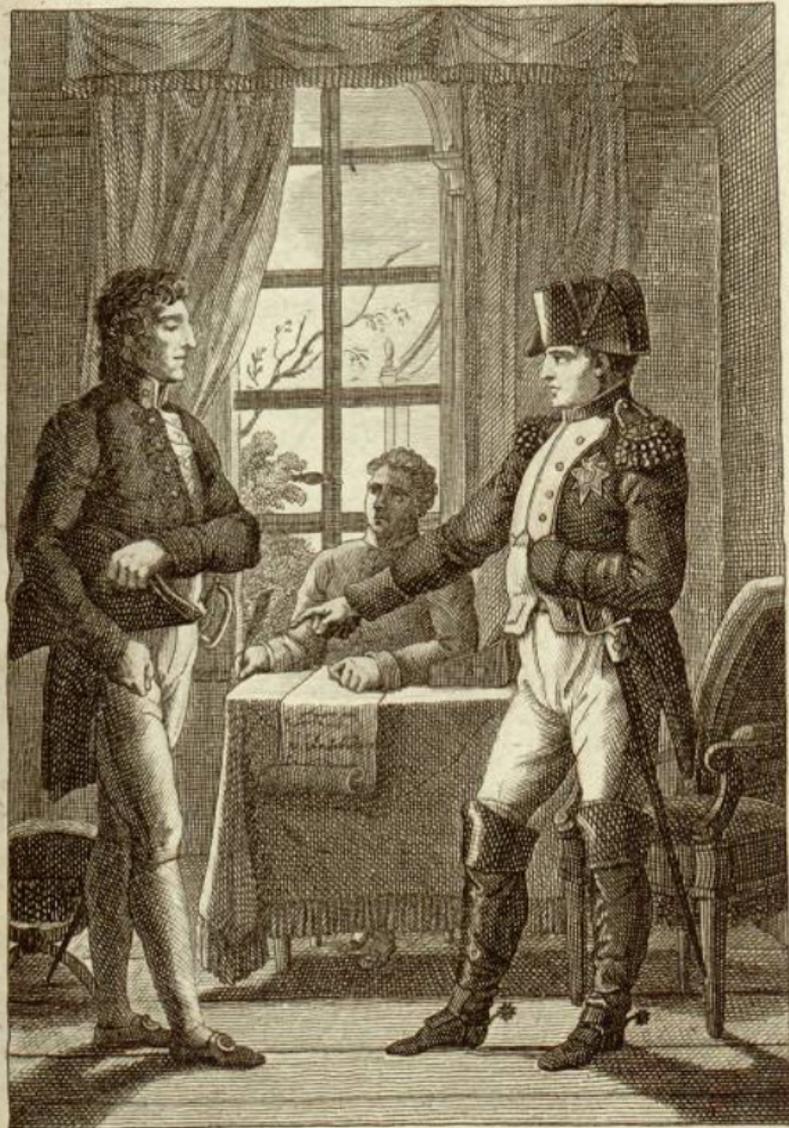
réduire. Les Aragonais enfin , sans autre force que leur courage , se résolurent à défendre leur capitale , et rappelèrent , dans le siège mémorable qu'il soutinrent , les exploits et l'admirable constance des antiques habitans de Sagonte et de Numance.

Haine des Espagnols contre le roi JOSEPH.

UN colonel , courtisan et aide-de-camp du roi Joseph , regardait les prisonniers défilér devant le front des régimens ; il leur ordonna en espagnol de crier : *vive le roi Joseph !* Les prisonniers eurent d'abord l'air de ne pas comprendre , et après un moment de silence ils firent entendre tous ensemble le cri accoutumé de : *vive Napoléon et ses troupes invincibles !* Ce colonel s'adressa alors en particulier à l'un d'entre ces prisonniers espagnols , en lui répétant avec menace l'ordre qu'il avait déjà donné. Le prisonnier ayant crié : *vive le roi Joseph !* un officier espagnol qui , suivant l'usage , n'avait pas été désarmé , s'approcha de ce soldat de sa nation , et lui passa son épée au travers du corps. Nos ennemis voulaient bien rendre hommage à la force de nos armes victorieuses , mais non pas reconnaître , même dans leur abatement , l'autorité d'un maître qui n'était pas de

Napoleon et Ferdinand VII.

P. 366.



Prince, l'abdication ou la mort !



leur choix. (*Mémoires sur la guerre des Français en Espagne*, par M. de Rocca.)

Humanité des Français envers les soldats espagnols.

DES prisonniers espagnols disaient dans leur langue, en soupirant profondément, et en montrant dans le lointain un village à un grenadier chargé de les garder et de les conduire : — Seigneur soldat, là est notre village ; là sont nos femmes et nos enfans ; faut-il que nous passions si près d'eux sans jamais les revoir ! Faut-il que nous allions dans cette terre lointaine de France !—

Le grenadier leur répondait, en affectant de prendre un ton rude :—Si vous cherchez à vous échapper je vous tue, c'est ma consigne ; mais tout ce qui se passe derrière moi je ne le vois pas.—Il faisait quelques pas en avant, alors les prisonniers gagnaient les champs, et ils retournaient bientôt après aux armées. (*Mémoires sur la guerre d'Espagne.*)

Mesures cruelles de don PEDRO DE BARIOS.

LE maréchal Ney essaya de soumettre la Galice par la terreur des armes. Des mesures violentes, loin d'abattre les habitans, accrurent leur haine pour les Français, et ce qui arrive toujours dans

un pays où il y a du patriotisme , des mesures violentes amenèrent des représailles plus violentes encore. Des escadrons, des bataillons entiers furent égorgés par des paysans dans l'espace d'une nuit. Sept cents prisonniers français furent noyés à la fois dans le Minho , par l'ordre de don Pedro de Barios , gouverneur de la Galice pour la junte , et la fureur des habitans , loin de diminuer , s'augmenta de jour en jour avec la faiblesse croissante de l'armée française. (*Même ouvrage.*)

Conduite du roi JOSEPH.

LE roi Joseph commandait en chef depuis le départ de l'empereur ; il avait cru qu'il pourrait en Espagne comme à Naples attacher à son nouveau sceptre , par la douceur connue de son caractère , les peuples que la force de nos armes soumettrait ; et il avait laissé les armées françaises s'avancer de toutes parts dans la péninsule , dans le but seul d'organiser de nouvelles provinces , et de régner sur une plus grande étendue de pays ; c'est ainsi qu'il avait compromis la sûreté militaire des armées de Galice et de Portugal , dont on fut cinq mois entiers sans recevoir aucune nouvelle.

Le roi Joseph avait contracté des habitudes apathiques sur le trône paisible de

Naples. Entouré de flatteurs et d'un petit nombre d'Espagnols qui le trompaient, il se laissait aller à de folles espérances. Au lieu de suivre les armées il restait dans sa capitale, plongé dans la molesse, et regrettant les délices de l'Italie. Il voulait dormir et régner à Madrid comme à Naples, avant même que nous lui eussions conquis, si cela était possible, un royaume au prix de notre sang.

Il remplissait les colonnes de ses journaux de décrets qui n'étaient jamais exécutés et à peine lus ; il donnait à telle église les vases sacrés de telle autre, pillée dès long-temps par les Français, ou dépouillée par les Espagnols eux-mêmes. Il prodiguait les décorations de son ordre royal à ses courtisans, qui n'osaient pas les porter hors des lieux occupés par les Français, dans la crainte d'être assassinés par les paysans espagnols. Il faisait de nombreuses promotions dans ses armées royales, qui n'existaient pas encore ; il donnait des places expectatives de gouverneurs, d'administrateurs et de juges, dans les provinces les plus reculées de ce royaume de l'un et l'autre hémisphère, tandis qu'il n'osait pas coucher dans ses maisons de campagne, à quelques lieues de Madrid. Croyant plaire au peuple, il cherchait à

imiter, par tous les moyens possibles, le faste, le cérémonial, et jusqu'à la piété minutieuse des rois Charles IV et Ferdinand VII. Il conduisait lui-même, à pied, les processions dans les rues de Madrid, se faisant suivre par les officiers de son état-major et par les soldats de la gendarmerie française, qui portaient des cierges allumés. Les prétentions à la sainteté, l'affectation de la munificence, les fausses largesses ne firent que lui donner des ridicules, quand après le départ de l'empereur Napoléon, la terreur, qui ennoblit tout, se fut dissipée. (*Même ouvrage.*)

Réticence singulière des Espagnols.

LES Espagnols s'étaient plu à répandre que le roi Joseph aimait à boire, et surtout qu'il était borgne, ce qui frappait vivement l'imagination des habitans des campagnes. Ce fut en vain qu'il essaya de détruire les impressions produites par ces bruits défavorables, en se montrant souvent en public et en regardant toujours en face les passans; le peuple ne cessa point de croire qu'il n'avait qu'un œil. Les dévots, qui étaient habitués à mêler dans tous leurs discours cette exclamation : Jésus ! Marie ! *et Joseph !* s'arrêtaient court dès qu'ils avaient prononcé les deux

premiers de ces trois mots , et après une pause ils se servaient de cette périphrase : *Et le père de notre Seigneur*, craignant d'attirer une bénédiction sur le roi Joseph, en nommant le saint qui était censé être son patron dans le ciel. (*Même ouvrage.*)

Siège de Sarragosse.

LE général Castagnos , à la tête de vingt-cinq mille hommes de troupes de ligne , venait d'opérer sa jonction avec les Aragonais , qui avaient en moins d'un an levé et équipé une armée de trente-cinq mille hommes sous la conduite du général Palafox. Ces deux armées s'avancèrent jusqu'à Tudela contre le troisième corps des troupes impériales , qui était cantonné en Navarre.

Le duc de Montebello arrive avec un renfort pour se réunir au troisième corps , fond sur les Aragonais , qui occupaient la forte position de Tudela , s'empare de toute l'artillerie de l'armée aragonaise , qui fuit avec tant de rapidité sur Sarragosse qu'elle y arrive en neuf heures. Les Aragonais s'occupent soudain d'augmenter les fortifications de leur capitale. Ils apportaient un zèle extrême à leurs travaux ; l'espoir des Espagnols résidait dans cette place , tous se rappelaient avec orgueil

qu'elle avait résisté plus de quatre mois contre les Français , et qu'elle avait trompé leurs efforts et leur vaillance.

Le peu de succès de la première entreprise de l'ennemi , les ouvrages dont ils avaient encoint leur capitale , les troupes nombreuses qu'ils y avaient rassemblées et organisées , la confiance qu'ils plaçaient dans leurs chefs , tout confirmait les Espagnols dans l'opinion que Sarragosse était un boulevard contre lequel viendrait se briser l'impétuosité française.

Toute l'armée , commandée par le général Monecy , se trouva en présence de Sarragosse ; alors le château dit de l'*inquisition* , flanqué par quatre tours bastionnées , et entouré d'un bon fossé revêtu , fut mis en état de défense.

Le pont de la Huerba était couvert par une tête de pont en forme de lunette , avec un très-bon fossé , dont la contrescarpe était défendue par des galeries de mines.

Le couvent de Sancta-Engracia était armé de batteries nombreuses qui en faisaient une espèce de citadelle.

Sur la rive gauche l'accès du faubourg était défendu par plusieurs redoutes armées de canons.

Les maisons , les arbres , les jardins , tout était rasé autour de la place , afin

que les attaques des troupes impériales ne fussent favorisées par aucun couvert ; mais quelques fussent leurs travaux extérieurs , les Aragonais mettaient leur principale espérance dans la défense que leur offraient leurs maisons et les nombreux couvens que renferme Sarragosse. Chacun de ces couvens se trouvait transformé en citadelle ou place d'armes. Chaque maison , préparée d'avance avec des créneaux à l'extérieur et des communications dans l'intérieur pour la prompte circulation des défenseurs , était changée en une espèce de petit fort susceptible de résister à un coup de main. Il fallait assiéger les maisons les unes après les autres.

L'armée des Aragonais se composait de trente-cinq mille hommes , dont huit à dix mille d'anciens régimens , et deux mille de cavalerie. A ce nombre on doit joindre quinze mille paysans qui concouraient encore avec plus d'ardeur à la défense de la place que les troupes de ligne. Palafox leur général se trouvait investi d'une haute réputation et de la confiance publique.

Le maréchal Moncey donna l'ordre de commencer les travaux dans la nuit du 29 au 30 décembre 1808. Le duc de Montebello arriva aussi avec un renfort

considérable ; on poursuivit avec acharnement les travaux et les opérations du siège : les habitans montraient une opiniâtreté inconcevable. Les mines ne produisaient pas sur eux l'effet qu'on en avait espéré. Déterminés à s'ensevelir sous les décombres de leurs maisons , ces enthousiastes ne se laissaient pas effrayer par le jeu des fourneaux , et n'abandonnaient pas les édifices déchirés par les explosions.

Les Espagnols battaient en brèche la face gauche des Capucins ; le feu des Français les ayant empêché d'aborder la brèche qu'ils avaient faite , ils se portèrent en foule à la porte de l'église du couvent , qu'ils brisèrent à coup de hache. Un religieux , tenant d'une main un crucifix , de l'autre un sabre , marchait à leur tête et les animait au combat. Des femmes circulaient au milieu d'une grêle de balles et de grenades , et distribuaient des cartouches aux guerriers.

L'énergie des assiégés était portée au plus haut point. Les assiégeans se voyaient obligés de livrer un assaut à chaque maison , et les Espagnols , enflammés par le double enthousiasme de la religion et de la liberté , se défendaient non seulement de maison en maison , mais encore d'étage en étage et de chambre en chambre. Ils

se confiaient dans les miracles de la sainte Vierge del Pilar, pour laquelle on a dans l'Aragon une dévotion particulière. Leurs prêtres parcouraient les rues, la robe ceinte d'un sabre, encourageant les uns à résister aux ennemis, forçant les autres au travail des batteries et des fortifications, promettant à tous la victoire. Les femmes elles-mêmes ne demeurèrent pas étrangères à cette lutte terrible ; plusieurs d'elles obtinrent des récompenses militaires ; l'on voyait une foule de femmes élégantes charger leurs faibles bras d'un lourd fusil, marcher au combat, et doubler l'ardeur guerrière des officiers par l'exemple qu'elles leur donnaient d'un courage vraiment martial.

Lorsque les Espagnols se trouvaient contraints d'abandonner des maisons ils y mettaient le feu, afin que l'incendie élevât une barrière entre eux et les Français, tandis qu'ils établissaient plus loin leurs moyens de défense.

Cependant les Espagnols paraissaient ébranlés sous une grêle épouvantable de projectiles, le duc de Montebello saisit l'instant favorable et fait attaquer.

Une division française se loge d'abord dans les maisons voisines du couvent de Saint-Lazare, et pénètre ensuite dans ce

couvent, que les Espagnols sont forcés de quitter. Coupés dans leur retraite, ces braves et malheureux citoyens se retirent du faubourg, se réunissent en troupe et remontent la rive gauche de l'Ebre. Les Français se rendirent successivement maîtres de l'île entière. La junta de Sarragosse envoya une députation au duc de Montebello pour traiter de la capitulation ; le duc exigea que la ville se rendit à discrétion.

La garnison défila hors de la place, déposa les armes devant l'armée française, et la vit s'emparer du reste de la ville. Tel fut le sort de Sarragosse, après un siège de cinquante-deux jours de tranchée ouverte, dont vingt-neuf jours pour entrer dans la place, et vingt-trois jours de guerre de maisons.

Les habitans avaient encore du blé ; mais, privés de moulins, ils étaient réduits à écraser le grain avec des pierres pour en faire de la farine.

Sarragosse présentait un spectacle effroyable : plusieurs quartiers, bouleversés par les mines, n'offraient plus que des ruines parsemées de membres mutilés ; les maisons mêmes que les explosions et les incendies avaient épargnées étaient dégradées par les bombes et par les obus ; l'intérieur des maisons était percé de

communications ; les murs étaient crénelés, les portes et les fenêtres barricadées ; les rues encombrées de traverses nombreuses. La malpropreté, le mauvais air, la misère, le rassemblement de cent mille âmes dans une ville qui n'en contient ordinairement que quarante mille ; les privations inséparables d'un long siège, tous ces fléaux réunis engendrèrent une épidémie affreuse qui consumait ce qu'avait épargné la guerre.

Au milieu des ruines et des cadavres dont les rues étaient jonchées, on voyait errer quelques habitans pâles, maigres, décharnés, qui semblaient devoir bientôt suivre dans la tombe les cadavres qu'ils n'avaient plus la force d'ensevelir. Il périt à Sarragosse, dans l'espace de cinquante-deux jours, cinquante-quatre mille personnes de tout sexe et de tout âge.

Constance des Espagnols.

A mesure que les armées espagnoles avaient été détruites, les juntas provinciales ne pouvant plus communiquer avec la junta centrale, avaient employé toutes leurs ressources à la défense locale des pays qu'elles administraient ; ceux des habitans qui avaient jusqu'alors souffert avec patience, attendant de jour en jour

leur délivrance du succès des batailles rangées, ne cherchèrent plus qu'en eux-mêmes les moyens de secouer le joug qui les opprimait. Chaque bourg, chaque province, chaque individu sentait plus vivement chaque jour la nécessité de repousser l'ennemi commun. La haine nationale qui existait généralement contre les Français avait mis une sorte d'unité dans les efforts non dirigés des peuples, et l'on vit succéder à la guerre régulière un système de guerre en détail, une espèce de désordre organisé qui convenait parfaitement au génie indomptable de la nation espagnole, et aux circonstances malheureuses dans lesquelles elle se trouvait. (*Mémoire sur la guerre d'Espagne*, par M. de Rocca.)

Ruse et fureur des Espagnols.

LES peuples de l'Espagne ne se laissaient point décourager par la durée de la guerre. Dans quelques provinces les paysans étaient toujours armés, les laboureurs tenaient d'une main la corne de la charrue, et de l'autre une arme toujours prête, qu'ils enterraient à l'approche des Français s'ils ne se croyaient pas assez forts pour se réunir et les combattre. Leur animosité s'accroissait de toutes les vexations que les Français leur faisaient éprouver. Les malheurs auxquels

les autres nations se soumettent en les regardant comme les suites inévitables des maux de la guerre, étaient pour les Espagnols de nouveaux sujets d'irritation et de haine; ils employaient, pour satisfaire leurs ressentimens passionnés, tour-à-tour la plus grande énergie, ou la dissimulation la plus rusée lorsqu'ils se sentaient les plus faibles. Comme des vautours vengeurs attachés à leur proie, ils suivaient de loin les colonnes françaises pour égorger ceux de leurs soldats qui, fatigués ou blessés, restaient en arrière pendant les marches; quelquefois aussi ils fêtaient les soldats français lors de leur arrivée, et ils tâchaient de les enivrer, afin de les plonger dans une sécurité mille fois plus dangereuse que les hasards du combat; ils appelaient alors les partisans, et ils leur indiquaient pendant la nuit les maisons où nos soldats s'étaient imprudemment dispersés. Quand d'autres Français allaient ensuite venger la mort de leurs camarades, les habitans s'enfuyaient, et ils ne trouvaient dans ces villages que des maisons désertes, sur lesquelles ils ne pouvaient exercer que des vengeances qui leur nuisaient à eux-mêmes, car ils ne pouvaient détruire des habitations même vides sans anéantir leurs propres ressources pour l'avenir.

Lorsque nos détachemens arrivaient en force dans les bourgs insurgés de la Biscaye ou de la Navarre , les alcades , les femmes et les enfans venaient au-devant de nous comme si nous avions été au milieu d'une paix profonde ; on n'entendait que le bruit des marteaux des forgerons ; mais aussitôt après notre départ les travaux cessaient et les habitans reprenaient les armes pour venir harceler nos détachemens dans les rochers , et attaquer nos arrière-gardes. Cette guerre , où il n'y avait aucun objet fixe sur lequel l'imagination pût se reposer , émoussait l'ardeur du soldat et lassait sa patience.

Les Français ne pouvaient se maintenir en Espagne que par la terreur ; ils étaient sans cesse dans la nécessité de punir l'innocent avec le coupable ; de se venger du puissant sur le faible ; le pillage leur était devenu indispensable pour exister. Ces brigandages , suite de l'inimitié des peuples et de l'injustice de la cause pour laquelle les Français se battaient , portaient atteinte au moral de leur armée , et sapaient jusque dans ses fondemens les plus intimes la discipline militaire , sans laquelle les troupes réglées n'ont ni force ni puissance. (*Même ouvrage.*)

La folle de Soto.

LA ville de Soto avait été abandonnée par ses habitans ; l'air retentit bientôt des cris sourds des soldats qui parcouraient les rues étroites , et qui enfonçaient à coups redoublés les portes des maisons pour se procurer des vivres et se loger. Au milieu de tous ces bruits confus, que multipliaient à l'infini les échos des montagnes voisines, on entendait les cris d'une femme en délire , qui , avec une voix plus qu'humaine, ne cessa pendant toute la nuit d'appeler au secours , ayant été laissée dans l'hôpital de la ville lors du départ des habitans ; elle avait été vivement frappée du mouvement , nouveau pour elle , qu'elle observait dans les rues au travers des barreaux de la chambre où elle était enfermée : cette voix s'élevait au milieu de ce tumulte , comme si elle avait été l'organe de toute la population qui avait fui la veille. Un incendie éclata bientôt sur la hauteur ; nous entendîmes des murailles s'écrouler avec fracas , et peu de temps après une explosion , et nous vîmes les débris enflammés d'un édifice sauter en l'air : le feu venait de prendre à des caisses de cartouches que les ennemis avaient cachées dans de la paille , ne pouvant les emporter. (*Même ouvrage.*)

Contrebandiers de Ronda.

LA ville de Ronda est située au milieu des hautes montagnes qu'on traverse pour aller à Gibraltar, et qui sont généralement comprises sous le nom de Sierra de Ronda : leurs cimes sont dénuées de toute végétation, et leurs flancs recouverts de rocs écaillés, qu'on croirait avoir été noircis et calcinés à la surface depuis des siècles, par l'ardeur du soleil ; ce n'est qu'au fond des vallées et au bord des ruisseaux seulement qu'on voit des vergers et des prairies ; plus près de la mer, des vignes rampent sur la terre presque sans culture ; c'est de là que viennent les vins les plus recherchés de l'Espagne.

Accoutumés à lutter sans cesse avec les difficultés d'une nature sauvage, les habitans de ces montagnes arides sont sobres, persévérans et indomptables ; la religion est leur seul lien social, et presque le seul frein puissant qui les contienne. L'ancien gouvernement de l'Espagne n'a jamais pu les assujétir à observer strictement les lois pendant la paix, ni à servir dans les armées : ils désertent tous dès qu'on les conduit loin de chez eux.

Les habitans de chaque village élisent leurs alcades pour deux ans ; mais ces

magistrats n'osent que rarement user de leur autorité , dans la crainte de se faire des ennemis et de s'exposer à des vengeances qui sont toujours implacables. Si la justice du roi voulait user de la force pour faire cesser une querelle , on verrait en un instant les poignards se tourner contre les juges ; mais lorsqu'un des assistants commence une prière , il est rare que les combattans ne déposent leur fureur pour y répondre unanimement. Dans les disputes les plus acharnées , l'arrivée du saint sacrement rétablit toujours l'ordre.

Il ne se donne pas , m'a-t-on dit , une bonne fête dans la Sierra sans que deux ou trois individus ne soient poignardés ; la jalousie est chez ces hommes une fureur que la vue du sang peut seule appaiser ; le coup mortel suit presque toujours de près le regard de la colère.

Ces montagnards étaient presque uniquement occupés à faire la contrebande ; ils se réunissaient quelquefois en assez grand nombre de divers villages , sous les plus renommés de leurs chefs , et ils descendaient dans les plaines , où ils se dispersaient pour vendre leurs marchandises ; ils résistaient souvent aux troupes qu'on envoyait à leur poursuite. Ces contrebandiers ont toujours été renommés pour leur

adresse et pour l'habileté avec laquelle ils savent tromper la surveillance des nombreux employés des douanes de la couronne. Parcourant leurs montagnes jour et nuit, ils en connaissent les cavernes les plus reculées, tous les défilés, et jusqu'aux moindres sentiers.

Pendant que les hommes font cette espèce de guerre continuelle pour la contrebande, leurs femmes restent dans les villages de la montagne, et elles ne craignent pas de s'occuper des travaux les plus pénibles ; elles transportent avec facilité de lourds fardeaux, se glorifiant de l'espèce de supériorité de force qu'elles ont acquises par l'habitude ; on en a vu lutter entr'elles, et se défier à qui soulèverait les pierres les plus pesantes. Lorsqu'elles descendaient à Ronda, on les reconnaissait aisément à leur taille gigantesque, à leurs membres robustes et à leurs regards tout à la fois étonnés et menaçans. Elles aimaient à se parer, pour venir à la ville, de voiles et d'étoffes recherchées qu'elles tenaient de la contrebande, et qui faisaient contraste avec leur teint noir et brûlé, et la rudesse de leurs traits. (*Même ouvrage.*)

Feinte louable du marquis de la ROMANA.

AVANT les débats survenus entre la famille royale d'Espagne, Napoléon avait

obtenu de la cour de Madrid un corps d'armée de vingt-cinq mille Espagnols, qu'il avait envoyé comme armée d'observation sur les bords de la mer Baltique, vers le Holstein. Lorsque le marquis de la Romana, qui commandait cette armée, apprit l'enlèvement de Charles IV, celui de Ferdinand, et l'élévation de Joseph Napoléon au trône de la péninsule, placé à une si grande distance de sa patrie, entouré de nombreuses armées françaises, il ne trouva qu'un seul moyen pour sauver ses compagnons d'armes, celui de feindre. En conséquence il envoya son acte d'adhésion au changement de dynastie. Peu de jours après il saisit l'occasion de vaisseaux anglais qui se présentèrent sur la côte pour transporter son armée en Espagne et pour fortifier le parti royal. Une mort prématurée a ravi le marquis de la Romana à ses concitoyens, et l'a privé du bonheur de voir le triomphe d'une cause qu'il avait servie avec tant d'intrépidité, de constance et de gloire.

Triomphe des Espagnols.

CETTE guerre, une des plus sanglantes de toutes celles qu'offrent les annales de l'histoire, apporta un nouvel exemple des miracles dus à l'amour de l'indépendance.

R

Victorieuses depuis vingt ans , les armées françaises , malgré leur haute vaillance , ne parvinrent pas à subjuguier les Espagnols. Joseph Napoléon fut deux fois repoussé de la ville de Madrid , qui deux fois était tombée en ses mains ; et pendant l'intervalle que dura son gouvernement en Espagne , il ne réunit pas sous son autorité la moitié de la péninsule.

Ferdinand VII recouvre sa liberté.

LORSQUE Napoléon, vaincu par les forces combinées de l'Europe entière , vit de toutes parts la France envahie , il résolut de retirer ses troupes d'Espagne , afin d'opposer une plus grande résistance aux confédérés. En conséquence il renonça à la couronne d'Espagne pour son frère , conclut un traité de paix avec Ferdinand VII, le 11 décembre 1813 , et lui rendit la liberté.

Etat de l'Espagne à cette neuvième époque.

DEUX gouvernemens distincts, qui, sans avoir aucune force réelle , pesaient cependant chacun despotiquement sur l'Espagne, et la déchiraient en tous sens ; les villes incendiées , les champs déserts , chaque citoyen devenu soldat , oubliant l'intérêt de sa fortune , celui de sa famille et le soin

de sa propre existence pour défendre le territoire sacré de la patrie et le trône de de son prince légitime ; partout la guerre, le pillage , la famine et la mort , voilà le tableau que présente la péninsule durant le cours de cette épouvantable époque , où l'héroïsme des Espagnols égala , s'il n'a pas même surpassé , celui de leurs intrépides aïeux.

X.^e ÉPOQUE.

L'ESPAGNE est délivrée. Ferdinand monte sur le trône de ses pères , et veut rendre ses peuples à des usages , à des coutumes , à des institutions consacrés par les siècles ; mais quelques années de troubles devaient nécessairement avoir altéré le respect souvent aveugle dont jadis ces usages , ces institutions se virent l'objet.

L'héroïsme espagnol est toujours le même , mais les esprits sont changés. Les lumières qui naissent du choc des opinions, du froissement des partis , exigeaient peut-être des modifications dans le rétablissement d'un édifice qu'avaient renversé les doubles efforts du patriotisme et de l'usurpation ; et peut-être l'esprit de conciliation ne paraît-il pas avoir présidé avec assez de

soin aux intérêts divers. L'autorité du prince légitime, les prétentions des cortès, les insinuations des ministres de l'église, les vœux sincères des bons citoyens, les sombres inquiétudes des factieux, offrent à l'avènement du fils de Charles IV un horizon chargé d'épais nuages, que le temps seul, plus que le génie de la politique peut débrouiller.

Les événemens les plus remarquables qui se sont succédés depuis cette époque n'en doivent pas moins être indiqués dans cet ouvrage, dont ils forment le complément nécessaire.

Le 5 mai 1814, la ville de Madrid fut témoin d'une fête funèbre en l'honneur des héros espagnols victimes de leur dévouement dans la journée du 2 mai 1808. Un concours immense de spectateurs attendris et silencieux, et toute la pompe de la religion, donnèrent à cette solennité le caractère le plus imposant.

Un décret des cortès, du 14 avril précédent, avait ordonné que le 2 mai fût pour la nation espagnole un jour de deuil de rigueur.

Un autre décret du 21 du même mois éternise un événement d'une espèce toute différente. Il ordonna que vis-à-vis du village de Bascara, sur la rive droite de la

Fluva , un monument consacra la rentrée de Ferdinand VII sur le territoire espagnol. Ce fut en ce lieu même que ce souverain fut reçu par la première armée nationale.

Un autre décret des cortès ordonna l'érection d'une statue équestre de Ferdinand VII, sur la place de la Constitution, à Madrid. Elle devait être faite avec le bronze des canons, mortiers et obusiers pris sur les ennemis.

Dans une première adresse au roi, les cortès rappelèrent les sermens faits par le peuple espagnol, et la manière glorieuse dont ils avaient été acquittés.

Aux félicitations et aux promesses de dévouement les cortès joignirent l'instance prière que le roi voulût bien accélérer sa marche sur la capitale, et ne pas tarder de prendre les rênes du gouvernement. L'adresse fit aussi mention de la chute récente de Buonaparte, et exprima des vœux pour le rétablissement d'une paix si nécessaire.

Une seconde adresse, encore plus pressante malgré ses formes respectueuses, fut accueillie par le roi avec un extrême mécontentement.

Un décret de ce prince, rendu à Valence le 5 mai 1814, porta que : « Justement

indigné de l'arrogance avec laquelle on exigeait de sa part un serment de fidélité sans lui permettre la plus légère observation, il avait repoussé cette violence avec une profonde indignation ».

Ce même décret, en conséquence, prononça : « Que la prétendue charte constitutionnelle des cortès était annullée ; déclara dignes de mort ceux qui oseraient s'en prévaloir, et menaça de toute sa colère ceux qui persisteraient à vouloir constituer une assemblée de cortès sans le concours de son autorité ».

Le roi se mit ensuite en route à la tête de son armée et entouré d'un grand nombre de grands personnages.

Les ministres de la régence furent aussi-tôt arrêtés à Madrid, et le peuple se prononça ouvertement en faveur du roi Ferdinand.

Ce prince exhorta, par une proclamation, tous les citoyens à la paix et à l'oubli des torts réciproques. Il promit de plus une charte constitutionnelle devenue nécessaire au peuple espagnol des deux hémisphères.

Un autre décret accorda des privilèges et des honneurs à la ville de Madrid pour la récompenser de sa fidélité.

Une proclamation du 15 mai rappela les principaux évènements de cette longue

et sanglante lutte dont on vient de lire l'aperçu. Des passages très-remarquables de cette pièce officielle retracèrent l'installation des cortès , la promesse de fidélité au roi qu'ils lui avaient d'abord faite, et leur conduite subséquente. Les cortès s'emparèrent par le fait du pouvoir suprême, et, dit toujours cette proclamation : « A la faveur de cette usurpation, ils donnèrent à l'Espagne les lois les plus arbitraires. » Le roi se plaignait ensuite que les bases de l'ancienne constitution monarchique étaient renversées, et ajoutait : Cependant pour prévenir ces abus, autant que peut le faire la prudence humaine, en conservant l'honneur de la royauté et ses droits (car elle en a qui lui appartiennent, comme aussi le peuple a les siens, qui sont également inviolables), je traiterai avec les députés de l'Espagne et des Indes ; et dans des cortès légitimement assemblés, composés des uns et des autres, aussi-tôt que j'aurai pu les réunir, après avoir rétabli l'ordre et les sages coutumes de la nation, établies de son consentement par les rois nos augustes prédécesseurs ; on réglera alors solidement et légitimement tout ce qui pourra convenir au bien de mes royaumes, afin que mes sujets vivent heureux et tranquilles sous la protection réunie

d'une seule religion et d'un seul souverain ; seules bases du bonheur d'un roi et d'un royaume qui ont, par excellence, le titre de Catholiques ; on s'occupera ensuite des meilleures mesures à prendre pour la réunion des cortès, qui, j'espère, affermiront les fondemens de la prospérité de mes sujets de l'un et l'autre hémisphère.

» La liberté, la sûreté individuelle et royale seront garanties par des lois qui, en assurant l'ordre et la tranquillité publique, laisseront à tous mes sujets la jouissance d'une sage liberté qui distingue un gouvernement modéré d'un gouvernement despotique. Tous auront la faculté de communiquer, par la voie de la presse, leurs idées et leurs pensées, en se renfermant dans les bornes que la saine raison prescrit à tous, afin que cette liberté ne dégénère pas en licence ; car on ne doit pas raisonnablement souffrir, dans tout gouvernement civilisé, que l'on manque au respect dû à la religion et au gouvernement, ainsi qu'aux égards que les hommes se doivent entr'eux.

» Pour éviter tout soupçon de dissipation dans les revenus de l'état, la trésorerie séparera les fonds destinés à ma personne et à ma famille de ceux qui seront assignés pour les dépenses de l'administration générale.

» Les lois auxquelles devront obéir dans la suite mes sujets , seront établies du consentement des cortès.

» Les bases que je viens de poser suffisent pour faire connaître mes royales intentions dans le gouvernement dont je vais me charger ; certes , ce ne sont pas les intentions d'un despote , ni d'un tyran , mais d'un roi et d'un père de ses sujets.

» D'après ces considérations , et de l'avis unanime de personnes recommandables par leurs connaissances et par leur zèle , ayant égard aux représentations qui me sont parvenues des différentes parties du royaume , sur l'extrême répugnance des Espagnols à accepter la constitution décrétée par les cortès généraux et extraordinaires , ainsi que les autres institutions politiques nouvellement introduites ; voulant éviter les malheurs que ces institutions ont déjà produits , et qui ne pourraient qu'augmenter si je sanctionnais par mon serment cette constitution ; me conformant aux démonstrations générales , et que je trouve justes et bien fondées , de la volonté de mes peuples , je déclare que mon intention royale est non seulement de ne point jurer ou accepter cette constitution , ni aucun décret des cortès généraux et extraordinaires , et des ordinaires actuellement

assemblés, et expressément les décrets qui attaquent les droits et prérogatives de ma souveraineté, établis par la constitution et les lois qui ont gouverné la nation pendant si long-temps; mais de déclarer cette constitution et ces décrets nuls et de nul effet pour le présent et pour l'avenir; que mes sujets, de quelque rang et condition qu'ils soient, ne sont point tenus de les exécuter, et que tous ceux qui chercheraient à les soutenir en contredisant mes royales intentions à cet égard soient regardés comme ayant attenté aux prérogatives de ma souveraineté et au bonheur de la nation.

» Je déclare coupable de lèse-majesté, et comme tel punissable de la peine de mort, quiconque osera, soit par le fait, soit par écrit, soit par paroles, exciter ou engager qui que ce soit à l'observation ou exécution des décrets et constitution.

Le reste de ce décret régla le mode de dissolution des cortès.

Un décret royal du 24 mai ordonna la restitution aux religieux de leurs couvens et de toutes leurs propriétés.

Un autre décret annonça une prochaine et légitime assemblée des cortès. « Dans cette assemblée, dit-il, sa majesté catholique proposera une charte constitutionnelle

conforme aux vrais principes de la monarchie , mais d'une monarchie tempérée , telle que l'exigent les lumières du siècle , les mœurs , et le caractère élevé et généreux des Espagnols ».

Le 31 mai , jour de sa fête , le roi Ferdinand donna l'ordre de la Toison d'Or au prince régent d'Angleterre , à l'empereur de Russie , à lord Wellington et au prince de Benevent. Ferdinand , captif en France , avait habité la terre de Valençay appartenant à ce prince.

Cette circonstance rappelle que Buonaparte , prétendant réunir les droits des empereurs d'Autriche et des rois d'Espagne à cet ordre , en établit un , dit *des trois Toisons d'Or*. Sa chute ne lui permit pas d'y faire un grand nombre de promotions.

Ferdinand avait conçu de grandes inquiétudes lors de sa rentrée en Espagne. Il savait que les auteurs de la constitution profiteraient des circonstances pour essayer de la lui faire adopter ; mais il trouva dans les dispositions d'une grande partie du peuple et des troupes , les moyens de triompher aussi de ces ennemis d'une nouvelle espèce , et qui n'étaient pas les moins redoutables.

Voici comment s'effectua ce grand événement de la chute des constitutionnels :

« Le roi était arrivé à Gironne le 24 mars 1814, avec son frère l'infant don Antonio, et était parti le 28 pour Valence. Il reçut en route une invitation pressante de la part des Aragonais d'honorer leur province de sa présence ; il y consentit, et se rendit, dans les premiers jours d'avril, de Reuse à Sarragosse, où il fut reçu avec des transports de joie. Pendant les six jours que le roi passa dans cette ville, le peuple et les troupes manifestèrent, de toutes les manières possibles, le plus vif enthousiasme pour sa personne, et le vœu de le voir remonter sur le trône de ses pères avec toute la plénitude de l'autorité royale.

» Une députation de l'armée de réserve, sous les ordres du général O'Donnell, en renouvelant de son propre mouvement le serment prêté au roi en 1808, et lui offrant ses bras et son sang pour maintenir ses droits, donna une nouvelle force à la voix du peuple ; ce fut pour le roi le premier rayon d'espérance : l'armée de Catalogne était également, il est vrai, dans de bons sentimens, mais elle ne les avait pas exprimés d'une manière aussi précise que le général O'Donnell.

» Le 16 Ferdinand VII fit son entrée solennelle à Valence. L'allégresse ne fut pas moins vive qu'à Sarragosse ; ce prince

fut reçu dans la première de ces deux villes par le général Elio , chef de la deuxième armée , avec son état-major et un grand nombre d'officiers et de soldats. Des témoins oculaires ont peint cette scène comme ayant été infiniment touchante. Le général dit entr'autres choses au roi : « La brave armée que je commande , après avoir versé pendant des années son sang pour l'indépendance de la patrie , se voit aujourd'hui négligée , en proie à la disette , et humiliée ; elle attend un meilleur sort de la justice de votre majesté. » Les officiers de tout grade prêtèrent ensuite serment de fidélité ; tous se pressèrent autour du roi pour lui baiser la main. Ils répétèrent mille fois le vœu de maintenir le trône et ses droits dans toute leur intégrité , et à leur sortie du palais on entendit retentir dans toutes les rues les cris de : *vive le roi ! et périsse quiconque pense autrement !*

» Le duc de Saint - Lorenzo , au nom de la troisième armée , et le brigadier don Alexandre Ora , au nom de l'armée de réserve d'Andalousie , firent le même serment.

» Sur ces entrefaites le cardinal de Bourbon , chef de la régence (cousin du roi et beau-frère du prince de la Paix) , arriva à Valence avec le secrétaire d'état

Luyando , pour communiquer au roi les arrêtés des cortès, et nommément le décret du 2 février , d'après lequel on ne devait point lui obéir avant qu'il n'eût prêté serment d'adhésion à la constitution dans le sein des cortès. Ils lui demandèrent , le lendemain de son arrivée, quand il se proposait de se rendre à Madrid , et de se conformer au décret ; le roi répondit qu'il n'avait point encore pris de résolution à cet égard. Depuis ce moment , quoique ces deux membres des cortès restassent à Valence , on ne les vit plus paraître chez le roi.

» Ce monarque tint fréquemment conseil avec les grands du royaume et les généraux qui s'étaient rassemblés peu à peu autour de lui , et délibéra sur les mesures à prendre dans la situation critique où il se trouvait. On recevait tous les jours des provinces les nouvelles les plus favorables. On n'avait plus , depuis long-temps , aucun doute sur les dispositions qui régnaient dans la Navarre , la Biscaye , la Catalogne et l'Aragon. On apprit alors que les cortès avaient également perdu leur crédit dans la Galice , une grande partie de la Castille et de l'Andalousie , à Valladolid , Tolède , Séville , Cordoue , etc. ; et que le vœu de voir le roi revêtu de toute la puissance dont

il était investi par les anciennes lois se prononçait toujours plus ouvertement. A Madrid et à Cadix même, les deux villes où le parti des cortès passait pour être le plus fort et le plus nombreux, tous les militaires et un nombre considérable d'individus des autres états étaient pour le roi. Dès le 20 avril un corps de vingt-cinq à trente mille hommes se mit en marche des royaumes d'Aragon et de Valence pour la capitale. Le roi continua de rester à Valence, où le ministre d'Angleterre, les chargés d'affaires d'Autriche et de Portugal s'étaient aussi rendus, et où l'on reçut aussi, le 28 avril, la nouvelle de la dernière victoire de lord Wellington près de Toulouse, et quelques heures après celle de la déposition de Napoléon.

» Le général Castanos et l'ex-ministre Cevallos paraissent du moins dans le principe avoir penché pour les voies de la douceur ; et peut-être leur opinion aurait-elle prévalu, si les cortès et leurs adhérens à Madrid n'eussent, par une fierté mal entendue, fait évanouir toute perspective de rapprochement, et donné, par leurs discours et leurs actions, le signal des hostilités. Les adresses par lesquelles ils invitaient le roi à accélérer son voyage de Madrid, quoique assez pressantes et



même accompagnées de quelques menaces, conservaient cependant encore l'apparence du respect; mais dans les séances des cortès, dans les journaux et dans les pamphlets de leur parti on parlait dans les termes les plus offensans de ceux qui ne voulaient point recevoir la constitution sans réserve et avec une espèce de vénération; en même temps les armées et leurs chefs n'étaient point ménagés : on n'épargnait pas même la personne du roi, ni ceux qui l'entouraient immédiatement. On le menaçait de procès criminel, de prison, d'échafaud. Les cortès, et les membres de la régence qui leur étaient dévoués, s'occupaient de l'organisation d'une garde nationale; ils préparaient un soulèvement général qui eût entraîné la guerre civile la plus sanglante. S'ils s'y étaient pris plus tôt, ils n'auraient peut-être pas manqué de moyens de défense; mais leurs démarches tardives et faibles ne firent alors qu'accélérer leur chute.

» Dans ces conjonctures le roi prit, le 4 mai, la résolution de signer ce manifeste remarquable par lequel il déclarait nuls et non avens la constitution et tous les décrets des cortès qui y avaient rapport. Le 5 il quitta Valence, après avoir nommé le duc de Saint-Charles ministre des affaires

étrangères , don Pedro de Macanez ministre de la justice , le général Freyre ministre de la guerre , M. Saint-Lazar ministre des finances , et M. Lardizabal ministre des Indes ; les deux premiers et le conseiller d'état Labrador étaient ses plus intimes conseillers.

» Les troupes qui se trouvaient à Madrid étaient sous les ordres du général Villa-Campa. Comme on ne croyait pas pouvoir compter sur lui , le roi donna le commandement général de la Nouvelle-Castille et de la capitale au général Eguia ; et la garnison de Madrid , quoique choisie par la régence elle-même , obéit sur-le-champ aux ordres du roi , et se soumit au nouveau gouverneur. Cette circonstance fut décisive pour le succès.

» Le 10 le décret du roi fut publié à Madrid ; on fit occuper par des troupes les salles des cortès et de la régence , et l'on déclara ces deux corps dissous. On emprisonna environ quarante membres ou principaux agens des cortès ; les ministres de la justice et de l'intérieur eurent le même sort ; on se contenta de donner aux autres leur démission. Le secrétaire d'état Luyando fut obligé de se rendre à Carthagène , ainsi que Ciscar , un des membres de la régence ; mais son collègue Agar fut exilé à Saint-Jacques en Galice. Le

cardinal président de la régence, qui s'était particulièrement attiré le mécontentement de la cour, fut envoyé provisoirement à Tolède pour y attendre la décision ultérieure de son sort.

Il ne resta rien de l'édifice auquel le parti républicain travaillait sans relâche depuis un an. L'ouvrage, les principaux ouvriers, les aides disparurent en un instant et sans éprouver aucune résistance. Pas un bras ne se leva, et personne n'ouvrit la bouche en faveur de ceux qui, quelques jours auparavant, environnés de toute la pompe de la souveraineté du peuple, et revêtus même du titre de majestés, avaient prescrit des lois au roi et à la nation. Le décret royal fut reçu à Madrid comme une décision du ciel, et mis à exécution avec les démonstrations de la joie la plus vive et la plus générale. Toutes les rues retentissaient du cri : *qu'on chasse les libéraux !* c'était le nom que l'on donnait aux partisans de la constitution.

Parmi les sujets d'espérance que fit naître cette révolution nouvelle, on comptait qu'elle aurait une heureuse influence sur les colonies d'Amérique et qu'elle contribuerait à opérer leur réconciliation avec la mère patrie ; mais jusqu'à ce jour cet espoir est loin de se réaliser.

Plusieurs décrets royaux d'une importance plus ou moins grande furent ensuite rendus. Par l'un d'eux le roi fit redemander au gouverneur français les papiers, tableaux, objets d'arts et d'histoire naturelle, enlevés par ordre de Buonaparte ou de son frère Joseph, dans diverses villes ou résidences royales. M. Labrador fut chargé de faire cette réclamation dont l'exécution n'éprouva aucune difficulté.

Un autre décret, récompensant le zèle du clergé, exempta ses biens et dîmes des impositions auxquelles des décrets des cortès les avaient assujétis.

Un autre décret exprima l'horreur qu'avait inspiré au roi une tentative d'assassinat sur la personne du général Elio. Ils avaient feint qu'un ordre royal exigeait l'arrestation de cet officier. Les mêmes manœuvres avaient été employées à Séville contre le comte de Labisbal, et à Cadix contre Maria de Villavicencio.

Rétabli dans l'exercice de ses droits en Espagne, le chapitre de l'ordre de Malte, représenté dans ce pays par un petit nombre de dignitaires, joignit à ses actions de grâces la prière que Ferdinand le protégeât toujours, « afin qu'il pût renaître de ses cendres, et reprendre son ancienne gloire. »

L'inquisition , sur laquelle on a tant écrit , avait été supprimée en Espagne lors de l'invasion de Buonaparte. Le roi Ferdinand crut devoir la rétablir. Voici le texte du décret rendu à ce sujet. Il a paru trop important pour n'être qu'analysé.

« Le glorieux titre de Catholique , qui nous distingue parmi tous les autres princes chrétiens , est dû à la persévérance des rois d'Espagne , qui ne tolèrent dans leurs états aucune autre religion que la catholique , apostolique et romaine ; ce titre m'impose le devoir de m'en rendre digne par tous les moyens que le ciel à mis en ma puissance. Les derniers troubles , et la guerre qui a désolé pendant six ans toutes les provinces du royaume ; le séjour qu'y ont fait les troupes étrangères de différentes sectes , presque toutes infectées de sentimens de haine contre notre religion ; le désordre qui en est l'infailible résultat , et le peu de soin qu'on a mis à s'occuper pendant ces temps malheureux des choses de cette religion sainte , tous ces motifs réunis ont laissé le champ libre aux méchans ; des opinions dangereuses se sont introduites et enracinées dans nos états , par les mêmes moyens qu'elles se sont répandues dans d'autres pays.

» Voulant donc remédier à un mal aussi grave , et conserver parmi nos sujets la

sainte religion de J. C. , qu'ils ont toujours aimée , et dans laquelle ils ont vécu et veulent toujours vivre , soit à cause de l'obligation personnelle de n'en avoir pas d'autre , imposée aux princes qui doivent régner sur eux par les lois fondamentales que j'ai promis et jure d'observer ; soit parce que cette religion est le moyen le plus convenable pour épargner à mes peuples les dissensions intestines , et leur conserver la tranquillité dont ils ont besoin , j'ai cru nécessaire , dans les circonstances actuelles , que le tribunal du saint-office reprît l'exercice de sa juridiction.

» Sur ce , des prélats doctes et vertueux , beaucoup de corporations respectables , et de graves personnages ecclésiastiques et séculiers m'ont exposé que l'Espagne doit à ce tribunal le bonheur de n'avoir pas été souillée dans le seizième siècle par les erreurs qui ont causé tant de maux parmi d'autres nations , et qu'au contraire , à cette même époque , la nôtre a cultivé les sciences avec éclat , et produit une foule de grands hommes distingués par leur savoir et leur piété. Il m'a été en outre représenté que l'opresseur de l'Europe n'a point négligé d'employer , comme une mesure très-efficace pour introduire la corruption et la discorde qui servaient si bien ses projets ,

la suppression de ce tribunal , sous le vain prétexte que les lumières du siècle s'opposaient à ce qu'il existât plus long-temps, et que les soi-disant cortès généraux et extraordinaires , sous le même prétexte , et à la faveur de la constitution qu'ils décrétèrent tumultueusement , abolirent ensuite le saint-office , au grand regret de toute la nation.

» A ces causes , on m'a instamment supplié de le rétablir dans l'exercice de ses fonctions ; et cédant à de si justes considérations , ainsi qu'au vœu manifesté par mes peuples , dont le zèle pour la religion de nos pères a prévenu mes ordres en s'empressant de rappeler spontanément les inquisiteurs subalternes de quelques provinces ;

» J'ai résolu que , pour le moment , le conseil suprême de l'inquisition , et les autres tribunaux du saint-office rentrent dans leurs attributions , conformément à la concession qui leur en a été faite par les prélats des diocèses , et par les rois qui leur en ont assuré le plein exercice , en observant , dans cette double juridiction ecclésiastique et civile , les ordonnances en vigueur en l'année 1808 , et les lois qui en diverses occasions ont été faites pour obvier à certains abus ; mais comme

indépendamment de ces lois anciennes il pourrait convenir d'en ajouter de nouvelles sur cette matière , et mon intention étant de perfectionner cet établissement , de manière à le rendre éminemment utile à mes sujets , je veux qu'aussitôt que ledit conseil suprême de l'inquisition sera rassemblée , deux des membres qui le composent , réunis à deux membres du conseil de Castille , les uns et les autres désignés par moi , examinent la méthode et la manière de procéder du saint-office , dans les procédures , et relativement à la censure et prohibition des livres ; et s'ils trouvent que l'intérêt de mes sujets ou les droits de la saine justice exigent quelque réforme ou changement , ils m'en feront un rapport , appuyé de leurs observations , afin que je prenne les résolutions convenables. »

Le 21 juillet 1814.

Signé , Moi , LE ROI.

Un décret royal du 27 août 1814 , récompensa les serviteurs zélés qui avaient partagé la captivité du roi et de ses frères. Il établit un ordre sous le nom de *la Fidélité à Valençay* « pour transmettre à la postérité un évènement si inoui. » L'ordre était exclusivement réservé à ceux des sujets espagnols qui avaient donné

cette preuve spéciale de dévouement. Il a donc ceci de singulier, qu'au lieu de se perpétuer comme les autres ordres par l'admission de nouveaux chevaliers, il cessera d'exister à la mort du dernier des membres pour lesquels il a été établi.

Ce même marquis de Villavicencio, contre lequel on s'était prononcé dans Cadix dut déployer de la sévérité pour maintenir dans cette ville l'autorité du roi contre les partisans des cortès.

Les branches française et espagnole de la maison de Bourbon ayant remonté sur les trônes des deux nations, la paix devenait certaine. La gazette de Madrid, du 1^{er} septembre 1814, publia officiellement le traité définitif signé à Paris le 20 juillet précédent. Cette pièce historique était ainsi conçue :

Au nom de la très-sainte et indivisible Trinité, sa majesté le roi d'Espagne et des Indes et ses alliés d'une part ; et sa majesté le roi de France et de Navarre, d'autre part ; étant animés d'un égal désir de mettre fin aux longues agitations de l'Europe, et aux malheurs des peuples par une paix solide, fondée sur une répartition de forces entre les puissances, et portant dans ses stipulations la garantie de sa durée ;

Sa Majesté le roi d'Espagne et des Indes et ses alliés, ne voulant plus, aujourd'hui que la France s'est replacée sous le gouvernement paternel de ses rois, et qu'elle offre ainsi à l'Europe un gage de sécurité et de stabilité, exiger d'elle des conditions et des garanties qu'ils lui avaient à regret demandées sous son dernier gouvernement; leursdites majestés ont nommé pour discuter, arrêter et signer un traité de paix et d'amitié des plénipotentiaires respectifs; savoir :

Sa majesté le roi d'Espagne et des Indes, don Pedro Gomes Labrador, chevalier de l'ordre royal d'Espagne, de Charles III, son conseiller d'état, etc. ; et sa majesté le roi de France et de Navarre, M. Charles-Maurice Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent, grand-aigle de la Légion-d'Honneur, chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or, etc. ; lesquels, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, sont convenus des articles suivans :

Art. 1^{er} A compter de ce jour il y aura paix et amitié perpétuelle entre sa majesté le roi d'Espagne et des Indes et ses alliés, d'une part; et sa majesté le roi de France et de Navarre, de l'autre part; leurs héritiers et successeurs, leurs états et sujets

respectifs ; les hautes parties contractantes apporteront tous leurs soins à maintenir non seulement entr'elles , mais encore autant qu'il dépend d'elles , entre tous les états de l'Europe , la bonne harmonie et intelligence si nécessaires à son repos. (Suivent les articles contenus dans le traité conclu le 30 mai , entre la France et les puissances alliées.)

Articles additionnels.

Art. 1^{er} Les propriétés , de quelque nature qu'elles soient , que les Espagnols possèdent en France et les Français en Espagne , leur seront respectivement rendues dans l'état où elles se trouvaient au moment du séquestre ou de la confiscation ; la levée du séquestre s'étendra à toutes les propriétés qui se trouvent dans ce cas , quelle que soit l'époque à laquelle elles aient été séquestrées. Les discussions d'intérêt existantes jusqu'à ce jour , ou qui pourront exister par la suite entre des Espagnols et des Français , soit qu'elles aient commencé avant la guerre , soit qu'elles aient eu lieu depuis , seront terminées par une commission mixte ; et si ces discussions sont du ressort exclusif des tribunaux , on recommandera des deux côtés aux tribunaux respectifs de faire bonne et prompte justice.

Art. 2. Il sera conclu le plutôt qu'il sera possible entre les deux puissances, un traité de commerce; et jusqu'à ce que ce traité puisse avoir son effet, les relations commerciales entre les deux peuples seront rétablies sur le même pied où elles étaient en 1792.

Les présens articles additionnels auront la même force et vigueur que s'ils étaient insérés mot à mot dans le traité de ce jour. Ils seront ratifiés, et leurs ratifications échangées en même temps. En foi de quoi, les plénipotentiaires respectifs les ont signés, et ont apposé le sceau de leurs armes.

Fait à Paris, le 20 juillet, l'an de grâce 1814.

Signé, D. PEDRO GOMES LABRADOR.

Le prince de BÉNÉVENT.

La ratification du traité des articles additionnels fut faite à Madrid le 2 août, et à Paris le 9 du même mois. L'échange des ratifications eut lieu à Paris dans les formes accoutumées, le 8 août.

Depuis cette époque, la bonne harmonie entre les deux souverains s'est manifestée dans les circonstances les plus remarquables, et notamment lorsque l'ennemi commun reparut en France, au printemps de 1815.

La principale cause des maux affreux que causa la guerre d'Espagne fut l'obstination de Buonaparte à méconnaître le caractère de la nation qu'il attaquait. Ce caractère se trouve très-bien indiqué dans la pièce suivante :

Madrid, 6 septembre 1814.

Extrait d'une lettre de M. le duc de Saint-Simon, grand d'Espagne, à M. de Lantaras, vice-amiral, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

M. le duc de Saint-Simon, après avoir parlé de l'accueil flatteur que lui et sa fille ont reçu du roi d'Espagne et des princes de la famille royale, continue ainsi : « Notre bonheur est encore augmenté par celui du public et par le spectacle que nous donnent chaque jour l'amour et l'enthousiasme des Espagnols pour Ferdinand VII. La plus grande et la plus douce tranquillité règne dans cette capitale et dans toute l'Espagne ; ne croyez pas aux contes que l'on fait à Paris, dont quelques-uns nous reviennent.

« Ce pays-ci marche à grands pas et à pas assuré vers la plus grande prospérité, et il est dès ce moment très-heureux : le pillage et la dévastation, auxquels il a été en proie pendant quelques années, peuvent sur quelques points retarder la

félicité publique , mais rien ne peut l'empêcher ; tous les obstacles seront surmontés par les vertus de Ferdinand , et par le caractère plein d'énergie de la nation espagnole ; elle est toujours restée elle-même ; il est impossible de voir dans les mœurs , dans les coutumes et dans les usages de la vie la plus petite trace du séjour des étrangers ; rien d'Anglais ; rien d'Allemand ; rien de Français : les Espagnols sont ce qu'ils étaient il y a vingt ans , il y a cent ans ; jamais la gravité espagnole n'a été plus digne ni plus fière : c'est une superbe et admirable nation. »

A un décret qui accordait grâce pour tous les délits militaires en succéda , vers le même temps , un autre par lequel le roi , voulant donner une preuve de sa reconnaissance aux vaillans défenseurs de Sarra-
gosse , permit à tous les généraux , chefs et officiers qui s'étaient trouvés au second siège de cette ville , de porter une marque de distinction ; elle consiste en une croix de forme ovale , portant l'effigie de Notre-Dame de Pilar , entourée d'une branche de laurier , avec l'inscription : *Le roi aux défenseurs de Sarragosse*. D. Joseph Palafox , capitaine général du royaume d'Aragon , réclama la même faveur pour les soldats qui avaient assisté à ce siège mémorable.

Le ministre de la guerre, par sa réponse du 12 septembre, autorisa, au nom du roi, ce général à conférer la décoration, non seulement aux soldats, mais encore aux particuliers qui auraient été blessés, ou qui s'en seraient rendus dignes par quelque action d'éclat.

Plusieurs décorations ou titres honorables de la même espèce furent accordés depuis cette époque à d'autres défenseurs du trône et de la patrie.

Le retour de Buonaparte en France, au mois de mars 1815, ne pouvait que troubler la bonne harmonie qui se rétablissait entre deux nations, dont les dissensions précédentes avaient eu pour seul principe son ambitieuse et funeste politique. L'Espagne arma, tant pour défendre les droits des Bourbons de France que pour se mettre en mesure contre un pays qui semblait redevenu son ennemi. Quand Buonaparte eut été forcé d'abdiquer pour la seconde fois, par suite de sa défaite à Waterloo, la paix ne se rétablit pas tout à coup, et on négocia en gardant, de part et d'autre, une attitude hostile. Enfin, ces différends furent arrangés pour le plus grand avantage des deux nations et le bien de l'humanité. Des traités séparés ont réglé la manière dont les réclamations des sujets des

deux puissances devraient avoir lieu, relativement aux biens confisqués.

Un point très-important était le mode à suivre concernant les partisans de Joseph Buonaparte, réfugiés en France à diverses reprises. On parut croire que le roi Ferdinand leur permettrait de revenir en Espagne. Leur retour n'a cependant pas eu lieu. Le roi de France continue de fournir à leur subsistance ; et il y a eu à ce sujet, dans les chambres, des débats intéressans.

Leur absence de l'Espagne n'a pas entièrement rendu à ce pays sa tranquillité intérieure. Les cortès y ont trouvé à diverses reprises des partisans, même parmi les anciens défenseurs de la patrie. A leur tête on peut placer Mina, fameux chef de bandes dans la guerre contre Buonaparte ; et le général Lascy. Ce dernier vient d'être récemment mis à mort dans l'île de Majorque, par suite d'un jugement solennel.

La nécessité d'assurer la succession au trône ayant déterminé le roi Ferdinand à se marier ; lui et l'infant don Carlos son frère épousèrent les deux sœurs, princesses de Portugal, et qui venaient du Brésil pour cette cérémonie. Quelques temps après, l'occupation de Monte-Video par les troupes portugaises fit croire, en Europe, que la

cour de Rio-Janeiro agissait de concert avec l'Espagne contre les insurgés Américains. Les dispositions menaçantes des forces espagnoles, en Europe, contre le Portugal détrompèrent le public et donnèrent une autre direction aux spéculations des politiques. Pendant quelque temps on crut que malgré les liens de cette double alliance et leurs intérêts bien reconnus, les deux puissances allaient se combattre en Europe et en Amérique. Ces différends s'arrangèrent, et tout annonce maintenant une union stable entr'elles.

Après avoir été ravagée, épuisée d'hommes et d'argent pendant une si cruelle guerre, l'Espagne marchait chaque jour vers un état plus prospère; mais la plus grande de ses plaies était loin de se fermer; on peut même dire qu'elle s'augmentait de jour en jour. Cette plaie était la révolution propagée sur presque tous les points de ses possessions dans les deux Amériques. Il convient d'en parler dans un chapitre à part qui terminera cet aperçu de l'état où se trouvent aujourd'hui les possessions du monarque espagnol.

Coup d'œil sur les révolutions de l'Amérique espagnole.

IL ne s'agit ici de rien moins que de seize cents lieues de pays, ravagées, non

pas comme en Europe, par des armées immenses ; mais où de petits corps disséminés çà et là se livrent, depuis un trop grand nombre d'années, des combats mortels.

Traçons d'abord la carte de ces pays. L'Espagne y avait ou y a encore, du moins en partie, les vice-royautés du Mexique, de la Nouvelle-Grenade, capitale Santa-Fé de Bogota, Buenos-Ayres ou Rio de la Plata, et du Pérou, dont Lima est la capitale.

Il y avait de plus, sous le titre de capitaineries générales, Guatimala, Venezuela et le Chili. Tous ces chefs, avant 1810, étaient nommés par le roi d'Espagne, et indépendans les uns des autres ; ce qui n'a pas dû peu contribuer à l'émancipation du pays.

Dès le dernier siècle, diverses parties de l'Amérique espagnole cherchèrent à secouer le joug de la métropole, séparée d'elles par un si long espace. Il n'avait pas été difficile au gouvernement de réprimer ces mouvemens insurrectionnels, alors encore il était dans toute sa force. Le bouleversement de l'Amérique espagnole commença d'avoir lieu lorsque Buonaparte tenta de conquérir la mère patrie.

Il serait superflu, et la nature de cet ouvrage ne le comporte pas, de rapporter

même les principales circonstances de ces déchiremens. Chaque contrée s'armait, chaque contrée ne savait trop ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle avait à craindre des provinces voisines ou de l'autorité royale. Voici l'aperçu général de ces épouvantables meurtres qui font sourire les prétendus indépendans et gémir les amis de l'humanité.

Le Mexique, ancien empire du faible Montezuma et de ce généreux Guatimozin, dont l'univers entier connaît le mot sublime, le Mexique eut pour chef d'insurrection un prêtre. Il ne manquait pas d'adresse. Aux couleurs blanche et bleue des anciens empereurs ou souverains, il ajoutait une petite figure de *Nuestra Dona de Guadalupe*, très-vénérée par les peuples convertis. Cet homme s'appelait Hidalgo. Le vice-roi du Mexique Venégas le combattit avec une partie de ses propres armes. Il le fit excommunier par l'archevêque. Après des succès balancés pendant plus d'un an, Hidalgo fut pris et mis à mort avec dix de ses officiers.

Il eut des successeurs qui, tel que Morelos et Rayon combattirent pendant assez long-temps encore les troupes royales. Le premier fut pris et périt; mais le second se défendit dans des contrées montagneuses où il paraît qu'il n'a pas encore pu être forcé.

L'un des plus grands dangers du gouvernement royal du Mexique vint des dispositions plus que suspectes du gouvernement des États-Unis. Autorisation à des corsaires de porter des secours aux insurgés, asyles accordés aux transfuges, propagation des principes révolutionnaires : ce gouvernement permit tout, encouragea tout, fit tout. Ce n'est sans doute pas encore une preuve équivoque de ses intentions que l'hospitalité accordée par lui aux agens de Joseph Buonaparte et à cet aventurier lui-même. Toutefois le vice-roi actuel du Mexique, don Apodaca, est parvenu à réprimer les efforts des insurgés, par un heureux mélange de douceur et de sévérité, de sorte que, sans aucune comparaison, cette partie si importante des colonies espagnoles est celle qui se trouve dans l'état le plus satisfaisant, quoique la paix soit loin d'y être rétablie.

La Nouvelle-Grenade, dont la capitale et Santa-Fé de Bogota fit, dès l'origine, cause commune (autant que les distances pouvaient le permettre) avec la province de Venezuela. C'est là que se trouve cette autre Carthagène qui soutint avec tant d'énergie un siège contre les troupes royales commandées par Morillo. Ce général s'empara aussi de la capitale ; mais une dépêche

très-importante , adressée par lui au gouvernement espagnol prouva , il y a quelque temps que , dans cette guerre d'extermination , il devenait à peu près impossible de compter sur des succès durables.

Venezuela qui a pour capitale Caraccas , a été , plus qu'aucune autre province de l'Amérique espagnole , le théâtre d'affreux massacres. Elle se déclara indépendante au printemps de 1810 ; et peu de temps après se montra le trop fameux Miranda. Cet homme , né au Pérou , d'un moine et d'une religieuse , avait présumé aux révolutions à l'époque où Dumouriez conquit et perdit la Belgique. Battu à Nerwinde , Miranda fut jugé , et ce qu'il y a d'étonnant , acquitté par le tribunal révolutionnaire de Paris. Son triomphe scandaleux ne le remplaça cependant pas au rang de ceux qui , à cette époque , dominaient sur la malheureuse France. Il voulut vainement se liguier avec les vainqueurs du 13 vendémiaire , et finit par recevoir de Buonaparte , premier consul , l'ordre de quitter le territoire français. Il revint sur le sol américain et se vit à la tête d'une armée ; mais son sort était de se faire battre partout , quoique cette fois on ne pût l'accuser de trahison. Le général royaliste Monteverde le força de capituler , et il mourut en prison.

Du nombre de ses compagnons de rébellion et d'infortune était le fameux Simon Bolivar qui , parvenu à s'échapper , joue aujourd'hui le premier rôle dans ces contrées. La guerre d'extermination eut surtout lieu lorsqu'il se vit à la tête de forces imposantes.

Entré victorieux à Caraccas , il organisa une constitution , et Monteverde pour lui résister n'eut d'autres ressources que d'appeler à son secours jusqu'aux nègres esclaves auxquels il promettait la liberté.

Depuis cette époque , Bolivar , tantôt victorieux tantôt battu , a eu pour auxiliaires Arismendi , Brion qui s'intitule amiral des insurgés , et l'écossais Georges Mac-Gregor. Les généraux royalistes Morillo et Moralès se sont opposés de tout leur pouvoir à leurs progrès ; mais rien , sur ce point , n'annonce que la cause royale doive finir par triompher. Dans l'immense province à qui le fleuve dit *Rio de la Plata* donne son nom , les villes de Montevideo et de Buenos-Ayres tiennent le premier rang. Cette dernière a comme concentré en elle la plupart des désastres et des évènements extraordinaires survenus en Amérique depuis la rébellion. Artigas , traître à la cause royale , servit avec succès celle des insurgés au milieu même de l'anarchie élevée

entr'eux , et dont il serait impossible d'assigner le terme, lors même qu'ils finiraient par triompher. Un grand pas fait par eux pendant l'été de l'année 1816, fut la proclamation de l'indépendance des provinces de Rio de la Plata. Six mois plus tard, les troupes du roi de Portugal et du Brésil prirent Montevideo sur celles d'Artigas ; et l'on crut dans le temps que ce prince était d'accord avec l'Espagne. Les évènements prouvèrent que cette conjecture était peu fondée ; mais l'insurrection de Fernambouc ne permit pas aux Portugais de pousser plus loin leurs avantages.

Pour terminer la longue et funeste liste de tant d'insurrections, il reste à parler du Pérou et du Chili. Dans ces deux contrées les royalistes, après des succès dont plusieurs avaient même eu une certaine importance, paraissent avoir dû céder aux insurgés. Nous disons *paraissent*, car rien n'est plus contradictoire que les nouvelles les plus récentes parvenues de ces pays lointains. Chaque parti déguise ses défaites, exagère ses victoires. On présente même sous les aspects les plus contradictoires une même affaire. Telle a été par exemple la bataille de Chacobuco dans le Chili. Le général insurgé Saint-Martin prétendit y avoir obtenu un triomphe complet ; maintenant les royalistes prétendent qu'il

y a été à peu près battu , et que du moins il n'a pu en tirer aucun avantage.

Les faits les plus constans , ceux qu'il est impossible de révoquer en doute , sont ceux-ci :

1^o Le feu de l'insurrection , loin de se calmer n'a fait que s'étendre depuis l'origine ;

2^o Cette guerre , comme on l'a dit , porte tous les caractères d'atrocité qui a toujours distingué les dissensions civiles.

3^o Les insurgés ont armé une foule de bâtimens qui , rappelant l'audace des anciens flibustiers , s'habituent comme eux à piller assez indistinctement tous les vaisseaux qui ne peuvent leur résister. On parle de mesures à prendre par les puissances européennes pour remettre l'ordre , tant sur terre que sur mer , dans ces malheureux climats ; mais les secours sont éloignés et le mal présent ; mais il n'est pas assuré que le concours des potentats européens soit général ; mais enfin chaque jour le mal augmente , et les remèdes projetés semblent déjà tardifs.

Tel est l'aperçu que l'on peut donner de cette révolution dont les suites paraissent devoir être incalculables , lorsque l'on veut conserver un esprit d'impartialité rigoureux , et ne pas trop écouter , ni des espérances coupables , ni des craintes sans doute exagérées.

FIN.

The first part of the paper is devoted to a general
 consideration of the subject. It is shown that the
 results of the experiments are in general in
 agreement with the theory. The results are
 given in the following table.

Temperature	Velocity	Pressure
20°C	1.5	1.0
30°C	1.8	1.2
40°C	2.2	1.5
50°C	2.8	2.0
60°C	3.5	2.8
70°C	4.5	4.0
80°C	6.0	6.0
90°C	8.0	10.0
100°C	12.0	20.0

The results show that the velocity and pressure
 increase with temperature. The increase in
 velocity is more rapid than the increase in
 pressure. The results are in general in
 agreement with the theory.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

	Pages.
I NTRODUCTION.	5
État de l'Espagne avant l'arrivée des Phéniciens. (Dix siècles environ avant J.-C.)	11
Établissement des Phéniciens en Espagne.	12
Domination des Carthaginois en Espagne.	13
Siège de Sagonte. (Trois siècles avant J.-C.)	14
Caractère, mœurs et costumes des Espagnols.	18
Culte et civilisation.	21
I I e É P O Q U E.	
Conquête de l'Espagne par les Romains.	23
VIRIATE. (Deux siècles avant J.-C.)	24
Siège de Numance.	28
SERTORIUS. (Un siècle avant J.-C.)	30
Gouvernement et bienfaits de Sertorius.	32
Sertorius vainqueur de Métellus et de Pompée.	33
La biche de Sertorius.	34
Belle réponse de Sertorius aux ambassadeurs de Mithridate.	35
Beau trait des gardes Espagnoles de Sertorius.	37
Crime de Perpenna; fidélité sublime de la garde de Sertorius et d'un citoyen de Calaguris. <i>ibid.</i>	
Voyage d'Auguste en Espagne. (Premier siècle de J.-C.)	38
JULIUS MANSUÉTUS.	40
TRAJAN. (Deuxième siècle.)	41
ADRIEN.	42
Administration de l'Espagne sous les Romains.	<i>ib.</i>
Milice.	44
Culte et hiérarchie.	<i>ibid.</i>
Agriculture et commerce.	45
Commerce extérieur et navigation.	46

Industrie, manufactures, mines et médailles.	47
Jeux et divertissemens.	48
Monumens.	49
Langues et littérature.	51

III^e É P O Q U E.

Conversion de l'Espagne au christianisme.	52
Saint-Fructuose. (Troisième siècle.)	53
Martyrs sous Dioclétien.	55
Supplice de Saint-Vincent.	56
Décadence de l'Eglise chrétienne. (Quatrième siècle.)	58

IV^e E P O Q U E.

Invasion des nations barbares. (Cinquième siècle.)	60
Anachorètes.	62
LÉOVIGILDE. (Sixième siècle.)	ibid.
Victoires de SISEBUT; sa persécution contre les Juifs, et son humanité envers les peuples vaincus. (Septième siècle.)	64
Haute sagesse de VAMBA.	66
Révolte contre Vamba; sa présence d'esprit, son triomphe et sa clémence.	67
Entrée de Vamba à Tolède.	69
Abdication et mort de Vamba.	70

V^e É P O Q U E.

Invasion des Maures. (Huitième siècle.)	71
RODRIGUE, dernier roi des Goths; son courage, sa défaite et sa mort.	72
Commerce, navigation, beaux-arts, monumens, belles-lettres et sciences sous les Goths.	74
Gouvernement, bienfaisance, ambition et mort d'ABDALAZZIS.	77
PÉLAGE.	79
Souterrain de Pélage.	80
Habilitété de Pélage; sa victoire et l'établissement de sa souveraineté.	81

DES MATIÈRES.	427
Fondation du royaume de Cordoue.	83
RAMIRE affranchit ses sujets d'un tribut odieux. (Neuvième siècle.)	84
Richesse et magnificence d'ABDÉRAMÉ. (Dixième siècle.)	86
Néant des grandeurs humaines.	89
Magnanimité d'ALPHONSE LE GRAND, roi d'Oviedo.	ibid.
RODRIGUE, surnommé LE CID. (11 ^e siècle.)	91
Rodrigue rend l'Espagne indépendante de l'Empire.	92
Nouveaux exploits de Rodrigue.	93
Disgrâce du Cid.	94
Noble vengeance du Cid.	96
Le Cid rappelé d'exil	ibid.
Le Cid s'empare de Valence.	97
Mariage des filles de Rodrigue.	98
Les Maures redoutent encore Rodrigue après son trépas.	99
ALPHONSE VI.	100
Grand exemple qu'il donne de sa fidélité de la parole royale.	ibid.
Prise de Lisbonne par Alphonse, roi de Portugal. (Douzième siècle.)	102
Origine et progrès de la chevalerie.	105
Réception des chevaliers.	107
Usages et devoirs des chevaliers.	108
Admirable fermeté d'ALONZO DE GUSMAN. (Treizième siècle.)	ibid.
Bel exemple de fidélité d'un gouverneur de ville.	109
Sévérité d'ALPHONSE LE VENGEUR, roi de Castille. (Quatorzième siècle.)	110
Trait sublime de piété filiale.	112
Sagesse précocose de HENRI III; son courage, sa justice et sa bonté.	113
Faste, disgrâce, crime et mort de don ALVARO DE LUNA, favori de Juan II, roi de Castille.	115

Louable désintéressement du comte de Lasduna.	116
Inès de Castro.	117
Générosité d'ALPHONSE LE MAGNANIME ; son humanité, et la récompense qu'il en reçoit. (Quinzième siècle.)	119
Courage et frugalité d'Alphonse.	122
Modestie et philosophie d'Alphonse.	123
Aventures, infortune et mort de don CARLOS, prince de Viane.	124
Mœurs, lois, coutumes et gouvernement de cette époque.	127
De la Grandesse.	128

V I e É P O Q U E.

ISABELLE et FERDINAND.	129
Gouvernement d'Isabelle et de Ferdinand.	130
Etablissement de l'Inquisition.	131
Conquêtes de Ferdinand et d'Isabelle.	ibid.
Siège de Grenade.	132
Incendie de la tente d'Isabelle.	133
Capitulation de Grenade.	134
Expulsion des Juifs.	ibid.
Découverte de l'Amérique.	135
Ingratitude d'Isabelle et de Ferdinand envers COLOMB.	136
Adroite politique de Ferdinand.	137
Titre de roi Catholique donné par le Pape à Ferdinand. (Seizième siècle.)	138
GONZALVE DE CORDOUE, surnommé le GRAND CAPITAINE.	139
Bataille de Ciriniola.	140
Entrée de Gonzalve à Naples.	144
Disgrâce de Gonzalve.	145
Bravoure remarquable de FERNAND ILLESCA.	146
XIMÈNES fait la conquête d'Oran à ses frais.	147
Ingratitude de Ferdinand envers Ximènes.	149
Fermeté et fierté de Ximènes.	150
Découverte du Mexique.	151

Héroïsme de GUATIMOZIN.	151
Clémence et beau mot de CHARLES-QUINT.	152
Bataille de Pavie.	ibid.
Conquête du Pérou.	154
Baptême et mort d'ATAHAULPA.	ibid.
Mort de PIZARRE.	ibid.
Noble refus du marquis de VILLENA.	155
Visite de Charles-Quint à François I ^{er} dans sa prison.	ibid.
Traité de Cambrai.	156
Conquête de Tunis.	ibid.
Les nobles exclus de l'assemblée des Cortès.	157
Expédition contre Alger.	158
Mariage de PHILIPPE II.	160
Succès de Charles-Quint dans les Pays-Bas.	ibid.
Justice rendue par Charles-Quint à François I ^{er}	161
Passage de l'Ebre.	ibid.
Siège de Metz.	162
Abdication de Charles-Quint.	164
Retraite de Charles-Quint.	167
Obsèques de Charles-Quint.	168
Derniers momens de Charles-Quint.	169
Mots saillans de Charles-Quint.	170
Mot de Philippe à EMMANUEL DE SAVOIE.	171
Présence de Philippe à un autodafé.	ibid.
Intrépidité d'ALVARO.	172
Troisième mariage de Philippe.	173
Fondation de l'Escorial.	ibid.
Cruauté du duc d'ALBE.	174
Supplice des comtes d'EGMOND et d'HORNE.	175
Érection de la statue du duc d'Albe.	176
Prison de CARLOS.	ibid.
Mort de don Carlos.	178
Bataille de Lépanthe.	179
Mort de don JUAN.	181
Conquête du royaume de Portugal.	183
Dangers que Philippe court à Lisbonne.	186

Conquêtes d'ALEXANDRE FARNÈSE.	187
Mort d'Alexandre Farnèse.	188
Ambassadeurs Japonnais en Espagne.	189
Découverte du Nouveau-Mexique.	ibid.
Invincible Armada.	192
Calme héroïque de Philippe.	194
Révolte en Aragon.	195
Mariage d'Isabelle, fille de Philippe.	197
Prise d'Amiens.	ibid.
Maladie de Philippe.	198
Testament de Philippe.	199
Fidélité de MOURA.	ibid.
Tableau de l'Espagne à cette sixième époque.	200

VII^e É P O Q U E.

Le duc de LERME.	206
Prise de Rhinberg.	ibid.
Faiblesse de PHILIPPE III.	207
Bataille de Newport. (Dix-septième siècle.)	208
LES SPINOSA.	210
Siège d'Ostende.	212
Invasion de l'Irlande.	217
Paix entre l'Espagne et l'Angleterre.	219
Désordre des finances.	220
Indépendance des Provinces-Unies.	221
Expulsion des Maures.	224
Remontrances des barons.	225
Édit contre les Maures.	226
Inflexibilité de Philippe.	227
Résolution désespérée des Maures.	228
Départ des Maures.	ibid.
Humanité des barons de Valence.	230
Fin déplorable des Maures.	ibid.
Humiliation du duc de SAVOIE.	233
Mariage du prince des ASTURIÉS et de l'infante Anne.	234
Naïveté de l'Infante.	ibid.
Fêtes du mariage.	ibid.

Trait singulier du duc d'OSSONNE, vice-roi de Naples.	235
Portrait du marquis de BEDMAR.	236
Conspiration contre Venise.	237
Édit en faveur de l'agriculture.	240
Disgrâce du duc de Lerme.	ibid.
Élévation extraordinaire de RODRIGUE DE CALDERONE.	243
Sages paroles du père de Calderone.	244
Chûte de Calderone.	ibid.
Louable dévouement du cardinal don GABRIEL DE TRÉJO.	245
Mort héroïque de Calderone.	246
Conspiration du duc d'OSSUNA.	248
Mort de PHILIPPE III.	ibid.
PHILIPPE IV prend le titre de GRAND.	249
Le prince de Galles à Madrid.	250
Célèbre ordonnance rendue.	251
Mort de JACQUES DE MAURICE.	253
Troubles en Catalogne.	ibid.
Mort d'AMBROISE SPINOSA.	254
Paix avec l'Angleterre.	ibid.
Paix avec l'Italie.	ibid.
Dévouement du duc d'ARSHOT.	ibid.
Révolte de la Catalogne.	255
Révolution de Portugal.	256
Indifférence de PHILIPPE.	257
Mauvais succès d'OLIVARÈS.	258
Clémence de Philippe.	ibid.
Inflexibilité d'Olivarès.	259
Départ de Philippe pour la Catalogne.	260
Disgrâce d'Olivarès.	ibid.
Mort d'Olivarès.	261
Conspiration de la baronne d'ALBI.	262
Paix avec la Hollande.	ibid.
Révolte de la Sicile.	263
Révolte de Naples.	ibid.
Réduction de Naples par don Juan d'Autriche.	264

L'Espagne sous la protection de la Vierge.	266
La Catalogne soumise.	267
Bataille des Dunes.	ibid.
Autodafé.	268
Paix avec la France.	ibid.
Mariage de l'Infante avec LOUIS XIV.	ibid.
DON LUIS DE HARO.	269
Revers de Philippe.	270
Disgrâce de don Juan.	271
Bataille de Villaciosa.	272
Mort de Philippe IV.	ibid.
Fierté d'ÉVRARD NITARD.	273
Exil de Nitard.	ibid.
Partage de l'autorité entre don Juan et la reine.	274
Beau trait du comte de MELGAR.	275
Supplice d'un calomniateur.	276
La régente déclare la guerre à la France.	ibid.
Révolte de Messine.	ibid.
CHARLES II prend possession du gouvernement.	277
VALENZUELA, ministre.	278
Don Juan recouvre le pouvoir.	279
La reine au couvent.	280
Valenzuela aux Philippines.	ibid.
Paix avec la France.	281
Mariage de Charles.	ibid.
Mort de don Juan d'Autriche.	ibid.
Retour de la reine douairière.	282
Luxe et misère.	ibid.
Autodafé.	283
Loi singulière.	284
Avilissement de la Grandesse.	ibid.
Humiliation de l'Espagne.	285
Mort de la reine.	ibid.
Mort de la reine douairière.	286
Traité de Riswick.	ibid.
Prétendants à la succession de Charles.	287
Charles exorcisé.	288
Exil d'OROPESA.	ibid.

Testament de Charles. (Dix-huitième siècle.)	289
Tableau de l'Espagne à cette septième époque.	290
Etat des lettres et des sciences.	294

VIII^e E P O Q U E.

Interrègne.	295
Entrée de PHILIPPE V à Madrid.	296
Mariage de Philippe.	297
Trait de justice de Philippe.	298
Ligue contre l'Espagne et contre la France.	299
Philippe à Naples.	ibid.
Rappel en France de la princesse des UR SINS.	300
Retour de la princesse des Ursins en Espagne.	ibid.
Siège de Barcelonne.	301
Départ de la famille royale pour Burgos.	302
Fidélité des Castellans au roi.	303
Conduite généreuse des Castellans.	305
Beau sentiment de Philippe.	306
Fuite de la cour à Valladolid.	ibid.
Conduite héroïque de la reine.	307
Succès de Philippe.	308
Traité d'Utrecht.	ibid.
Mort de la reine.	309
Abolition des privilèges des Catalans.	ibid.
Disgrâce de la princesse des Ursins.	310
Conquête de la Sardaigne.	312
Exil d'ALBÉRONI.	ibid.
Albéroni persécuté ; le pape lui rend une justice éclatante.	314
Autodafé.	315
Mariage du prince des ASTURIÉS.	ibid.
Abdication de Philippe.	316
Générosité de Louis I ^{er} , surnommé le BIEN- AIMÉ.	ibid.
Autodafé.	317
Louis favorise les militaires.	ibid.

L'investiture de Florence et de Parme est accordée à don CARLOS.	318
Punition infligée à la reine.	318
Mort de Louis le Bien-Aimé.	ibid.
Philippe reprend le sceptre.	319
Sensibilité du marquis de LEYDE.	320
Paix entre l'empereur et le roi d'Espagne.	ibid.
Élévation de RIPPERDA.	321
Disgrâce et mort de Ripperda.	ibid.
Renvoi de l'infante en Espagne.	322
Mesures sages de Philippe.	ibid.
Don Carlos est reconnu grand-duc de Toscane et de Parme.	323
Conquête d'Oran.	ibid.
Don Carlos, roi de Naples.	324
Récompenses décernées à MONTEMAR.	ibid.
Incendie du palais du roi.	325
Traité de Vienne.	ibid.
DON JOSEPH PATINHO, marquis de Castellar.	326
Mort de Philippe.	ibid.
Testament de Philippe.	327
Bienfaisance de FERDINAND VI, surnommé le SAGE.	ibid.
Traité d'Aix-la-Chapelle.	ibid.
Abolition d'impôts.	328
Conduite admirable de Ferdinand.	ibid.
Mort de Ferdinand.	329
Avènement de don Carlos au trône d'Espagne.	ibid.
Le roi rend à Barcelonne ses privilèges.	330
CHARLES signe le pacte de famille.	ibid.
Traité de paix.	331
MORT D'ELISABETH.	ibid.
Le comte d'ARUNDA nommé président de Castille.	ibid.
Les Jésuites.	332
Abolition des Jésuites.	333
Prise de possession de la Louisiane.	335

Prise del'île de Minorque et du fort S.-Philippe.	336
Minorque et la Floride réunies à l'Espagne.	ibid.
Etablissemens dus à Charles.	337
Mort de Charles III.	ibid.
Caractère de ce roi.	ibid.
Avènement de CHARLES-ANTOINE au trône.	338
Agression des Anglais.	ibid.
Liberté des mers établie.	339
Elévation de MONINOS.	340
Sa disgrâce.	ibid.
Le comte d'ARUNDA.	341
Disgrâce de don PEDRO RODRIGUEZ de Campo- Manez.	342
Administration du prince de la PAIX.	343
Trait de courage de CHARLES IV.	ibid.
Guerre entre l'Espagne et la France.	344
Traité de Bâle.	345
Singularité remarquable.	ibid.
Conduite de l'Espagne.	346
Désarmement de l'Espagne. (19 ^e siècle.)	ibid.
Intrigues contre la famille royale.	ibid.
Emprisonnement du prince des Asturies.	347
Craintes du prince de la Paix.	348
Traité de Fontainebleau.	ibid.
Politique de NAPOLÉON.	349
Feintes négociations de mariage.	ibid.
Sédition d'Aranjuez.	351
Abdication de Charles IV.	ibid.
Conduite de FERDINAND VII.	ibid.
Voyage de Ferdinand.	353
Réception de Ferdinand.	354
Entrevue des ministres de France et d'Espagne.	356
Charles IV à Bayonne.	357
Abdication de Ferdinand.	358
Massacre du 2 mai.	359
Abdication de toute la famille royale.	360
État de l'Espagne à cette huitième époque.	ibid.

IX^e ÉPOQUE.

Décret royal envoyé à la junte.	362
Questions de la junte au roi.	ibid.
Pouvoirs donnés par le roi à la junte.	363
Seconde junte.	364
Belle conduite des Espagnols.	365
Haine des Espagnols contre le roi JOSEPH.	366
Humanité des Français envers les soldats espagnols.	367
Mesures cruelles de don PEDRO DE BARIOS.	ibid.
Conduite du roi Joseph.	368
Réticence singulière des Espagnols.	370
Siège de Sarragosse.	371
Constance des Espagnols.	377
Ruse et fureur des Espagnols.	378
La folle de Soto.	381
Contrebandiers de Ronda.	382
Feinte louable du marquis de la ROMANA.	384
Triomphe des Espagnols.	385
Ferdinand VII recouvre sa liberté.	386
Etat de l'Espagne à cette neuvième époque.	ibid.

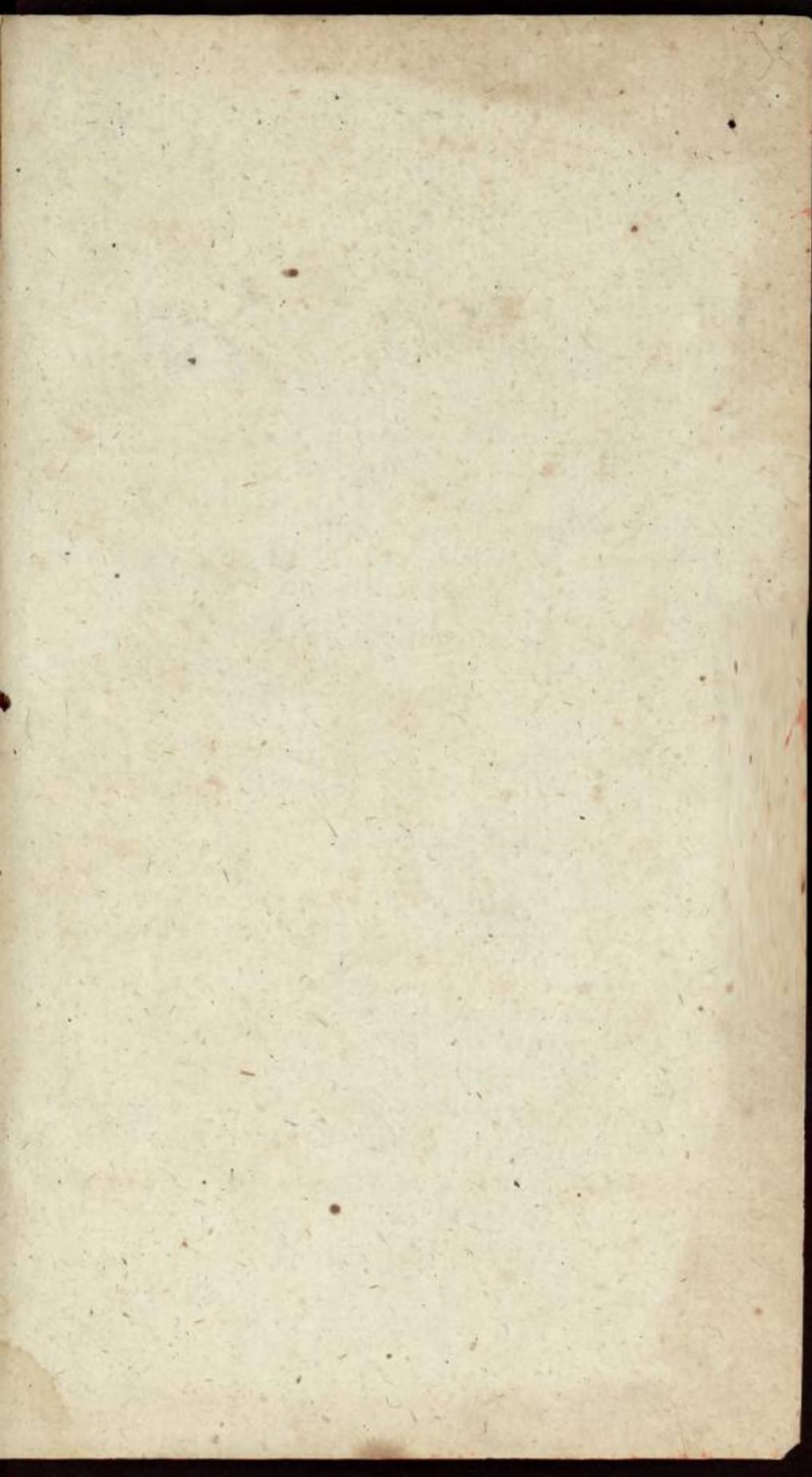
X^e ÉPOQUE.

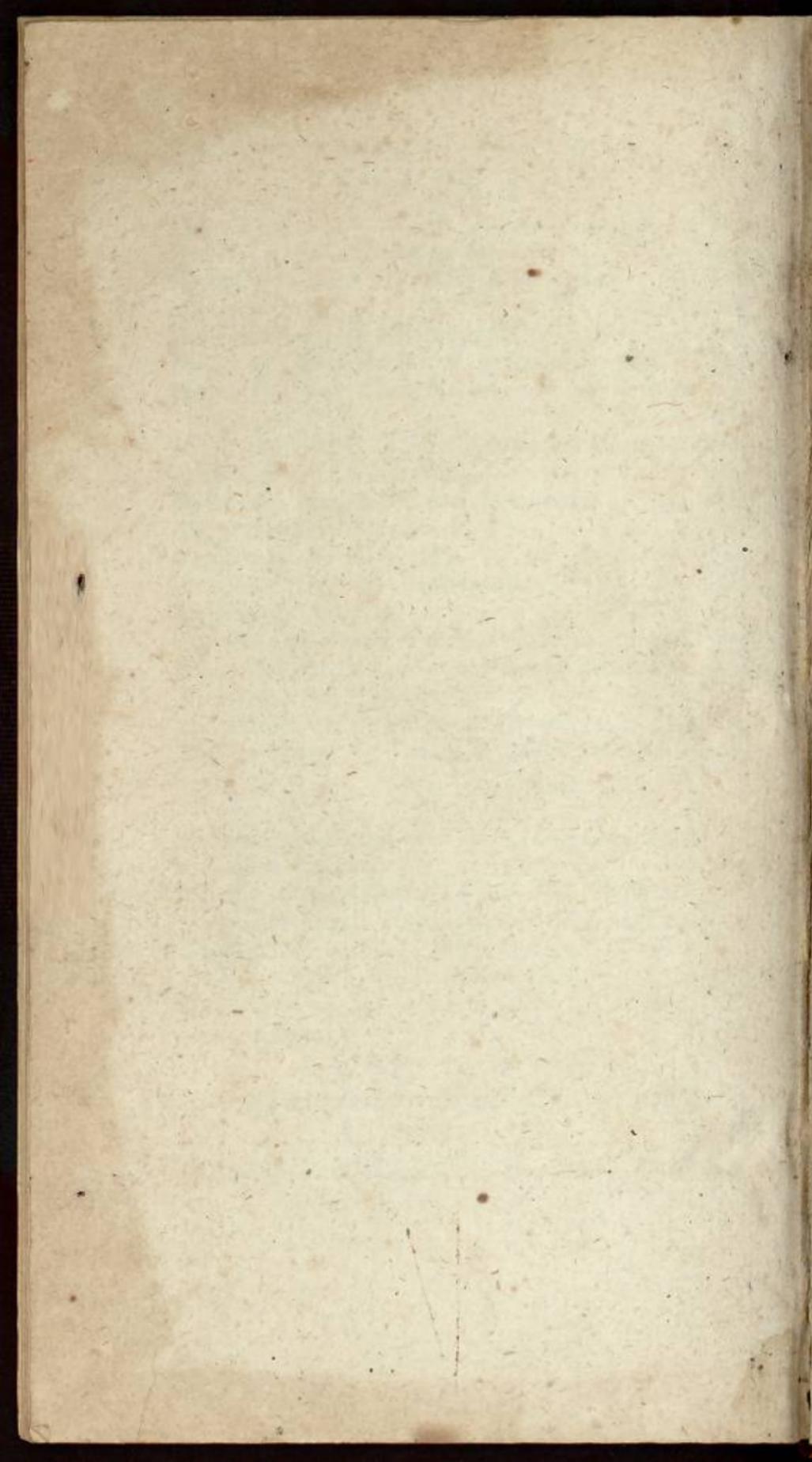
Articles additionnels au traité de paix conclu avec la France.	410
Extrait d'une lettre de M. le duc de Saint-Simon, grand d'Espagne, à M. de Lantaras, vice-amiral, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.	412
Coup d'œil sur les révolutions de l'Amérique espagnole.	416

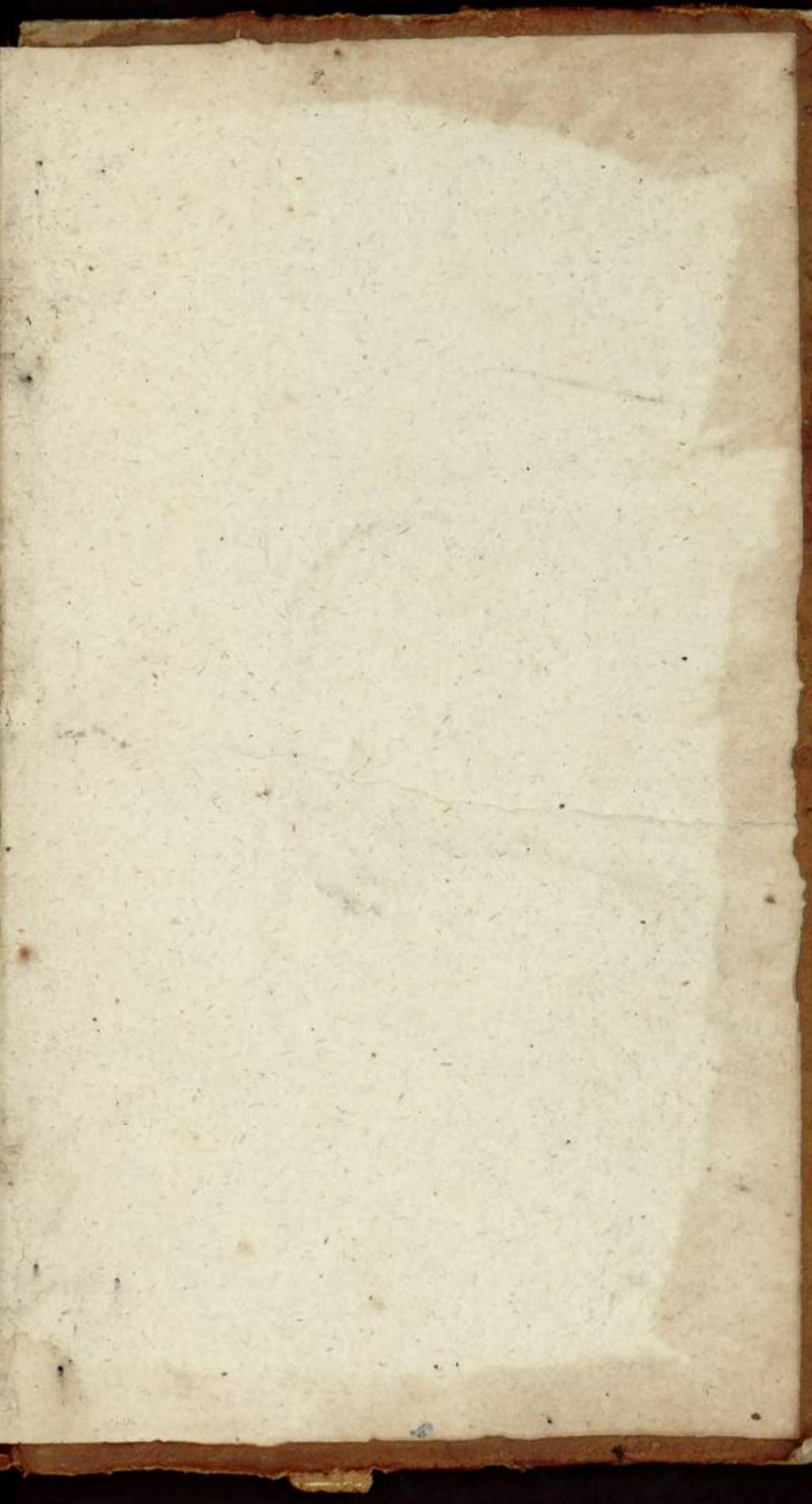
FIN DE LA TABLE.

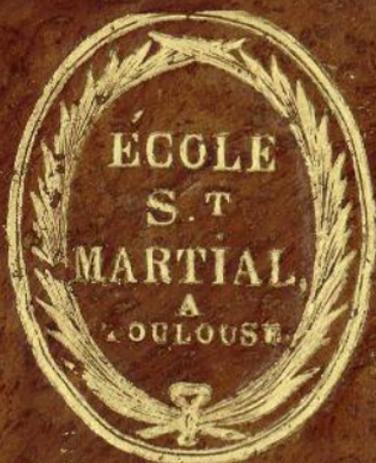
A N I O R T,
Chez A.-P. MORISSET, Imprimeur du ROI.











ÉCOLE
S. T.
MARTIAL
A
TOULOUSE



